

Donné au cercle des Officiers des chasseurs de la garde par M^r Deluy, Médecin major du régiment.

13 juillet 57

Le capitaine instr.

De Labrousse

# SOUVENIRS
# DU MIDI.

IMPRIMERIE ET FONDERIE DE J. PINARD,
RUE D'ANJOU-DAUPHINE, N° 8.





Litho de Mantoux, Rue du Paon, N° 1

*Una limosna para un pobre Estudiante.*
*faites l'aumône à un pauvre Étudiant.*
Image des Sciences, des Arts et de l'Industrie en Espagne!

# SOUVENIRS

# DU MIDI,

OU

# L'ESPAGNE

TELLE QU'ELLE EST SOUS SES POUVOIRS RELIGIEUX ET MONARCHIQUE;

PAR R^D FAURE,

MÉDECIN DES HÔPITAUX MILITAIRES, ADJOINT AUX PROFESSEURS A L'HÔPITAL D'INSTRUCTION DE STRASBOURG.

> Il faut de toute nécessité qu'un gouvernement aussi monstrueux finisse, parce que la haine ou le mépris qu'il inspire doit venger sans retard la majesté des nations outragée.
>
> A.



PARIS.

CHATET, LIBRAIRE, PLACE DU PALAIS-ROYAL, N° 243;
DELAUNAY, LIBRAIRE, PALAIS-ROYAL, N^os 182 et 183;
DELANGLE, LIBRAIRE, PLACE DE LA BOURSE.

1831.

Printed in France.

# PRÉFACE.

Après les beaux ouvrages que l'abbé Pons, Bourgoing et M. de Laborde, ont publiés sur l'Espagne, il pourrait paraître téméraire de vouloir donner des renseignemens sur ce pays, si l'on ne songeait que ces auteurs ont écrit dans un temps que la succession des événemens fait déjà paraître bien loin de nous. Il était alors d'usage de voyager en amateur des restes de l'antiquité, ou des monumens des arts. Aujourd'hui que l'attention publique s'attache spécialement à ce qui peut influer sur l'avenir des peuples, il serait bien difficile d'inspirer de l'intérêt en parlant de l'Espagne, sans en exposer l'organisation sociale et les besoins pressans. L'esprit qui anime ce grand corps

languissant est, en effet, une espèce de problème sur lequel s'exerce, depuis bien des années, l'attention des publicistes de l'Europe. S'il importe d'en obtenir la solution, ce doit être surtout pour les hommes dont l'existence se trouve étroitement liée à la sienne. L'Espagnol peut ignorer sans inconvénient ce qu'il y a de remarquable dans le palais de Madrid et dans les résidences royales; mais tant qu'il ne réfléchira pas sur la misère qui l'entoure et l'assiége, sur la nudité des champs qu'il parcourt, sur le défaut d'industrie de ses concitoyens, sur la multitude de prêtres et de moines qui oppriment et dévorent son pays, sur les injustices continuelles du pouvoir, etc., il sera le jouet de tous les événemens que les passions des hommes ou les caprices de la fortune ne manquent jamais de faire naître partout où la prudence ne sait les prévenir. Telle est la suite naturelle de la négligence apportée dans les affaires de chaque jour :

Elle ruine les nations comme les particuliers; elle fait le malheur de tous. Le premier devoir de ceux qui veulent aujourd'hui concourir à faire connaître un peuple, est donc de dire comment est réglée chez lui l'existence du plus grand nombre, dont le sort constitue la félicité ou l'infortune publique, dont l'organisation doit produire des jours de paix ou de longues années de troubles et de déchiremens. Et si de semblables observations peuvent devenir utiles au pays qui en est le sujet, et aux états qui l'entourent; si ces données sur une nation qu'on veut à toute force tenir séparée de l'Europe, se rattachent au grand procès de la civilisation et de la dignité de l'homme, qui se plaide maintenant contre d'avides tuteurs obstinés à le tenir en charte privée, quoique l'époque de son émancipation soit arrivée depuis long-temps; si des considérations de cette nature conduisent à faire mieux apprécier des institutions généreuses,

à rallier les citoyens autour de lois protectrices des libertés publiques; si elles peuvent contribuer à faire admettre la conscience et la justice dans l'administration de tous les intérêts, à inspirer le culte sacré du serment, le respect pour la foi jurée, et le respect pour soi-même, sans lequel il ne peut y avoir de respect pour les autres, ni de titres à l'estime; les publier devient un devoir, que la moindre force de caractère donnera toujours le courage de remplir [1]. Tandis que le mépris public attend la basse flatterie, qui met le comble à la démoralisation en lui prodiguant des éloges, la vérité rencontre partout des approbateurs, dès qu'elle ose se montrer. Je laisse donc volontiers à d'autres le plaisir de se mentir à soi-même, et de se débattre contre l'évidence.

Comme je n'écris pas pour blâmer, je parlerai d'abord de l'Espagne considérée

[1] Voir mes *Souvenirs du Nord,* avec cette épigraphe : *Le fléau de l'humanité, c'est le pouvoir absolu.* Paris, 1821.

sous le rapport physique, de ses diverses contrées, des saisons, des climats, des habitations, de la constitution, du costume, de la manière de vivre, des maladies de ses habitans, points importans de son histoire, que je n'ai pu qu'effleurer.

Dans un second livre je dirai comment l'Espagne est partagée entre les Espagnols, et comment ceux-ci sont distingués entre eux. Après avoir exposé ce que la nature a fait pour ce pays, je dois dire ce que les hommes ont fait pour sa ruine et le malheur de sa population.

Je l'examinerai donc ensuite sous le pouvoir spirituel ou religieux qui la régit; j'avoue qu'il n'y aurait rien d'étonnant quand je me serais laissé emporter à des expressions peu mesurées, car j'ai senti bien de l'indignation en contemplant ce pénible tableau.

Celui de l'Espagne considérée sous le pouvoir administratif ou temporel n'est

guère plus satisfaisant : il est la suite du précédent, comme l'autorité royale dépend du sacerdoce en Espagne. Pour en donner une idée, je déclare qu'avant d'avoir vu ce pays, je n'aurais jamais cru qu'on pût se moquer à ce point d'une population de dix millions d'ames.

Des causes si puissantes ne pouvaient manquer d'influer sur le moral d'un peuple. Le caractère et les mœurs de la nation espagnole offrent des traits remarquables qui sont bien plus évidemment le résultat de la législation et de ses abus, que de l'influence du climat. J'ai tâché de les faire connaître; et je termine par des considérations sur l'état actuel des esprits et la force des partis dans la Péninsule, car on peut juger du Portugal par l'Espagne. En effet, ce sont toujours des prêtres et des moines qui dominent, font la loi, les coups d'état, et même les souverains, au mépris des lois divines et humaines.

Dans l'agitation actuelle de l'Europe, il

n'est pas inutile de savoir quelles sont les bases et la manière d'agir du gouvernement espagnol, qu'on a voulu si souvent donner pour modèle. Puissent les changemens que la raison et la morale commandent d'y faire, s'opérer sans secousses ! Puisse le pouvoir, sans cesse agité par les factions, trouver enfin le repos dans des institutions capables de faire le bonheur des peuples ! Puisse-t-il prévenir par sa prudence malheureusement trop douteuse, les abus de la force, et les révolutions, qui deviennent inévitables lorsque tous leurs élémens se trouvent ainsi accumulés dans la même contrée !

# SOUVENIRS
# DU MIDI.

## LIVRE PREMIER.

### COUP-D'ŒIL
### SUR L'ÉTAT PHYSIQUE DE L'ESPAGNE.

### CHAPITRE PREMIER.

**Entrée en Espagne. — Aspect du pays. — Madrid. — L'Andalousie.**

Quel est le voyageur qui, arrivant de l'intérieur de la France aux bords de la Bidassoa pour pénétrer en Espagne, n'est pas frappé de l'aspect des monts escarpés qui semblent lui en défendre l'entrée? Des masses de rochers amoncelées les unes sur les autres, et dont les sommets bleuâtres s'élèvent vers les cieux, font naître des idées de grandeur supérieure qui accableraient l'imagination et détourneraient de toute espèce d'entreprises, si elles ne rappelaient en même temps le souvenir des guerres les plus désastreuses,

et celui de la gloire des armes françaises. En effet, que ne faut-il pas de courage pour braver des obstacles de cette nature, et aller tenter de vaincre des peuples si bien défendus par leur sol natal! Anéanti au milieu de ce désordre, ne découvrant de toutes parts que ces tableaux d'une grande destruction, on perd jusqu'à l'espoir de revoir des champs fortunés. Pour avancer les armes à la main dans des lieux aussi repoussans, il ne faut rien moins que le secours de la tradition, le noble désir d'égaler des hommes qui ont illustré leur nom, ou, ce qui est mieux encore, l'honorable résolution de rendre sa patrie à la liberté.

Ce fut le 7 avril 1823, comme on sait, que nous entrâmes sur le territoire espagnol. La nature rembrunie y offrait beaucoup moins d'apparences de végétation que dans l'intérieur ou même que dans le nord de la France. En trois jours de marche, on est déjà bien loin de ce pays pour les usages et les commodités de la vie. C'est un autre ciel, dont l'inclémence fait déployer le sombre vêtement dans lequel la misère elle-même s'enveloppe avec une fierté particulière à cette nation, et que l'on retrouve comme sous le manteau d'Antisthène, des Pyrénées jusqu'au colonnes d'Hercule, et des côtes de l'Océan jusqu'à celles de la Méditerranée. Au sortir de gorges profondes, où il eût été si dangereux pour nous d'être retenus, nous arrivâmes le 15 à Vittoria, où l'influence de l'air des montagnes se faisait vivement sentir, quoique cette ville soit placée au milieu d'une vaste plaine dont l'horizon offre l'aspect le plus pittoresque. Après un hiver extraordinairement pluvieux,

l'Èbre était à peu près désséchée devant Miranda. Du sommet des hauteurs menaçantes de Pancorbo, on voyait un commencement de verdure dans les plaines que l'on découvrait au loin comme la terre promise. Mais le climat de Burgos devait nous offrir aux approches de mai un nouvel hiver, qui éprouva jusqu'aux chevaux de l'armée. C'est ainsi qu'après avoir traversé la Biscaye, où l'on admire la variété des sites, les efforts de l'agriculture, la hardiesse des routes que le génie de l'homme a pu construire sur le penchant des plus rapides hauteurs, et la chute des eaux qu'on utilise pour l'exploitation des mines de fer, on entre dans des plaines où les regards ne trouvent à s'arrêter que sur la couleur blanche du sommet de quelques montagnes lointaines, couvert de neige jusque dans la saison des plus fortes chaleurs.

En harmonie avec la rudesse de son pays, la figure de l'Espagnol vous dit que le sourire n'est pas de ces contrées, ou que les douceurs de la vie sont des fleurs inconnues dans ce climat. Toute l'âpreté de ce qui l'entoure a passé dans son ame; et l'arme dont il est pourvu pour ses moindres voyages, annonce assez qu'à chaque pas il y va de la vie.

On doit être étonné dès lors de rencontrer en aussi grand nombre les ministres d'une religion de paix et de charité, et des emblèmes d'une foi vive, qui suppose tant de vertus dans les pays ou elle règne depuis des siècles. Mais on apprend bientôt que la religion la plus parfaite est loin de pouvoir perfectionner les hommes dans certaines conditions, et que, malgré toutes les consolations qu'elle offre aux voyageurs,

ils ne sont que trop souvent réduits à soupirer après le secours de la force.

On peut même dire que c'est cette religion, devenue méconnaissable entre les mains de ses ministres, et un gouvernement assez faible pour s'être fait son complice, qui ont dépeuplé ces champs, appauvri ces villes, abruti tout un peuple. Ce sont ces deux sources du bonheur des hommes, qui ont répandu la désolation dans ces vastes contrées, où l'on n'a su accréditer d'autre idée que celle de *l'enfer*, incapable toutefois de contenir les passions cruelles. En avançant dans le royaume *catholique*, on ne trouve, en effet, rien de ce qui annonce ailleurs le tranquille bonheur domestique : la demeure du laboureur a disparu du milieu des champs; la crainte l'a forcé de se réfugier dans l'intérieur des villages et des villes, où luit encore quelque reste de foi publique. On ne découvre presque jamais un site pittoresque couronné de la plus modeste habitation. Ruisseaux fleuris, vertes prairies, bois solitaires, fleuves majestueux, vous n'êtes plus ici l'ornement et la richesse de la terre!

> L'homme a perdu ses biens, la terre ses beautés;
>
> (Poème de la Religion.)

et l'indigne possesseur des plus vastes domaines a été contraint de renoncer aux plaisirs des champs, pour aller chercher quelque satisfaction auprès d'une cour où les petites passions sont si habiles à lui rendre tous les maux que ses priviléges font à son pays.

Ainsi s'explique la misère radicale d'une nation que l'industrie et le commerce ne peuvent relever de

l'état déplorable où ses lois et les abus l'ont plongée; car la jalouse intolérance, sachant bien que le jour où ce peuple commencera à réfléchir sera le dernier de son pouvoir, écarte comme autant d'hérésies tout ce qui peut lui enlever la précieuse ignorance dans laquelle il vit, et ne trouve le gouvernement que trop bien disposé à entrer dans ses vues préservatrices de toute prospérité dangereuse.

Partis le 10 mai de Burgos par la route de Valladolid, nous eûmes un temps d'été jusqu'à Madrid, où nous arrivâmes le 23, sans avoir eu occasion de voir l'ennemi, qui se retirait devant nous. En descendant des montagnes de Guadarama, qui sont à sept ou huit lieues de cette ville, on s'attriste de traverser une espèce de désert où l'on ne trouve que des débris de rochers et quelques arbustes sombres. Que doit être une capitale placée dans un pays aussi stérile? Mais son aspect dissipe bientôt cette défavorable impression, et la fertilité des plaines qui l'entourent au midi, annonce d'où peut venir l'abondance à une population de 130 à 140 mille ames.

On ne peut manquer de remarquer, en entrant dans cette ville, le grand nombre d'aveugles qui circulent dans ses rues. Lorsqu'on y a séjourné pendant une année, on conçoit facilement que la perte de la vue y soit si ordinaire. Madrid, situé sur un plateau élevé de 300 toises au dessus du niveau de la mer, est dans l'atmosphère la plus irritante de toute l'Espagne. Le vent, qui y souffle presque toute l'année des montagnes de Guadarama, et dont les funestes effets ont donné lieu à tant de proverbes, pénètre d'un froid insupportable, qui affecterait les poitrines

les plus fortes si elles n'étaient garanties par le pan du manteau jeté sur l'épaule, comme il ajoute à l'influence du climat pour donner la plus douloureuse colique à un grand nombre d'étrangers. C'est ce vent, si fréquent et quelquefois si impétueux depuis le mois de février jusqu'au mois de mai, qui, élevant sans cesse dans les airs des tourbillons d'une poussière nitreuse (1), irrite les yeux d'une population entachée des vices scrophuleux et vénérien, et donne lieu à ces ophthalmies que la réverbération du soleil et la fraîcheur des nuits doivent plus tard rendre funestes. Ce n'est pas seulement à Madrid que cette affection est remarquable; les maladies et la perte des yeux sont une plaie de toute l'Espagne, à en juger par ce qu'on rencontre jusqu'à Cadix; parce que l'irritante atmosphère de la Péninsule est généralement très agitée, et que l'ardeur des rayons solaires n'est presque pas tempérée par la verdure, dont plusieurs contrées manquent entièrement. Mais comme l'aveuglement moral ou intellectuel doit l'emporter encore de beaucoup sur l'aveuglement physique chez un peuple dominé par une aristocratie sacerdotale, il n'y a pas en Espagne une seule école d'instruction pour les aveugles, quels que soient leur rang et leur fortune!... (2) C'est sans doute aux mêmes causes qu'il faut attribuer les inflammations de l'intérieur du nez, qui vont quelquefois jusqu'à entraîner la carie des cartilages, des os, et même la chute de cet organe, beaucoup plus fréquente

(1) Voyez, pour ce renvoi et ceux qui suivent, les notes placées à la fin du volume.

dans cette ville que dans aucune autre de l'Europe.

Attirés en Andalousie par les événemens, plus politiques que militaires, nous dûmes, en traversant les plaines de la Manche, remarquer l'aridité de cette contrée, dont les habitans sont obligés de recueillir dans des citernes l'eau des pluies de l'hiver qui doit leur servir le reste de l'année. Dans toute cette province, notre corps d'armée (la colonne Bordessoulle) n'eut qu'une fois occasion de faire mouiller les pieds de ses chevaux, et ce fut à Manzanarès, dans le ruisseau Auzuer, au bord duquel on cultive quelque safran.

Mais au delà de la Sierra-Moréna, chaîne de montagnes, dont le difficile passage (Despeña Perros) n'avait pas été défendu, nous découvrîmes des campagnes d'un aspect aussi varié, que celles que nous quittions étaient monotones. La scène change et s'agrandit : le cœur se dilate à mesure que la vue s'étend dans le vaste bassin de l'Andalousie, limité des deux côtés par des montagnes bleuâtres. Une pente douce, qui doit conduire jusqu'à Cadix, semble faciliter l'entrée dans ce pays attrayant, dont l'aloès borde les routes ombragées d'arbres sur le territoire de la riante colonie de la Caroline.

Doué d'un génie administratif autant que littéraire, un homme (Olavidé, comte de Pylos) osa entreprendre d'embellir ces lieux sauvages, espèce de désert dangereux entre deux provinces qui devaient être unies. Il y parvint de manière à exciter l'admiration et la reconnaissance du voyageur et à mériter des récompenses civiques, sans pouvoir désarmer l'intolérante inquisition, si habile à trouver

des prétextes. Poursuivi par ses sbires, jeté dans ses cachots, il eût été jugé digne d'orner comme victime une de ses fêtes, si, pour éviter un grand crime, le ciel n'eût permis qu'il se réfugiât sur une terre hospitalière. La France reçut et entoura de respects celui qu'elle comptait au nombre des bienfaiteurs de l'humanité. Les hommes les plus éclairés du dix-huitième siècle se montrèrent empressés d'établir avec lui des relations qui seules seraient un témoignage de son mérite supérieur; prouvant ainsi, comme tant d'autres fois, la différence qu'il y a entre les chefs de cette philosophie tant décriée, et les furieux soutiens d'une religion qui prescrit l'humilité et le pardon des offenses, à plus forte raison celui des actions louables et généreuses.

Désormais les eaux d'un grand fleuve (le Guadalquivir) brillaient parfois à nos yeux, frappées par les rayons du soleil, ou éclairées par la douce clarté de la lune, pendant nos longues marches de nuit. Le souffle de nouveaux zéphyrs annonçait un autre climat, et l'élégante propreté des habitations, une terre plus heureuse, ou du moins plus favorable aux idées de bonheur, puisqu'elles naissaient en nous à son aspect. C'est au milieu de ce pays, étonnant pour le voyageur qui a parcouru l'intérieur de l'Espagne, et sous le beau ciel de la fin de l'Europe, que se trouve Cordoue avec ses souvenirs.

Reste de sa grandeur passée, sa fameuse mosquée, devenue une église chrétienne, offre, dans ses bosquets d'orangers et de citronniers, arrosés d'eaux vives qui jaillissent de toutes parts, des lieux de repos où l'on aime à respirer, avec une fraîcheur

suave, quelque chose de la mollesse des mœurs de l'Asie et des illusions attrayantes d'une religion qui promet des plaisirs sensuels dans une autre vie. Le soir, errant au milieu des colonnes innombrables de l'enceinte sacrée où règne un mystérieux silence, on se croirait transporté dans ces lieux fameux par les exploits et les revers de nos ancêtres, où la croix, étant le signe de la force ou celui du malheur, rendait les pas de nos guerriers si remarquables dans l'intérieur de semblables édifices religieux. On se rappelle toute la féerie de l'imagination des peuples de l'Orient, si prompte à créer des palais somptueux, soutenus par des forêts de colonnes; comme s'ils eussent voulu suppléer par là à l'absence des ombrages naturels dans des contrées désertes où les feux du jour les rendent si nécessaires. On s'arrête avec étonnement devant la partie du mur où des travaux récens ont fait découvrir une espèce de mosaïque en pierres précieuses, que cachait depuis des siècles une légère couche de maçonnerie. A la lueur d'une lampe que l'obscurité ménagée rend toujours nécessaire, on y voit étinceler des feux de toutes les couleurs, que le moindre changement de position multiplie, et auxquels les yeux s'attachent involontairement à mesure qu'on les considère. Ailleurs, le guide fait remarquer une image du Christ de plusieurs pouces de longueur, qu'un chrétien grava, dit-on, avec ses ongles sur le marbre de la colonne à laquelle on l'avait attaché comme captif, pour l'obliger à renier sa foi. Enfin, l'insuffisance des habitans qui devraient fournir des détails si précieux sur un mo-

nument de cette nature, a recours à des jeux de mots pour tromper la curiosité des étrangers.

Berceau de tant de grands hommes sous les Romains et les Arabes, où les descendans des Abdérame avaient fixé, avec une population d'un million d'ames, le siége de leur pompeuse grandeur; où tout annonçait la richesse, la puissance et plus d'illustration qu'on ne s'attend à en trouver chez les sectateurs de l'islamisme, à l'exception de ce temple, que l'image du Christ a pu seule préserver des ravages des hommes, bien autrement redoutables que ceux du temps, Cordoue n'a pas même de ruines à admirer. Les chrétiens se sont montrés plus habiles à les faire disparaître, que les musulmans dans l'ancienne Grèce. De grossières idées et de petites passions, envenimées dans ces derniers temps, composent tout le moral d'une population de trente-cinq mille ames, à laquelle l'aisance permettrait d'acquérir des sentimens si élevés, s'ils étaient en harmonie avec l'histoire de cette cité fameuse (3).

A quatre lieues de là, une colonie a dû défricher des champs incultes, pour que le voyageur trouvât un gîte et quelques secours contre les voleurs qui infestent la contrée. La Carlotta, sœur et rivale de la Caroline, doit être un lieu mémorable pour nous, puisqu'il faillit à devenir le terme malheureux de notre expédition, jusqu'alors si facile. L'artillerie et ses caissons avaient été placés dans un champ où l'on venait de couper le blé. Les soldats, quelquefois si imprudens, ayant allumé des feux à une grande distance, purent d'abord voir sans crainte la flamme,

favorisée par le vent, s'étendre de leur côté ; mais la terre et le chaume qui la couvrait, avaient été si desséchés par la chaleur de la saison, qu'elle fit des progrès inattendus. C'était l'heure où les troupes fatiguées se livraient à un sommeil nécessaire, après une marche de nuit. Tout était calme dans l'enceinte de la Carlotta ; à peine voyait-on quelques soldats circuler dans ses larges rues où le soleil ne faisait aucune ombre. Tout à coup des cris tumultueux et le bruit d'une foule d'hommes qui courent avec précipitation, vinrent rompre ce silence. On regarde aux fenêtres, et l'on voit les soldats de la garde royale fuir épouvantés! Était-ce une attaque imprévue, irrésistible? car un incendie ne pouvait effrayer à ce point. Mais les mots de *feu* et de *caissons de l'artillerie* firent comprendre qu'il s'agissait d'un danger contre lequel le courage ne pouvait rien, c'est-à-dire d'une détonation. On se presse vers la porte du village d'où venait la foule épouvantée, et là on voit, avec plus de peine encore que de crainte, tous les caissons à poudre au milieu d'un champ de feu! On hésite ; mais à l'exemple des chefs, on se précipite à travers les flammes, on parvient aux caissons, on les traîne à bras ; bientôt tout fut en sûreté, et l'on put se livrer à l'idée du danger qu'on venait de courir. Qui sait jusqu'où aurait pu aller l'influence d'un tel événement sur l'esprit public ! Il y avait quinze ans que, dans la même province, la reddition du général Dupont avait relevé le courage des Espagnols abattus, et préparé leurs succès ultérieurs, dans une cause bien différente il est vrai.

A Ecija, nous quittâmes la route de Séville d'où le roi était parti avec les Cortès, et, par Marchena, Larahal, aux belles maisons blanches, nous gagnâmes Utréra pour marcher plus directement sur Cadix. Nous avions vu le palmier croître en plein air, à Baylen, à Cordoue et à Ecija; un groupe de ces arbres remarquables ornait l'entrée de Xérez de la Frontera, et annonçait le voisinage de l'Afrique. Mêlé à l'aloès, le figuier de Tunis (la raquette) avec ses feuilles charnues et ses fortes épines, formait autour des vignes et le long des chemins des clôtures impénétrables, tandis que l'olivier croissait de toutes parts comme l'arbre naturel à ces contrées qu'il orne de sa verdure; il ne manque que le croissant, le turban, le chameau et la longue pipe, pour se croire parmi les sectateurs de Mahomet, car la peste se trouve trop souvent dans cette belle partie des états de Sa Majesté catholique, que termine si agréablement la ville de Cadix.

Placée à l'extrémité d'une étroite langue de terre qui s'avance à deux lieues dans la mer, cette reine des flots n'offre sur son rivage de sable, protégé de quelques rochers à fleur d'eau, aucune vase, aucun limon qui puisse paraître capable de devenir cause d'insalubrité. Le pied des remparts dont elle est entourée baigne même dans les eaux de la mer, qui les frappent avec assez de force du côté du sud et du couchant, pour les ébranler et menacer de les détruire. Dans une étroite enceinte que dominent les plates-formes ou terrasses des fortifications, se trouvent accumulés quatre-vingt mille habitans. Jamais une telle population n'occupa moins de place, mais

jamais aussi on ne vit des maisons plus ouvertes, mieux alignées, ni des rues mieux pavées et plus propres, quoiqu'elles soient étroites.

La lumière du soleil, décomposée de la manière la plus agréable par ces édifices aériens, peints de diverses couleurs, y pénètre en assez grande masse pour qu'il n'y règne aucune obscurité, mais aussi de telle sorte qu'on ne puisse souffrir de son éclat. L'été, les brises de la mer y entretiennent une fraîcheur remarquable, car tandis que le thermomètre de Réaumur s'élève à Ecija à 34 degrés, à 32 à Séville, à 30 à Xérez de la Frontéra, il se tient à Cadix au dessous de vingt-six degrés (4). Mais si on n'est pas accablé par sa température, on respire dans l'air de Cadix un relâchement non moins nuisible au moral qu'au physique de ses habitans. Dans ce séjour attrayant, l'homme perd son énergie, la femme ses mœurs, le militaire son ardeur guerrière, le moine son austérité : c'est la molle Ionie. Le luxe y est un besoin; le plaisir, la plus grande occupation; la démarche ou le maintien qui y provoquent, la grâce naturelle; les danses qui l'expriment, l'exercice et les tableaux par excellence. Aussi, de tout temps, les *Guaditanas* furent-elles citées pour la finesse de leur pied, l'élégance de leur chaussure, la recherche et le brillant de leurs atours, la souplesse de leurs mouvemens, la vivacité et la liberté de leur regard, le charme de leur tournure et leur goût pour les danses lascives. On conçoit comment des fibres aussi délicates, flattées sans cesse par des sensations agréables, peuvent devenir impressionnables par des changemens atmosphériques. Lorsque dans la canicule

le vent souffle du sud-est, on voit dans l'Andalousie, avec l'abattement des corps, la tristesse des esprits aller, dit-on, jusqu'au dérangement de la raison. *El Levante* ( le Solano ) est pour eux le Syroco des Italiens, le souffle de la déraison, le temps des idées disparates, des mauvais vers, des actions bizarres, et même des assassinats et des suicides, si l'on en croyait certains exagérateurs, qui ont l'art de faire tout révoquer en doute par leurs assertions sans mesure.

C'est là que les miasmes de la fièvre jaune, déposés tant de fois, ont fait, depuis le commencement de ce siècle, des ravages inouïs jusqu'alors, et favorisés sans doute par quelque changement dans la constitution atmosphérique de ces contrées, ou plutôt par les modifications apportées à la législation espagnole sur la traite des nègres; car les relations de ce pays avec les parties de l'Amérique où règne ordinairement ce fléau, la négligence des mesures de salubrité à l'égard des bâtimens qui en arrivent, et l'activité de la contrebande, sont depuis long-temps les mêmes dans le port de Cadix devenu par ses priviléges le plus important de l'Espagne (5). La santé dont on a joui pendant les deux occupations de la Péninsule par les armées françaises, dans la partie où la fièvre jaune s'étendait quelquefois à trente et quarante lieues de la mer, fortifie à tel point toutes les autres preuves de son importation et de sa contagion, qu'on ne saurait plus avoir aucun doute à cet égard. On peut donc espérer qu'entièrement convaincu de cette vérité depuis longues années, le gouvernement espagnol établira à

l'avenir le service des quarantaines et des autres mesures de précaution, sur un pied de rigueur capable de prévenir avec certitude les ravages d'un mal dont l'apparition accuserait plus que jamais la négligence du pouvoir, et surtout celle des autorités locales chargées de l'exécution des lois à ce sujet.

Ce serait rendre un grand service à tout le royaume, que de rétablir la sécurité sous ce rapport dans une de ses plus importantes provinces, sensiblement dépeuplée par les fréquens retours d'un fléau qu'on a tant appris à redouter, et dont la seule idée est si puissante pour paralyser toute espèce d'entreprises. Si une administration bienfaisante favorisait cette belle contrée, quelle autre serait plus agréable à habiter? Où trouver sous un plus beau ciel une terre plus fertile, limitée par des monts d'un aspect aussi pittoresque, et par une étendue de mer si favorable à l'entrée et à la sortie des vaisseaux qui fréquentent ses ports? Quelle autre est à la fois plus riche en céréales, en huile, en vins exquis, en fruits délicieux? Bercé par l'abondance qui règne autour de lui dans des idées de bonheur, toujours si précieuses en elles-mêmes, le riche habitant de l'Andalousie prouve, par la manière dont il embellit sa demeure, que ce qui domine en lui est le besoin d'exprimer le sentiment de la félicité. L'extérieur de son habitation est ordinairement d'une blancheur éclatante pour réfléchir les rayons d'un soleil brûlant, ou peint avec goût pour figurer les reliefs et les ornemens des plus beaux édifices. A l'intérieur règne une cour spacieuse, tapissée de citronniers et d'orangers, ornée de fleurs, rafraîchie par

des jets d'eau, et entourée de colonnes, souvent de marbre, tiré du flanc des montagnes de Grenade (6). Dans presque toutes les constructions on croit reconnaître une imitation des colonnes de la mosquée de Cordoue, monument assez remarquable pour exercer de l'influence sur l'architecture de tout un pays. Lorsque, dans les belles soirées d'été, l'étranger parcourt les rues de Séville, avec quelle agréable surprise n'aperçoit-il pas dans ces vastes maisons largement ouvertes pour favoriser l'entrée de la fraîcheur, de brillantes sociétés, se livrant avec tout l'abandon naturel aux espagnols aux distractions que procure partout l'opulence! Les exploits de Figaro se présentent alors à l'esprit, et l'on voit bien que Beaumarchais ne pouvait mieux placer les scènes qu'il a si vivement tracées, que dans un pays où la mollesse des mœurs donne tant d'avantage à l'imagination.

Au sein du repos dont on y jouit, l'éducation des chevaux offre une occupation attrayante. En Andalousie, le cheval de race, émule des grands de son pays, passe sa vie dans une énervante inaction; et, lorsqu'il n'est pas destiné à figurer dans des scènes d'amour, il n'a d'autre mérite que d'étaler des formes trompeuses sur les places ou dans les promenades publiques, car les travaux pénibles sont au dessus de ses forces, et malheur à qui s'y fierait aux jours du danger! Tandis que la généalogie des chevaux arabes ne se transmet que par les femelles, la noblesse des mâles étant individuelle, les fines cavales errent en liberté dans les champs de l'ancienne Bétique, négligées de ceux qu'elles concourent à enrichir;

presque sans renommée et sans prix, fatiguées au contraire par de rudes labeurs. Les chevaux pères, *los caballos padres*, sont les seuls dont les maîtres parlent comme faisant l'orgueil de leurs écuries, et presque de leurs maisons. La destruction des haras de la couronne, dans ces derniers temps malheureux pour l'Espagne, a pu beaucoup contribuer à faire dégénérer cette race, la plus belle de tout le royaume, et qui offre cependant peu de ressources pour la grosse cavalerie.

Au milieu d'une population qu'on s'accorde à dire fausse et vaine par caractère, sans industrie, portée à la contrebande et au vol, qui en nourrissent une grande partie, les Bohémiens, *los Gitanos*, abondent, peut-être parce qu'ils s'y trouvent moins déplacés. Conformité de goûts, de mœurs, de mise éclatante, de langage criard et doux en même temps, tout concourt à ce rapprochement; les hommes sont les brocanteurs de chevaux, et les femmes, les bayadères de l'Andalousie, amusant par leurs horoscopes, et séduisant par leurs chants et leurs danses, un peuple sans énergie, et surtout les nobles efféminés. Le blanc de leurs yeux, brillant sous un front luisant rembruni par le soleil, rappelle plutôt l'Égypte leur ancienne patrie, que les Maures distingués par la petitesse et la vivacité de leurs yeux, non moins que par leur langage guttural. Dans tout ce pays se trouvent des traces de leur passage. De vieilles tours carrées bâties en terre, servant à défendre de petites villes, donnent une idée défavorable de leurs fortifications, tandis que l'Alcazar de Séville et l'Alhambra de Grenade attestent un luxe

qui étonne encore aujourd'hui les Européens. Personne ne connut mieux que les Arabes l'art de faire concourir la lumière du jour, la verdure et l'ombre des feuillages, l'éclat et le parfum des fleurs, et surtout le cristal des eaux, à l'embellissement de leurs palais somptueux. On peut juger encore de ce que devint sous leurs mains le beau site de Grenade, où les plus belles vallées contrastent d'une manière si agréable, pendant les ardeurs de l'été, avec des montagnes couvertes de neiges éternelles (7). La régularité des mosaïques, la variété des jardins, les chutes multipliées des cascades, donnent encore à ces ruines un caractère particulier qui rappelle un peuple éminemment poétique, sensible aux beautés de la nature, qu'il sut apprécier dans ce lieu, malgré les tremblemens de terre dont il est si souvent agité. Peut-être même comprit-il que ces effrayantes secousses, menaçant d'une catastrophe, ajoutaient au charme qu'il inspire, comme Naples tire du voisinage du Vésuve une sorte de vie surnaturelle. Long-temps possesseurs de cette belle contrée, avec quels regrets ne la contemplaient-ils pas lorsqu'il fallut la quitter, forcés par l'intolérance politique et religieuse des Espagnols, vainqueurs à leur tour ! Ils ne pouvaient en détacher leurs yeux mouillés de larmes, dit l'historien. Plusieurs familles gardent encore, comme un titre, en Afrique, les clefs des maisons qu'elles y possédaient, avec l'espoir d'y rentrer. Dans leurs prières de tous les jours elles demandent à Dieu, par l'intercession du Prophète, la grâce de retourner à leur *chère Grenade*. Restes d'anciennes tribus, ils y trouveraient encore des noms fameux dans leur his-

toire, et confondus maintenant parmi ceux de la dernière classe de ce peuple chrétien, tels que ceux des Zégries et des Abencerrages (8). Il y a peu d'années qu'ils eussent rencontré à Ronda le dernier descendant des Montézuma (9), témoignage vivant d'autres vicissitudes de la fortune, et auquel le roi Joseph Napoléon, qui devait en offrir lui-même un exemple si remarquable, fit l'accueil le plus distingué dans son voyage en Andalousie (10). Il n'est que trop vrai que des Incas du Pérou traînent encore une obscure existence dans l'intérieur de l'Espagne (11), pays où tout se perd, souvenirs, gloire, puissance, richesse; où la vie est sans rapports avec le passé, sans liaisons avec le présent, sans espoir pour l'avenir, et où la voix de la civilisation et du besoin des peuples ne trouve aucun écho. Les noms de Guadalété, de Guadalquivir, de Xénil, de Véga, etc., que le peuple prononce avec l'accent de ses anciens dominateurs, offriraient à ceux-ci des indices de leur long séjour sur une terre où les plus grandes puissances du monde et les hordes les plus nombreuses n'avaient pu s'établir d'une manière aussi durable. Ils verraient encore avec une agréable surprise les Andalouses s'accroupir à leur exemple sur des *ottomanes*, se couvrir la tête et la figure de leurs schals, ne laissant qu'une étroite ouverture pour voir devant elles dans les rues et sur les promenades, peuplées de ces êtres mystérieux. Ils reconnaîtraient leur sang mêlé à celui des Espagnols, et même à celui des Juifs, forcés comme eux à embrasser le christianisme et à rechercher de pareilles alliances pour éviter des persécutions. Mais ils verraient le sang andalous dans toute

sa pureté chez une grande partie de cette population, et ils l'admireraient sans doute, car les femmes surtout y sont d'une beauté réelle, que des institutions généreuses augmenteraient encore en donnant l'habitude de sentimens élevés. Ils applaudiraient, non sans quelque fierté, au goût pour la course aux taureaux, qui domine encore en eux-mêmes, en le voyant poussé jusqu'à la fureur chez des ennemis implacables, héritiers de leur barbarie, sans avoir su l'être de leur civilisation, de leur industrie, de leur génie fécond.

## CHAPITRE II.

Climat de l'Espagne. — Saisons. — Usages qui s'y rattachent. — Résidences royales. — Ruines. — Monumens des temps anciens.

La température de l'air, variant toujours moins au bord de la mer que dans l'intérieur des terres, est beaucoup plus égale sur les côtes d'Espagne que dans les diverses provinces de ce royaume. Sur la côte septentrionale et occidentale règnent les vents d'ouest chargés des vapeurs de l'Océan, qui tombent en pluies abondantes pendant une grande partie de l'hiver et du printemps. L'astmosphère est beaucoup plus calme sur la côte de la Méditerranée, où les vents d'est, qui sont les plus fréquens, n'acquièrent jamais la force qu'ils ont à l'extrémité de la Pénin-

sule et surtout à Cadix. Ainsi, les côtes de la Catalogne et celles des royaumes de Valence, de Murcie, de Grenade, jouissent d'une douce température qui se rapproche rarement de zéro (thermomètre de Réaumur), et s'élève peu au dessus de 25 degrés. L'hiver perd son empire sur une plage abritée par le sol élevé de l'intérieur de l'Espagne, et réchauffée par les rayons d'un soleil sans nuages. Si le citronnier et l'oranger croissent en plein air dans les champs de la Gallice et sur la côte de Saint-Ander, on sent bien que la végétation des pays chauds doit se développer avec une tout autre vigueur dans une région qui offre presque tous les avantages de celles des tropiques : l'olivier, le palmier, l'aloès, le mûrier, l'oranger et le citronnier, sont généralement répandus au bord de la Méditerranée, tandis que le riz du royaume de Valence, la canne à sucre de Malaga et le coton de Motril marquent les nuances de cette terre fertile et de son beau climat. Par le luxe de végétation qu'elle y déploie et la continuelle circulation de la sève, la nature semble vouloir dédommager l'Espagne de l'aridité d'une trop grande partie de son étendue ; car le milieu de ce royaume, desséché à cause de son élévation, et par cela même très froid pendant l'hiver, est presque dépourvu des plantes qu'on s'attendrait à y trouver, si l'on jugeait de ses productions par son degré de latitude.

« Quand la neige au printemps s'écoule des montagnes, »

les troupeaux de mérinos, qui ne pourraient plus trouver à se nourrir dans les vastes plaines de l'Es-

tramadure, s'acheminent vers la Sierra-Moréna et les montagnes de Castille, où ils auront, avec de meilleurs pâturages, la fraîcheur nécessaire, surtout après avoir déposé la riche toison dont ils étaient chargés. Au commencement de juin, ils viennent coucher à la porte de Madrid (*puerta de Segovia*), traversent la ville le lendemain au point du jour, afin d'y trouver moins d'obstacles, et, prenant la route de Guadalaxara et de Siguença, gagnent les montagnes de Soria, l'ancienne Numance, tandis que d'autres ont suivi les directions de Ségovie et de Buytrago, situé près de Somo-Sierra (12).

Les orages, assez fréquens à Madrid pendant le mois de juin, y deviennent l'été presque aussi rares qu'en Andalousie, où le ciel est d'airain jusqu'à la fin de septembre. L'état électrique et la vivacité de l'air exerçant une influence marquée, même sur les personnes les plus fortes, ne contribuent pas peu à produire la colique de Madrid, que de nombreuses observations m'ont porté à regarder comme une maladie nerveuse (13).

Le plateau des Castilles, dont la hauteur moyenne est de 300 toises au dessus du niveau de la mer, est assez tardif à se réchauffer : ce n'est guère qu'au commencement de juillet, que l'atmosphère, devenue plus calme, y acquiert une température susceptible de se soutenir entre 25 et 30 degrés, et même de s'élever à 34 du thermomètre de Réaumur. Au mois d'août, la fraîcheur des nuits devenues plus longues se prolonge dans la matinée, et se manifeste le soir peu après le coucher du soleil, de manière à diminuer les inconvéniens de l'ardeur du jour.

Placée au milieu d'une espèce de Thébaïde, pour la rareté des ombrages, la ville de Madrid tire la fraise d'Aranjuez, l'abricot de Tolède, la pêche de l'Aragon, la poire de Valence, l'orange de Murcie et d'Estramadure, la pomme-de-terre de Gallice (14), et couvre d'une abondance factice sa naturelle pauvreté, comme l'Espagne elle-même, se soutenant à l'aide des trésors du Nouveau-Monde, sans songer à se suffire, restait sous la dépendance de tout ce qui pouvait la séparer de ses possessions d'outre-mer. De nombreuses fontaines fournissent une eau limpide, qui, rafraîchie au besoin par la neige et la glace des montagnes de Guadarama, ou dans des vases d'une terre poreuse, à l'extérieur desquels elle transsude, apaise la soif produite par un air irritant non moins que par des alimens aromatisés. C'est un des grands objets de commerce du bas peuple de Madrid : il conçoit tout juste qu'on puisse se donner la peine de puiser l'eau à la fontaine pour aller la vendre dans les rues et dans les promenades publiques. Mais comme son génie industriel est bien peu fécond en ressources, il ne sait guère en trouver selon les saisons; et lorsque le vent de nord a repris son empire de manière à rendre inutile toute espèce de rafraîchissemens, on entend encore le *quien quiere agua* comme dans la canicule. Toutefois l'obscur plébéien ne se borne pas toujours à cette simple spéculation; et lorsque ses capitaux lui permettent une entreprise plus ambitieuse, on voit le *lazzaroni* de Madrid (fils du climat de Valence) s'élever jusqu'à la limonade, à l'orgeat d'*etchuffas* (15), au lait glacé, qu'il porte fièrement dans les rues avec un sérieux qui n'admet

de sa part aucun jeu de mots sur ce qu'il annonce.

Depuis le milieu de l'Espagne jusqu'à Cadix, et sans doute dans d'autres provinces de la Péninsule, on trouve en usage pour rafraîchir l'eau, ces alkarasas que les Maures peuvent avoir fait connaître. Ils auraient bien dû donner en même temps, sur leur manière d'agir, une explication facile à concevoir, car, en dépit des progrès de la physique, les nobles Espagnols, qui savent qu'il faut suspendre ces vases à un courant d'air, n'ont pas poussé plus loin leurs réflexions sur ce phénomène journalier, sans doute par l'habitude de croire aux mystères sans chercher à les pénétrer (16).

Après avoir passé la journée au fond de leurs sombres appartemens dans tout l'abandon d'un ample négligé, les dames espagnoles, que Phébus a poussées dans les bras de Morphée, secouent le soir l'austère préjugé qui les oblige à ne paraître dans les rues qu'habillées et voilées de noir; et à l'heure où une populace plus laborieuse serait obligée, au lieu de s'amuser à râcler une guitarre, de chercher le repos pour réparer des forces nécessaires aux travaux du lendemain, elles s'acheminent, vêtues de blanc, vers le Prado, où elles prolongent leurs veilles jusqu'à une heure très avancée, ne pouvant assez jouir du plaisir que leur fait éprouver la fraîcheur pendant leurs belles nuits d'été, ni se détacher des groupes mystérieux attentifs à éviter les rayons de la lune, qu'on dit très nuisibles au teint. Elle brûle plus que le soleil, *quema mas que el sol*, disent les *señoras*, et leurs maris ont fini par le croire.

Cependant le melon d'eau, *la sandia*, fournit en

tous lieux un rafraîchissement plus agréable que salutaire, auquel l'habitant de la campagne préfère, comme plus confortable, le froid *gaspatcho*, qui l'aide à supporter le poids du jour durant les travaux de la moisson et ceux qui la suivent (17).

Étalées sur un aire immense, les gerbes de blé sont foulées aux pieds des chevaux qui ne peuvent en détacher le grain sans morceler la paille, rendue par là plus propre à les nourrir. Rudes travaux des champs, c'est alors que vous devenez accablans, dans ces contrées brûlantes où l'insouciance du cultivateur n'a su ménager aucun ombrage, entretenir aucune source limpide! C'est dans ces trop longues journées, que l'irritable paysan espagnol s'exaspère contre tout ce qui annonce les jouissances du riche, et, maudissant son sort, quitte avec fureur cette vie ingrate pour se jeter en armes sur le premier voyageur qu'il rencontre.

Des nuées de sauterelles venues d'Afrique font souvent disparaître dans cette saison le peu de verdure qu'il peut y avoir encore dans les campagnes de l'Andalousie, si elles n'ont détruit, dès le printemps, toutes les espérances du laboureur. Précédé du bruit de la tempête, un nuage animé, capable d'obscurcir le soleil, tombe tout à coup sur les tardives mais précieuses récoltes, dont il ne reste au bout de vingt-quatre heures que de tristes débris (18). Ce fléau chemine à mesure qu'il détruit, abandonnant des contrées désolées pour porter le ravage dans celles où la crainte qu'il inspire l'avait devancé. Un bruit comparable à celui d'un troupeau qui broute, et un mouvement continuel aperçu à la sur-

face de la terre comme si elle était agitée d'ondulations, en font facilement reconnaître l'approche. Heureux le cultivateur qui, armé de torches enflammées, dont ces insectes aiment à suivre la clarté, parvient à les conduire assez tôt dans des fossés profonds où on les couvre de terre, car il est beaucoup moins facile de les brûler dans les chaumes qu'ils traversent. Au mois de juillet 1825, des sauterelles tombèrent en grand nombre dans les rues et dans les environs de Madrid, et, malgré les froids de l'hiver, se conservèrent et se reproduisirent avec un succès si étonnant, dans les champs d'el Pardo, qu'au printemps, les autorités durent payer leur destruction aux paysans attentifs à les leur apporter chaque jour. On a vu (Aréjula) leur apparition précéder la fièvre jaune, bien plus redoutable; et l'esprit avide de de saisir des rapports, avait cru trouver entre ces deux phénomènes une relation telle que l'un pût être considéré comme le présage de l'autre. Mais si la venue des sauterelles, que favorise un temps chaud et humide, malsain par lui-même, peut être cause de maladies pour l'homme et pour les bestiaux, en souillant les produits de la terre qui servent à leur nourriture, on n'a pu persister à croire qu'elle eût la même influence sur la manifestation de la fièvre jaune, qu'on sait être apportée d'Amérique, comme je l'ai déjà dit, et se développer avec trop de facilité en Andalousie indépendamment de ces circonstances fortuites.

A la fin de septembre se fait la récolte du vin, dont les procédés de fabrication peuvent laisser beaucoup à désirer, si on en juge par l'imperfection des pres-

soirs qu'on y emploie. Le bois de chêne, apporté de l'étranger, sert à préparer les tonneaux destinés à loger les vins d'une qualité supérieure, don précieux des pampres cultivés auprès des côtes de la mer, tels que ceux de Xérez, de Rota, de Malaga, d'Alicante, de Malvoisie, qu'on exporte; tandis que ceux de l'intérieur qui doivent se consommer dans le pays, et celui de Valdepeñas lui-même, sont conservés dans de grandes jarres de terre, de sept à huit pieds de haut, recouvertes d'une couche d'huile, pour les préserver du contact de l'air. C'est de là qu'on les tire, à fur et mesure que le besoin s'en fait sentir, pour les transporter aux villes voisines, dans des peaux de bouc, enveloppe à la fois solide et légère, bien utile dans un pays où le défaut de rivières, de canaux et de routes rend toute espèce de transport et le commerce si difficiles.

Cueillies à la fin d'octobre, les olives fourniraient une huile beaucoup meilleure sans doute, si on apportait le moindre soin à l'extraire du fruit que l'on abat sans aucun discernement. La possession des moulins à huile étant un droit seigneurial, surtout dans le royaume de Valence, le peuple obtient quelquefois difficilement d'être admis à s'en servir, et, avec de beaux fruits, ne fait que de mauvaise huile, parce que les olives entassées trop long-temps se détériorent. Tandis qu'on cite celles de Séville (*las azeytunas de Sevilla*) pour le goût, on préfère l'huile de Valence à celle d'Andalousie; mais dans toute l'Espagne les personnes d'un palais délicat apprécient infiniment l'huile de Provence, qu'on y importe à la honte des cultivateurs et des proprié-

taires espagnols, dignes tout au plus d'alimenter leurs lampes informes, d'un usage général.

Cependant le chasseur poursuit le cerf et le chevreuil dans la Sierra-Moréna et les montagnes de Ronda, le sanglier dans celles des Castilles et dans les forêts des Asturies, où se trouvent encore en grand nombre les cerfs, les ours, les loups-cerviers. Il épie l'aigle et le vautour parmi les rochers inaccessibles, tandis que la cigogne établit paisiblement sa demeure jusque sur les clochers de la capitale, où elle élève ses petits sans être effrayée du bruit de l'airain qu'on y agite sans cesse. Nés au mois d'octobre, tandis qu'ils ne naissent en France qu'au mois de janvier, les agneaux, espérance de la *mesta* (19), s'acheminent, avec les troupeaux auxquels ils appartiennent, vers les lieux d'où ceux-ci étaient venus au printemps. Partout sont étalés sur les places publiques les glands doux d'Estramadure et d'el Pardo, qui rivalisent avec les noisettes, les marrons de Galice et des Asturies, pour charmer les soirées de l'automne.

Vers la Toussaint, le sparth, tissu en nattes, recouvre le parquet des appartemens et le carreau des églises pour en faciliter la fréquentation aux fidèles. L'orange, le raisin vermeil de Valence, les figues sèches, les fruits glacés, les pommes-de-terre de Malaga, douces comme le sucre, sont transportés des provinces vers la capitale aux approches des fêtes de Noël, annoncées par le bruit redoublé du tambour de basque et le chant renforcé de la populace. Huit jours à l'avance, se célèbre dans beaucoup d'églises, dans celle de Loreto par exemple, la

messe de la naissance (*missa de navidad*), dont la musique pastorale, avec accompagnement de tambours de basque et de castagnettes, produit l'effet le plus agréable, exécutée par des voix de femmes. Jamais les corybantes ne fêtèrent la naissance de Jupiter avec plus de cris et d'agitation, qu'on n'en entend la nuit de Noël dans les rues de Madrid. Des instrumens du son le plus insupportable, dont les Arabes ont transmis l'usage, annonceraient avec des goûts sauvages toute la rigidité de la fibre espagnole, si on ne trouvait des preuves analogues dans tous les plaisirs vulgaires. A tant de tumulte et si peu de recueillement dans cette circonstance solennelle, il est difficile de reconnaître un peuple qui se dit si éminemment chrétien (20).

S'appuyant sur la superstition pour justifier leur paresse, les *Madrileños*, infiniment habiles à perdre leur temps, se portent en foule, le jour de Saint-Antoine (le 17 janvier), vers le couvent des pères de cet ordre, situé dans la rue Hortaleza, pour y faire bénir ou acheter l'avoine qui doit préserver des maladies et de la mort, pendant toute l'année, les chevaux, mules et bestiaux qu'ils possèdent, ou qu'ils soignent. Ce jour-là les attelages et les montures de toutes les grandes maisons appartiennent aux cochers et aux autres domestiques : ils les parent de rubans, et s'acheminent, après avoir reçu de leurs maîtres quelque gratification qui leur permette de se livrer à la joie, vers le lieu du pélerinage, avec la foule exaltée par ce motif, des plus extraordinaires sans doute parmi ceux qui agitent les masses d'hommes. La cavalerie de la garde royale maintient l'ordre

dans ce concours tumultueux, que le roi et sa famille viennent honorer de leur présence, par déférence pour des goûts populaires.

Cependant, par royal privilége, l'animal de saint Antoine, engraissé à grands frais, est mis en loterie à la *puerta del Sol*, et dans la rue de Tolède, au profit de la maison des enfans trouvés, dépourvue des choses les plus indispensables; dénuement absolu et ressource précaire de ces infortunés, que l'on retrouve dans presque toutes les provinces de la monarchie.

Quoique dans une assez grande étendue de son territoire l'hiver ne laisse pas d'être rigoureux, l'Espagne est sans doute le pays de l'Europe où le bois est le plus rare. De Bayonne jusqu'à Cadix, on ne voit pas une seule forêt. Excepté quelques sites de la Biscaye, les avenues d'Aranjuez et quelques gorges d'Andalousie, ombragés par des arbres d'une certaine grosseur, tout le reste de ce royaume est, dans cette direction, d'un aspect blanchâtre qui fatigue les yeux et attriste l'ame. Les montagnes pelées n'étant recouvertes d'aucune végétation, n'attirent plus l'humidité de l'air, qui serait si nécessaire à la nourriture des plantes dans les vallées et les plaines; aussi les fleuves sont-ils tous peu considérables dans la plus grande partie de leur cours rapide. Qui croirait qu'il n'y a de vraie navigation, dans l'intérieur de l'Espagne, que de Cadix à Séville et de Tortose à Asco, le canal d'Aragon, qui passe à Saragosse, ne servant qu'à porter des voyageurs sur des barques qui partent deux fois la semaine de Tudéla, en sorte qu'on traverse toute la Péninsule sans voir un seul bateau?

La rareté du bois dans un pays où l'on n'exploite aucune mine de houille (21) rend difficile l'établissement des fabriques, comme les constructions terrestres et navales; tandis que cette nudité de la terre dispose aux maladies que doit produire sur un sol élevé l'air dont rien ne tempère l'ardeur, dont rien ne ralentit l'agitation. A Madrid on se sert, à défaut de bois, de paille à demi pourrie pour chauffer les fours : dans la Manche on n'a guère d'autres ressources contre le froid, car le charbon lui-même y est assez rare. En Espagne le charbon est à peu près le seul combustible employé aux usages domestiques ou à la préparation des alimens, qui doivent être malsains puisqu'ils ne se composent que de ragoûts plus ou moins gras et épicés; *la olla*, les viandes roties et grillées étant inconnues sur les tables espagnoles. Ainsi, une portion considérable des habitans est occupée en tout temps et en tous lieux à préparer, avec des moyens imparfaits, dans les montagnes, où elle détruit sans prévoyance le peu de bois qui s'y trouve, à préparer, dis-je, le charbon qu'elle doit porter à plusieurs lieues dans les villes et même dans les campagnes.

Les appartemens, construits pour préserver de la chaleur, sont chauffés l'hiver par des brasiers de charbon allumés à un courant d'air, et introduits avec précaution pour éviter l'asphyxie; c'est autour de ce foyer portatif, susceptible de luxe dans les maisons riches, que l'Espagnol passe ses longues heures de loisir, surtout après le coucher du soleil, regrettant les cheminées, lorsque ses voyages en France lui ont donné occasion de les connaître.

L'hiver, la neige couvre plusieurs fois le voisinage des montagnes et surtout les environs de Madrid. Dans l'hiver de 1823, les habitans de l'Andalousie en virent avec étonnement leurs champs embellis ou attristés pendant plusieurs jours. Dans beaucoup de contrées les pluies sont rares dans cette saison; le climat est peu humide en comparaison de celui de la France. A Madrid, où il est réputé rigoureux (22), il fait ordinairement, pendant les mois de janvier et de février, un temps dont la sérénité et le calme attirent tout le monde sur les promenades, où l'on est souvent incommodé par la poussière. Le *Buen Retiro* et le *Prado* sont alors des endroits chaque jour animés par une population désœuvrée, et surtout par la présence des dames, douées d'une force centrifuge qui les pousse hors de leurs foyers sur le moindre prétexte.

A la fin de mars l'équinoxe du printemps est marqué par cette grande agitation de l'air dont j'ai déjà parlé, et qui, se prolongeant, fait durer l'hiver dans la capitale jusqu'à la fin d'avril ou même de mai; ce qui, avec les chaleurs excessives de l'été, a donné lieu de dire qu'il y avait à Madrid neuf mois d'hiver et trois d'enfer, *nueve meses d'invierno y tres d'infierno;* mais, grâce à la sagesse administrative qui la régit, on peut bien dire que dans cette capitale l'année se compose, pour la majeure partie des habitans, de douze mois d'enfer.

Quoi qu'il en soit, on danse assez à Madrid pendant l'hiver dans les maisons riches et dans celles des grands, car on n'y souffre pas un seul bal public où le peuple puisse aller s'amuser honnêtement.

Les danses nationales peu gracieuses ou peu commodes, lorsqu'un grand nombre de personnes veulent s'évertuer à la fois, ont été abandonnées pour les contredanses françaises, l'écossaise et la walse, qui finissent, comme la vérité, par triompher de toutes les préventions. Dans cette saison, les théâtres donnent ordinairement deux représentations les jours de fête, l'une de quatre heures jusqu'à sept, et l'autre de sept heures et demie jusqu'à dix ou onze heures. Les bals masqués, qu'on avait établis au théâtre du prince, du temps du roi Joseph, ont encouru la disgrace de l'autorité, non moins que tant d'autres innovations bien autrement utiles, mais apportées de France, et partant odieuses aux Espagnols rances, *á los Españoles rancios*. Mais si les mascarades sont défendues au carnaval, sans qu'on puisse s'en formaliser autrement que comme d'un défaut de liberté, pourquoi dans des temps solennels organiser des cérémonies si peu en rapport avec la gravité des fêtes auxquelles on les fait concourir? Le jeudi saint, vers cinq heures du soir, des statues en bois, de grandeur naturelle, portées sur des brancards, représentant la Passion, sortent de trois églises de Madrid, et se réunissent pour faire la procession de ce jour. Le premier personnage est Jésus au Jardin des Olives; il s'avance lentement, au son de la musique militaire la plus triste, porté sur les épaules des soldats, ou des membres de quelque confrérie, suivi du groupe de la Flagellation, où se montre le génie espagnol, habile à représenter tout ce qui tient à la cruauté. Puis, vient Jésus portant sa croix; puis, Jésus crucifié, placé de rigueur sur les

épaules des gardes du corps, et accompagné du roi et de la famille royale, lorsque la saison ou d'autres motifs n'ont pas déterminé la cour à partir pour Aranjuez. La mère du Christ, vêtue d'une grande robe de velours noir, avec un mouchoir blanc à la main, ferme la marche d'une cérémonie dans laquelle figurent, comme on l'imagine, les autorités militaires, civiles et religieuses les plus distinguées, le cortége ne manquant jamais de se détourner pour aller passer devant le palais du roi, bien sensible, sans doute, à cette marque d'attention.

Quelque étonnantes que paraissent ces représentations dans la capitale, elles sont loin de l'étalage superstitieux qu'elles offrent dans les principales villes de province (23). Je m'abstiens de les détailler, par respect pour le motif qui a fait naître ces usages. Je dirai seulement que des flagellans parcouraient autrefois les rues demi-nus, faisant sortir de leurs épaules le sang qui devait racheter ou expier leurs péchés, usage dont on ne voit plus aujourd'hui qu'un faible reste (24). Mais lorsque, le vendredi matin, on prêche la Passion, il est des villes de province où, pour produire plus d'effet, on crucifie un grand christ de bois à mesure que le prédicateur rappelle le supplice du fils de Dieu : *Plus fort*, s'écrie-t-il parfois à celui qui enfonce les clous, et chaque coup de marteau fait redoubler les larmes et les sanglots de l'auditoire.

Le temps de Pâques est un temps de grande rumeur dans Madrid. Si dans ce concours général des fidèles on voit plutôt le goût de la dissipation que le zèle pour la vraie religion, il est des hommes outrés

dans leurs démonstrations et leurs pratiques de pénitence, qui se réunissent aux ténèbres dans des églises, celle des Italiens, *carrera San-Geronimo*, et dans des chapelles (près la rue de l'Arénal), pour se donner la discipline en récitant le *miserere* : cette cérémonie a lieu à l'entrée de la nuit, après qu'on a éteint toutes les lumières. Les religieux et religieuses sont assez dans cet usage le vendredi de chaque semaine, jour de la Passion de Notre Seigneur. Il n'est pas rare, en se promenant dans les rues de Madrid, de voir dans des boutiques de fripiers, avec de vieux habits à vendre, des fouets pour se donner la discipline (25).

Les théâtres étant fermés pendant tout le carême, les acteurs ont profité de ce temps pour venir de toutes les provinces à Madrid contracter de nouveaux engagemens. Ils se réunissent chaque jour sur la place Sainte-Anne, pour tenir cette espèce de foire où le maintien des héros et des enfans gâtés de la scène donne la mesure de la délicatesse du goût et de la recherche des plaisirs de la nation espagnole, à laquelle les fêtes de Pâques viennent de rendre l'arène bien autrement attrayante de la course aux taureaux.

Le printemps long-temps incertain fait place à l'été, qui ne triomphe, dans certains lieux, que difficilement de la neige sur le sommet des montagnes, où elle offre un coup-d'œil bien remarquable au milieu d'un ciel embrasé. Sur celles de Guadarama, qui entourent Madrid du nord à l'ouest, elle se conserve jusqu'à la fin de juin, ainsi que sur la partie de la Sierra-Moréna qui se dirige vers l'Estramadure.

Si l'Espagnol passe toute l'année dans l'intérieur des villes, rien n'étant plus rare, grâce aux princes du sang d'Autriche, que les maisons de campagne ou les *châteaux en Espagne*, la cour s'écarte souverainement de ces habitudes populaires par une vie à laquelle il serait difficile de trouver d'autre motif que l'usage ou l'étiquette, et d'autre but peut-être que celui de la dissipation. A la fin de mars, elle part pour Aranjuez, situé à sept lieues de Madrid, sur les bords du Tage, dans une vallée où la végétation est d'une force remarquable. Le château n'a rien qui puisse surprendre, si on en excepte les ornemens et surtout les peintures. Mais la *casa del labrador*, petite maison de fantaisie, située à l'extrémité du jardin du prince, est admirable pour le fini et la richesse de toutes les pièces qui la composent. On y trouve, aussi bien que dans le palais et dans toutes les résidences du roi, un nombre excessif de pendules, dont le goût, héréditaire chez les souverains d'Espagne, est loin de s'être affaibli dans la personne de Ferdinand VII. Le trente et un mai est le plus beau jour du *sitio* d'Aranjuez, parce que tout ce qui tient au gouvernement y va de Madrid au *beza-manos* qui a lieu pour la fête du roi. On peut dire qu'un observateur placé sur cette route acquerrait une bien pauvre idée de l'espèce humaine soumise au pouvoir absolu, si, à l'aide d'un nouveau diable boiteux, il pouvait voir le fond du cœur et le fond de la bourse de tous ces personnages brodés. Quelle disette de sentimens généreux! Quelle absence d'idées chez ces grands, élevés dans la richesse et l'inutilité! Que de misère chez un

trop grand nombre de ces petits, obstinés à suivre la fortune sur cette route ingrate que toute espèce de déboires ne peuvent leur faire abandonner! Que de servilité chez la plupart de ces hommes qui aspirent aux grandeurs! Que de femmes et d'enfans vont être privés du nécessaire par ce voyage coûteux, quoique bien court! Arrivés en toute précipitation à dix heures, la majorité de ces obséquieux fonctionnaires ou prétendans, n'ont le temps que de s'habiller dans quelque étroite demeure de la ville pour aller vers midi se jeter aux pieds du roi et de sa famille, leur baiser la main, et repartir à la hâte d'un lieu moins redoutable encore parce qu'on pourra bientôt y prendre la fièvre, que pour les employés d'un gouvernement si sujet à oublier qu'il doit un traitement à ceux qui le servent. S'ils veulent se rendre justice pendant le retour, avec quelle opinion d'eux-mêmes doivent-ils rentrer chez eux!

La cour revient d'Aranjuez à Madrid à la fin de juin. Huit jours après, le roi et la reine partent pour les eaux de Sacédon, si l'avis des médecins n'envoie cette princesse aux eaux ferrugineuses de Sauto de Cabras, chercher l'espoir de la maternité; tant il est vrai que les conseils les plus étranges sont quelquefois ceux qui l'emportent auprès des grands de la terre! Ce voyage coûta des sommes dans un temps des plus malheureux: il fallut aplanir une longue route au milieu des montagnes pour pouvoir arriver en litière dans ce lieu désert. Ferdinand et ses guerriers étaient occupés à cette grande entreprise en juillet 1826, lorsqu'il reçut la nouvelle de la promulgation de la constitution du Portugal, œuvre du

démon, apportée de l'autre monde pour troubler la paix et le bonheur de celui-ci.

De retour de Sacédon vers la fin de juillet ou le commencement d'août, on part aussitôt pour aller à Saint-Ildefonse (ou la Granja), dans la région des nuages (26), chercher un abri contre les chaleurs de l'été. Saint-Ildefonse, situé à quatorze lieues de Madrid, bâti sur le modèle réduit de Versailles, par Philippe V, qui y est enterré, a des eaux plus belles que celles du séjour de nos rois. A la fin de septembre on quitte cette résidence, déjà trop froide, pour descendre à l'Escurial ou San-Laurenzo (à sept lieues de Madrid), érigé par Philippe II en accomplissement du vœu qu'il fit à la bataille de Saint-Quentin. C'est un couvent immense, qui a la forme d'un gril, et où il ne reste plus dans ce moment que quatre-vingts moines (27) pour célébrer toute l'année les offices divins. La dépouille des rois, reines, princes et princesses, depuis Charles-Quint, y est déposée dans un Panthéon et dans des pièces attenantes. Marie-Louise, mère de Ferdinand VII, avait tracé elle-même son nom avec une pointe de ciseaux sur le cercueil où son corps est maintenant renfermé! (28)

La famille royale n'occupe qu'une petite partie de cet immense édifice : le reste, orné de tableaux et de peintures à fresque des plus grands maîtres, constitue le couvent proprement dit. Tout y est vraiment d'une magnificence royale. La bibliothèque contient plus de quatre mille manuscrits, et plus de vingt-quatre mille volumes. On s'accorde à dire que les manuscrits hébreux, grecs, arabes, latins, etc.,

sont infiniment précieux. Entre plusieurs Bibles très anciennes, écrites en diverses langues, on en remarque une écrite en grec, qui a appartenu à l'empereur Cantacuzène. Des manuscrits de saint Athanase, de saint Bazile, de saint Grégoire, de saint Chrisostôme, etc., un exemplaire de l'*Alcoran*, écrit fort longuement et avec le plus grand soin, ne fixent pas moins l'attention. Mais à l'Escurial, comme dans presque tout ce qui appartient à la couronne, on a à déplorer le défaut de soins conservateurs : autour d'un édifice achevé, il y a toujours des bâtimens qui n'ont pu l'être, et qui, après avoir coûté beaucoup, tombent en ruine sans avoir servi. C'est l'image la plus fidèle de la puissance espagnole, dont la faiblesse pour exécuter ne peut être comparée qu'à l'aveuglement pour entreprendre (29). J'ai vu des gouttières, au dôme du grand escalier de l'Escurial, détruire de belles peintures à fresque de Luc Jordans. *La Vierge à la Perle*, tableau de Raphaël, dont on a offert six millions de réaux (un million et demi de francs), le tableau de *la Visitation*, peint sur bois par Raphaël, et transporté sur toile par Marino Branconio, et peut-être *la Vierge aux Poissons*, placés dans la sacristie, qui, par sa forme, est une des pièces les plus agréables à voir, ont été heureusement restaurés à Paris pendant le peu de temps qu'ils ont été déposés au Musée. Beaucoup d'autres productions des plus grands maîtres auraient bien besoin de faire le même voyage.

Tant que les rois d'Espagne iront chaque année passer deux mois à l'Escurial, il sera difficile qu'ils secouent le joug du clergé; ils sont là sous le même

toit que les moines; le roi les rencontre à chaque pas; ils l'abordent selon leurs désirs. Cette union de l'autel et du trône, dans un édifice d'autant plus digne du génie espagnol qu'il est placé dans un pays affreux, peut avoir encore une grande influence sur le sort de l'Espagne. *La casa del principe*, située dans le jardin de l'Escurial, est moins grande mais plus étonnante encore que *la casa del labrador* d'Aranjuez. De retour à Madrid à la fin de novembre, la cour y reste jusqu'au milieu de janvier, constante à aller prier tous les dimanches, vers l'entrée de la nuit, *nuestra señora d'Atocha* au couvent de ce nom, et occupée à faire des *gala* et des *besa-manos* dans les nombreuses fêtes de ce temps. Elle recommence l'année par un séjour de deux mois à el Pardo (à deux lieues de la capitale), rétabli en 1826 à l'aide d'un renfort de pendules reçues de Paris. Le roi peut être moins importuné dans toutes ces résidences, mais les affaires ne souffrent-elles pas de ces continuels déplacemens, dans un pays où lui seul peut les terminer?

## CHAPITRE III.

Aspect de Madrid. — Édifices. — Restes de l'antiquité existans sur le sol de l'Espagne. — Collections.

On peut dire que Madrid est un grand village, quoiqu'il y ait bien peu de jardins dans son intérieur. Il n'y a ni fabriques des choses les plus nécessaires, ni établissemens appartenant à des particuliers, qui

annoncent une fondation durable. Une entreprise, un magasin ne sont presque jamais destinés à passer du père au fils. Tout y a un air provisoire, excepté les couvens. Dans les quartiers de la ville les plus fréquentés, on ne voit que d'étroites boutiques appartenant à des gens qui semblent être venus là pour faire fortune, et quitter aussitôt un pays dont le gouvernement est si loin d'inspirer la confiance. Sans avoir vu Constantinople, on pourrait imaginer qu'il y a cette conformité entre cette résidence du grand Turc et celle de S. M. Catholique; mais les bazars de Constantinople sont bien autrement riches que les *tiendas* de Madrid. Ne voulant honorer que ceux qui le servent, le pouvoir laisse peser une espèce de défaveur sur l'industrie, qui ne peut prospérer contre les préjugés soutenus par la force. De vieilles voitures informes, lourdes, tirées par des mules que dirigent des postillons à la mine la plus grotesque, peuvent faire juger du peu de progrès que les arts y ont faits. Il n'y a presque ni fabricans, ni magasins de meubles. L'organisation des deux théâtres répond de reste à ces apparences d'imperfection sociale. Figurez-vous, dans cette malheureuse enceinte, une proportion extraordinaire de voleurs, de mendians, de prêtres, de moines et de militaires sans pain, et vous aurez une idée de cette capitale de l'orgueil, placée, comme en expiation de ce vice, dans la plus étrange solitude.

Cependant Madrid est généralement assez bien bâti : les maisons sont hautes, plusieurs rues larges et fort belles, quelques édifices publics remarquables, comme le Palais, la Douane, l'Hôtel des Postes, l'Imprimerie Royale, l'Hôtel de la compagnie

des Philippines, celui de *los Gremios*, l'Hôpital général, plusieurs églises et couvens, les portes d'Alcala, des Récollets, de *san Vicente*. C'est sous le règne de Charles III, qu'on peut appeler le Louis XIV de l'Espagne, qu'ont été construits la plupart des établissemens utiles de Madrid et de beaucoup de villes de province. Le Muséum serait, par son architecture majestueuse, un des édifices les plus remarquables de la capitale, s'il était fini. Mais une grande partie reste à peu près découverte, et l'eau du ciel ne trouve presque aucun obstacle pour tomber dans son intérieur tout délabré, tandis que, non loin de là, une multitude de couvens sont entretenus et réparés avec le plus grand soin! Le jardin botanique, placé tout auprès, et riche en plantes d'Amérique, est couvert d'herbes depuis le commencement de l'automne jusqu'au 31 mai, jour où on l'ouvre au public. Ainsi, loin d'ajouter aux travaux des règnes précédens, l'époque actuelle ne fait que présider à la destruction dans cette ville nouvelle, qui n'est devenue le siége de la cour d'Espagne que depuis Philippe II (mort en 1598). Aussi ne peut-on guère y trouver d'autres témoignages remarquables des temps passés, que la tour où fut enfermé François I^er^, fait prisonnier de guerre à la bataille de Pavie, et ceux que contiennent l'*Armeria real* et le Cabinet des médailles.

Dans ce muséum des armures guerrières, on voit un prétendu casque d'Ulysse (roi des Épirotes) ayant pour inscription : *Sic tua invict Cæsar*, qu'il porte sur le devant en lettres métalliques saillantes; et celui d'Annibal, que l'on ne donne pour tel qu'avec une juste réserve.

Mais on doit regarder comme authentiques l'épée de Roland, celle du Cid, celle de Gonzalve de Cordoue, d'Isabelle-la-Catholique, de Bernardo-del-Carpio, de Fernand-Cortez, qui y sont déposées avec les armures correspondantes. Toutes celles qui ont servi à Charles-Quint dans les cérémonies ou dans ses entrées solennelles, s'y trouvent également, bien faciles à reconnaître à l'image de la Vierge de la Conception de Mexico, qu'elles portent toutes sur la poitrine. Ce qui étonne bien davantage comme ayant appartenu à un empereur si puissant, ce sont quelques plats de fer-blanc, aujourd'hui couverts de rouille, qui étaient sa seule vaisselle en campagne. Quant aux queues de cheval, aux turbans, aux armes prises sur les Maures pendant la longue guerre de leur expulsion, etc., ils sont en grand nombre, aussi bien que les arcs et les flèches des peuples d'Amérique, et les cottes de maille des Chinois. Mais on s'arrête avec un sentiment de surprise tout particulier devant deux fusils dont Napoléon fit présent à Ferdinand VII pendant son séjour à Valençai. L'admiration l'emporterait-elle à tel point sur le ressentiment, qu'on tirât vanité d'une telle marque d'attention! Et jusqu'à Ferdinand rentré dans le palais de ses pères, tout doit-il donc finir par avouer que cet homme était au dessus des autres et fait pour les commander?

Le cabinet des médailles de Madrid est sans doute le plus remarquable de l'Europe. Tandis que Paris, qui l'emporte si incontestablement sur la capitale des Espagnes par les monumens des arts et de l'antiquité, n'a que cent mille médailles dans sa collection, il y en a cent quatre-vingt-trois mille dans

celle de Madrid : cent cinquante mille sont classées dans l'ordre le plus parfait ; trente-trois mille seulement restent à classer. Ces preuves matérielles du passage des Celtes , des Tyriens ou Phéniciens, des Carthaginois, des Romains, des Vandales, des Suèves, des Alains, des Goths, des Maures sur cette malheureuse terre qu'ils se sont arrachée les uns aux autres, réconcilie avec les Espagnols, dont on a d'ailleurs tant d'occasions d'accuser l'indifférence. On trouve dans cette collection précieuse de quoi applaudir au zèle de ceux qui l'ont formée et de ceux qui l'entretiennent avec tant de soin ; et ce n'est pas une faible satisfaction pour ceux qui vécurent parmi eux, de pouvoir les louer sur leur situation présente sans cesser d'être justes.

Si Madrid n'offre d'autres ruines que celles de son muséum moderne, image déplorable de l'état des sciences et des arts chez un peuple placé sous un ciel non moins inspirant que celui de la belle Italie, l'amateur des restes de l'antiquité trouve amplement de quoi se dédommager dans les provinces de ce vaste royaume. A Valence, par exemple, un ancien temple, dédié à la Fortune ou à Diane, puis consacré au culte chrétien, devint une mosquée sous les Arabes, et fut acquis de nouveau à la célébration de nos cérémonies religieuses par don Jayme I^er^ d'Aragon, qui en fit une église cathédrale. Cette basilique métropolitaine, dédiée à sainte Marie, est encore étonnante par la grandeur du travail et la richesse des ornemens.

A quatre lieues de cette ville sont, comme tout le monde le sait, les restes de Sagonte, aujourd'hui

Murviédro, immortelle par sa résistance contre cent cinquante mille soldats d'Annibal, et par sa fin héroïque. Une inscription encore lisible au dessus d'une de ses portes, une tête d'Annibal en pierre remarquable, un amphithéâtre magnifique, et un espèce de château-fort, témoignent de sa gloire et de l'importance que cette ville acquit sous les Scipions (30), qui en firent un centre d'approvisionnemens pour les armées de Rome : fausse récompense du dévoûment peu naturel que ses habitans avaient montré aux Romains contre les Carthaginois! Du chemin qui y conduit depuis Valenee, on aperçoit dans des montagnes des vestiges de châteaux antiques, bâtis par les Maures sur les ruines d'anciennes fortifications phéniciennes et romaines. (De Laborde.)

A cinq lieues de Malaga existe la ville de Monda ou Munda, sur le sol ou dans les environs de laquelle Jules César gagna, contre les fils de Pompée, une des plus fameuses batailles que célèbre l'histoire (31), l'an 45 avant J.-C. Mais tout n'est pas objet de curiosité dans les anciens édifices de l'Espagne. Un aquéduc bâti par les Romains apporte encore à Séville l'eau nécessaire à une grande partie de sa population. A Ségovie, qui a pour armes la tête du grand Pompée, un aquéduc long de trois mille pas, soutenu par soixante-dix-sept arcades, auprès desquelles les maisons les plus élevées ne paraissent que d'humbles habitations, conduit des montagnes voisines une eau glaciale et limpide que divers canaux répandent dans toute la ville et dans les citernes de toutes les maisons. Bâti sous le règne de Trajan, selon quelques écrivains, cet édifice en pierres de taille, posées les

unes sur les autres avec tant d'art qu'elles se maintiennent sans le secours du ciment et de la chaux, montre aux modernes habitans de cette ville antique qu'il fut des hommes supérieurs, dont les efforts dirigés vers un but d'utilité enfantaient quelquefois des prodiges. Mais la leçon du passé ne sert plus à un peuple qui, en dépit de tout, ne semble vouloir lire l'histoire que pour y chercher de quoi se vanter, et qu'on a conduit à préférer son oisiveté misérable à toute l'activité du courage et de l'industrie : *Sic voluere Patres.*

A l'autre extrémité de la ville, on admire sur un rocher qui domine les vallées voisines où serpente l'Eresma, l'Alcazar, château de construction arabe, que Bourgoing dit avoir été habité par les rois Goths, et dans la tour duquel le personnage de Gilblas dut être enfermé pour expier le désordre des mœurs modernes. Dans ce palais, digne des rois par sa magnificence, fut établie, jusqu'au temps de la constitution des Cortès (1822), l'école d'artillerie, avec un luxe trop remarquable sous le rapport du local, pour la faiblesse actuelle de cette arme chez les Espagnols. Depuis le retour de S. M. de Cadix, cet établissement est devenu une école militaire, *Real colegio general militar de Segovia*, dirigée par des jésuites, qu'on ne doit pas désespérer de voir immédiatement à la tête de toutes les maisons d'éducation, pour peu que la faiblesse du gouvernement seconde encore leurs vues ambitieuses ! Entre Ségovie et Madrid, les masses de Guadarama conserveront longtemps jusqu'au centre de l'Espagne, avec leur dénomination arabe, le souvenir d'anciens conquérans

que la France eut la gloire d'arrêter dans les plaines de Tours ! Fière d'avoir secoué leur joug, l'Espagne n'a su élever contre leurs nouvelles invasions que les bûchers de l'inquisition, presque aussi redoutables. Sur ses autels ont été consumés, avec des victimes humaines, jusqu'aux derniers vestiges de la charité chrétienne, remplacée chez beaucoup d'autorités religieuses par l'amour d'un pouvoir ombrageux, rival heureux du despotisme politique. Unis pour opprimer le peuple espagnol, ils ne favorisent que ce qui peut assurer leur commun empire. Mais le temps n'est peut-être pas éloigné où l'on dira sur les débris de leurs édifices menaçans : Ici siégait le tribunal de l'inquisition ; là fut souvent puni de mort le cri de *liberté*.

---

## CHAPITRE IV.

**Constitution physique. — Manière de vivre. — Costumes. — Maladies des Espagnols.**

Reste de diverses nations de l'orient, du nord et du midi, qui se sont succédées et mêlées sur son territoire, la population actuelle de l'Espagne a été assez influencée par le climat, pour offrir des caractères généraux qui en attestent l'action ; telle est la couleur brune du teint et celle des cheveux : la couleur blonde est si rare en Andalousie, qu'elle y est une beauté. Les figures espagnoles, plus comparables à celles des Juifs qu'à celles des Italiens, ont des élémens de beauté physique et de force morale auxquels

il ne manque que la protection d'un gouvernement généreux pour se réaliser et offrir un ensemble remarquable. La colère est ce qu'elles expriment maintenant dans la classe du peuple; et sur les autres, au lieu de la fierté et de la supériorité intellectuelle qui voulaient s'y développer, le gouvernement a imprimé un cachet indélébile de faiblesse et de grandeur déchue, qu'on voit évidemment provenir de l'ignorance et du défaut de réflexion, qui ne seront jamais les attributs de la dignité de l'homme.

Les femmes du peuple partagent avec la misère l'air sérieux, pour ne rien dire de plus, de leurs irritables maris. Mais dans les classes aisées, les femmes espagnoles ont, avec un air de liberté, une physionomie riante très agréable, animée de beaucoup de vivacité. Moins susceptibles que les hommes de sentir le poids d'un gouvernement dont elles ont cependant bien plus à se plaindre, elles doivent en partie cet avantage à l'ignorance dans laquelle elles sont élevées, et qui ne paraît d'ailleurs nuire en rien à l'assurance de leur maintien, à la promptitude de leurs réparties, autrement dit, à leur esprit naturel.

Les enfans espagnols sont sans contredit les plus bruyans de l'Europe. Ils vivent dans une agitation et une rumeur qui contrastent de la manière la plus marquée avec la gravité taciturne de leurs pères. Les uns obéissent aux impulsions de la nature, les autres à la force d'institutions vicieuses qui les ont découragés, attristés, ralentis.

La puberté est précoce en Espagne; on voit souvent de jeunes filles, mariées à treize ou quatorze ans, avoir des enfans dès cet âge. L'insouciance de l'ave-

nir, devenue naturelle à ce peuple sous l'empire de ses lois oppressives, le porte au mariage. Mais le gouvernement ne pouvant dédommager par des places du partage inégal des fortunes, et du défaut d'industrie, qui est son ouvrage, la misère vient encore contrarier ce principe d'accroissement de population, que tant d'autres circonstances majeures balancent.

Les Espagnols sont généralement petits, secs, nerveux, dans tout l'intérieur de la Péninsule. Dans les gorges des montagnes de la Biscaye, des Asturies, de la Galice, et sur les bords de la mer, ils ont, avec un peu plus de corpulence, un teint moins brun, ou plus animé, qui les rapproche davantage des habitans du milieu de l'Europe. La population de Madrid est connue pour son défaut de taille, sa faiblesse de complexion, ses difformités, ses infirmités même, produites en grande proportion par le vice scrophuleux et peut-être aussi par le vice syphilitique, dans un climat si peu favorable à la végétation elle-même. Tous les grands d'Espagne, ne s'alliant qu'entre eux, sont parvenus à un point de dégénérescence physique remarquable, à laquelle leur dégénérescence morale ou intellectuelle n'est certainement pas étrangère comme cause. Un duc qui se trouve maintenant placé à leur tête, peut donner sous ce rapport une juste idée de ce corps éminent. On ne cite comme exception à cette règle générale que la famille Santa-Cruz, chez laquelle on retrouve les attributs de la santé et de la vigueur, ce qu'on explique par les alliances qu'elle a contractées à plusieurs époques avec des familles allemandes, donnant ainsi un exemple utile

que des préjugés tout-puissans dédaigneront probablement long-temps encore (32).

Les femmes espagnoles sont d'une taille médiocre et ont rarement de l'embonpoint pendant leur jeunesse; mais après trente ans elles en acquièrent quelquefois beaucoup; c'est le dernier effort que la nature semble faire à leur avantage, car il en est plusieurs à qui cet air de santé tient lieu de beauté. Cet embonpoint, plus rare parmi les hommes, ne se voit guère que dans la classe des riches ou des habitans sédentaires des grandes villes, celle des laboureurs et des ouvriers en offrant beaucoup moins d'exemples. L'habitude de dormir au milieu du jour peut beaucoup contribuer à le produire.

L'homme vit moins long-temps en Espagne qu'en France. Les octogénaires y sont très rares. On meurt généralement avant soixante-dix ans. L'oisiveté et le défaut de sensations contribuent beaucoup moins qu'ailleurs à hâter la vieillesse et la fin de la vie, parce que l'Espagnol, content d'habiter un pays qu'il croit un objet d'envie pour tous les autres peuples, est beaucoup moins accessible à l'ennui; disposition heureuse que l'aspect d'un soleil sans nuages peut beaucoup favoriser. Pour lui l'oisiveté n'a donc pas les mêmes conséquences que pour d'autres. Il est bien rare qu'elle le conduise à l'intempérance, cause si puissante de destruction pour nos riches désœuvrés, qui semblent oublier que la première condition de santé est d'être sobre.

L'Espagnol est avec raison cité comme tel. Il fait ordinairement trois ou quatre petits repas dans la journée, sans compter le chocolat qu'il prend matin

et soir. S'il ne boit que peu de vin et de liqueurs spiritueuses, il ne se méfie peut-être pas assez de son goût décidé pour le piment rouge et les épiceries, moins nécessaires qu'ailleurs dans un pays où les alimens sont très substantiels. Si ce n'est la paresse, la prévention seule a pu lui faire redouter l'usage des légumes, remplacés par des pois chiches, *los garbanzos*, que tout Espagnol leur préfère.

Plus riche en gibier qu'en poisson d'eau douce, comme on peut l'imaginer, Madrid reçoit, l'hiver, des côtes de Galice et des Asturies, plusieurs espèces de poissons de mer, parmi lesquels le *besougo* (le rousseau), le plus commun, n'est pas le moins bon. La *merlussa* ou morue fraîche y est d'une qualité supérieure. La morue sèche, *bacalao* (33), est un grand objet de commerce en Espagne, moins à cause de la disposition du peuple à faire maigre les jours indiqués par l'Église, ce dont il s'exempte à l'aide de la *bula de la cruzada* et de son supplément, comme nous le dirons plus loin, que parce que cette provision, facile à conserver, convient à un peuple insouciant même pour sa nourriture, et pourvu d'huile, qui est le grand condiment de la morue.

Bourgoing remarque avec étonnement que ce sont les hérétiques qui favorisent le plus le peuple Espagnol dans l'accomplissement du devoir religieux qui consiste à faire maigre. Les Suédois viennent prendre à Alicante, ou sur la côte de Murcie, le sel qu'on y recueille, l'apportent au banc de Terre-Neuve aux Anglais qui y font la pêche de la morue, et ceux-ci en fournissent l'Espagne. Ainsi, ceux qui ont découvert l'Amérique, n'ont pas su se ménager le droit

de pêche sur le banc où elle est le plus productive, et sont ainsi devenus tributaires de l'étranger, pour un objet de consommation qui est pour eux de première nécessité.

Avant la révolution française, l'Espagne recevait tous les ans, de l'Angleterre, pour trois millions de piastres de morue, sans compter le bacalao que lui fournissait la Norwége. (Bourgoing.)

Le poisson de la Méditerranée étant d'une qualité inférieure à celui de l'Océan, on n'en apporte pas à Madrid, quoique Valence en soit beaucoup plus près que les ports de l'ouest et du nord.

Dans quelques contrées du nord de l'Espagne, comme la Biscaye et les Asturies, le peuple boit habituellement du cidre; mais le vin est assez commun dans le reste de ce pays, pour qu'on n'ait pas besoin de fabriquer d'autres liqueurs fermentées. Les vins d'Espagne sont généralement très forts, et les vins rouges très foncés en couleur (34). La Castille, et surtout la Manche, en approvisionnent Madrid, où tout le monde, depuis le grand d'Espagne jusqu'au tondeur de mules, boit du vin de l'année, qu'on achète au cabaret voisin, chaque fois que la peau de bouc se trouve vide. Les plus riches personnages de cette capitale ne pensent pas plus à avoir une cave qu'une bibliothèque. Les caves sont ordinairement occupées par les chevaux. Dans la plupart des grandes maisons de Madrid, on n'a ni un tonneau, ni une douzaine de bouteilles. Le verre y est rare et cher. On voit les croisées de fort belles maisons garnies des vitres les plus communes. Une verrerie récemment établie à Aranjuez pourra prospérer, car

la soude et la potasse se font en grand dans la Manche et dans le royaume de Murcie (à Alicante par exemple). Mais il faudrait que Sa Majesté voulût bien ne pas y mettre les obstacles qu'il lui a plu élever à l'époque où cette fabrique commençait ses opérations. Ce fait mérite, je crois, quelques détails.

M. R...., homme fort instruit, qui avait importé de France plusieurs procédés utiles aux arts, voulant faire un établissement de cette nature, commença à s'assurer l'autorisation du roi, auquel il acheta le terrain sur lequel il devait le bâtir, et, par contrat, le bois qui devait l'alimenter; la couronne possédant, à ce qu'il paraît, assez de combustible dans les environs d'Aranjuez, et le Tage pouvant servir à le faire arriver. En 1825, des verriers furent amenés de France en assez grand nombre, mais les travaux ne purent commencer aussitôt qu'on l'avait cru, parce que la construction des fours prit plus de temps qu'on ne pensait. Dans ses promenades à Aranjuez, le roi visitait parfois ce foyer d'une industrie naissante, et semblait prendre intérêt aux renseignemens qu'on lui donnait sur tous les préparatifs. Les premières tentatives ne furent pas heureuses; des fours mal construits par l'architecte se crevèrent vers l'automne, et leur réparation exigea un surcroît de dépense de soixante-dix ou quatre-vingt mille francs. Lorsque la verrerie fut achevée, elle avait coûté au moins 300,000 fr. Dans l'hiver de 1825 à 1826, on commença la campagne (comme disent les verriers); les résultats furent des plus satisfaisans: le verre, étalé dans un magasin à Madrid, était d'une beauté remarquable et d'un prix bien in-

férieur à ce qu'on l'avait vendu jusqu'alors. Le roi en eut connaissance, probablement parce que la jalouse rivalité de la fabrique de cristaux de Saint-Ildefonse lui adressa des plaintes. La première nouvelle de cette intrigue qui arriva à M. R...., fut l'ordre de *fermer à l'instant* la fabrique d'Aranjuez et le magasin de Madrid. Il fallut obéir, quoiqu'il en eût coûté bien cher pour donner aux fourneaux le degré de chaleur nécessaire. On sut qu'on accusait M. R.... d'avoir fabriqué des cristaux, contre la promesse qu'il avait faite. Il pria qu'on fît analyser ce qu'on regardait comme du cristal, assurant qu'on n'y trouverait que ce qui constitue le verre; le roi ne voulut point entendre une pareille justification. Se voyant ruiné, M. R.... fit plusieurs fois proposer à S. M. de prendre la fabrique à son compte et de la faire exploiter à son profit, comme celle de Saint-Ildephonse; S. M. ne répondit que par des expressions de mécontentement aux sollicitations réitérées de M. R...., présenté par des personnes qui avaient un accès facile auprès de S. M. Cette famille désolée n'espérait plus rien de ses démarches. Je ne sais comment la vérité put se faire jour à travers tant de préventions; après plusieurs mois, et lorsqu'on y pensait le moins, M. R.... reçut l'autorisation de rouvrir sa fabrique et son magasin. Mais instruit par cette leçon, il était loin de se fier à l'avenir et de faire les dispositions que son activité lui eût suggérées. C'est ainsi qu'on encourage l'industrie en Espagne. Si M. R.... eût été étranger, tout ce qu'il avait mis dans cette entreprise eût été perdu, et l'autorité se fût applaudie d'avoir frappé si juste. Tout

le monde félicitait M. R.... de l'heureuse issue de cette affaire, car il fut *heureux* d'en être quitte pour tant de soucis et une grande perte. (35)

Les glaces sont un ornement fort rare dans les maisons de Madrid; celles qui proviennent de la manufacture royale de Saint-Ildefonse, ne le cèdent aux plus belles de l'étranger que par leur aspect sombre et métallique. Mais on en livre peu au commerce, en sorte que ce luxe est fort cher en Espagne.

Pour revenir à la manière de vivre des Espagnols, je dirai, à leur louange, qu'on voit bien rarement dans les rues de leurs villes des hommes dans l'état dégradant de l'ivresse. L'influence du climat doit être bien réelle, pour avoir pu retenir dans la sobriété un peuple que ses lois poussaient aussi fortement à l'intempérance; car dans tous les pays où les lois avilissent la masse du peuple, celui-ci, à qui on ôte toute idée de vertu, se jette dans les vices et principalement dans les excès de table, s'il en a l'occasion. Il n'a pas fallu moins sans doute que leurs visibles inconvéniens, pour en préserver cette nation. On n'y compte pour rien les plaisirs des repas: on ne s'invite pas à les partager; les amis ne se traitent pas entr'eux. N'étant pas accoutumé à faire les honneurs de sa maison sous ce rapport, on y est inhabile, jusque dans les rangs les plus élevés de la société. L'habitude des *refrescos* d'autrefois est bien restreinte; mais partout on trouve le verre d'eau avec le pain ou éponge de sucre *(panales ou bolado)*, dont l'usage ne peut manquer de s'étendre en France, après le témoignage favorable de tant de personnes de goût.

En tout temps les Espagnols se couchent fort tard. On ne conçoit pas comment, sans avoir rien à faire, les riches peuvent ainsi veiller jusqu'après minuit. Dans la maison que j'ai le plus habitée, on ne soupait souvent qu'à une heure pour se coucher à deux. Plusieurs familles ont l'habitude de souper au lit. Il arrivait parfois à mes hôtes des visites inattendues après minuit. Cette coutume générale en Espagne se lie à celle de dormir l'après-midi, qui ne l'est pas moins, et au défaut absolu de toute occupation pour le lendemain. L'homme aisé n'a pas là, comme ailleurs, des biens de campagne où il puisse aller, en veillant à ses intérêts, prendre une agréable distraction. Ce genre de plaisir est inconnu à la presque totalité des Espagnols. Les rentes provenant de leurs propriétés rurales, sont un prix fixe qu'on leur paie où il leur plaît de vivre, comme la solde de retraite qu'ils peuvent avoir du gouvernement.

Ainsi, libres de ce qui attache ordinairement aux diverses contrées d'un pays, les Espagnols voyagent volontiers dans l'intérieur du leur. Il est peu de nobles, tant soit peu aisés des provinces, qui ne soient venus à Madrid voir le centre de cette grandeur dont ils se croient une partie importante, ou au moins une émanation directe. Moins ils ont habité cette ville, plus l'idée qu'ils en rapportent est avantageuse. A les entendre, Thèbes, aux cent portes, pouvait valoir moins, et rien ne serait plus facile que de leur démontrer la possibilité d'y réunir tous les avantages répandus dans le reste de l'Europe.

La manière de voyager est peu agréable et très

coûteuse en Espagne. De Madrid, il part trois diligences deux fois par semaine, l'une pour Séville, d'où l'on va à Cadix, ou pour mieux dire à San-Lucar, par le bateau à vapeur; une autre pour Bayonne, et une troisième pour Valence. Le prix des places est au moins le double de ce qu'on paierait en France pour faire un trajet d'égale longueur (36). Ces voitures, tirées par des mules, vont très vite et sont escortées par des hommes à gage dans les contrées où l'on a le plus à craindre des voleurs. Malgré cette précaution les diligences sont souvent arrêtées.

Lorsqu'on ne veut pas aller par cette voie, ou sur les routes où l'on n'a pas établi ce moyen de communication, on voyage ou sur des mules, ou sur des charrettes avec des *arrieros*, ou dans des voitures de louage qui ont ordinairement des formes très bizarres. Moyennant un prix déterminé, le conducteur se charge de transporter et de nourrir les voyageurs, qui n'ont rien de mieux à faire que de s'arranger avec lui pour cette dépense, car ils seraient beaucoup plus mal et paieraient beaucoup plus cher s'ils voulaient traiter eux-mêmes avec des aubergistes intraitables.

La profession d'aubergiste n'est ni aussi libre, ni aussi lucrative en Espagne qu'en France. Les seigneurs ou *mayorazgos*, étant maîtres de la plupart des villages, ont seuls le droit d'y établir des auberges; et lorsqu'ils ne les font pas tenir par leurs agens ou hommes d'affaires, ils louent la maison qu'ils ont affectée à cet usage, et sur la porte de laquelle se voient toujours leurs armoiries, à un prix d'autant plus élevé, qu'ils garantissent à celui qui

la leur prend, qu'il ne se formera dans le village aucun autre établissement de cette nature. Ils répondent en même temps aux habitans du village que l'aubergiste ne vendra aucune des denrées qu'ils sont en droit de débiter eux-mêmes en détail, tels que la viande, le vin, l'huile, le vinaigre, les œufs, et qu'il ne se mêlera même pas de les faire acheter aux voyageurs; en sorte que lorsqu'on arrive dans ces gîtes, il faut que l'étranger ou ses domestiques aillent eux-mêmes se pourvoir dans plusieurs maisons de ce qui leur est nécessaire. Que ce soit abus ou exercice d'un droit, il n'en est pas moins vrai que cet usage existe. Ces inconvéniens ne sont diminués que sur les routes les plus fréquentées et pourvues de chevaux de poste. Comme le gouvernement peut toujours établir la poste à distance convenable, et autoriser en même temps celui qui la tient à faire auberge, les voyageurs ont cette ressource du *parador general,* où l'on trouve un peu plus d'aisance et d'attentions, ainsi que dans les auberges des diligences dont j'ai parlé.

Opprimés par leurs lois ou leur gouvernement, et n'ayant presque jamais sous les yeux que des exemples d'injustice, les Espagnols se tourmentent souvent entre eux lorsqu'ils pourraient faire mieux. Dans les villes où la concurrence perfectionnerait l'industrie des aubergistes au profit des passans, les autorités, incapables de s'élever à des idées utiles et à des sentimens généreux, ne manquent presque jamais d'y mettre obstacle; elles font dans leur juridiction ce que les seigneurs font dans leurs villages, limitent le nombre des auberges, louent à un prix très élevé

les établissemens commodes que les communes peuvent posséder pour cette fin, ou font payer très cher la licence nécessaire; en sorte que les aubergistes espagnols restent ordinairement pauvres, ce qui, avec leur défaut de zèle, garantit une assez mauvaise réception. A Madrid, un simple tavernier paie une licence de 700 réaux, c'est-à-dire plus de 180 francs par an. Que ne doivent pas donner ceux qui sont à la tête des *fondas de San-Fernando, del Angel, de Malta, de la Reyna!*

Les auberges des grandes villes, qu'on nomme *fondas* ou *posadas,* ne ressemblent que trop à celles des routes, *ventas.* Il en est bien peu à Madrid où des personnes un tant soit peu délicates pussent rester, sans avoir à souffrir de la malpropreté, du défaut d'attentions et de soins. Il est vrai qu'il y a dans cette ville des gens d'une atroce méchanceté, qui ne se plaisent qu'à dégrader, à voler, dans les établissemens publics, et que des meneurs trouvent toujours prêts à faire le mal pour une légère récompense. L'improbation des prêtres et des moines est un grand obstacle à la prospérité de toutes les entreprises, qui ont pour but la satisfaction d'une population entière. Sous le prétexte de corruption des mœurs ou du danger de réunions qu'ils croient susceptibles de devenir maçonniques, ils les dénoncent à l'autorité, pour qui leur dénonciation est un ordre d'interdire ou de détruire, ce à quoi ils font procéder eux-mêmes par la vile populace qu'ils dirigent à leur gré, si on ne satisfait assez tôt les craintes de leur haute prudence. A les entendre, c'est toujours dans les intérêts de *la religion* et *du trône* qu'ils agis-

sent; mais il ne faut pas être bien pénétrant pour voir que c'est surtout dans les leurs : car ces messieurs, si sévères envers les autres, ne se privent pas toujours assez de plaisirs illicites pour qu'on les ignore.

Les hommes qui prêchent avec tant de ferveur la pureté de l'ame, paraissent en vouloir surtout à la propreté du corps et aux bains destinés à l'entretenir. Ils ont l'air de croire qu'il y a péché à se baigner dans un pays aussi chaud, ou que tel qui se sent propre est plus difficile à conduire. Il s'était formé un établissement de cette nature à la Corogne pendant la révolution : on profita des premiers troubles que les circonstances politiques occasionèrent dans cette ville, pour le faire détruire. La populace s'y porta en masse, brisa tout avec ce plaisir que des ames chrétiennes doivent trouver à anéantir l'œuvre du malin esprit. Il n'y avait pas de doute à leurs yeux que ce ne fût là une des causes puissantes de l'agitation et des malheurs de l'Espagne, et que le fondateur d'un pareil établissement ne fût par sa nature un révolutionnaire, un libéral, un *negro*.

En 1824, M. C......, militaire retraité, marié à la fille de l'orfèvre de la couronne, qui possède une grande fortune, fit construire et meubler à grands frais, au village de Carabanchel, à demi-lieue de Madrid, une maison de plaisance où il y avait un restaurant, un café, des billards, des bains et un cabinet de physique amusante. Des esprits charitables virent dans cette maison, la seule de ce genre qu'il y eût auprès de Madrid, et où tout était sur le pied le plus décent, un lieu de prostitution, ou

pis encore. Leurs démarches auprès du gouvernement en empêchèrent l'ouverture; ils avaient tellement prévenu le roi, qu'ils lui arrachèrent une défense expresse. Le prince Maximilien, père de la reine, était alors à Madrid; il allait souvent se promener seul de ce côté, et était plusieurs fois entré dans cette maison. Il est probable qu'il ne contribua pas peu à faire ouvrir les yeux du roi sur l'abus qu'on faisait de sa confiance dans cette occasion; mais le roi ne crut pouvoir retirer son ordre sans aller visiter ce lieu, afin de pouvoir dire qu'il avait vu par lui-même qu'il n'y avait aucun danger à en permettre l'entrée au public. Quelques jours après que le roi l'eut honorée de sa présence, les courtisans, qui la veille y auraient mis le feu, allèrent y dîner en corps et passer la journée, ne pouvant assez louer les agrémens qu'on y trouvait. *Servum pecus!*

Les bals publics, ai-je dit, sont défendus à Madrid, puisque les prêtres et les moines ne dansent pas; mais lorsqu'il se trouve un homme entreprenant, qui ose, malgré tant d'obstacles, exposer le peu qu'il a, on permet à celui qui s'en montre digne de donner quelques concerts. Là, ce qui compose la haute et la moyenne société se réunit pour écouter en silence la mauvaise exécution des meilleurs morceaux de musique. Plus on s'ennuie dans ces réunions et plus on entre dans les vues du gouvernement, parce que les peuples sont faits pour payer de forts impôts et pour souffrir. Un *cassino*, fondé par des Français dans l'automne de 1825, avec un luxe convenable à Madrid, et fréquenté par la grandesse et tout ce qu'il y avait de plus élevé dans cette capitale,

devait subir la loi du destin espagnol. Les soirées, présidées par une autorité, soutenue d'un grand nombre d'alguazils *à la solde des entrepreneurs*, furent assez multipliées pendant le carnaval; mais vint le carême, qui devait désabuser des projets de ce monde : les concerts spirituels, qui avaient toujours été permis, furent défendus. On crut obtenir la permission d'en donner, en offrant le quart ou le tiers de la recette pour la maison des enfans trouvés. Les dames les plus respectables, qui s'occupaient de cet établissement de charité, crurent devoir transmettre cette proposition au roi. S. M. les renvoya à la reine, dont les scrupules à cet égard étaient ce qu'il y avait de plus difficile à vaincre. La piété de cette princesse les reçut d'autant plus mal, qu'elle croyait les hospices destinés à recevoir les enfans naturels un encouragement pour le vice. Il n'y eut pas plus de concerts que de spectacles pendant le carême, ce qui fit attendre Pâques avec une grande impatience. Mais alors on fut encore déchu de cette espérance, parce qu'on se trouva dans l'*año santo*, ou dans l'année du jubilé. Bref, cette affaire se termina par un bilan que les entrepreneurs déposèrent dans toutes les formes à la fin de juin, ce qui dut satisfaire les autorités espagnoles, à peu près comme si leurs troupes eussent remporté quelque grande victoire. Ceci me rappelle qu'un voyageur moderne se trouvant à Janina lorsque le vieux pacha Ali y régnait encore, fut surpris au milieu du jour de voir le peuple fuir dans les rues, entrer dans les maisons, fermer avec précipitation les portes et les boutiques comme si l'ennemi fût entré d'assaut. Ce Français,

moins au courant que les autres de ce qu'il y avait à craindre, resta à peu près seul dans la rue, où il fut bientôt rencontré par Ali, qui arrivait au galop avec toute sa suite. Il ne remarqua pas sans étonnement cet homme, qui, à son air de ne pas comprendre ce qui se passait, lui parut étranger autant que par sa mise. Lorsqu'il sut qu'il était Français : *As-tu vu comme je les fais fuir?* lui dit-il en riant.

Cette manière d'agir de la part du gouvernement est si connue à Madrid et dans le reste de l'Espagne, que celui qui voudrait parler de justice et d'indignation, lorsqu'il en est témoin, ferait presque preuve de défaut d'intelligence, en ne comprenant pas au premier abord le sens dans lequel se prennent dans ce pays les mots *autorité*, *force*, *droit*. Il faut accepter l'iniquité comme une des grandes réalités du royaume catholique, et en parler de sang-froid comme des côtés d'un triangle, ou l'on n'est plus à la hauteur des personnes un peu instruites dont on entrave à chaque pas la conversation.

## CHAPITRE V.

### Costumes.

Les hommes qui ont quelque éducation et les habitudes que donne la fortune, s'habillent à peu près tous aujourd'hui de la même manière en Europe; des différences notables ne se voient sous ce rapport qu'entre le peuple des diverses contrées plus soumis à l'action des climats. Le manteau, que les Espa-

gnols portent quelquefois l'été, surtout en Andalousie, où on en fait d'étoffes légères de différentes couleurs, est ce qu'ils ont de plus remarquable dans leur costume : autant par habitude que par nécessité, il leur serait difficile de s'en passer. On voit souvent dans les rues des gens du peuple, nu-pieds dans la mauvaise saison, avec un mouchoir autour de la tête, supporter facilement les rigueurs du temps s'ils ont un mauvais manteau ou le moindre morceau de couverture pour se draper.

Le peuple espagnol est généralement mal chaussé; l'aridité du sol lui permet de négliger sa chaussure jusqu'à un certain point, mais non dans toutes les provinces. Au lieu de souliers, il se sert d'espèces de sandales, semelles ou *aspargates* en sparth, en corde ou en cuir, qu'il attache autour du pied et du bas de la jambe avec des cordes ou des rubans de fil, de manière à faire penser à la chaussure des anciens Grecs et Romains, qui pouvait bien ne pas offrir plus d'élégance. Malgré la commodité et même l'économie qu'il y trouverait, l'Espagnol de la basse classe ne peut se décider à adopter l'usage de nos pantalons, qui descendent jusqu'aux pieds; il ne porte généralement que des culottes courtes, et prouve par là combien sont difficiles à déraciner certains usages, qui n'ont en leur faveur que l'ancienneté. Sur le caleçon, qui descend jusqu'au milieu de la jambe, il relève un bas auquel manque ordinairement tout le pied; puis, s'il chausse un soulier, il place la guètre, en étoffe ou en cuir susceptible d'ornemens. Cette pièce, trop courte pour arriver jusqu'au genou, ne peut se boutonner vers le

haut de la jambe. Il s'en faut de trois ou quatre travers de doigt que les bords ne se joignent; mais les obstinés Ibériens tiennent tellement à cette difforme et incommode portion de leur chaussure, qu'ils ne consentiraient à aucun prix à l'échanger contre une autre, quelque meilleure qu'elle fût.

Tous les Espagnols portent une ceinture, *faja*, en laine ou en soie, dont quelques uns font une parure, et qui semble utile pour tenir les viscères abdominaux à la même température, dans un pays où les variations atmosphériques sont si fréquentes. La coiffure nationale est la *montera*, petit bonnet de velours collant sur la tête, dont la plupart des hommes du peuple se parent encore, relevant leurs cheveux en tresse, à l'aide de rubans qui, noués en rosette à la nuque, y font une espèce de cocarde. Autrefois on se servait généralement, surtout à Madrid, de grandes lunettes, garnies en taffetas sur les côtés, pour garantir les yeux de l'action irritante de l'air et de la poussière. Il serait difficile de dire pourquoi on a abandonné cette coutume, dont les avantages peuvent être si souvent appréciés. (*Voyez* la page 6 et la note 1).

De même qu'il est rare de rencontrer en voyage un Espagnol sans fusil, on ne voit guère dans les villes un homme du peuple sortir sans bâton, lors même qu'il va pour se distraire. La méfiance l'accompagne partout. Il voit toujours dans ses concitoyens des hommes qui, d'un moment à l'autre, peuvent chercher à le rendre victime, et c'est pour s'en défendre que tous sont munis d'un couteau pointu qui, lorsqu'il est ouvert, n'a pas moins de quinze à

dix-huit pouces de long. La police défend les couteaux fixés sur leur manche, autrement dit les poignards; elle pourrait, à l'aide de quelques mots de plus, prévenir bien des malheurs, en ordonnant que les couteaux à charnière fussent carrés ou coupés net à leur bout. Cette pointe, aiguisée contre les frères en Jésus-Christ, ne provoque que trop souvent de mauvaises pensées dans l'esprit de ceux qui ne l'avaient d'abord adoptée que pour leur sûreté. On ne peut sans frémir voir briller dans leurs mains ces *nabajas*, instrumens d'une homicide méchanceté, avec lesquels ils coupent lentement le tabac qu'ils ramassent dans le creux de leurs mains pour en former leurs *cigarros*, mêlant ainsi, à toute heure du jour, l'idée d'une lâche férocité à celle d'un sale et dégoûtant plaisir. Le couteau entre tout à fait dans les mœurs espagnoles. Dans les *saynetes*, pièces de théâtre destinées à retracer les scènes de la vie du bas peuple, on voit des personnages dans la moindre discussion tirer le couteau, dont la vue est loin de révolter les spectateurs les plus classiques. *Las Manolas*, les *Emmanueles*, ou femmes des rues des grandes et des petites villes, n'imitent que trop leurs maris dans cette disposition hostile; on assure qu'elles ont presque toutes à leur jarretière un couteau non moins acéré, et que dans leurs disputes leur premier mouvement est d'y porter la main... *Ave Maria purissima!*

La presque totalité des femmes espagnoles est vêtue et voilée de noir. La gravité qu'une grande proportion d'ecclésiastiques donne à cette nation aurait pu faire adopter cette couleur, plus commode,

en outre, pour des dames qui aiment peu à s'occuper de soins domestiques; mais les Pères de l'Église ordonnent aux femmes de ne paraître aux offices que voilées de noir. L'uniformité de ce vêtement empêche de distinguer les dames de leurs *camaristas* ou *donzellas*, et diminue beaucoup la gaîté du coup d'œil que pourraient offrir les réunions. Les dames de la classe moyenne ajoutent beaucoup de franges, de garnitures, d'ornemens d'acier, de nacre, de jais, etc., à leurs robes, peut-être parce que, dans les beaux temps de l'inquisition, il était défendu aux descendans de ceux qui avaient été condamnés par ce saint tribunal, de porter des vêtemens de soie, et que tout ornement brillant, en métal ou autre, leur était sévèrement interdit (LLORENTE), défense qui devait conduire naturellement à adopter une parure exclusive de tout soupçon d'ignominie, et, qui pis est, d'irréligion, si difficile à braver en Espagne. Mais tout ce clinquant, dont on fait étalage, entre parfaitement dans l'esprit de cette nation, comme on peut en juger par les habits des hommes. Là plus qu'ailleurs, les uniformes militaires, les costumes de cour et des autres fonctionnaires publics sont chargés de broderies qui annoncent des goûts d'autant plus frivoles, que, au lieu d'être un signe de richesse, elles ne couvrent souvent que la plus affreuse pauvreté. Tel serviteur du roi qui n'a rien devers lui, et qui, s'il vient à perdre sa place ou à mourir, doit laisser sa femme et ses enfans dans l'indigence, puisqu'on ne paiera que fort inexactement la pension de la veuve, n'hésite pas à se donner un habit somptueux avec ce qui s'ensuit, et à dépenser tout ce que sa charge peut

lui rapporter par elle-même ou par sa manière de l'exploiter. On trouvera, je crois, une grande différence, sous ce rapport, entre la gravité espagnole et la légèreté française.

Presque tout ce qui sert à habiller les hommes et les dames au dessus de la classe du peuple vient d'Angleterre et plus encore de France. Depuis les bas à jour des dames, jusqu'à la dentelle qui garnit leurs mantilles, toute leur parure, y compris leur éventail, sans lequel elles ne sortent jamais, est tiré de l'étranger. Les bas de coton, que le peuple porte généralement dans tout le midi de l'Espagne, sont presque tous introduits de Gibraltar par contrebande, en sorte qu'on peut dire que, pour ce seul article, chaque habitant de ces contrées paie un tribut considérable à l'Angleterre.

Le goût du luxe, chez des hommes dont l'esprit désordonné n'a jamais pu être rapproché de la méthode, ni par une éducation toujours incomplète, ni par la discipline militaire relâchée au delà de toute expression, produit quelquefois de singulières mises dans la classe des guerriers espagnols. On voit des généraux avec le chapeau militaire, la ceinture et l'épée, avoir un habit bourgeois, un pantalon de nankin, des bas blancs et des souliers. Tel officier de cavalerie, en tenue, met, avec un casque ou un bonnet à poil, une cravate blanche, des bas de soie blancs, porte un grand sabre sous le bras gauche et une canne à la main droite, s'il a le grade de lieutenant-colonel et au dessus. Lorsque l'armée française arriva à Madrid en 1823, tous les royalistes croyant de leur devoir de se mettre en uniforme pour prouver

qu'ils étaient prêts à servir et à défendre le roi, on vit au Prado la plus grande variété de costumes qu'on puisse imaginer : il n'y avait pas deux habits militaires qui se ressemblassent : chacun paraissait avoir fait faire le sien à sa fantaisie. Le goût de la propreté, si voisin de l'honneur chez les militaires, ne se trouve pas même dans la garde royale espagnole. Des grenadiers traînent la savatte, et ne balancent pas, soit leur faute ou celle de leurs chefs, à paraître ainsi dans les rangs, pour le service ou pour défiler la parade. Dans la cavalerie de la ligne, il n'y a de général que la maigreur et la ruine des chevaux ; car, pour ceux qui les montent, chacun a sa couleur et sa forme d'habit ; tel a des bottes, tel autre de mauvais souliers ; et l'armure et le harnachement n'offrent que trop de marques analogues d'un arbitraire divergent. J'insiste sur ces particularités, parce qu'elles peuvent servir à faire apprécier l'état actuel de cette nation, dont l'apathie, la négligence et le désordre moral sont arrivés à un point qu'il serait si difficile d'imaginer.

On sent bien qu'avec aussi peu de génie créateur, cette nation doit être tributaire de nos goûts frivoles, et que la grandesse femelle d'Espagne ne peut reconnaître d'autre autorité pour la forme à donner au chapeau, lorsqu'elle en porte, à la robe, etc., que le décret apporté récemment par le courrier de Paris (*el Figurin*). Dans l'état actuel de la civilisation, tous les avantages intellectuels d'un peuple sur un autre deviennent des avantages ou des supériorités politiques qu'on ne saurait dédaigner impunément.

## CHAPITRE VI.

**Maladies remarquables en Espagne, ou servant à faire apprécier l'action du climat.**

Outre les maladies des yeux, du nez, la colique de Madrid, fréquentes dans l'intérieur de l'Espagne, et la fièvre jaune familière sur ses rivages, dont j'ai déjà parlé, je dois mentionner ici quelques affections morbifiques dignes de fixer l'attention, car elles offrent dans ce pays des particularités importantes à connaître.

Remarquons d'abord que ce n'est pas à l'action de leur climat que les Espagnols doivent la teinte sombre de leur caractère; ce n'est pas à son influence qu'on doit attribuer la paresse qu'on leur reproche si généralement. L'aspect du beau ciel de l'Espagne est au contraire ce qu'il y a de plus propre à détruire des idées tristes; et si la paresse est devenue naturelle à ce peuple, c'est qu'il est des causes bien autrement puissantes que la chaleur de l'air pour la développer chez les êtres raisonnables.

L'irritabilité morale des Espagnols aurait pu avoir de graves inconvéniens pour leur santé, si la cause qui la produit leur eût laissé l'activité et la vigilance qu'on remarque chez d'autres nations. Mais la nonchalance et l'habitude du sommeil sont venues comme d'heureux correctifs à la suite des abus du pouvoir absolu qui les régit, et en ont modéré les effets. Obligés, comme médecins, de nous occuper quelquefois de la santé des peuples, conseillons à

ceux qui sont heureux, de veiller pour jouir du bienfait de la vie ; mais lorsqu'au sentiment de l'existence se joint en eux celui d'un malaise inévitable, dépendant de funestes institutions sociales, sachons alors les engager à dormir, en attendant l'occasion d'y remédier : à nos yeux ce doit être, après une joviale résignation, la première vertu des esclaves, puisqu'une telle habitude est ce qui peut le mieux contribuer à leur conservation.

Il ne faut pas se dissimuler que la chaleur et la lumière ne soient de vifs stimulans pour le corps de l'homme, et que lorsque des alternatives de chaud et de froid se trouvent très rapprochées, elles ne puissent éprouver les constitutions les plus fortes et abréger ainsi la durée de la vie, en nécessitant plus de résistance ou une sorte de lutte continuelle de la part des organes. Or, nulle part peut-être les variations atmosphériques ne sont plus fréquentes et plus marquées qu'en Espagne, où la fraîcheur descend la nuit du haut des montagnes dans les champs que le soleil avait remplis d'une chaleur plus ou moins ardente. S'il importe de s'abstenir de stimulans dans le traitement de la plupart des affections internes, c'est surtout lorsqu'on a à soigner des hommes aussi nerveux que le sont les Espagnols, et malheureusement on leur prodigue tous les jours des remèdes incendiaires, comme par préférence, d'après les dangereux préceptes de Brown, qui font tant de ravages en Espagne.

Dans cette contrée, comme dans tous les pays chauds, il est infiniment important de savoir que la plupart des maladies de l'homme, surtout celles

qu'on appelait autrefois des *fièvres essentielles*, ne sont que des irritations ou des inflammations des voies digestives. Toutes les fois que la température du corps s'élève, la masse des intestins participe à l'exaltation de vie ou de sensibilité de la peau ; et s'il se joint à cette disposition l'action d'alimens ou de boissons capables de stimuler, de travaux pénibles, de marches forcées, ou des passions de l'ame, l'intérieur de l'estomac et de l'intestin grêle est susceptible de s'enflammer, et par suite de s'ulcérer au point d'amener la mort, après avoir produit des dérangemens analogues dans d'autres organes.

Le gros intestin offre une disposition semblable dans les mêmes circonstances, et surtout lorsque la chaleur du jour contraste avec la fraîcheur des nuits.

Ces maladies devinrent d'autant plus communes et d'autant plus intenses parmi les troupes françaises, pendant la campagne de 1823, qu'on avançait davantage vers le midi de l'Espagne et dans la saison des chaleurs.

A Madrid, les gastro-entérites ou les fièvres graves, se compliquent plus souvent qu'ailleurs de délire ou de congestion cérébrale, de surdité ou d'otite. Les parotides n'y sont pas rares dans les maladies aiguës ; les oreillons seuls, ou alternant chez le même sujet, avec des gonflemens des *testes,* ont été observés par nous en certain nombre. La vivacité de l'air du plateau des Castilles semble ne pas être étrangère à la production de ces fluxions plus ou moins inflammatoires.

Dans la saison des chaleurs, il se manifeste quel-

quefois en Espagne, comme nous l'observâmes à Madrid en 1824, un grand nombre d'érysipèles de la face, qui gagnent le sommet de la tête et la nuque d'avant en arrière, descendent quelquefois jusqu'au tronc et jusqu'à l'extrémité des membres inférieurs. Les influences atmosphériques, et surtout l'action des vents d'Afrique, peuvent beaucoup contribuer à produire cette irritation inflammatoire des tégumens. Ne sait-on pas que les maladies de la peau, et la lèpre entr'autres, sont fort communes dans les plaines sablonneuses du continent africain? A en juger par la familiarité de certaines expressions, les fièvres avec des taches à la peau seraient plus fréquentes en Espagne que dans beaucoup d'autres contrées. L'exclamation de *tabardillo*, *tabardillo pintado*, qui signifie cette maladie, employée pour exprimer tout ce qui arrive de fâcheux, annoncerait en même temps la gravité de ce genre d'affection parmi les Espagnols. En Andalousie, où cette locution est le plus usitée, les inflammations gangréneuses de la peau, qu'on nomme charbon, *carbuncle*, ne sont pas rares non plus. Les habitans savent que cette maladie est bientôt suivie de la mort, si on n'y porte de prompts secours, qui consistent principalement chez eux à extirper la partie gangrénée. Ils l'attribuent à l'usage des alimens épicés, et du piment dans la saison des chaleurs. Ils ne croient peut-être pas assez que ce funeste exanthème peut provenir des animaux malades; car, sans avoir eu occasion de l'observer, je suis porté à le regarder comme la *pustule maligne*, qu'on devrait par conséquent traiter par la cautérisation plus sou-

vent qu'on ne le fait. Il y avait à peine deux mois que j'étais à Pampelune (en septembre 1826), qu'une femme, dans la force de l'âge, mourut vis-à-vis chez moi, en quatre ou cinq jours, d'un bouton, *un granito,* qui lui était venu à la joue, et qu'un barbier lui extirpa maladroitement.

La variole nous a paru à Madrid plus dangereuse en été qu'en hiver. L'opération de la vaccine est assez généralement pratiquée en Espagne. On ne l'emploie pas à prévenir la clavelée ou la variole des moutons, quoique les troupeaux soient une des plus grandes ressources de beaucoup de riches espagnols. (37)

Si la scarlatine est assez rare et peu dangereuse dans ce pays, il y existe une affection qui en diffère peut-être beaucoup moins qu'on ne le croirait d'abord, et qui, par sa gravité, suppléerait d'une manière bien malheureuse à cette maladie du premier âge, en sévissant contre les adultes comme épidémie souvent contagieuse. On voit que c'est du *garrotillo* que je veux parler, désigné aussi sous le nom d'angine gangréneuse. Cette maladie est fréquente dans la Péninsule, et, par les ouvrages qui rappellent les épidémies qui l'ont affligée à diverses époques, on voit qu'elle y est familière depuis bien des siècles, malgré la pureté et la sécheresse de l'air, et peut-être même pour cette cause.

Ce n'est pas la seule maladie gangréneuse qui donne lieu à cette réflexion; elle est encore plus fondée lorsqu'on l'applique à la *pourriture d'hôpital*, si ordinaire à Madrid et dans beaucoup de provinces d'Espagne (l'Andalousie, la Catalogne, par exemple),

qu'on peut dire qu'elle y est, sinon endémique, du moins presque inévitable dans les hôpitaux vers la fin de l'été. On croit généralement en France, et dans la plus grande partie de l'Europe, que les causes qui donnent lieu à cette dangereuse complication des plaies et ulcères, sont l'encombrement des blessés dans les grands hôpitaux ou dans les lieux comparativement resserrés pour les recevoir, surtout si ces établissemens sont malsains par eux-mêmes, ou situés sur un sol bas, humide ; on accuse également de la produire la mauvaise qualité des alimens, le défaut de soins de propreté, etc. En Espagne, on ne peut toujours supposer de pareilles causes à cette complication. Dans les circonstances les plus favorables, et quelques soins qu'on apporte à leur traitement, les plaies se couvrent de cette espèce de couenne grisâtre avec gonflement de leurs bords, malaise général, surtout dans le mois de septembre. Les plaies les plus simples peuvent alors devenir mortelles, comme nous l'avons vu pour quelques bubons syphilitiques. Cet accident des blessures fut un fléau pendant la longue guerre de la succession, comme il l'a été dans celle que les Espagnols appellent de l'*indépendance* contre Napoléon, produite, selon toute apparence, par les influences atmosphériques, comme la maladie dont j'ai parlé précédemment, et avec laquelle on peut lui trouver d'autres analogies : elle a été jugée susceptible de se transmettre, par la plupart des praticiens qui s'en sont occupés.

La maladie vénérienne diffère à Madrid de ce qu'elle est à Paris, et peut-être de ce qu'elle est dans d'autres villes d'Espagne. Les bubons primitifs y

sont très communs. Nous en avons vu un très grand nombre, surtout chez les Suisses, rester stationnaires pendant des mois. Chez ces militaires, la terminaison de ces tumeurs était évidemment plus lente que chez les Espagnols et chez les Français.

Les inflammations de poitrine aiguës et chroniques se voient en grand nombre, et ont une marche rapide dans la capitale des Espagnes, comme on le conçoit par sa position élevée et par la vivacité de l'air qu'on y respire. Les poumons y ont une grande disposition à la dégénérescence tuberculeuse qui constitue la phthisie pulmonaire (38). On sent bien que nous n'avons observé dans cette ville aucun exemple de contagion de cette maladie, quoique tout le monde l'y croie capable de se communiquer. Cette opinion, que ce peuple reçoit comme beaucoup d'idées superstitieuses sans les examiner, conduit à brûler les meubles et les hardes des phthisiques, à crépir et à blanchir les murs des appartemens dans lesquels ils sont morts, usage général dans la capitale ainsi que dans les provinces de l'Espagne.

Il est étonnant de voir des fièvres intermittentes dans une ville dont l'air est si différent de celui des marais, reconnu pour leur cause la plus ordinaire. Elles ne sont point rares à Madrid, surtout dans le mois de juin, à l'apparition des premières chaleurs. Leur fréquence dans un pareil climat, semble prouver d'abord en faveur de ceux qui les regardent comme des inflammations intermittentes de l'intérieur de l'estomac et de l'intestin grêle. Je les ai trouvées en grand nombre l'été à Pampelune, ville entourée de montagnes, et jouissant de l'air le plus

sain d'ailleurs ; mais des observations nombreuses recueillies en Espagne et en Morée, me portent à les envisager comme des *altérations périodiques de la calorification*, ou comme un phénomène de température résultant principalement de l'action de la température atmosphérique et de ses vicissitudes sur celle du corps de l'homme. Pour juger cette opinion, il faut commencer par réfléchir attentivement aux causes qui entretiennent le corps de l'homme à une température de 30 degrés de Réaumur, dans une atmosphère dont la chaleur est ordinairement beaucoup au dessous. Les chimistes modernes avaient, pendant quelques années, éloigné les physiologistes du sentier de la vérité, en comparant la respiration à une combustion, et en disant que les poumons étaient les organes où se forme et se dégage la chaleur animale. La respiration est bien une condition de la formation de la chaleur; mais elle n'en est pas la cause immédiate. La preuve en est que le phthisique, dont les poumons sont en partie détruits ou dégénérés, brûle pendant des mois, quoique la respiration soit chez lui fort imparfaite. Il faut reconnaître que le système nerveux est doué de la *caloricité* ou de la faculté de produire la chaleur, comme de celle de produire le mouvement, et c'est surtout dans le système nerveux cérébral que réside cette propriété conservatrice de la vie, dont la chaleur est inséparable. En rapport avec les milieux dans lesquels nous vivons, le système nerveux cérébral devait être doué de la propriété de nous préserver de leur action réfrigérante, et devait donner la même force de résistance aux organes dans l'intérieur desquels l'air

atmosphérique s'introduit, c'est-à-dire aux poumons. Le frisson des fièvres intermittentes, au lieu d'annoncer l'invasion d'une inflammation intérieure qui serait trop considérable pour se dissiper bientôt après, n'est donc que la suspension momentanée ou l'altération de l'influence nerveuse qui produit la chaleur, surtout dans les poumons, où cette influence est constamment si nécessaire. La chaleur qui succède à cette sensation en est la conséquence, ou est une réaction inhérente à la vie tant qu'elle ne succombe pas. Le retour périodique de ces maladies les rattache bien naturellement aux affections du système nerveux, surtout du système nerveux cérébral, dont les fonctions sont elles-mêmes intermittentes. En Espagne, j'avais déjà remarqué qu'une très grande proportion, pour ne pas dire la presque totalité des accès de fièvre, venaient la nuit, dans la saison où ces maladies sont le plus communes. En Morée, où elles régnèrent en 1829, sans qu'on pût les attribuer à l'influence de marais qui n'existaient pas, je fis la même remarque ; et y ayant apporté plus d'attention pendant l'année 1830, sur plusieurs centaines de fièvres intermittentes que j'ai observées depuis le mois de mai inclusivement jusqu'à la fin de septembre, je n'ai vu que deux accès venir, l'un le 9 septembre, une heure après le coucher du soleil, et l'autre le 10, une heure avant son lever : *tous les autres, sans exception*, sont venus le jour, et surtout vers le milieu de la journée; en sorte que, quoique les malades fussent placés dans un lieu convenable et dans leur lit, l'apparition du soleil, et surtout son élévation sur l'horizon, semblaient être la cause dé-

terminante de leurs accès de fièvre. L'idée que j'émets me paraît beaucoup plus d'accord avec le bon état des forces digestives qu'on remarque chez un grand nombre de fébricitans, auxquels cette disposition favorable fait faire tant d'imprudences; et avec le succès du spécifique de ces maladies, qui est, sans contredit, un tonique des voies digestives, en même temps qu'un moyen reconnu efficace contre toutes les affections nerveuses périodiques. Quant à l'opinion qui ferait constamment attribuer les fièvres intermittentes à l'influence ou à l'air des marais, il faut y renoncer. Le voisinage ou l'air des marais est, sans contredit, la cause la plus capable de les produire; mais la très grande majorité des fièvres intermittentes se développe par les seules vicissitudes atmosphériques, si fréquentes dans les pays de montagnes du midi de l'Europe, et par l'abus du vin. J'ai trouvé ces maladies en certain nombre en Morée, jusque dans l'Acrocorinthe, forteresse bâtie à trois cents toises au dessus du niveau de la mer et à la vue des deux golfes de Lépante et d'Athènes, dans un pays où, certes, rien ne peut faire penser aux influences marécageuses.

Cette manière d'envisager les fièvres intermittentes est convenablement développée dans un mémoire que j'ai eu l'honneur de communiquer et de déposer à l'Académie des Sciences de l'Institut, le 30 décembre 1830. Je reviens à ce que je disais du climat de Pampelune.

Il est évident pour moi que, dans cette ville, la dégénérescence tuberculeuse des poumons est beaucoup plus rare qu'à Madrid, tandis que les canaux de l'air (les bronches) y sont souvent pris d'une in-

flammation qui entraîne la consomption pulmonaire et la mort, sans avoir presque altéré la substance des poumons eux-mêmes.

Les scrophules se voient en Espagne comme au milieu de la Russie, et plus fréquemment encore, quoique l'insolation soit aussi intense que facile à l'extrémité méridionale de l'Europe, dépourvue d'arbres et d'humidité. Il serait naturel d'attribuer cette maladie dans la Péninsule à l'alternative de fraîcheur des nuits et de chaleur des jours. L'insalubrité de quelques habitations, principalement dans les gorges des montagnes, et la misère du peuple, doivent beaucoup contribuer à la faire naître. La paresse ferait ainsi en Espagne ce que l'industrie produit ailleurs; car l'accumulation des ouvriers de tout âge dans les ateliers pour certaines fabrications, est, sous ce rapport, un grand auxiliaire des climats froids et humides. La maladie vénérienne invétérée ne doit-elle pas aussi puissamment concourir à faire ainsi dégénérer le système lymphatique, lorsqu'elle entache l'homme dans plusieurs générations successives?

J'ai vu dans les rues de Madrid deux ou trois mendians atteints d'éléphantiasis à une ou aux deux jambes.

L'épilepsie est fréquente en Espagne. L'hystérie et la danse de Saint-Guy sont communes dans les provinces les plus chaudes de ce pays.

Les maladies de l'esprit (ou la folie) doivent y être en plus grande proportion qu'ailleurs, à cause de l'action du soleil sur la tête, et du défaut d'occupations agréables sous un gouvernement qui, contrariant la raison à chaque instant, tient toute la popu-

lation dans un état d'irritation habituelle. Les idées religieuses dominantes doivent donner à la folie des Espagnols un aspect particulier. Il existe en Espagne trois établissemens principaux pour les aliénés : un à Tolède, l'autre à Valence, et le troisième à Saragosse. Le climat n'a pas moins contribué, sans doute, au choix de ces lieux que les distances. La maison des fous de Cordoue n'en renfermait presque pas à l'époque de notre passage. Je ne me souviens d'y avoir vu d'autre aliéné qu'un médecin français, dont la rencontre en ce lieu pouvait ressembler à une épigramme pour ma curiosité.

Indépendamment des épidémies que lui ont values ses relations avec l'Orient, l'Afrique et l'Amérique, et les guerres meurtrières dont elle a été si souvent le théâtre, l'Espagne a été fréquemment ravagée par de semblables fléaux, nés dans son intérieur de la sécheresse, de la famine et des intempéries des saisons. *Los años de sequedad, de hambre y de mortandad*, c'est-à-dire les années de sécheresse, de disette et de grande mortalité, sont très nombreuses dans ses annales. Malheureuse destinée de ce peuple d'être alternativement en butte aux entreprises ambitieuses des conquérans, aux passions aveugles du pouvoir, et à des calamités que les hommes furent toujours portés à regarder comme des signes du courroux céleste! Ne nous étonnons pas que les Espagnols soient naturellement disposés à reconnaître l'influence immédiate d'une puissance suprême, et surtout d'une puissance redoutable : il fut pour eux des temps de gloire, mais presque jamais des temps de bonheur.

# LIVRE II.

## ORGANISATION DE L'ESPAGNE.

Persuadé que le caractère des nations dépend principalement des autorités civiles et religieuses sous l'influence desquelles elles sont placées, avant de parler du caractère des Espagnols, je crois nécessaire d'examiner quelle est sur eux l'action de ces deux pouvoirs, d'autant plus remarquable que les hommes qui la ressentent jouissent de moins de liberté. Abordons la question importante, celle de l'organisation du gouvernement espagnol, qu'une grande partie de l'Europe accuse avec trop d'apparences de fondement, et que ses partisans défendent sans trop le connaître. N'y cherchons pas une perfection trop souvent chimérique dans les institutions humaines : voyons seulement s'il réunit les qualités essentielles au bonheur des peuples ; si un homme né honnête, laborieux, intelligent, peut recevoir dans ce pays des encouragemens qui développent et entretiennent en lui ces qualités précieuses, élémens désirables sinon nécessaires de la civilisation ; si la liberté individuelle est garantie dans ce royaume ; si la propriété y est respectée, la justice rendue, l'industrie protégée, la raison cultivée, et son langage permis et écouté ; si les sciences et les arts y sont encouragés ; si le génie y est honoré ; si la gloire en tout genre y reçoit cette

espèce de culte plus nécessaire encore et presque aussi honorable pour celui qui le rend, que pour celui qui s'en montre digne ; si les sentimens généreux y sont fomentés, afin de n'avoir pas à punir des actions criminelles. Si ces conditions de félicité existent en Espagne avec la liberté des cultes, ou au moins avec celle des consciences, faisons des vœux, des vœux bien sincères pour qu'un pareil gouvernement subsiste; entourons-le de tout notre respect, de toutes nos forces pour le défendre, et si les Espagnols possèdent l'essentiel, soyons assez modérés pour savoir leur conseiller de renoncer à l'accessoire, ou de ne pas tenir à des subtilités.

Qu'ai-je dit ! et quel procès ne viens-je pas de faire à leur autorité souveraine par un langage de cette nature !

## CHAPITRE PREMIER.

**Institution des majorats faisant le malheur du peuple sans faire le bonheur des grands.**

En commençant par la base, nous voyons les trois quarts du territoire espagnol (y compris les biens du clergé) indivisibles, ou consistant en majorats inaliénables (39).

Si ces majorats étaient partagés entre un grand nombre de propriétaires, ils seraient cultivés avec soin, feraient leur richesse et la prospérité publique. Réunis en peu de mains, ils paralysent des provinces entières, dont les habitans, ne pouvant acquérir,

restent paresseux, sans industrie, ou ne travaillent que fort négligemment une terre qui ne peut jamais leur fournir les moyens de posséder à leur tour, jouissance plus vive et plus nécessaire pour le cultivateur que pour toute autre classe de la société.

Ainsi, lorsqu'on vient annoncer avec enthousiasme que le duc de Médina-Cœli a quatorze millions de réaux (trois millions et demi de francs) de rente en propriétés foncières ou territoriales, que les ducs de l'Infantado, d'Ossuña ou de Benavente, d'Alba, d'Acéda, le comte d'Altamira, etc., ont des revenus de cette nature presque aussi forts, je ne vois dans ces grands que des hommes qui font le malheur d'une grande partie de l'Espagne et d'une grande partie des Espagnols.

En établissant des majorats dans la classe nobiliaire, on a fait que leurs possesseurs, dispensés de tout esprit de conduite, n'ont plus eu bientôt que des majorats et trop souvent des dettes, s'ils ont trouvé à emprunter. Aucune propriété n'étant libre à leur mort, tout passe aux mains de l'aîné des fils, les frères et sœurs restant réduits à une modique pension alimentaire que les convenances, plus que les lois, l'obligent à leur donner; ce qui peut faire juger de leur existence précaire (40).

S'il ne naît que des filles dans ces nobles familles, elles peuvent être toutes déshéritées, et voir les biens de leurs père et mère passer à un neveu, à un cousin, ou à un parent quelquefois très éloigné quoique le plus proche, chargé de soutenir l'honneur de leur nom avec leur argent, ce qui doit infiniment flatter leur amour-propre.

Si cet héritier, qui l'est à plus forte raison de ses père et mère, vient à recueillir d'autres successions latérales, il peut ainsi accumuler sur sa tête ou dans ses mains les biens de plusieurs familles, qui à sa mort passeront tous à son fils aîné.

S'il n'en a pas, ces biens retournent aux familles d'où il les avait reçus, par la branche la plus proche, ou par la branche désignée, ses sœurs et ses filles restant même sans pension alimentaire.

Toutes ces injustices excitent bien des passions haineuses que nous examinerons plus tard. Voyons pour le moment ce que devient le sol transmis ou substitué d'une manière aussi bizarre.

Le possesseur de si vastes domaines ne pouvant les inspecter par lui-même, a des hommes de confiance qui les administrent à sa place, et qui doivent en définitive les affermer par fractions à des entrepreneurs qui les exploitent.

Le mieux serait sans doute, dans une telle nécessité, que ces entrepreneurs fissent, comme en Angleterre, des contrats de quatre-vingt-dix-neuf ans (baux emphytéotiques) : ils s'intéresseraient à une propriété dont le revenu serait assuré à leur famille pour une longue suite d'années ; ils y bâtiraient solidement, y planteraient, prendraient des dispositions pour un long avenir, et travailleraient pour s'entretenir dans le même état, ne pouvant *acquérir* dans le lieu de leur naissance, où ils passent leur vie.

Mais lorsque l'avenir ne promet rien d'agréable, on peut bien ne pas aimer à le prévoir. Cette raison décourageante suffirait pour détourner les fermiers

de longues entreprises; mais elle n'est pas la seule; et la même loi qui garantit la jouissance d'un majorat à son possesseur actuel, lui défend de contracter pour un temps plus long que sa vie. Ce qu'on n'a pas besoin de lui défendre, s'il n'a pas de descendant direct, c'est de faire des dépenses pour améliorer une telle propriété. Aussi l'agriculture languit-elle presque partout en Espagne. De la Bidassoa jusqu'à Cadix on n'a pas occasion de voir un beau domaine. Si, dans l'Andalousie, on construit quelque abri au milieu des champs (*cortijo*), il ne mérite pas le nom de maison; ses murs, blanchis pour réfléchir les rayons d'un soleil brûlant, ne sont entourés d'aucun arbre, d'aucune verdure qui puisse donner de l'ombrage. On peut juger ce que feront pour les terres en labeur ceux qui se montrent si insoucians pour ce qui les avoisine le plus. L'horreur des arbres est un préjugé qui suppose bien de l'ignorance et de l'apathie chez les cultivateurs d'un pays chaud. Les Espagnols ne font généralement leurs baux que pour quatre ans, et les fils des fermiers n'apprennent que trop, par leur expérience jointe à celle de leurs pères, à s'abstenir de tout ce qui offre des chances dans un pays embarrassé de lois impuissantes contre les grands, où le défaut de sécurité oblige les paysans à se grouper en villages, et les riches à vivre dans les villes, d'où ils ne peuvent sortir que sous bonne escorte. Tel qui a des capitaux ne balance pas à se livrer de préférence au commerce, quelque ingrat et peu considéré qu'il soit.

Ainsi s'entretient la misère des campagnes. Les

seigneurs ne pouvant y trouver de riches fermiers de leurs biens, sont obligés de traiter en détail presque avec chaque famille de paysans, à laquelle l'homme d'affaires abandonne tous les produits de la terre qu'ils travaillent, moyennant une légère rétribution, qu'ils paient en nature dans les pays de grains.

Cette inégalité de partage du territoire espagnol n'est pas moins nuisible au moral des habitans qu'à la prospérité du pays. Que chacun de nous s'examine, et il verra si celui qui est *tout* dans une famille parce qu'il y est né, et qui, pour rester *tout*, n'a plus besoin que de se bien porter, ira consacrer l'âge des plaisirs à cultiver une raison qui lui est inutile. Aussi, rien de plus insignifiant à Madrid que ces héritiers des grandes maisons avec ou sans chapeaux (de grandesse). Après les avoir placés dès leur enfance sous la garde d'un aumônier, *capellan*, espèce de Bazile qui doit leur enseigner le catéchisme et quelque peu de latin, les parens ne pensent qu'à les marier, de peur qu'ils ne se marient eux-mêmes au mépris des convenances, qu'ils ne peuvent apprécier par défaut de sens. Les lois espagnoles sont infiniment favorables aux jeunes personnes que des hommes voudraient abuser : sur la moindre preuve de promesse de mariage ou de cohabitation, la loi de l'Église ordonne l'union conjugale (41), probablement parce que presque toutes les demoiselles des grandes maisons étant également pauvres, la meilleure pour devenir l'épouse d'un héritier est celle à laquelle il a donné des soins assidus. Cette coutume, favorable aux mœurs dans la haute classe, ne l'est pas moins

dans les rangs inférieurs de la société, où la distance du sang et de la fortune est beaucoup moins marquée. Il en résulte plus de respect pour les jeunes personnes, que tant de causes poussent hors de leurs devoirs.

Ainsi l'établissement des majorats et le droit d'aînesse tendent à faire au moins *un sot par famille*, comme on a eu occasion de le dire dans notre chambre des députés; et ce sot, trop semblable à son père, ne l'est pas médiocrement en Espagne, où le pouvoir absolu ne laisse aux grands aucune fonction élevée qui exige de l'intelligence, comme celles que remplissent nos magistrats, nos administrateurs et les membres de nos chambres des pairs ou des députés. Le défaut de réflexion, l'incapacité radicale qui en est bientôt la suite, les vices naturels à ces riches oisifs, amènent infailliblement le désordre dans leurs affaires, attribut plus essentiel des gens qu'on ne peut pas forcer à payer. Alors la grandesse se trouve entourée de tout ce qui peut la faire ressortir, ou prouver son indestructibilité et par conséquent son excellence, c'est-à-dire, de l'incapacité, de l'ignorance qui entrent dans son apanage, et qui n'attendent rien pour se fortifier, et, de plus, de la misère qui devient une œuvre personnelle, et dont chacun a tout le mérite, causes de destruction des existences plébéiennes auxquelles la grandesse résiste avec une aisance bien faite certainement pour donner de l'orgueil, si on n'en eût déjà puisé suffisamment dans le mérite de la naissance. Passons aux frères et sœurs du favori de la fortune, et voyons si leur moral ne souffre pas avec leurs intérêts de

l'existence qu'on leur a si arbitrairement taillée sur le penchant des grandeurs humaines.

Il ne leur faut pas une grande force d'esprit pour voir que ce partage du bien de la famille, dont ils sont aussi les enfans légitimes, est injuste, ou n'est pas fait pour eux; et si leur réflexion ne peut pas s'élever jusqu'aux lois qui en sont cause, et aux auteurs de ces lois, ils n'en demeurent pas moins persuadés de l'existence d'une puissance partiale, atroce, et en même temps respectée, qui enrichit l'un en dépouillant l'autre, et ne leur laisse que des idées de mécontentement et de faiblesse, qui se manifesteront peut-être un jour par des actes de méchanceté, dans l'impuissance où ils sont de déployer de la force seule généreuse. Ainsi on éteint en eux, dès le berceau, le sentiment de la justice, qui est le plus bel attribut de la nature humaine; on discrédite à leurs yeux la raison, source de réflexions qui ne peuvent faire que leur malheur; on fausse leur conscience et leur esprit, en même temps qu'on aigrit leur caractère. Tel qui fut ainsi maltraité par le sort, aura presque le droit d'être injuste dans l'occasion, ou d'ignorer ce qu'est la justice, dont on est si loin de lui avoir donné l'exemple. Son frère sera pour lui un être malfaisant, spoliateur, un objet d'envie s'il ne l'est pas de haine; ou du moins n'existera-t-il pas entr'eux ces sentimens d'amitié naturelle, contractés pendant les jours d'innocence du premier âge, que celui de la raison est venu si cruellement détruire. La religion pourra-t-elle fructifier dans des cœurs fermés aux émotions les plus douces, ulcérés au contraire par l'infortune comparative qui, devant agir

sur eux toute la vie, les empêche, dès leur jeunesse, d'acquérir les moyens de remédier à cette disgrace originelle! En effet, le fils déchu à qui on ravit l'opulence au sein de laquelle il était né, pourra-t-il se livrer à des études, à des méditations suivies qui exigent tant de calme, et voir de bonne foi dans ces moyens si précaires d'existence, celui de réparer le tort immense qu'on lui a fait? Non, sans doute : et si l'aîné des grandes familles reste étranger aux sciences, n'exigez pas que ses frères s'y livrent, lorsque vous avez commencé par leur en ôter le goût, avec l'attrait de toute espèce de réflexion importune. En dédommagement, vous leur devez des réalités, de l'autorité, ou des espérances fondées, à moins qu'un penchant naturel ne les entraîne à s'ensevelir dans un cloître, en expiation des vices des lois de leur patrie, et de l'iniquité de leurs parens. Pour les rapprocher de la situation dans laquelle ils sont nés, il leur faudrait des places lucratives qu'on accorde bien rarement à la jeunesse. Il est plus facile et plus conforme à leurs désirs et à leur capacité de leur donner un grade de sous-lieutenant, qui les fait commander à des hommes, les berce d'espérances, s'ils ne trouvent la mort dans les champs de la gloire, fin prématurée, moins triste pour eux que pour le paysan arraché à sa famille qu'il aime, tandis qu'ils se sentent repoussés de la leur.

Telle est la cause de ce penchant obligé pour la carrière militaire, si général en Espagne, et de la faveur où sont dans le monde les officiers, dans lesquels chacun voit l'égal d'un frère, d'un fils, d'un parent, et s'honore en les considérant. Le commerce,

qui s'éloigne davantage de leurs habitudes primitives et de celles de leurs proches, exigerait des capitaux qu'ils n'ont pas; et, comme la protection et la faveur y servent beaucoup moins, ils ne pourraient y jouer qu'un rôle subalterne désagréable à leurs familles, qui ont pris le parti de flétrir cette ressource en accusant de *déroger* ceux qui s'y livrent. Il est sûr qu'il est toujours si facile de descendre, qu'on doit y attacher une espèce de déshonneur, comme à dégénérer volontairement; mais peut-être ne vaudrait-il pas moins pour un cadet de famille être négociant médiocre, qu'officier à un certain âge; négociant riche et indépendant que général peu et souvent mal payé. Le souverain rétribuant mal ses serviteurs, espérons que, si l'on continue à donner tous les biens à un fils, on verra s'établir l'usage plus raisonnable de faire les autres gardes-champêtres.

Tels sont les premiers inconvéniens des majorats, dont l'introduction en Espagne, peu antérieure aux rois du sang d'Autriche, fut, comme l'a dit Salvandy, propagée par ces princes avec leur zèle héréditaire pour établir au dessus du genre humain des obstacles à sa croissance. Quelle fut la cause de cette institution qu'on a osé nous vanter dans ces derniers temps comme essentiellement monarchique, sans pouvoir nier qu'elle soit immorale et ruineuse lorsqu'elle devient excessive? Elle vient des temps où les peuples étaient faits pour les rois, temps regrettés comme l'âge d'or par tous ceux qui obtenaient une partie de l'autorité royale pour l'exploiter à leur profit. Très rares au quatorzième siècle, au delà duquel ils ne remontent pas, tandis que déjà les acquisi-

tions de l'église dataient alors d'un très long temps, les majorats, suite du droit féodal, importé d'Italie en Espagne, et fondés d'abord pour un temps limité, de plusieurs grands domaines, afin de modérer les concessions du roi Henri, s'étendirent à la noblesse, devinrent perpétuels, et furent imités par la bourgeoisie, lorsque le gouvernement se montra disposé à favoriser cet essor de son amour-propre.

Les riches ayant toujours de l'ascendant sur les pauvres, la royauté crut assurer sa durée en créant, n'importe par quel moyen, des riches intéressés à sa conservation. Le souverain leur garantit leur fortune et leur autorité, et eux, par intérêt autant que par reconnaissance, prêchèrent l'obéissance à un gouvernement qu'ils pouvaient, avec bonne foi, dire le meilleur que *Dieu* eût donné aux hommes. Aujourd'hui que les nations sont appelées à prendre part au gouvernement par des mandataires, ne serait-on pas sûr d'avoir des députés dévoués au trône, si le trône commençait par les enrichir aux dépens de leurs frères et sœurs, si le trône ne laissait *éligibles* que ceux qu'il aurait ainsi comblés de faveurs en dépouillant tout le reste de la nation? Alors certainement la monarchie pourrait compter sur une longue durée, puisque ceux qui auraient seuls le droit d'y apporter des changemens trouveraient leur intérêt et la satisfaction de leur amour-propre à n'en faire aucun. Toutefois, les temps sont changés : les nations veulent bien sacrifier une partie des avantages de la civilisation à la durée de leurs gouvernemens, auxquels leur propre durée est attachée; mais ce sacrifice est beaucoup plus limité qu'autrefois, parce

qu'on sent bien qu'il n'est plus nécessaire qu'il soit aussi grand. C'est surtout la durée des maux que les nations redoutent : lorsqu'avec une connaissance positive de leur situation, qu'on ne pourra bientôt plus leur cacher, elles se trouveront heureuses, alors elles parleront à leur tour d'assurer la durée de leur état prospère, et il est fort douteux qu'elles proposent, pour y parvenir, les moyens conservateurs qu'on a mis en usage jusqu'à présent : mieux vaut encore l'incertitude que la certitude du malheur. Après l'étude que nous avons pu en faire, nous serions en droit de haïr tout ce qui pourrait nous rapprocher de l'état actuel de la nation espagnole, si d'autres raisons plus solides n'avaient fait repousser des tentatives ou des propositions de cette nature.

Ainsi, de ce seul partage déloyal ou contre nature de la plus grande partie du sol de l'Espagne, et de son indivisibilité ultérieure, résultent la ruine de l'agriculture, le découragement de ceux qui s'y livrent, l'état de langueur du commerce, qui ne peut être jamais plus avantageux que lorsqu'il se fait à l'aide des productions du sol, le défaut d'industrie, l'imperfection morale des aînés des familles, la misère, l'irréflexion, la disposition haineuse de leurs frères et sœurs, le goût des frères puînés pour la carrière militaire qui ne conduit qu'à détruire, leur aversion pour des professions qui pourraient réparer à leur égard les torts de la fortune, l'altération des consciences, l'exemple de l'iniquité, si puissant sur le moral des hommes, l'oppression politique des pauvres, privés ainsi presque entièrement des droits de citoyen, la presque destruction de la liberté individuelle, tou-

jours si restreinte dans les pays où les titres, les honneurs et la fortune sont entre les mains d'un petit nombre pour lequel les lois sont faites ou contre lequel elles deviennent tout-à-fait impuissantes. En effet, les nobles, qui ont de quoi se faire respecter, ne peuvent être emprisonnés pour dettes, à moins qu'elles ne soient relatives à des droits royaux; ils ne peuvent être mis dans les prisons ordinaires ni confondus avec les autres prisonniers; on ne peut ni saisir ni vendre pour dettes les maisons qu'ils occupent, leur cheval, leur mule ni leurs armes. A Barcelonne, ils ne peuvent être arrêtés prisonniers que par l'alguazil mayor de la royale audience, qui est toujours un noble.

Voyons si le gouvernement, auteur volontaire de tous ces maux, a pris d'ailleurs des mesures suffisantes pour les réparer; si ses autres institutions sont de nature à contre-balancer cette *tendance* funeste à la production de l'infortune publique, mal primitif dont on chercherait inutilement le prétexte ou l'excuse depuis que l'Europe, sortie des mains de la barbarie, a pu comprendre qu'il est une manière de conduire les peuples plus conforme à l'esprit de la religion et à la dignité de l'homme.

Il s'en faut de beaucoup. Le gouvernement, qui a fait et entretient cette plaie à l'État sans nécessité, semble y ajouter ensuite par plaisir, tant ses actes sont constamment contraires à la raison ou à l'intérêt du plus grand nombre. S'il paraissait inadmissible qu'un gouvernement puisse vouloir le malheur de ses sujets, il faut penser que, par défaut de lumières, un gouvernement peut croire nécessaires ou

inévitables bien des maux *inutiles et faciles à éviter;* qu'il peut y avoir des classes entières d'hommes intéressés à l'entourer de préventions, susceptibles de devenir très fortes et très durables si l'on fait taire jusqu'à la moindre voix qui pourrait les détruire; que les gouvernemens qui ont été assez faibles ou assez aveugles pour laisser s'établir des corps redoutables dans l'état, peuvent être accessibles à la *crainte*, et redouter assez d'engager une lutte avec ces corporations puissantes pour subir d'avance la loi de toutes leurs volontés, ou souscrire à toutes leurs insinuations; que l'habitude du mal finit par faire perdre de vue le bien, et par y faire renoncer d'autant plus volontiers, que celui-ci est ordinairement plus difficile à opérer que celui-là; enfin qu'il est des hommes d'une organisation malheureuse qui se plaisent à nuire par instinct, indépendamment des conséquences, ou toutes choses égales d'ailleurs, comme d'autres aiment à être utiles pour le plaisir qu'ils y trouvent. Que doivent devenir ceux qui, avec cette disposition funeste, croient avoir des injures personnelles à venger, et un grand pouvoir à faire respecter *des méchans!*

Maintenant on pourra comprendre ce que j'ai à dire de l'état actuel de l'Espagne considérée dans ses autres institutions.

Avec celle dont je viens de parler, les grands appauvrissent et avilissent le peuple, en dégénérant eux-mêmes des qualités qui distinguent l'homme supérieur; mais ils paient cher cet avantage, si c'en est un : le roi, qui veut en être entouré, ne leur donne à la cour que des fonctions insignifiantes, les prive de

toute espèce d'autorité, et des décorations qui relèvent l'éclat des personnes dans les réunions publiques. Il est bien rare de voir un grand d'Espagne acquérir de l'influence sur les affaires de l'Etat, devenir capitaine-général de province, ministre, comme il l'a toujours été qu'ils fussent nommés aux fonctions de vice-roi dans les Amériques, où l'on semblait craindre qu'ils devinssent redoutables. On ne les emploie ordinairement qu'à des ambassades de famille, comme auprès des cours de France, de Naples, de Saxe, d'Autriche : et cette préférence pour des missions aussi honorables, ils pourront la partager désormais avec tous les Espagnols qui parviendront à acquérir une grande fortune, si le souverain persiste à conserver l'usage de ne plus payer ses ambassadeurs, qu'il a établi ou renouvelé depuis quelques années (42). Ainsi, presque tout est humilié en Espagne; les grands humilient le peuple; et le roi se charge de leur rendre avec usure et en masse ce qu'ils répandent ou laissent tomber sur leurs subordonnés, que leur multiplicité y rend insensibles. Pour peu qu'on ait fréquenté la cour, on ne peut s'empêcher de remarquer la contenance qu'ils y font. On ne se douterait jamais qu'ils sont après le roi les puissances de la terre (43). Lorsqu'on les a vus jouir personnellement de leurs prérogatives dans les grandes cérémonies, on serait sans doute bien loin d'en être offusqué s'ils n'en avaient pas d'autres. Car leurs trois degrés de grandesse qui les autorise à se couvrir avant de parler au roi, après lui avoir parlé, ou en le quittant, ne sont, non plus que le *sang bleu* (*la sangre azul*), qu'ils disent couler dans leurs veines,

nuisibles à personne. A eux permis de s'accorder les honneurs du tutoiement, à l'exclusion des nobles du *sang rouge* et du *sang jaune*, assez faibles pour y aspirer. Le privilége de se couvrir devant le roi, ils le partagent d'ailleurs avec les cardinaux, les nonces du Pape, les archevêques, le grand prieur de Castille, de l'ordre de Malte, les généraux des ordres de St.-Dominique, de St.-François, etc., et d'autres personnages élevés (DE LABORDE); et la grandesse est accessible aux plébéiens qui épousent la veuve d'un grand, comme j'en ai vu des exemples. Il est vrai que le roi ne manque guère alors d'exiler le nouveau couple de Madrid et de ses résidences, afin qu'il ne puisse paraître à la cour, où il aurait le droit de jouir de ses attributions.

Mais lorsqu'on a vu les grands en présence du trône, on conçoit comment on répond par l'érection d'une potence dans la cour ou devant la porte du duc de Médina-Cœli, aux prétentions que, depuis le règne de Sanche IV (1284), les chefs de la maison de la Cerda n'ont jamais manqué de manifester, lorsque la mort d'un souverain laisse la possibilité de la moindre vacance du trône. Et si, malgré cette action dépressive de la part du souverain sur le premier corps de l'État, le rang du *título de Castille,* premier noble après les grands, est encore recherché comme très honorable en Espagne, que penser de ces titres de noblesse qu'on met en vente tous les jours dans les journaux, et que l'argent fait passer de l'un à l'autre, pour peu que l'acquéreur qui se présente soit au dessus de la classe populaire! Ce trafic des distinctions, suite du mépris avec lequel

on les a prodiguées, prouve plus qu'il ne serait nécessaire, que rien ne peut remplacer chez l'homme le mérite personnel ou l'expression naturelle de sa dignité. Au milieu de tant de personnes remarquables, couvertes de broderies et des brillans insignes de huit ou dix ordres différens, combien l'apparence des grandes capacités intellectuelles et des sentimens élevés ne se fait-elle pas désirer! Au temps pascal, le roi sert à dîner à un certain nombre de pauvres dans une des salles du palais à Madrid: tous les grands de la cour sont occupés à apporter les plats nombreux destinés à figurer dans cette cérémonie édifiante. Le dirai-je! elle perdait tout caractère imposant par le concours de tels auxiliaires. Absorbés par ces simples fonctions, trop en rapport avec la portée de leur esprit et les traits de leur figure, tout entiers à l'office de maître-d'hôtel, on ne voyait en eux aucune intelligence de reste. Est-ce donc là ce que doivent être les premiers hommes d'une nation?

On pourrait donc, sans trop s'en formaliser, laisser les grands et les nobles payer au souverain, ou, pour mieux dire, à leur amour-propre, des *media annatas*, au moment de la création des titres ou à chaque mutation du titulaire, et des *lanzas* tous les ans (44). Cette contribution presque volontaire des grands, moins ruineuse pour eux que la loterie pour le peuple, n'en est pas plus raisonnable, puisqu'ils ne peuvent y rien gagner: leurs majorats sont bien autrement intolérables aux yeux de la raison, quoiqu'on ait juré récemment de les maintenir ou de ne faire aucun changement aux lois fondamentales et réglémentaires du royaume. Pour concevoir les mo-

tifs d'un pareil engagement pris à la face de l'Europe, à une époque assez avancée du dix-neuvième siècle, il est nécessaire de savoir si le souverain qui parle ce langage est libre dans ses déterminations, et si, soit *sa faute*, ou celle des circonstances, il ne se trouve pas sous l'influence d'une force majeure : c'est ce qui résultera, j'espère, de l'examen rapide que nous allons faire de la prépondérance que le clergé a acquise, et tend de toutes ses forces à conserver en Espagne.

## CHAPITRE II.

**Pouvoir et influence du clergé en Espagne. — Moyens à l'aide desquels il tend à conserver l'un et l'autre.**

Lorsqu'il était question d'arracher l'Espagne au joug des Maures, on dut travailler avec ardeur à y propager et à y faire respecter la religion chrétienne. C'était un grand moyen de ralliement et de conquête : le zèle pour la religion n'était alors que du patriotisme, et l'on sait ce que peuvent les hommes exaltés par le double enthousiasme de la religion et de l'amour de la patrie. S'il était possible de pardonner des cruautés à une religion de paix et de charité, l'époque où l'inquisition s'efforçait d'ajouter par ses bûchers aux succès des armées espagnoles, serait tout ce que la politique pourrait faire valoir devant l'humanité pour plaider la cause des crimes dont le fanatisme religieux s'est souillé dans ces temps d'horrible mémoire.

De quel œil doit-on donc voir aujourd'hui le même esprit de secte, s'il n'a cessé de se soutenir, donnant des signes d'intolérance, pour ne rien dire de plus, toutes les fois qu'il a cru l'occasion favorable à ses intérêts, et si la prospérité de l'État a toujours été ce qu'il a eu le moins en vue, ou même ce qu'il a le plus constamment cherché à empêcher? Or, telle est l'opinion qu'a donnée de lui le clergé d'Espagne.

En possession de biens immenses, inaliénables comme les majorats, et de la confiance du peuple nécessaire au maintien de sa supériorité, il ne manque jamais d'opposer de la résistance à tout ce qui pourrait l'en dépouiller. La voie par laquelle il manifeste ses volontés est aussi claire qu'immédiate : c'est le confessionnal lorsque ce n'est pas la chaire de vérité. Là, toutes les intentions des prêtres et des moines deviennent des devoirs religieux à remplir, et tel qui avait été préparé à marcher dans la direction apostolique par une conversation ordinaire sur les affaires du gouvernement, se voit imposer au tribunal de la pénitence l'obligation d'agir de la manière qu'on lui dit importante pour la conservation de la religion de ses pères. Que pourrait opposer le souverain à un levier de cette force dans un pays où le fanatisme est porté à son comble, et où l'ignorance du peuple permet aux prêtres de lui faire croire que lors même qu'il résiste à son roi, c'est pour l'avantage de sa couronne? Se révolter par égoïsme ou pour élever ses intérêts particuliers sur la ruine de l'intérêt général, est sans doute un grand attentat dans toutes les sociétés humaines; mais vouloir donner à ce

crime les apparences de la vertu, vouloir en couvrir la honte du manteau de la religion, c'est se servir de ce qu'il y a de plus sacré parmi les hommes pour faire triompher ce qu'il y a de plus méprisable. Or, voilà ce qui existe depuis des siècles en Espagne; voilà ce qui se présente tous les jours dans le royaume catholique pour étouffer les moindres volontés généreuses du pouvoir, dont la faiblesse a fini par ne plus en connaître. A tout ce qui pourrait être utile en faisant sortir le peuple de la situation où on l'a conduit, le clergé répond par des menaces de révolte; et le souverain, qui sait combien ces démonstrations sont redoutables, cède, renonce, change, jusqu'à ce qu'un silence approbateur vienne lui apprendre où il doit s'en tenir. L'ascendant de Napoléon sur les esprits était bien grand en Europe; les forces qu'il envoya en Espagne étaient bien considérables; mais les moines et les prêtres, n'espérant rien de lui, prêchèrent *l'indépendance :* on s'arma. Les chefs du gouvernement provisoire et des armées parlèrent de *cortès* et de *constitution;* le clergé les laissa parler, consentit, sachant bien qu'après le succès il ne resterait d'autre volonté que la sienne. Napoléon fut renversé; Ferdinand rentra, manifestant des vues d'amélioration. Alors les moines lui signifièrent que s'ils avaient travaillé à obtenir son retour, ce n'était pas pour qu'il fût contre eux. Le roi comprit : les cortès furent proscrites; la constitution fut foulée aux pieds. Au cri d'*indépendance* succéda celui de *religion* ou de *légitimité,* qui signifient *asservissement* en Espagne plus encore qu'ailleurs. Ferdinand régna *comme ses aïeux,* c'est-à-dire en rétablissant

et en maintenant les moines comme ils étaient sous leur sceptre glorieux ; et lorsque depuis douze ans l'Europe élève des doutes sur l'à-propos et l'utilité des actes de ce malheureux prince, les moines en ont presque toujours parlé comme du meilleur des rois que l'Espagne pût avoir. S'ils ont quelquefois témoigné l'humble désir de lui substituer son frère Carlos, c'est lorsque le roi paraissait accessible à des propositions étrangères, que la piété reconnue de Carlos eût repoussées comme des hérésies, avec un zèle supposé prodigue du sang espagnol.

Tel est l'exemple récent qui prouvait au roi la puissance du corps en possession de diriger, à l'aide des affaires spirituelles, les affaires temporelles de l'Espagne, et le danger qu'il y aurait à vouloir lutter contre lui. Le roi a donc permis, encouragé même la continuation des pratiques que le clergé emploie à perpétuer son pouvoir, qui n'a plus besoin de s'accroître pour trahir les formes d'humilité sous lesquelles il s'était caché jadis.

A peine l'Espagnol sait-il parler, que les prêtres s'en emparent pour le pétrir, le travailler, le modifier pendant toute sa vie, et ne le déposer dans la tombe, revêtu de l'habit de franciscain, qu'après en avoir tiré tout le parti possible sous plusieurs rapports.

Dès sa naissance, on attache au cou du jeune Castillan, le scapulaire qui doit le protéger toute la vie. S'il devient malade, ou si les parens ont déjà perdu plusieurs fils, il est voué à l'habit monastique jusqu'à l'âge de péché mortel, comme en France on voue au blanc le dernier espoir des familles ; en sorte

qu'on voit encore dans les rues de Madrid et de plusieurs villes de province des capucins, des franciscains, des dominicains, de trois ou quatre ans, jouer dans le ruisseau.

Les noms qu'on donne aux jeunes filles peuvent faire juger, par la dévotion générale à la Vierge, de la disposition de la nation entière pour le culte des saints. On voudrait pouvoir les appeler toutes *Marie*; mais comme il en résulterait quelque confusion, on les distingue par des noms accessoires tirés de la vie ou des miracles de la Mère de Dieu. Ainsi on n'entend nommer que des *Concepcion*, des *Incarnacion*, des *Purificacion*, des *Candelaria*, des *Carmen*, des *Soledad*, des *Angustias*, des *Dolores*, des *Cruz*, des *Consolacion*, des *Rosario*, des *los Angeles*, des *Buen-successo*, des *Salud*, des *Jesusa*, des *Assumcion*, des *Misericordia*, des *Guadalupe*, des *Pylar*, etc., etc. (45); dénominations dont la plupart contrastent quelquefois d'une manière si marquée avec la conduite de celles qui les portent.

Dans les écoles où on envoie les enfans, on leur fait chanter chaque jour, tous à la fois, des cantiques et des prières à l'appui de la *doctrine* ou du *catéchisme* qu'ils apprennent par cœur toute l'année. Ils sont conduits aux moindres processions de leur paroisse, où ils figurent en ordre, silencieux, avec l'air d'humilité qu'ils peuvent prendre, mais toujours nu-tête, pendant des heures. C'est ainsi qu'on les accoutume à marcher sous la bannière du sacerdoce qu'ils doivent suivre toute leur vie.

A sept ans ils entrent en âge de péché mortel, et ils en sont bien avertis, car il y a déjà long-temps

qu'on leur parle d'offenser Dieu, du démon ou de l'ennemi, du purgatoire, du jugement dernier, et de l'enfer où l'on brûle pendant une éternité. Ils n'ont pas de peine à y croire en voyant la manière dont on les traite : les parens et les maîtres d'école les frappent avec une fureur qui ne peut se comprendre que comme prélude ou imitation des vengeances du Dieu terrible qu'on leur annonce sans cesse. Pour entretenir leur frayeur, on les envoie régulièrement à confesse; et mêlant l'espérance à la crainte, on leur fait prendre à chacun, tous les ans, la bulle de la *Cruzada* qui les met à même de gagner les indulgences, de tirer les ames du purgatoire, et d'acheter l'autorisation nécessaire pour manger de la viande, des œufs et du lait les jours où ces alimens sont défendus par l'Église et pendant le carême. Arrêtons-nous un moment sur chacun de ces devoirs de chrétien.

### BILLETS DE CONFESSION ET DE COMMUNION.

A sept ans, disons-nous, les enfans Espagnols commencent à fréquenter le confessionnal, et deviennent, sous ce rapport, les égaux des grandes personnes. Vers le temps pascal, chaque curé de village réunit ses paroissiens de tout âge et de tout sexe, par lui-même, ou par ses vicaires, et, dans plusieurs séances successives, les examine ou les fait examiner sur le catéchisme et sur la doctrine. Après s'être assuré qu'ils en sont instruits, on remet à chacun un petit billet sur lequel sont imprimés les mots *examinado de la doctrina christiana*. Muni de ce certificat, on se présente à confesse, puis à la sainte

table; et, au moment où l'on vient de communier, l'assistant à qui on le remet en donne en échange un autre sur lequel on lit : *complido*, ou *cumplido con la iglesia*, ou *comulgo en tal iglesia;* ce qui signifie qu'on s'est acquitté envers l'église, ou qu'on a communié dans telle église. Au bout de quinze jours ou d'un mois, le curé, muni de son registre, parcourt toutes les maisons de sa paroisse, recueille ces billets, et s'assure ainsi que ses ouailles se sont approchées du divin pasteur (46). Le lundi de la première semaine après Pâques (1827), les rues de Pampelune étaient jonchées de morceaux de billets de communion que les curés ou vicaires avaient déchirés en sortant des maisons où ils venaient de les recueillir.

Si quelqu'un a manqué à cette obligation, le curé leur écrit un avertissement; s'ils y sont sourds, à la messe du dimanche, il dit au prône que tel et tel de ses paroissiens n'ont pas satisfait à ce devoir sacré. Les coupables d'une si grande faute deviennent ainsi le sujet de toutes les conversations; on les montre au doigt, on les évite, on se sépare d'eux. Dans beaucoup de campagnes, les enfans s'attroupent devant leur porte, et autour d'eux dès qu'ils paraissent; leur crient avec ironie qu'ils ne se sont pas acquittés envers l'église, les traitent de *Juifs*, ce qui est la plus forte injure qu'on puisse dire à un Espagnol, d'hérétiques, les menacent de l'inquisition, de l'excommunication (47). A Pampelune, et sans doute dans beaucoup d'autres villes, le sacristain va sonner une cloche devant leur porte pour proclamer leur impiété, ce qui fait toujours une réputation bien dan-

gereuse en Espagne, surtout dans les temps de trouble qui viennent de se passer et que nous sommes si près de voir renaître; les noms des délinquans sont aussi affichés à la porte de l'église.

Tel est l'usage des billets de confession ou de communion, dont on a si souvent parlé à propos des abus que le clergé fait de son pouvoir. Leur existence est bien réelle, leur nécessité indispensable pour tout Espagnol, leur exhibition à la demande du curé, un devoir auquel rien ne peut soustraire; car aux approches du temps pascal, les prêtres ont fait des visites dans toutes les maisons, pour inscrire les personnes qui doivent s'approcher des sacremens. On sent toutefois que si cet usage se maintient dans toute sa rigueur dans les campagnes et les petites villes où tout le monde se connaît, il prête à bien des abus dans les grandes cités; il s'y fait, de ces preuves de dévotion, un trafic des plus scandaleux. On en trouve souvent à acheter dans les mains les moins dignes d'en être dépositaires, et il est facile de deviner de quelle manière elles y sont parvenues.

Cette soumission aux commandemens de l'Eglise, qui prouve un si grand désir d'acheter la paix lorsqu'on n'y est pas conduit par des sentimens sincères de religion, toujours louables en eux-mêmes, ne suffit pas pour l'obtenir. En s'approchant des sacremens à cette époque, on ne fait que contracter des obligations de cette nature pour le reste de l'année; et si la tiédeur empêche de les remplir, il faut du moins conserver toutes les apparences du zèle en assistant à la messe les jours si nombreux où elle est de rigueur en Espagne (les dimanches, fêtes, et *los*

*dias de missa*), en participant aux nombreuses cérémonies qui attirent les fidèles dans les églises, en les visitant en famille, pour y faire des stations les jours indiqués par la bulle, pour gagner les indulgences, tirer les ames du purgatoire, ou célébrer les fêtes des saints les plus remarquables, etc. J'ai connu des généraux espagnols *purifiés* sous tous les rapports, obligés, sans en avoir aucune envie, de figurer dans toutes ces réunions, de s'agenouiller à terre au milieu des églises pour qu'on les vît bien, et que personne ne pût dire qu'ils n'y venaient pas. Connaissant leur façon de penser, il m'était facile de voir que ce qui les y conduisait était la crainte d'encourir la disgrace du clergé, tout-puissant pour ameuter le peuple contre ceux qu'il n'aime pas, comme il était capable de leur nuire auprès des autorités supérieures. « La canaille déchaînée est partout un juste sujet « d'effroi, dit Mortonval; en Espagne, elle est en- « core plus redoutable qu'ailleurs. Son extrême igno- « rance favorise un fanatisme ardent, incendiaire, « qui décuple sa barbarie naturelle, et dégrade « l'homme au dessous des bêtes féroces qu'il passe « en cruauté. »

Tant de docilité dans la conduite publique n'était pas encore assez pour désarmer la malveillance. Elle suivait ses timides sujets jusque dans les actions les plus cachées de leur vie privée. Comme maîtres de maison, il fallait que deux fois par jour ces militaires priassent long-temps avec leur femme, leurs enfans et leurs domestiques, pour que ceux-ci ne pussent rendre d'eux un compte défavorable dans leurs confessions, ou aux personnages dont

ils satisfont l'active curiosité. Ajoutez à tant de contraintes que ces hommes irréprochables étaient obligés de s'isoler, de ne voir presque personne, sachant bien qu'on entrait ainsi dans les vues du gouvernement et du sacerdoce, si disposés à se méfier de la moindre réunion dans un temps où quasi tout le monde était suspect, et vous aurez une faible idée du système d'oppression qui pèse sur l'Espagne (48). « Croyez, me disaient ces honnêtes gens, dont l'existence pénible m'arrachait des paroles d'indignation, « croyez que nous connaissons le pays et que c'est « ainsi qu'il faut agir pour y être avec sécurité. « Voilà la vie à laquelle il faut se condamner soi-même; avec les sentimens les plus honnêtes, il faut « toujours être à craindre comme des criminels, toujours à examiner si l'on n'a pas donné prise à la « calomnie, car les destitutions, les lettres d'exil, et « même les cachots sont toujours prêts. Le bonheur « des Espagnols d'aujourd'hui consiste à les éviter. » Telles sont les alarmes continuelles dans lesquelles j'ai vu ceux qui avaient toujours été dévoués à leur souverain, des serviteurs couverts de blessures reçues en défendant ce qu'on appelait *la bonne cause*. Que ne devaient pas éprouver les approbateurs ou les soutiens du parti contraire! Pouvoir absolu qui gouvernes l'Espagne, où sont, hors des églises et des couvens, les heureux que tu as faits?

### BULLE DE LA CROISADE.

Dès qu'un enfant atteint l'âge de sept ans, les curés qui le savent des premiers, puisqu'ils tiennent les registres de l'état civil, signifient aux parens

qu'ils doivent prendre pour lui *la bula de la Cruzada*.

Cette bulle, donnée régulièrement par les Papes, depuis plus de trois cents ans, accorde un grand nombre de grâces au roi d'Espagne, et à tous ceux de ses sujets qui l'aident à faire la guerre aux ennemis de la religion chrétienne, et à propager la foi dont il est, avec son peuple, le plus ferme soutien. Elle dispense de faire maigre les militaires et tout ce qui tient à l'armée, comme étant occupés à combattre pour la religion, en sorte que l'armée n'a pas même besoin de la prendre; mais elle ne peut donner la même exemption à aucune autre personne; c'est pourquoi toutes celles qui ne sont pas en état d'observer scrupuleusement les jours maigres et les jeûnes que prescrit l'Eglise, sont obligés de se pourvoir d'une seconde bulle qu'on appelle de *carne y lacticinios*, qui les en exempte, mais cette seconde bulle ne peut être prise sans la bulle de la Croisade.

Ainsi, tandis que les prêtres effraient le peuple en le menaçant de l'enfer, le Pape vient paternellement le rassurer, le garantir de toutes les peines qu'il pourrait encourir, ou qu'il ne manquerait pas de mériter, et donner de la sorte du poids aux prédications des prêtres. Ainsi, la religion gagnerait du crédit et de l'importance à inspirer de si grandes alarmes que le Pape vient dissiper si à propos : mais ce n'est pas là le seul but; et, sans parler du salut des ames, on pourrait peut-être en trouver un autre. La bulle de la Croisade se vend trois réaux, c'est-à-dire 15 sous, dans toute l'Espagne, et 25 sous dans le royaume de Navarre; et la seconde, ou la

bulle de *carne* (viande), *huevos* (œufs), *y lacticinios* (laitage), se vend deux réaux ou 10 sous. Or, comme la plupart des individus du royaume prennent les deux, cela fait un impôt de 25 ou 35 sous par personne, que paient tous les Espagnols au dessus de l'âge de sept ans, et voici comment :

Le commissaire-général de la Croisade a dans le royaume des délégués (*los apoderados de las bulas*) aussi peu nombreux que possible, afin de ne pas multiplier les frais, la bulle se vendant toujours le même prix. Ces délégués, qui ont leur résidence dans les villes principales, envoient dans les villages et dans les campagnes un nombre d'exemplaires de la bulle de la Croisade, presque égal à celui des habitans; et de la seconde, ou de l'*indulto apostólico*, celui que l'expérience fait juger nécessaire. Le dépôt s'en fait dans chaque paroisse chez un homme qui sache lire et écrire, et qui ait quelque propriété qui puisse répondre de la valeur des bulles. A Madrid, ce sont ordinairement les marchands de papiers qui les vendent, le clergé voulant paraître tout-à-fait étranger à ce bénéfice, comme il l'est en effet. Au commencement de l'année, lorsque la bulle est arrivée, le curé annonce au prône qu'elle est déposée chez tel habitant et qu'on a trois semaines ou un mois, plus ou moins, pour s'en pourvoir; et, afin que personne ne puisse la refuser, sous prétexte ou à raison du défaut d'argent, on la délivre gratis.

Mais au bout de trois ou quatre mois le *buldero* fait connaître le terme de rigueur par lui-même ou par le curé; on s'acquitte, et l'*apoderado* encaisse.

J'étais à Pampelune, siége d'une vice-royauté,

lorsque la bulle y arriva de Madrid au commencement de 1827 (en février). Elle fut d'abord déposée dans l'église de San-Lorenzo, à la chapelle de San-Firmin (patron de Pampelune), où il fut dit à cette occasion beaucoup de messes. Le second dimanche de février, elle fut transportée de là à la cathédrale, en grande procession, accompagnée de toutes les autorités de la ville (avec leur costume de Crispin et leur chapeau à grandissime bord), précédées de leurs tambours et trompettes. A tout propos on fait sortir ces autorités en procession. C'est ainsi qu'occupant à des choses qui n'exigent aucune capacité les premiers magistrats, on finirait par en faire des êtres insignifians, s'ils ne l'étaient dès le commencement de leur carrière. Partout et toujours se voit le même plan d'abaisser, d'opprimer les hommes pour les rendre stupides et leur prendre ce qu'ils ont. Je reviens à la bulle.

La bulle est renouvelée tous les dix ans. Léon XII la prorogea pour cet espace de temps par son bref du 27 juillet 1824 (49). Sa Sainteté devait alors recevoir, une fois pour toutes, deux ou trois millions de piécettes ou francs, qu'elle ne manqua pas de faire demander par son nonce à Madrid; mais le roi d'Espagne, s'appuyant sur le malheur des temps, s'excusa de ne pouvoir payer. Pendant dix ans, qui ont commencé le 1er janvier 1826, le roi d'Espagne percevra donc le montant de la bulle sans en rien donner à Sa Sainteté, qui est ordinairement payée au moment de la prorogation. Et comme ce nouveau croisé a autre chose à faire qu'à aller allumer et soutenir la guerre contre les Infidèles, il gardera

ces fonds jusqu'à ce que se présente une occasion plus favorable de leur donner cette destination spéciale, que ne l'a été la guerre des Grecs contre les Turcs, et peut-être même qu'alors il y aura déjà quelque temps qu'ils ne seront plus dans ses caisses. C'est en Espagne qu'il faut voir comme la spécialité des fonds est respectée.

Quoi qu'il en soit, il peut d'abord paraître étonnant que l'usage de prendre la bulle de la Croisade soit devenu si général; mais on cesse d'en être surpris lorsqu'on connaît les moyens qu'on a employés pour l'établir. Les curés, prêtres et moines font une obligation de l'acheter à ceux qui veulent obtenir l'absolution ou le pardon de leurs péchés. Nous avons vu qu'il était presque impossible d'éviter de se confesser; il le serait bien plus encore d'éviter de se pourvoir dela bulle, et elle coûte si peu, que ce n'est pas la peine de s'y refuser. Pour les chefs de famille et les maîtres de maison, l'acquisition en est d'autant plus indispensable, qu'ils sont chargés de la prendre pour leurs enfans et domestiques. Les père et mère de trois ou quatre enfans, qui sont quelquefois à cent lieues de chez eux, la paient pour eux-mêmes et pour tous leurs enfans, comme pour tous leurs domestiques. Et, afin que personne ne puisse céder la sienne à un autre, ou usurper les grâces qui y sont attachées, le nom de celui pour qui elle est y est écrit lisiblement, conformément à ce que prescrit le texte.

D'ailleurs, exposés, comme nous le sommes, à mourir de mort subite par divers accidens, la bulle de la Croisade est nécessaire pour qu'on puisse donner

l'absolution et les sacremens à ceux qui n'ont pas eu le temps de se confesser, ou qui sont privés de la raison ou de la parole par une maladie imprévue, une attaque d'apoplexie, par exemple. Une digne personne que je connaissais à Madrid, vit un jour sa mère tomber dans cet état : selon la coutume, on courut aussitôt chercher un confesseur. La première chose qu'il fit fut de demander si la malade avait la bulle de la Croisade. Sa fille répondit qu'elle le croyait beaucoup (c'était le commencement de l'année), mais qu'elle n'en était pas sûre; et comme elle ne put la trouver, le prêtre lui dit qu'il fallait aussitôt en aller acheter une, parce qu'il ne pouvait, sans cela, lui donner l'absolution, ni par conséquent les sacremens (50).

Mais la dévotion des fidèles n'a pas besoin de contrainte pour accepter cette grâce; tous accourent avec ferveur pour se la procurer, et plusieurs renchérissent sur ce qu'on pourrait leur prescrire à cet égard. Les parens continuent pendant trois ou quatre ans à prendre la bulle de la Croisade pour leur père, leur mère, leur fils, décédés. J'ai vu des veuves la prendre encore douze ans après la mort de leurs maris, afin d'attirer sur eux les indulgences du Ciel et tirer plus facilement leur ame du purgatoire, ou, comme disent les Espagnols, leur *appliquer la bulle,* ce qui ne peut signifier (car on a de la peine à le comprendre) que faire un acte méritoire en leur nom. Au commencement de 1826, Ferdinand VII, prenant des bulles pour lui, pour ses père et mère et ses deux premières femmes, en ajouta deux autres à ce nombre, et demanda à quelqu'un qui se trouvait auprès de lui :

« *Pour qui crois-tu qu'elles sont?* » On ne put le deviner. « L'une est, dit-il, pour Vinuessa » (confesseur de Sa Majesté qui fut massacré dans les prisons de Madrid, par la populace, le 5 mai 1821); « et l'autre est « pour ce pauvre diable de Riégo qui est venu se faire « pendre comme un imbécile (*un tonto*). » Sa Majesté aurait peut-être aussi bien fait aux yeux de Dieu, et pour la satisfaction de cet imbécile, de lui faire grâce lorsqu'il fut condamné, car il est incontestable que ce ne fut que par ordre exprès du roi que Riégo sortit de Cadix pour rentrer dans l'intérieur de l'Espagne. C'est ainsi qu'à l'aide de certaines pratiques on croit pouvoir tout concilier, la vengeance cruelle et la charité chrétienne.

Le roi d'Espagne s'achetant des bulles à lui-même, ou lorsque tout l'argent qu'elles produisent doit rentrer dans ses mains, offre un simulacre qui peut produire un bon effet, et un exemple que Sa Majesté peut donner avec plus de satisfaction que les prêtres et les moines, sujets au même impôt, car ces Messieurs n'aiment guère à débourser : mais s'ils poussent à la bulle en faveur du roi, ils n'en sont pas précisément dupes, comme on pourrait le supposer, pour peu qu'on connaisse leur arithmétique; le roi, à son tour, leur laisse prendre la dîme, bien autrement productive. Il suffit de s'entendre. M. de Laborde, assez favorable au clergé d'Espagne, comme nous le verrons plus tard, dit cependant que *l'impôt des bulles de la Cruzada est fondé sur des puérilités, indignes d'une religion vraie et d'un gouvernement sage.*

Je suis obligé de rapporter encore ici quelques détails, puisque ces détails sont des faits positifs qui

aident à juger la nation espagnole dans son état actuel, et le clergé dans ses sollicitudes pour la conservation des anciennes coutumes.

VIATIQUE.

Il est de règle que, lorsqu'une personne a la fièvre pendant trois jours, le médecin avertisse les parens ou ses serviteurs de la nécessité de lui donner les sacremens. Instruits des dangers que courrait leur réputation et la liberté de leur profession, s'ils en agissaient autrement, les disciples d'Hippocrate n'ont ordinairement rien de plus pressé, en arrivant auprès d'un malade, que de donner ce conseil, au risque d'effrayer le patient et toute la famille; et les critiques ne manquent pas de dire, comme à leur louange, que la plupart font assez ce qu'il dépend d'eux pour justifier la précaution. Mais on est fait à cet usage. Dans les rues de Madrid et des autres grandes villes, on ne peut presque pas sortir sans rencontrer le viatique, que l'on porte de préférence la nuit, au flambeau, car alors la cérémonie se paie double. S'il se présente sur la route une voiture ou un équipage décent, le maître est obligé de mettre pied à terre, le prêtre y monte avec le ciboire, et le cocher et les laquais vont, nu-tête, le conduire à la maison du malade, devant laquelle ils l'attendent jusqu'à ce que la cérémonie soit finie, pour le ramener à l'église d'où il était sorti.

Le roi lui-même n'est pas exempt de l'obligation de céder ainsi sa voiture : il était même reçu, il y a peu d'années, que le prêtre qui figurait dans la cérémonie à laquelle on faisait ainsi participer Sa Majesté,

fût fait chanoine dans le courant de l'année, ce qui engageait les ecclésiastiques à épier la sortie du souverain. Je crois qu'on a maintenant remédié à l'abus de cette occurrence. Dans une procession qui a lieu dans chaque paroisse huit jours après Pâques, pour porter la communion aux malades, on prend la voiture et les laquais du plus riche personnage de la paroisse; le prêtre s'y place avec le saint-sacrement, et le maître le suit à pied. J'ai vu le duc de Médina-Cœli marcher ainsi après son plus bel équipage.

Dans tous les cas, au bruit de la clochette qui annonce le saint-sacrement, ou à la vue du cortége, éclairé d'un nombre infini de cierges, lorsque le malade appartient à une famille riche, on se prosterne dans les rues, dans l'intérieur des maisons, dans les assemblées, dans les académies: au théâtre, le premier qui se trouve à portée avertit que *La Majesté* passe (*La Majestad; Su Majestad*, se dit ordinairement du roi): aussitôt acteurs et spectateurs tombent à genoux, ce qui, dans certaines circonstances et sous certains costumes, donne lieu à des situations bien remarquables. Les postes devant lesquels on passe prennent les armes et fournissent un détachement qui accompagne, *nu-tête*, jusqu'à l'église. Si l'on rencontre des troupes en marche, leur musique concourt avec elles à la cérémonie religieuse.

### ANGELUS.

Lorsqu'à l'entrée de la nuit, l'*Angelus* sonne, tout le monde s'arrête sur les promenades, les conversations sont interrompues, on se découvre, on prie, on fait le signe de la croix et on continue.

Beaucoup d'Espagnols ne sortent guère de chez eux sans faire des signes de croix, 1° sur le front, pour être délivrés des mauvaises pensées; 2° sur la bouche, pour être préservés des mauvaises paroles; et 3° sur la poitrine, pour empêcher les mauvaises actions et les mauvais désirs. Le catéchisme le conseille aussi au lever et au coucher, etc., toutes les fois que l'on entreprend un travail quelconque, afin, dit-il, de nous délivrer de nos ennemis qui nous poursuivent en tout temps et en tout lieu. Ces ennemis sont le démon, le monde et la chair, que Jésus-Christ a vaincus en mourant sur la croix.

### ROSAIRES.

A toute heure la religion offre quelque secours plus ou moins nécessaire pour en écarter le danger. A l'entrée de la nuit, on voit circuler dans les rues, surtout dans les villes de l'Andalousie, des rosaires, petites processions où l'on chante des hymnes à l'honneur de la Vierge, etc. Un moine, une croix, une image, quatre ou huit fallots portés chacun au bout d'une perche, et un basson, forment ordinairement le groupe; mais on y joint quelquefois des violons, des flûtes, des serpens, etc.; en sorte qu'il y a des rosaires très brillans. Pendant leur marche, deux hommes avec un tronc et un fallot demandent des deux côtés de la rue l'aumône pour le rosaire du saint ou de la sainte de l'église à laquelle ils appartiennent. On s'arrête devant les maisons où l'on réclame une prière; on y chante avec accompagnement, on s'agenouille, on prie moyennant une légère rétribution. En Andalousie, les rosaires, favo-

risés par le climat, font leur tournée tous les soirs. Du balcon où je me plaçais pour prendre le frais, j'en voyais passer trois ou quatre qui se tenaient chacun dans leurs limites respectives, sans se croiser. Dans ce pays, où la beauté du ciel prête aux élans de l'ame, le peuple est plus ami des démonstrations, et par conséquent des cérémonies. Dans les églises, des images et des statues de la Vierge et des saints, de grandeur naturelle, y sont ornées avec un luxe qui rappelle toute la superstition de l'idolâtrie. Les jours de fête, on les promène avec une pompe extraordinaire sur des autels portatifs où le peuple semble croire qu'elles vont s'animer à chaque pas. Dans un grand nombre de rues, et sur beaucoup de places publiques, sont ménagées, dans l'épaisseur des murs, des niches qui reçoivent des statues ou des images quelquefois entourées et chargées d'*ex-votos*, et devant lesquelles brûlent nuit et jour des lampes symboliques. Le passant de toutes les classes se découvre, se signe, s'agenouille quelquefois, et dépose dans le tronc l'aumône expiatoire de ses fautes, ou destinée à rendre les saints propices.

En voyant la constance avec laquelle on entretient l'habitude des rosaires, auxquels on joint souvent le luxe d'une musique mondaine, on croirait que les prêtres ont voulu substituer ce spectacle religieux ambulant aux spectacles dramatiques, contre lesquels ils prêchent sans cesse; ou remplir à leur manière le temps le plus difficile à passer, et pendant lequel on oublie trop généralement sans doute les exercices pieux de la journée.

PROCESSIONS.

Les processions peuvent occuper avec le même avantage. Elles sont fréquentes et nombreuses en Espagne. Les personnes les plus distinguées par leur naissance, leur fortune et leurs emplois, sont obligées d'y assister. Pendant le Jubilé, nous avons vu tous les corps administratifs et militaires, depuis le roi, sa maison et ses ministres, jusqu'aux derniers de l'État, faire pendant huit jours des stations dans un certain nombre d'églises qu'ils visitaient en ordre. Tout Madrid, y compris la garde royale, était organisé en processions. Les Suisses, accoutumés à entendre la messe tous les dimanches, firent comme les autres troupes leurs stations en corps, quoique la plupart d'entre eux fussent protestans. A chaque pas on était arrêté dans les rues par ces réunions de fidèles que l'on s'efforçait de rendre plus fidèles encore. Je dois dire que je n'ai jamais rien vu qui fît moins penser à la religion : il était trop facile de voir le but où l'on tendait. Parmi les personnes qui figuraient régulièrement dans ces longues files de désœuvrés, il en était bien peu que le simple bon sens ne mît dans la confidence, à commencer par les prêtres. J'ai connu beaucoup d'Espagnols qui ne faisaient que gémir de la rigueur avec laquelle on exigeait d'eux tout ce qui pouvait entretenir et assurer les calamités de leur patrie. Un homme qui a des intentions droites, et qui ne veut se maintenir aux dépens de personne, est à chaque instant bien péniblement affecté dans ce pays.

### FRÈRES QUÊTEURS.

Des moines, bien capables de travailler, rôdent de toutes parts avec une besace sur l'épaule, demandant l'aumône au nom de leurs couvens, et donnant ainsi l'exemple de la mendicité, qu'on est parvenu à accréditer ou à nationaliser en Espagne, et non sans intention, car on savait bien qu'avec le système qu'on suit, bien des personnes devaient être réduites à cet expédient. J'étais logé à Xérez de la Frontéra chez un *labrador* (entrepreneur dont les capitaux sont employés à faire exploiter les terres des autres) qui avait un frère enfermé dans Cadix avec les troupes constitutionnelles, dans lesquelles il était officier. Le frère capucin et autres, habitués à venir quêter chaque semaine à jour fixe, ne manquaient jamais de composer sur cette culpabilité leur maintien, qui était si loin d'être celui de l'humilité. Ce n'était pas une aumône qu'ils venaient demander, c'était un droit qu'ils venaient exiger impérieusement, laissant comprendre qu'on devait s'estimer heureux d'acheter à ce prix le repos, lorsqu'on avait tant encouru l'improbation ou la haine du peuple, qu'il dépendait d'eux de faire éclater d'une manière si terrible.

### IMAGES QU'ON PORTE DANS LES RUES ET DANS LES MAISONS POUR LES FAIRE BAISER.

Chaque couvent a au moins un frère qui va plusieurs fois la semaine, sinon tous les jours, courir la ville pour faire baiser une image dans les places et les marchés, dans les boutiques et dans les mai-

sons, où l'on se garderait bien de leur refuser l'entrée. L'un a une image de la Vierge, l'autre un Enfant Jésus en cire orné de rubans et de fleurs, qu'il porte en triomphe et qu'il abrite sous verre et sous sa robe de laine si le temps paraît devoir l'endommager. On vient d'embrasser l'image des capucins, celle des carmes se présente, puis celle des franciscains, etc.: il faut les baiser toutes, et donner une aumône, si l'on ne veut s'exposer à perdre sa réputation de chrétien. Il me semble voir encore une gros frère carme qui passait tous les jours devant ma fenêtre à Pampelune, avec un triple menton couvert de tabac, ayant sous le bras une petite image encadrée en cuivre; il s'arrêtait devant les boutiques de tailleur, de cordonnier, donnait son image à un des ouvriers sédentaires, puis tirait sa boîte, offrait du tabac sans s'occuper du reste; son image, qu'il avait donnée à droite, cheminait et lui revenait à gauche, après avoir passé de main en main et de bouche en bouche, accompagnée de quelques sous. Il allait à l'autre porte faire la même offre salutaire, et quelquefois sur la place du marché se procurer ainsi des choux, des raves, des pommes-de-terre, quelques poissons. Certes, il faudrait être d'un naturel bien intraitable, pour ne pas accueillir amicalement ou avec douceur un homme qui présente une distraction si innocente en elle-même. S'il me l'eût offerte avec la simplicité qu'il y mettait, je l'eusse acceptée comme un autre; mais en réfléchissant au système auquel ces habitudes se rattachent, il devient bien difficile d'être aussi indulgent.

QUÊTES FAITES PAR DES CONFRÉRIES.

A Pampelune on fait la quête avec un expédient que je n'avais pas vu employer encore. Un étudiant, avec son manteau noir et son chapeau militaire, s'arrêta devant un ferblantier qui demeurait vis-à-vis chez moi, et lui présenta un grand saint-sacrement que l'autre lui rendit aussitôt : je crus qu'il s'agissait de le raccommoder. Mais l'*estudiante* entra dans d'autres maisons, suivi d'un homme qui portait un tronc. Je vis qu'il faisait baiser à chacun le saint-sacrement, et que l'assistant recevait l'aumône. J'ai appris plus tard qu'au milieu de ce soleil, on avait encadré, à la place d'hostie, quelques petits os qui étaient des reliques de *la Virgen de los dolores :* je les vis dans la maison où j'étais logé. Tous les samedis on faisait cette quête dans Pampelune pour dire des messes à la chapelle de Notre-Dame-des-Douleurs, dans l'église de San Laurenzo; et lorsque je demandais pour qui on disait ces messes, après un moment d'hésitation on me répondit que c'était pour ceux qui *donnaient de l'argent.*

Lorsqu'on doit exécuter un coupable, ce qu'on n'a que trop occasion de voir à Madrid, on entend dès le matin demander dans les rues avec une clochette de quoi dire des messes pour le salut de l'ame du malheureux qu'on va *sentenciar*. Si tous ces membres de la confrérie de paix et de charité (*paz y caridad*), qui sont ordinairement deux à deux, s'occupaient à travailler pendant cette journée, ils gagneraient assurément bien plus qu'ils ne ramassent; et, puisqu'il faut toujours *payer* pour qu'on dise des

messes, ils pourraient en faire dire un bien plus grand nombre. Mais cette idée n'a jamais pu supporter la comparaison dans leur esprit avec celle de demander l'aumône. On peut en dire autant de ces notables qui se placent à la porte des églises certains jours, avec un bureau sur lequel se trouve une ame du purgatoire, petite statue féminine, couverte de longs cheveux qui ne paraissent en aucune manière avoir souffert du voisinage du feu, quoiqu'elle soit entourée de flammes jusqu'à la ceinture. Au portail est suspendu l'écriteau accoutumé : *Hoy se sacca animas*, aujourd'hui on tire les ames du purgatoire; et les deux ou trois plats en fer-blanc, auprès desquels se succèdent ces nombreux commissaires, restent trop souvent vides jusqu'à la fin du jour et de *la funcion*. Il serait bien à désirer qu'on pût faire disparaître des cérémonies augustes de la religion ces idées d'argent qu'on y accole sans cesse.

Je me suis quelquefois arrêté aux coins des rues et aux portes des églises, pour lire l'annonce de fêtes religieuses qu'il devait y avoir dans telle ou telle église, avec sermon, bénédiction, musique vocale et instrumentale; j'étais édifié de cette pompe, lorsque je découvris au bas de la page ces paroles trop explicatives de l'énigme : *Se ha de tener la bula de la Cruzada*, il faut avoir la bulle de la Croisade; comme si tout ce qu'on venait de lire n'eût dû rien valoir sans cette condition. C'était le prix des places.

### ENTRÉE DANS LES MAISONS.

En entrant dans une maison où on ne rencontre personne, il est d'usage de crier *Deo gratias*, pour

appeler quelqu'un. Au premier qui se présente, on adresse le salut d'*ave Maria purissima*, je vous salue, Marie très pure ; et l'hôte répond : *Sin peccado concebida*, elle a été conçue sans péché. Ce dogme de l'immaculée conception de la Vierge est une profession de foi de rigueur dans la plupart des actes publics en Espagne, surtout depuis que ce royaume fut placé par Charles III sous la protection spéciale de la Vierge dans le mystère de la Conception. Dans tous les diplômes que délivrent les universités pour constater les différens grades, il est déclaré que le docteur ou le titulaire reconnaît ce mystère et est prêt à le défendre. A plus forte raison est-il nécessaire d'être chrétien. Cette qualité est indispensable pour être admis dans tous les établissemens publics où l'on doit être enregistré, aux malades eux-mêmes pour être reçus dans les hôpitaux. En Andalousie, le *sin peccado concebida* se trouve écrit dans tous les lieux où les autorités se réunissent, et plus que dans tout le reste de l'Espagne, au dessus de la porte d'entrée des maisons. Il est désagréable de voir en même temps, avant d'en franchir le seuil, toutes les précautions trop fondées que l'on prend contre l'introduction des voleurs : au milieu de la porte est pratiqué un guichet grillé en fer, qu'on n'ouvre qu'avec une extrême prudence. Les fenêtres sont toutes garnies de grosses barres de fer sans lesquelles personne ne se croirait en sûreté chez soi. A Cadix, à Grenade, on les a jugées nécessaires jusqu'au second, au troisième et même au quatrième étage. Cette manière de se fermer peut, autant que de longs commentaires, faire apprécier la législation du pays,

le sort des habitans, leurs mœurs et coutumes, et jusqu'à quel point les gendarmes doivent entrer comme élément dans les sociétés où l'on n'a pas craint de fortifier la proportion de quelques autres principes (51).

VÉNÉRATION POUR LES MOINES, AGENOUILLEMENT DEVANT LES ÉVÊQUES.

Les enfans courent après les moines dans les rues, pour leur baiser la main ou la robe et en recevoir la bénédiction. Lorsqu'un évêque passe, ils y courent encore avec bien plus d'avidité, et ils ne sont pas les seuls. En lui baisant la main, on se met à genoux, et quelquefois c'est à distance qu'on se prosterne. Ce ne fut pas sans une grande surprise que je vis la première fois des Espagnols se mettre ainsi à genoux au milieu de la rue devant un évêque qu'ils rencontraient à l'improviste, ou à côté duquel ils passaient : c'était à Santa-Maria, lorsque le roi venait de débarquer de Cadix, où il avait publié la veille une amnistie générale, et la promesse d'institutions capables d'assurer le bonheur de ses sujets, ce qu'il s'empressa de rétracter en posant le pied sur le rivage. Le peuple espagnol ne manque de soumission ni à l'autorité religieuse, ni à l'autorité royale; pourquoi donc est-il encore si loin de la prospérité ? C'est que, pour être heureux, il ne suffit pas à un peuple d'être obéissant; il faut encore qu'on sache et qu'on veuille lui commander dans ses intérêts. Or, qu'a fait pour le peuple espagnol l'autorité souveraine, qu'a fait le sacerdoce depuis cette époque mémorable qui devait être celle d'une existence nouvelle pour cette nation ? A Pampelune,

j'ai vu des serviles se prosterner devant l'évêque qui passait en voiture pour aller se promener (52).

ENTREMISE ET PRÉPONDÉRANCE DE LA RELIGION OU DES PRÊTRES DANS PRESQUE TOUTES LES AFFAIRES IMPORTANTES.

Aux séances de l'Académie royale d'histoire de Madrid, auxquelles j'ai eu souvent l'honneur d'assister, le président avait devant lui, sur son bureau, une prière écrite sur un grand parchemin, qu'il devait lire ou réciter au commencement de chacune de ces réunions. Mais il se trouvait toujours des prêtres pour l'assister. Le plus âgé commençait par le signe de la croix, et l'oraison, que les autres académiciens disaient avec lui pour sanctifier l'œuvre. A la fin, on se levait, le moine priait de nouveau, et le signe de la croix concluait les travaux.

Si les prêtres sont peu nombreux dans les administrations honorifiques ou parmi les autorités civiles ou municipales, on les rencontre en certain nombre dans tous les emplois lucratifs qui peuvent de quelque manière se rattacher à leurs attributions, ou leur fournir l'occasion de réprimer l'intelligence. Dans les hôpitaux et hospices civils, on trouve presque toujours des chefs religieux, installés comme si l'établissement eût été fait pour eux. Le bibliothécaire en chef de la bibliothèque de Madrid est un prêtre, qui est aussi chef du cabinet des médailles, sans préjudice d'autres titres non moins importans. Là, il a sous ses ordres un certain nombre d'ecclésiastiques qui veillent, comme on le pense bien, à ce que des livres qui ne leur sont pas favorables ne soient pas lus par le public. A l'Académie d'histoire

dont j'ai parlé, il y avait une place de bibliothécaire qui donnait un vaste logement et sans doute de forts honoraires; elle était occupée par un prêtre. Dans presque tous les corps enseignans, sans même y comprendre les jésuites qui sont dans un état si prospère à Madrid, ce sont toujours des prêtres qui donnent l'instruction. A Pampelune, il faut que ce soit toujours un abbé ou supérieur de couvent qui préside la junte supérieure ou le conseil administratif du royaume de Navarre (53)!

Avec la religion, ils se sont glissés partout : lorsqu'on lève la main droite pour faire serment en Espagne, il faut que le pouce et l'indicateur fassent une croix. Lorsque les chefs militaires vont prendre les ordres de leurs supérieurs ou ceux du roi, on ne dit pas qu'ils vont prendre le mot d'ordre, mais qu'ils vont prendre le saint, *tomar el santo*, car dans les deux mots qu'on donne pour signe de ralliement, il doit toujours y avoir un nom de saint, bien étonné sans doute du haut du céleste séjour de se voir figurer dans ces sortes d'affaires.

Lorsque toute la cour est réunie au palais les dimanches et fêtes, en attendant que la famille royale daigne se montrer, un évêque ou archevêque vient circuler parmi les dignitaires, bien par hasard sans doute, mais sans y manquer presque jamais, et recueillir les preuves de leur soumission, qu'ils pourraient peut-être perdre l'habitude d'accorder au sacerdoce, ce qui ne doit jamais arriver. J'ai vu souvent le confesseur de la reine (Amelie de Saxe), qui était évêque ou archevêque, venir ainsi dans la salle du trône avec tous les dehors de l'humilité, parmi les

premiers fonctionnaires, les maréchaux de camp, les lieutenans-généraux, etc., qui couraient à l'envi lui prendre la main et la baiser le plus humblement possible.

Enfin l'unique journal qui existe dans la capitale des Espagnes, *la Gaceta de Madrid,* est rédigé par un prêtre, dont le maintien annonce bien que lui seul (ou quelqu'un des siens) est digne de remplir des fonctions aussi importantes, puisqu'elles donnent le moyen de diriger l'opinion publique, que tout autre écrivain étranger au sacerdoce ne manquerait pas de corrompre; car ceux du monde sont tous des hommes dangereux, sans foi ni loi, et au moins indignes de parler de tout ce qui a trait aux intérêts de l'Etat. Aussi *les mauvaises doctrines* ne sont-elles nulle part aussi soigneusement écartées. Le discours que le roi de France prononça à l'ouverture des chambres, le 12 décembre 1826, ne put recevoir, dans cette feuille, les honneurs de la traduction; on n'en donna qu'une analyse, car il était probablement séditieux et contre la religion; on *copia* seulement le passage dans lequel Sa Majesté parlait de la nécessité de faire cesser le scandale qu'offrait la licence de la presse, dont les prêtres espagnols croient bien avoir démontré que la liberté est le plus grand fléau des royaumes et des empires. En janvier 1827, lorsque l'Angleterre signifiait à l'Espagne son *ultimatum* à la suite de l'agression contre le Portugal, le roi d'Espagne fut près de changer deux ou trois de ses ministres, et le *rédacteur de la Gazette :* quelle concession!!

Ne négligeant aucune occasion de raffermir leur pouvoir, surtout lorsqu'ils le croient menacé, au

milieu de l'agitation de l'époque dont je viens de parler, lorsque l'Europe frémissait en voyant la guerre civile allumée sur le territoire du Portugal, où les troupes anglaises débarquaient déjà, les moines et les prêtres publiaient, dans la *Gazette de Madrid* (du 26 décembre), des ordres sévères, arrachés à Ferdinand, pour obliger le peuple à payer plus exactement la dîme, sous peine d'excommunication, d'amendes, dont une part devait être payée aux dénonciateurs de la fraude, l'autre au juge qui aurait condamné le coupable, menaçant surtout de prise de corps, de coups de bâton en place publique, et d'exil (54). « Odieuse superstition! de quelque dégui-
« sement que tu te couvres, idole, saint, Vierge,
« prophète, croissant ou croix, quel que soit le sym-
« bole que tu veuilles offrir à l'adoration du monde,
« tu n'es un trésor que pour le prêtre, et la ruine
« du reste des hommes. Qui pourra séparer de l'or
« du vrai culte ton alliage impur qui le souille sans
« cesse? (LORD BYRON.) »

ASCENDANT DES PRÊTRES SUR L'ESPRIT PUBLIC, ET LEURS INTÉRÊTS GARANTIS PAR LES MÊMES MESURES.

Ce qui assure la domination du clergé en Espagne offre donc en même temps l'avantage de lui garantir ses intérêts ou de faciliter la rentrée de ses revenus fixes et casuels. On a dit que le malheur rendait superstitieux; les ministres des autels n'auront pas manqué de sentir que, toutes choses égales d'ailleurs, il vaut mieux pour eux avoir affaire à un peuple pauvre qu'à un peuple riche; car, indépendamment des lumières qu'elles procurent, les riches-

ses donnent ou augmentent le sentiment qu'on a de ses propres forces, et peuvent conduire à secouer un joug que le pauvre porte avec docilité, ou même sans s'en apercevoir. Les riches regardant ordinairement les prêtres comme au dessous d'eux, tandis que le peuple les voit dans un rang élevé, il doit être plus agréable et plus facile aux apôtres de la religion d'agir sur des masses, à l'égard desquelles leur position leur donne déjà de l'avantage, d'autant plus que l'état malheureux des pauvres sur la terre les dispose à entendre parler du ciel, ou que ce qu'ils souffrent sans l'avoir mérité leur fait comprendre qu'ils pourraient bien être destinés à souffrir davantage, pour peu qu'il y eût de leur faute. La religion ne réussissant jamais mieux que lorsqu'elle s'adresse à des malheureux, un moyen de préparer le peuple à devenir religieux est donc de l'appauvrir avec adresse. Pour que la prédication opère, il faut, non seulement que le prédicateur ait (ce qui s'accorde de reste avec ses goûts d'orateur, d'homme et de célibataire), mais encore que l'auditoire n'ait pas; et s'il est possible d'ôter, du même tour de main, de l'un pour donner à l'autre, c'est une manière si efficace de travailler à affermir la foi, qu'il semble qu'on ne doit jamais la négliger. Or, on peut s'en reposer, pour réduire cette théorie en pratique, sur les hommes qui sont chargés de la maintenir et de la propager.

Quoique les prêtres soient en très grand nombre en Espagne, ils ne peuvent pas toujours suffire à dire le nombre de messes que la piété leur demande et leur paie. Tel est l'effet inévitable, et qu'ils se

garderont bien de prévenir, de toutes leurs autres pratiques, ou de l'ensemble de leurs occupations. Les messes se paient une piécette et demie (un franc et demi); et, comme ils ne peuvent en dire qu'un certain nombre chaque jour, ils sont obligés, lorsqu'on leur en commande davantage, de se borner, la disant pour l'un, à y intercaller une ou plusieurs prières pour d'autres, ce qui s'appelle appliquer la messe (*applicar la missa*), ou dire des messes d'application (*missas de applicacion*); en sorte qu'il arrive souvent qu'une messe leur est payée à la fois par huit ou dix personnes, ce qui la rend très productive et peut en élever le prix à douze ou quinze francs.

A Pampelune, comme dans beaucoup d'autres contrées d'Espagne, on était autrefois dans l'usage d'enterrer les morts dans les églises. Cette coutume s'est perdue depuis la révolution de France, ou depuis que la chimie en a fait mieux sentir les inconvéniens; mais il en est resté pour les prêtres ce qui leur était le plus avantageux. Chaque famille conserve dans les églises la tombe qu'elle y avait, et quoiqu'on n'y ait pas enterré depuis l'époque dont je viens de parler, tous les dimanches et fêtes elle apporte sur cette tombe un ou plusieurs cierges, selon qu'il y a plus ou moins long-temps depuis le décès du dernier parent, et un pain de deux livres renfermé dans une petite corbeille. Au commencement de la grand'messe, chacun allume ces petits cierges; un prêtre, en habits somptueux, parcourt l'église pendant que son collègue officie à l'autel, dit sur chaque tombe une prière pour *appliquer la*

*messe* au défunt, reçoit une offrande de quelques sous, et poursuit ainsi jusqu'à ce qu'il ait rempli les intentions de tous les parens ou serviteurs qui se sont réunis à cette cérémonie solennelle. A la fin de la messe, tous ces pains sont portés à la sacristie.

Le jour des morts devait être un jour de fête pour ceux qui ont su amener les vivans à contribuer tous les dimanches sur les tombes, et le tribut devait être en proportion de la solennité. Élevé dans un pays chrétien, je n'avais pourtant jamais entendu parler des offices de ce jour que comme d'une commémoration, d'un exercice de piété en faveur des parens, des amis qu'on a perdus, cérémonie touchante qui parle tant à l'ame, et à laquelle l'aspect de la nature concourt si puissamment dans nos climats en lui prêtant son deuil.

..... C'est vers ce temps où tout rentre au cercueil,
Que la Religion prend un habit de deuil;
Elle en est plus auguste, et sa grandeur divine
Croît encore à l'aspect de ce monde en ruine.

Tous les hommes supérieurs, familiers avec le langage pompeux de la poésie, ont consacré dans leurs vers un hommage édifiant à la grandeur que la religion déploie dans ce jour mémorable (55).

Il appartenait au clergé espagnol d'en faire un jour de spéculation.

Si on eût apporté du pain en plus grande quantité que de coutume dans les églises, il aurait pu se gâter entre les mains de ceux qui devaient le recueillir.

Au lieu de pain, c'est du blé qu'on vient apporter en offrande : la quantité est ordinairement d'un *robo*, mesure qui contient soixante-deux livres de douze onces. Cette mesure est placée sur la tombe, et au lieu d'un cierge ordinaire, on élève, au milieu de la caisse qui le contient, un grand cierge, gros comme le bras, qui coûte ordinairement de treize à quatorze francs. Ce cierge est allumé pendant les cérémonies du 1er novembre, et rallumé pendant celles du 2. On voit, ces deux jours, s'élever dans l'intérieur de toutes les églises de Pampelune (et dans celles d'autres villes, sans doute), cette espèce de forêt de cire, au milieu de laquelle les parens, en deuil, sont agenouillés.

Lorsque cette exposition se fait dans la cathédrale, le blé et le cierge qu'on y apporte appartiennent, le soir du 1er novembre, à l'église; et le lendemain, qui est le jour principal, il faut en remettre autant si on veut continuer, comme on le doit, à remplir ce devoir pieux; la nouvelle mesure et le nouveau cierge sont encore recueillis, le soir, au profit du temple et de ses desservans. Cette dépense considérable est cause qu'il n'y a que les personnes les plus riches qui aillent à la cathédrale se rendre Dieu propice, ou faire sortir du purgatoire l'ame des défunts : car, selon la croyance vulgaire en Espagne, c'est ce jour-là que les ames passent en masse du purgatoire au ciel. Les gens d'une médiocre fortune ou d'une honnête aisance vont dans les autres églises; là, on leur fournit le blé et le cierge : on allume celui-ci aux cérémonies de la veille et du jour des morts, et on paie, pour tous frais, pour ces deux jours, onze réaux

d'argent (*onze reales de plata*), qui font vingt-deux réaux de vellon, c'est-à-dire cinq piécettes et demie, ou à peu près six francs. A en juger par le nombre de cierges, qui ne peut tromper, il est évident que certaines églises font beaucoup de profits. En outre, ce jour-là, chaque prêtre peut ou doit dire trois messes.

D'une assiduité scrupuleuse à entendre la messe, les Espagnols s'occupent si peu des vêpres, que la plupart ne savent peut-être pas si on les dit. De mauvais esprits ne peuvent-ils pas penser que les prêtres en sont venus à recommander la fréquentation de l'une de ces cérémonies, et à laisser presque oublier l'autre, parce que les vêpres ne se paient pas? Si cette supposition paraît inadmissible, pourquoi y a-t-il, sous ce rapport, une si grande différence entre l'Espagne et la France?

### ENTERREMENS.

Au temps où nous vivons, les enterremens sont devenus si coûteux, qu'on en supporterait difficilement les frais, si pareille cérémonie devait se renouveler plusieurs fois pour chacun de nous; mais comme on en est quitte à la première, les héritiers prennent patience. Toutefois, messieurs les moines ont encore trouvé moyen de lever un autre impôt sur ceux qui quittent la vie. Il en résulte chaque année une somme de contribution indirecte qui n'est pas à dédaigner dans un royaume de dix millions d'ames. Tous les Espagnols en danger de mourir doivent être revêtus, avant le trépas, et pour

recevoir les sacremens, s'il est possible, de l'habit de franciscain. Comme on les porte en terre avec cet habit dans une bière découverte, on conçoit qu'un étranger, arrivé depuis peu de temps à Madrid, pût être étonné de rencontrer des pères de cet ordre dans les rues, lorsque ce qu'il regardait comme une épidémie attachée à ce corps venait d'en faire périr un si grand nombre. Cet habit est fourni par les franciscains dans les villes où il y en a; c'est pour eux une manière profitable de se défaire de leurs vieilles robes, car on tient beaucoup à ce qu'elles aient servi, surtout à des pères renommés par leur piété. Mais comme il est impossible que la dépouille de ces religieux suffise aux nombreuses demandes, ils vendent le plus souvent l'habit (*el habito*) tout neuf, auquel ils ne manquent jamais de joindre le cordon. Les Espagnols de la classe inférieure aiment assez à se pourvoir de ce dernier vêtement; *los habitos* de Madrid ont beaucoup de réputation, même dans les provinces éloignées. Si on a un parent ou un ami dans cette ville, on le prie de faire cette emplette et de l'expédier par les commissionnaires (*los arrieros ó los ordinarios*), qui vont tous les mois ou plus souvent dans la capitale. On s'adresse pour cette acquisition au couvent de San-Francisco, remarquable parmi ses édifices pour sa masse et sa solidité : on trouve là un *hermano de la confradia de San-Francisco*, chargé d'en faire le débit : car les moines ne s'en mêlent pas. Ce membre de la confrérie est un commissaire de cette société, renouvelé tous les ans ou plus souvent, pour remplir cet office de charité, dont il rend compte ensuite au

supérieur du couvent. Les robes sont fournies par le couvent, et c'est au couvent que se verse immédiatement le montant de leur débit. *El habito* coûte ordinairement *cuatro ducados* (quatre ducats, qui font onze piécettes, à peu près onze francs et demi), c'est-à-dire au moins un tiers de plus qu'il ne vaut, puisque c'est de l'étoffe la plus grossière. Les amis de la capitale en font quelquefois cadeau à ceux qui habitent la province. Tel Asturien qui exerce à Madrid la profession la plus pénible, en régale (*regalar*, en espagnol, signifie faire *cadeau*) sa femme restée au pays, comme les épouses de nos Auvergnats. A l'arrivée de cette marque de souvenir, on ouvre avec d'autant plus d'émotion le paquet d'une forme bien connue, que, indépendamment de l'usage auquel il est destiné, et dont l'idée peut faire impression, l'habit est béni et doué de la vertu de préserver de beaucoup de malheurs. C'est pour cela qu'on le place soigneusement dans son coffre, d'où on le tire quelquefois pour le céder à des parens ou à des voisins qui ont perdu quelqu'un de leur famille, assuré qu'ils ne mettront aucun retard à en faire venir un autre pour le remplacer. A Madrid, on a établi, dans ce dernier temps, un magasin de cercueils, et un autre de l'étoffe grise destinée à faire la robe de sépulture des morts. Mais, outre que ce magasin peut appartenir aux franciscains, on peut être assuré que long-temps encore le peuple aimera mieux tirer du couvent l'habit, dont l'étoffe est ce qu'il regarde le moins. A Pampelune, où j'ai demeuré quelque temps, l'habit de saint François obtient généralement la préférence pour les sépultures; cependant

on prend aussi celui d'autres ordres pour en revêtir les morts, tels que celui des dominicains, des augustins, des carmes; assez souvent même on ne se sert que d'un linceul. Dans ce royaume, les femmes sont enterrées ordinairement avec l'habit des religieuses carmélites.

J'omets de parler de plusieurs péchés, de plusieurs cas de conscience qui peuvent se racheter par des sommes versées entre les mains du clergé espagnol, qui fait, par ce moyen, venir de Rome la permission d'épouser sa cousine, sa nièce, sa belle-sœur, etc. (56); qui autorise à se marier par procuration ou dans sa chambre, etc. J'en viens de suite à la perception du *droit divin,* qui concourt si puissamment à maintenir le peuple et le clergé dans leur situation actuelle, si prospère pour l'un, si misérable pour l'autre : j'ai donné une idée de la rigueur des lois qui ordonnent le paiement de cet impôt (*voyez* la note 54); je dois dire de quelle manière on procède à son recouvrement.

### PERCEPTION DE LA DÎME.

Conformément au cinquième *commandement de l'Église*, qui ordonne, en Espagne, de *payer les dîmes et prémices à l'église de Dieu*, on paie la dîme du grain de toute espèce, du vin et de l'huile, ce qui constitue la dîme générale. Pour la recueillir, il se réunit ordinairement trois personnes, qui sont le chargé de pouvoir du curé (*el apoderado del cura*), celui du haut clergé (*el apoderado del prestamero*), et un moine mendiant (*un frayle*). Ces trois commissaires, réunis à jour convenu, se transpor-

tent sur les aires ou dans les greniers de chaque paysan des villages, extraient la dixième partie du grain qu'il a récolté, et l'envoient à un magasin qu'ils ont en commun.

La dîme du vin se perçoit en vendange, *en ramo,* de dix charges une; celle de l'huile, en fruit.

Lorsque tout le grain est ainsi réuni, ils le partagent entre eux. Le curé a ordinairement de trois parties une, et l'*apoderado del prestamero* deux, si le couvent ou les couvens n'ont pas de droits à exercer. Lors même qu'ils en ont, la part qui leur revient est presque toujours une fraction assez faible. Dans tous les cas, le *frayle* ne manque pas de se réunir aux deux autres percepteurs, sachant bien que dans ces répartitions la piété des fidèles ou la fraternité des deux collaborateurs, ne le laissera pas rentrer au logis les mains vides : on peut être tranquille sur son compte, il n'est pas toujours le plus mal partagé.

Le curé est sur les lieux à portée de tirer parti de ce qui lui est échu ; le moine ne demeure pas loin non plus. L'*apoderado del prestamero* qui vient quelquefois d'une ville assez éloignée, quoique la plus voisine, aurait beaucoup de difficultés à y faire transporter son lot. Il se détermine à le vendre dans l'endroit même, ce qu'il fait à un prix au dessous du cours, et partant favorable aux pauvres. D'autres fois le blé, cédé à l'époque de la récolte, ne se paie que six ou huit mois plus tard et ce qu'il vaut alors.

Le roi prend les deux neuvièmes sur toutes les dîmes ecclésiastiques. Cet impôt, que l'on nomme *las tercias reales,* se perçoit en nature. Il produit à

peine 1,500,000 livres tournois, parce qu'on s'en rapporte aux déclarations *souvent infidèles* des bureaux ecclésiastiques. (DE LABORDE.)

Le curé reçoit en outre du bois ou du charbon, dont les habitans du village réunis lui apportent sa provision, si le pays le permet; aussi bien qu'à l'alcade, au chirurgien et au médecin, s'il y en a, puisqu'ils soignent les habitans des petites villes et des villages par contrat. Mais le curé perçoit, comme un droit, *les prémices*, qui sont une certaine quantité d'œufs, de légumes, de pommes-de-terre, de châtaignes, de menus grains, etc., et prend la dîme des veaux, des agneaux et des cochons, jeunes élèves qu'il met entre les mains d'un guide en possession de sa confiance, ou qu'il vend, si ceux qui lui doivent ce tribut n'aiment mieux le racheter.

Ainsi, pour en revenir aux copartageans du curé, « l'impôt des dîmes, si pesant pour le peuple, se « dissipe en bénéfices simples, en prébendes, en « pensions de cavaliers laïques; les monastères, les « commanderies, les seigneurs, prennent leur part « de ces richesses, et les pasteurs seuls ne profitent « pas des toisons enlevées à leurs troupeaux. » (SALVANDY, *Alonzo*, livre XX.)

On conçoit comment les curés de campagne, voyant d'un œil d'envie le haut clergé, les moines, etc., venir partager avec eux ce qui provient de leurs paroissiens, avaient, pour la plupart, accueilli favorablement le système constitutionnel qui réduisait la dîme de moitié, et leur promettait des avantages fondés sur la justice: car si j'ai dit que le curé avait la troisième partie du produit total de la dîme, cette

règle, loin d'être générale, n'existe que dans des pays pauvres: ailleurs, la manière de percevoir la dîme varie comme les productions du sol, ce que dit clairement l'article officiel dont j'ai cité des fragmens. Là où l'impôt devient très productif à cause de la qualité supérieure, ou du prix des denrées, dans les contrées, par exemple, où se récoltent la meilleure huile, le safran, les vins recherchés de l'Espagne, le sucre, le riz, on a su établir la portion du curé de manière à ce qu'elle ne lui donnât qu'une honnête aisance, l'état-major ecclésiastique des lieux correspondans étant seul en possession de s'adjuger les richesses superflues, qui lui sont nécessaires pour assurer le triomphe de la religion.

IMMENSES REVENUS DU HAUT CLERGÉ.

C'est pour cela qu'on donne aux chanoines de Murcie dix mille livres de rente, quinze mille à ceux de Valence, vingt-cinq mille à ceux de Tolède: c'est pour ce motif terrestre en apparence, mais divin sans doute en réalité, qu'un simple évêque de Lérida a deux cent cinquante mille livres à dépenser par an, celui de Murcie cinq cent mille; que l'archevêque de Saragosse a six cent mille francs de revenu; celui de Santiago, en Galice, six cent quatre-vingt-sept mille; celui de Valence, sept cent soixante-dix mille; celui de Séville, huit cent vingt-cinq mille; celui de Tolède, trois millions!!! C'est pour cette fin louable que les différens ordres monastiques mettent à la disposition de leurs généraux des richesses qui les élèvent à la hauteur des évêques et archevêques, dont le rang et la puissance sont pour eux un objet

de constante émulation, pour ne pas dire de jalousie; c'est pour relever l'éclat d'une religion d'humilité, que le chapitre de Tolède et celui de Cuença, par exemple, se trouvent si amplement pourvus, que le roi d'Espagne actuel est réduit à leur faire, à peu près tous les ans, des visites intéressées, ou *à aller* leur demander des secours pécuniaires, ce qui, depuis long-temps, est loin d'avoir rien de honteux dans le pays. Mais aussi il y a de la religion en Espagne. *Hay religion*, disent les Espagnols avec satisfaction, en voyant, le dimanche après Pâques, les enfans déguenillés de la populace courir par milliers au devant des processions, en poussant des cris affreux, pour attraper, en se terrassant les uns les autres, *les alleluia*, petites images de papier qu'on leur jette du haut des balcons. *Hay religion*, avouent-ils encore, lorsque le prêtre qui a accompagné au supplice tel domestique que l'on pend pour avoir volé quatre sous, et qu'on a poussé au crime par des lois infames, pour le livrer ensuite à l'échafaud, comme l'a dit un de nos célèbres publicistes, lorsque ce dernier consolateur, resté sur la fatale échelle, à côté d'un cadavre suspendu, fait au peuple un discours qu'il termine par les cris de *vive la religion, vive le roi, meure la constitution!* quoique ni ce vol, ni le malheureux coupable, n'aient jamais eu rien de commun avec les affaires politiques. *Hay religion*, proclament-ils avec enthousiasme, lorsqu'ils voient les jésuites, renaissant de leurs cendres comme le phénix, illuminer pendant huit jours jusqu'au haut des tours de l'église de San-Issidro de Madrid (en 1826) pour célébrer la béatification d'un de leurs

obscurs confrères, mort il y a près de cent ans, et que pareille cérémonie se renouvelle la même année au couvent des capucins, à Pampelune, pour un enfant de Saint-François, décédé depuis près d'un siècle, dans le royaume de Naples. *La hay si*, répétaient-ils avec l'accent d'un fanatisme prêt à tout faire, lorsqu'un curé mérino et un trapiste à cheval conduisaient au combat l'armée *de la Foi* où se voyait l'élite des figures sinistres de l'Espagne, proférant des cris de mort avec l'accent d'une rage incomparable. C'est ainsi qu'autrefois le cri de *viva la religion* s'élevait dans les airs avec le bruit des flammes et les derniers soupirs des victimes du Saint-Office, dans ces actes de foi (*autos-da-fe*) donnés en réjouissance à des princesses de France qui allaient s'asseoir sur le trône d'Espagne, à côté de tyrans aussi imbéciles que cruels (Charles II). Peuple barbare! qui crois être religieux parce que tu es atroce, dont la religion est toute de haine et le cœur toujours accessible aux sentimens dénaturés de la plus implacable fureur, quand seras-tu assez clairvoyant pour rougir de toi-même et de ceux qui te conduisent! Quand seras-tu assez changé pour déverser sur eux le mépris que tu mérites, et que tu obtiens si généralement de la part de tous ceux qui ont eu le déplaisir de te connaître?

Mais il est temps d'examiner ce que sont en eux-mêmes des hommes devenus les guides, les maîtres, les véritables souverains de l'Espagne, pour lesquels tout est organisé dans ce pays, et dont l'autorité s'est étendue jusque sur le sceptre qui n'est plus que le joyau de leur incontestable puissance.

### NOMBRE DES PRÊTRES ET DES MOINES.

Ils sont d'abord nombreux et très nombreux. M. Salvandy comptait 80,000 moines en Espagne avant que les troupes de Napoléon y entrassent en 1807 ; il s'en faut que ce calcul soit généralement reconnu pour exact, et on n'en sera pas étonné en pensant à l'adresse avec laquelle les moines et les prêtres savent prévenir et éteindre toutes les réflexions qui peuvent leur devenir défavorables. Leur nombre seul étant pour eux un reproche ou une accusation, croyez qu'ils auront pris leurs mesures pour ne pas le laisser connaître, et que, pour leur dérober ce secret important, les diplomates les plus adroits feraient bien des efforts inutiles. On n'a, sur ce sujet, que les notions qu'ils ont bien voulu laisser publier; c'est dire assez jusqu'à quel point on peut compter sur leur exactitude; mais ce qu'on avoue peut du moins servir à faire apprécier ce qui existe. Je trouve dans l'ouvrage de M. de Laborde que, d'après le recensement fait en 1787 et 1788, du clergé espagnol, il y a dans ce royaume 16,268 curés, 41,505 autres prêtres avec ou sans bénéfices, ce qui, avec les chanoines, dignitaires, évêques et archevêques, porte le clergé séculier à 60,238 individus. Il compte, dans 1,925 couvens, 49,238 moines; dans 1,081 couvens de femmes, 22,347 religieuses; plus, 15,834 ministres et serviteurs des églises; en tout, 147,657 personnes.

Il suffirait que ce tableau eût été publié par le gouvernement espagnol pour que je doutasse fortement de son exactitude; mais j'ai d'autres motifs

pour ne pas y ajouter foi. Il existe un autre recensement publié par le gouvernement espagnol en 1803, et que M. de Laborde n'a pas pu sans doute faire connaître lorsqu'il a imprimé son ouvrage en 1808. D'après ce dernier dénombrement, il y avait en 1803 : 2,051 couvens d'hommes habités par 61,327 moines, et 1,075 couvens de femmes habités par 31,400 religieuses ; le clergé séculier était de 56,969 individus, auxquels on n'a pas joint les serviteurs des églises, qui sont, d'après M. de Laborde, 15,834 ; ce qui, néanmoins, porte le nombre total à 149,696 personnes. Si ce nombre eût été exact à cette époque, on pourrait encore le croire à peu près tel aujourd'hui ; en effet, les couvens détruits dans la guerre de l'indépendance ont été ou réparés, ou suppléés par les couvens des jésuites qui n'existaient pas alors, et que le roi actuel a rétablis. Mais l'auteur du *Dictionnaire géographique et statistique de l'Espagne et du Portugal* qui se publiait pendant notre séjour en Espagne, M. Miñano, ne cite ce dénombrement que comme approximatif, n'y ayant trouvé rien de probant ; et il ne manque pas de raisons pour avoir une pareille opinion, puisqu'il dit dans le même article (Espagne) de cet ouvrage et dans les pages dont je parle, qu'il est impossible, avec les données actuelles qu'il a examinées avec le plus grand soin, de dire même quelle est la population actuelle de l'Espagne, tant tous les renseignemens qui existent sur ce pays lui ont paru suspects.

J'ai dit qu'au cinquième volume de son ouvrage, M. de Laborde ne comptait que 49,238 moines en Espagne, et à la page 47 de l'introduction placée en

tête du tome premier, on lit que « les *soixante mille* « moines de ce royaume nourrissent cent mille men- « dians à la porte de leurs couvens ; » ce qui fait tout de suite une différence de près de onze mille personnes pour les moines seulement.

M. de Laborde tendait à persuader que le nombre des prêtres et des moines n'est pas aussi considérable en Espagne qu'on le croirait d'abord; c'est pour cela qu'il préfère les preuves les plus favorables à cette opinion ou à cette intention. On le voit, lorsqu'il veut comparer dans le même but le clergé d'Espagne à celui de France avant la révolution, dire que nous avions alors un clergé séculier fort de 241,989 individus, 78,015 moines, 79,972 religieuses, 60,302 ministres subalternes des églises, total 460,278 personnes; et que, en proportion du reste de la population, le nombre des prêtres et des moines était alors plus grand en France qu'en Espagne, puisque, sur une population de onze millions d'ames, le clergé ne faisait que la soixante-neuvième partie dans ce pays, tandis qu'en France, sur une population de vingt-cinq millions, le clergé était un cinquante-deuxième.

Il est évident qu'en même temps qu'il a diminué le nombre des individus qui composaient le clergé d'Espagne, M. de Laborde a un peu grossi avec de mauvais renseignemens celui des membres du clergé de France. J'en trouve la preuve dans les questions qui furent agitées lorsqu'on prononça la destruction totale des ordres religieux des deux sexes en France, ce qui eut lieu le 11 février 1790. « Suivant des « aperçus présentés alors à l'assemblée nationale, le

« calcul des religieux mendians et non mendians du « royaume fut porté à près de 30,000 (c'est bien « différent de 78,015). Ainsi ce fut donc trente mille « pensions de 900 livres l'une dans l'autre (c'est-à- « dire 27,000,000), que l'assemblée nationale s'en- « gagea à payer. » (*Mémoires du marquis de Clermont-Gallerande,* pair de France, etc., Paris, 1826.) Treilhard examina aussi ce point important de notre *économie* politique, lorsqu'il s'agissait de s'emparer des biens du clergé, dont on évaluait les revenus à 170,000,000. « Il s'en faut de beaucoup, « dit M. de Laborde (qui lui en accordait 178 mil- « lions), que ceux du clergé d'Espagne s'élèvent à « une somme aussi considérable, » sans dire cependant de combien ils sont.

Il existe, comme on voit, de fortes raisons pour douter que les tableaux présentés par M. de Laborde soient exacts. Au lieu de 49,238 moines qu'il donne à l'Espagne, on pourrait, avec quelques écrivains (Mortonval), en compter plus de 90 mille. Si le nombre des religieuses et des prêtres, avec ou sans bénéfices, est diminué par lui dans la même proportion, on doit avoir de ces corps une idée bien éloignée de la vérité. Le clergé et les moines sont excessivement nombreux en Espagne. Dans toutes les rues, sur toutes les places, dans toutes les promenades, on rencontre à chaque instant des moines et des prêtres. A Pampelune, pour une population de 10 à 12 mille ames, il y a 500 prêtres ou moines. A Burgos, sur une population de 12 mille ames, il y a 1400 prêtres ou moines : j'ajouterai, pour faire juger du nombre de bras, au moins inutiles, que

nourrissent les couvens, que, dans celui des capucins de Pampelune, pour 15 religieux ou pères de cet ordre, il y a 25 frères quêteurs, sacristains ou servans, ce qui porte à 40 individus le personnel de cette maison, qui n'a certainement rien de particulier sous ce rapport.

L'état cité avec approbation par M. de Laborde, porterait donc le nombre absolu des moines d'Espagne à deux cinquièmes de plus que celui reconnu en 1790 par l'assemblée nationale en France. Sans abuser des avantages que nous donnerait ce rapprochement, et pour voir la chose un peu en grand, supposons que le nombre des moines qu'il y a aujourd'hui en Espagne soit seulement égal à celui qui existait en France avant la révolution : la population de la France étant trois fois plus forte, il s'ensuivrait que, relativement à la masse de la nation, la proportion des moines qu'il y a maintenant en Espagne serait triple de ce qu'elle était en France en 1790. Le nombre des prêtres séculiers, sans cures ou avec bénéfices, peut, ce semble, être calculé sur cette base; et en parlant des majorats, j'ai fait assez voir que les couvens de femmes doivent s'y remplir plus facilement qu'ailleurs.

Mais, dira-t-on, quel intérêt avait M. de Laborde à déguiser ainsi la vérité?

Je répondrai que l'ouvrage de M. de Laborde a été imprimé en 1808, lorsque Joseph Napoléon, appelé à régner sur les Espagnes, était déjà parti de Naples et n'était pas encore arrivé à Madrid, comme on peut le voir à la page 110 de son Introduction. L'auteur s'excuse des négligences de style et de ré-

daction qui pourront s'y trouver, sur l'urgence des circonstances. En effet, si M. de Laborde voulait être ministre de Joseph, il n'avait pas de temps à perdre; il devait chercher à plaire à la nation espagnole et surtout aux prêtres : cela prouve qu'il connaissait le pays. De même qu'il y avait des guerriers pour combattre, les armes à la main, les ennemis déclarés de la nouvelle dynastie, il était du devoir des autorités civiles de gagner la confiance, et de se concilier les suffrages de la nation. C'est ce que M. de Laborde a fait avec tant d'adresse, que son ouvrage est encore aujourd'hui publié en Espagne avec les plus grands éloges et le plus grand succès, lorsque toutes les productions étrangères y sont si généralement proscrites. Cette intention de sa part explique tous les ménagemens avec lesquels il a parlé du caractère des Espagnols, du nombre, des richesses, du mérite, des vertus des prêtres et des moines, qu'il appréciait aussi bien que qui que ce soit. Le clergé a pris acte des opinions d'un homme dont personne ne peut contester la supériorité de lumières, et s'en sert aujourd'hui à corroborer sa puissance, que ce même homme n'eût pas manqué d'abaisser si la faveur et les circonstances politiques lui en eussent offert le moyen..... Il ne faut qu'avoir lu le bel ouvrage de M. de Laborde pour avoir de lui cette opinion; ce n'est pas avec un esprit aussi observateur et aussi judicieux qu'on peut donner, tête baissée, dans les usages trop absurdes qui régissent ce malheureux pays.

*Amicus Plato, sed magis amica veritas.*

Lorsqu'on pense, en outre, que les moines, qui étaient un fardeau chez nous comme ils le seront dans tous les pays où on les comptera par milliers, ne nuisaient pourtant pas directement à l'agriculture, à l'industrie, au commerce, qui jouissaient d'une pleine liberté, tandis que dans l'Espagne, paralysée par les majorats, l'industrie, le commerce, les lumières, sont ouvertement proscrits et anathématisés comme des hérésies, quelle idée ne doit-on pas avoir de la ruine et de l'humiliation de cette contrée! Le docteur Miñano, en sa qualité d'ex-chanoine de Séville, était certainement bien compétent pour éclaircir les doutes qui entourent sous ce rapport l'organisation de la monarchie espagnole. Si le savoir d'un auteur suffisait pour garantir l'exactitude des faits consignés dans un ouvrage, on eût pu espérer que l'article *Espagne,* si long-temps attendu qu'on devait le croire retardé par l'autorité (quoique l'œuvre soit dédiée au roi, proclamé dans la préface l'*idole de ses peuples*), contiendrait toute la vérité sur le personnel du clergé de la Péninsule. « Mais, avais-je dit d'avance, qu'on ne « s'abuse pas, tout ce qui dans ce travail parlera des « serviteurs de Dieu, sera châtié comme le point « le plus digne de fixer les regards ombrageux de « la censure sacerdotale, en sorte qu'habillé en Es- « pagne, le clergé espagnol le sera encore suivant « ses goûts. » Le quatrième volume du *Dictionnaire statistique* n'a que trop justifié cette prédiction. Cette question, majeure pour ce royaume au temps où nous vivons, y est traitée en quelques lignes par la citation du recensement de 1803, que j'ai à peu près rapporté.

Non, il ne faut pas penser à faire entendre la vérité sur cette terre de malheur. En y parlant de religion, il faut sans cesse mentir à sa conscience; et l'homme qu'une impulsion généreuse porte, malgré tant d'obstacles, à être utile à son pays, est obligé d'expier par des concessions le tort d'oser élever la voix au milieu d'une nation bâillonnée.

### LEURS QUALITÉS.

Mais la quantité des prêtres et des moines n'est pas le seul inconvénient de leur existence en Espagne; leurs qualités sont loin de racheter ce que leur nombre offre d'onéreux pour ses habitans. Je pourrais peut-être, les considérant avec les yeux de la raison, les faire apprécier de ceux qui n'ont pas eu occasion de les voir par eux-mêmes. J'aime mieux m'en rapporter, pour exposer ce qui les concerne, à un digne ecclésiastique dont les assertions inspireront plus de confiance sur ce sujet. J'emprunte le langage d'un prêtre français, attaché comme aumônier à un des régimens qui sont le plus restés en Espagne pendant l'occupation. On y trouvera la vérité exprimée avec l'accent de la vertu, que la corruption afflige et irrite, mais qu'elle ne saurait jamais intimider. Il y a des bornes au delà desquelles l'indulgence devient coupable, puisqu'elle est une espèce d'approbation et de complicité.

Juge compétent des hommes de son caractère, il disait aussi que : « le nombre des prêtres, des « moines et des religieux est prodigieux en Espa- « gne, de même que celui des étudians destinés au

« sacerdoce ; qu'on ne voit que prêtres et qu'étudians « dans les rues et sur les places publiques ; » et à propos des biens du clergé accumulés depuis des siècles, il osait énoncer avec franchise que : « les « vices ont suivi les richesses dont ils sont presque « toujours les fidèles compagnons, et qu'à Sara- « gosse, la sacristie de l'église de la Seo jouit d'un « revenu de 18,000 douros, ce qui fait 95,400 liv. « de notre monnaie. »

Voici comment il s'explique sur les qualités des prêtres et des moines :

« Avant de commencer à parler du clergé, je rends « justice aux prêtres savans et vertueux que possède « l'Espagne. Ils sont malheureusement en petit nom- « bre ; mais encore le nombre en est plus grand que ne « le croient la plupart des étrangers, qui ne voient « que les vices connus, et qui ne se donnent pas la « peine d'examiner les vertus, le plus souvent ca- « chées.

« Examinons d'abord la première éducation en « Espagne, en ce qui est commun au prêtre et à ceux « qui se destinent à toute autre carrière, puisqu'on « n'a dans ce pays ni grands ni petits séminaires « pour réunir les élèves qui se vouent plus particu- « lièrement à l'état ecclésiastique.

« En entrant au collége, on leur enseigne pen- « dant trois ans les principes de la langue latine ; les « livres élémentaires qui renferment ces principes « sont des volumes en état de dégoûter l'élève le « plus studieux. On fait traduire peu, on ne prescrit « aucun ouvrage de lecture dont la langue est d'ail- « leurs dépourvue ; la plupart des élèves sortent

« donc des colléges sans savoir le latin, sans con« naître leur propre langue, sans avoir une idée de « la bonne littérature, et sans posséder aucun art « d'agrément; car le latin, et rien que le latin, les « occupe ou plutôt les ennuie pendant trois ans. Ils « ne savent ni histoire, ni géographie, ni mathéma« tiques, etc.; autant de connaissances qui sont re« gardées comme inutiles.

« On arrive donc en philosophie : on y arrive fort « content, car on n'est plus obligé de traduire et « d'écrire, on n'en a plus besoin, puisqu'on sait le « latin. Les livres classiques de philosophie font « pitié; on n'y trouve que des mots et aucune ins« truction solide. On s'attache en esclaves à ces « auteurs si mal rédigés; on se croit instruit avec « cette nomenclature de mots qu'on n'entend pas; « on n'a aucun ouvrage de lecture relatif au sujet. « Ces ouvrages, si secs, dégoûtent la plupart des « étudians; aussi cherchent-ils à passer leur temps « d'une manière plus agréable; on s'amuse, on joue, « on se promène, et l'on se dispense de la classe le « plus souvent qu'on peut. Ce n'est pas encore le « plus grand mal : dans les nombreuses universités « qui se trouvent en Espagne, et qui, pour la plu« part, sont si richement dotées, les élèves sont « logés dans des maisons particulières. Là, ceux « qui sont destinés à l'état ecclésiastique se trouvent « confondus avec ceux qui se destinent au barreau, « à l'état militaire, à la médecine, etc. On ne peut « voir sans indignation l'éducation qu'ils reçoivent; « on ne peut concevoir comment les évêques, les di« recteurs, les professeurs peuvent abandonner à

« eux-mêmes tant de jeunes gens de 18 à 20 ans, qui « sont souvent de bonnes maisons et remplis d'esprit « naturel. C'est une horreur que de les voir toute la « journée, soit sur la place publique, où il est facile « de les reconnaître à leur manteau noir et à leur « chapeau, soit dans les cafés, soit dans des mai- « sons de jeu, soit dans d'autres maisons encore « plus suspectes. C'est une horreur que de voir leur « grossièreté, leur ignorance, leur malpropreté et « leur désœuvrement. Les écoles, à mon avis, sont « la perte de la jeunesse et la source de tous les vices « qui existent en Espagne. De là vient le goût de la « paresse, des plaisirs, et le dégoût qu'on a pour « les livres. De là vient l'ignorance qu'on remarque « dans toutes les branches de l'administration; de là « vient cette léthargie mortelle où languit la noblesse « espagnole. Les élèves, après un cours si pénible, « reçoivent cinq mois de vacances (on en donne pen- « dant l'année plus de six mois : on n'oublie rien, « dit-on, parce qu'on n'a rien appris) et retournent « dans leurs foyers, » (l'auteur pourrait dire: souvent en demandant l'aumône avec un cynisme incomparable) « où ils apportent leurs vices, et où ils « deviennent le fléau de leurs parens et de leurs « villages, comme ils l'ont été des villes où ils ont « fait leurs cours.

« Voilà la première éducation qu'on reçoit dans les « universités d'Espagne. Mais la seconde, c'est-à- « dire celle qui est propre à chaque état et qui achève « l'homme, quelle est-elle ? Peut-être encore pire. « Un écrivain célèbre dit avec raison que la première « éducation n'est rien si la seconde ne vient à son se-

« cours : pour ne pas m'éloigner de mon sujet, je « dirai seulement qu'en Espagne, après cette épo« que, on ne connaît plus de livres ; on ne s'occupe « que du jeu et des plaisirs. Si c'est l'étude et le tra« vail qui forment le bon avocat, le magistrat cé« lèbre, le grand capitaine, le ministre d'état, le « médecin renommé ; si c'est l'étude et le travail qui « forment le théologien instruit et le prêtre vertueux, « l'Espagne est condamnée à voir encore long-temps « des hommes médiocres dans tous ces emplois de la « société.

« Après cette prétendue éducation, après avoir « fini leurs années de philosophie et de théologie, les « jeunes clercs sont admis à la prêtrise : qu'ils sont « contents d'y arriver ! Le sacerdoce leur offre une « vie aisée et commode, du moins les exempte de « ces maudites *aulas* ( classes ), qui les ont ennuyés « si long-temps. Leur seule ambition est d'obtenir « une bonne cure, ou un bon bénéfice, dont ils « jouissent souvent avant la prêtrise ; on ne parle que « de cela, on n'examine rien autre chose ; alors toute « étude est finie, le proverbe *sacerdotium finis stu« diorum* est vrai dans toute la force du terme.

« Leur réglement de vie est donc changé, mais « leurs habitudes le sont-elles ? Que de choses répré« hensibles *j'ai vues de mes propres yeux !* Je dirai « seulement que la plupart des prêtres espagnols ont « entièrement perdu l'esprit de leur état ; qu'ils pas« sent toute la journée, soit à se promener, soit à « dormir, soit à jouer. Que suit-il de ce désœuvre« ment ? tout ce qu'il doit s'en suivre. Le prêtre es« pagnol devient tout hébêté, tout sot ; ignore jus-

« qu'aux notions les plus communes de la théologie « et de la philosophie ; et, sans le bréviaire, il ou-« blierait jusqu'au peu de latin qu'on lui a enseigné.

« On gémit quand on voit la bibliothèque de la « plupart des prêtres espagnols : une dixaine de vieux « bouquins, écrits le plus souvent en latin, sont tout « ce qu'ils possèdent pour alimenter leur intelligence « et fournir à leurs méditations. On n'y rencontre « pas même l'Écriture-Sainte. L'esprit devient vide, « le cœur se dessèche, et le moral souffre. Le prêtre « perd jusqu'à l'idée de la science, il se plaît et s'en-« dort au sein de l'ignorance ; il s'y trouverait même « parfaitement heureux s'il n'avait un grand ennemi « à vaincre. Quel est-il ? c'est le temps. Oh ! que ce « temps devient tourmentant ! Pour le tuer il n'y a « rien qu'on n'invente et qu'on ne fasse. On va à la « chasse, ou l'on se promène sur la place publique ; « on accoste le premier bourgeois venu, on s'informe « des nouvelles, on parle politique ; » (on va voir les ouvriers travailler dans les boutiques) ; « un char-« latan ou un mendiant vient-il sur la place chan-« ter ou toucher un instrument ? on s'empresse de « l'entourer, on fait cercle avec la plus vile populace. « Ceci n'a rien d'extraordinaire : *quod vidi oculis tes-« tatus sum ;* ou si la chaleur du jour empêche de « sortir, on dort, on fait la *siesta*, et l'on ne sort « qu'avec la fraîcheur du soir. Tout cela est pour « passer le *rato* (un moment). Ce sont là les plus « sages ; car un grand nombre vont à un café qui est « destiné exclusivement aux ecclésiastiques, ou l'on « se réunit dans certaines maisons pour jouer. A la « campagne, on a certaines auberges signalées, qui

« sont à la portée de différens villages : là on se réu-
« nit, on se traite en pastoureaux, on joue même
« gros jeu, et quelquefois, ô honte éternelle! on
« joue jusqu'aux messes !.. Si le jeu est la ruine des
« familles, si le jeu ouvre la porte à tous les vices,
« si le jeu inspire un sordide intérêt, que peut-on
« penser du prêtre espagnol qui en fait sa principale
« occupation? devons-nous être étonnés qu'il ait per-
« du toute idée de vertu comme il a perdu toute idée
« de science! En effet, quelles vertus possède le
« clergé d'Espagne? je n'en vois presque pas. Est-ce
« la charité? mais il ne connaît pas l'aumône, et le
« pauvre ne la lui demande pas; le prêtre croit en être
« dispensé par son état. Non, c'est l'avarice, l'inté-
« rêt, c'est la dureté du cœur, dureté envers ses
« paroissiens et envers ses propres parens, qui le
« caractérisent. Et l'hospitalité? oh! que cette vertu
« est rare!.. Les prêtres espagnols qui, à cause de
« la guerre, ou pour opinion politique, ont été obli-
« gés de se réfugier en France, se louent beaucoup
« de l'hospitalité qu'ils y ont reçue, et de la géné-
« rosité des curés des paroisses où ils se sont trouvés.
« Mais eux, ont-ils la force d'imiter un si bel exem-
« ple? Il faudrait entendre nos prêtres des frontières
« sur la manière dont ils ont été accueillis en Espa-
« gne au moment de la révolution française. Ni le
« clergé, ni le gouvernement, n'ont rien fait pour
« eux. Ils ont été obligés de se créer une existence
« par leurs connaissances, et même par l'ouvrage
« des mains. A Bilbao, ville si riche et si opulente,
« ce sont nos prêtres qui ont appris aux menuisiers
« à faire des meubles. Avant cette époque on les fai-

« sait venir de l'étranger. Ce sont eux qui par leur « travail ont appris aux laboureurs à tirer parti de « leurs montagnes, alors stériles, et aujourd'hui « couvertes de toutes sortes de productions. Ce sont « eux qui se sont chargés de l'éducation des enfans, « étant souvent en butte aux contradictions et même « aux persécutions des autorités de la ville. Si un « petit nombre d'entr'eux a trouvé l'hospitalité, ce « n'a été que chez les bourgeois et non chez les prê- « tres.

« Et, dans cette dernière guerre où nous sommes « venus pour protéger le clergé, et pour lui assurer « ses droits et ses richesses, qu'avons-nous vu? Quelle « hospitalité avons-nous trouvée chez le clergé? C'est « une honte que de le dire : nous n'avons pas reçu « une honnêteté. Nous sommes souvent arrivés al- « térés, mouillés, transis de froid, jamais on ne « nous a rien offert. A Anseco, entre Calahorra et « Logroño, la gouvernante du curé a fait payer dix « sous une petite tasse de chocolat à un aumônier de « régiment qui avait été logé dans la maison. Oh! « quel vil intérêt! quel déshonneur! On ne ren- « contre pas en Espagne un père des pauvres, un « protecteur des orphelins, un bon curé qui dise à « des pauvres qui lui apportent de l'argent pour des « messes : *Mon enfant, tu es plus pauvre que moi,* « *conserve ton argent, j'acquitterai les messes!*...

« Je ne veux pas parler de ces jolies *sobrinas* « (nièces), de ces jeunes et jolies *umas* (maîtresses « de maison, servantes-maîtresses), article qui donne « lieu à tant de plaisanteries de la part du peuple « espagnol, article qui fait honte au clergé, et qui

« accuse si gravement les évêques. Qui viendra donc « pour ranimer ces ossemens desséchés? Qui viendra « pour donner la vie à tant de cadavres pourris? De« vons-nous être étonnés de l'indécence, de la dissi« pation avec laquelle le prêtre paraît à l'église ou à la « procession, ou dans toute autre fonction de son mi« nistère? Devons-nous être étonnés de voir le prêtre, « plein de haine, exciter le peuple à la vengeance et « à la discorde? Devons-nous être étonnés de voir « et d'entendre parmi le clergé d'Espagne de ces « grands coupables qui excitent l'horreur publique, « tels que des assassins, des suicides, etc.? *Quod « oculis vidi testatus sum?* Devons-nous être éton« nés qu'au premier bruit de guerre un grand nom« bre de prêtres courent aux armes sous prétexte « de défendre la religion et la patrie? Devons-nous « être étonnés de les entendre raconter leurs proues« ses sanglantes, se vanter d'avoir tué des Français « dans la guerre de l'indépendance? Non, non, il ne « leur reste plus un rayon de l'esprit ecclésiastique.

« Je finis par où j'ai commencé. Il y a encore sans « doute en Espagne des prêtres distingués qui ne se « sont pas laissé entraîner par le torrent; j'en ai « rencontré de fort respectables; mais ils gémis« sent avec moi sur le désordre de leurs confrères.

« Dans les communautés religieuses, on trouve, il « est vrai, des hommes distingués par leur science « et leur vertu; c'est peut-être à ces hommes qu'on « doit la conservation de la foi et de la bonne mo« rale : c'est ce que le peuple espagnol semble « avoir bien senti. Le clergé séculier en France l'em« portait de beaucoup sur le clergé régulier : en Es-

« pagne c'est tout le contraire. Les moines, en général, quelque sales qu'ils soient, quelque méprisable « que paraisse leur habit aux étrangers, sont plus « distingués que les prêtres séculiers, dont ils sont « d'ailleurs la perte sans le vouloir, en les dispensant de l'étude et du travail.

« Mais dans ces couvens même on ne trouve pas « de ces grands savans comme il y en a en France. « Les plus distingués seraient, dans d'autres pays, « des hommes ordinaires. Disons un mot des couvens, et avec la plus grande impartialité.

COUVENS, CÉLIBAT, ETC.

« Nous avons déjà dit que leur nombre est prodigieux; à Pampelune on compte jusqu'à quatorze « communautés religieuses; la plupart habitent des « maisons tellement vastes, qu'on pourrait y loger « aisément trois mille hommes de troupe.

« Le célibat est sans doute une vertu particulière « conseillée par l'Évangile et préférée à l'état de mariage; mais Jésus-Christ en parle avec une espèce « de précaution : il fait voir par ces paroles, *qui potest capere capiat,* que cet état ne convient qu'à « un petit nombre, et qu'il faut une vocation particulière pour l'embrasser. En entrant en Espagne, « et en voyant tant de communautés religieuses, « on se demande naturellement : comment se fait-il « qu'en Espagne il y ait tant de célibataires, et célibataires dans le monde, et célibataires plus encore « dans les couvens? Tous ces hommes, toutes ces « femmes, auraient-ils la vocation dont parle notre « divin maître? Je ne puis le croire.

« En général, les couvens d'Espagne se sont tel-« lement relâchés, que depuis des siècles ils sont « loin de l'esprit de leur fondateur : presque tous « auraient besoin d'être réformés, et il ne s'élève au-« cun réformateur. On y trouve presque toutes les « passions qui règnent dans le monde : la jalousie, « la haine font que des moines qui vivent en com-« munauté ne se parlent pas et ne se connaissent pas. « Il y en a un certain nombre qui, quoiqu'ils ne vi-« vent pas dans le monde, font entendre leurs scan-« dales jusque dans le monde. La plupart, incapa-« bles de toute occupation, ne se retirent dans les « couvens que pour se dispenser du travail : la mal-« propreté, la paresse, l'ignorance, sont les seuls « attributs qu'on puisse remarquer en eux. D'au-« tres qui ont de l'instruction se font tort à eux-« mêmes par leur ambition ; ils cherchent à se dis-« tinguer, à briller, à dominer, à s'arroger exclu-« sivement la confiance du peuple. De là viennent la « jalousie qui existe entre les différentes communau-« tés, et le peu d'harmonie qui a toujours régné entre « le clergé séculier et le clergé régulier. Les cou-« vens, à mon avis, tels qu'ils existent en Espagne, « sont donc composés d'hommes qui, pour la plu-« part, ont manqué leur vocation.

« Et comment peut-on connaître sa vocation à « l'âge où l'on peut être reçu? On peut professer à « l'âge de seize ans, et il y en a qui ont été reçus « avec dispense dans un âge encore moins avancé. « Mais peut-on à l'âge de seize ans se connaître et « disposer de sa personne pour toujours?

« D'après des témoignages qui ne sont nullement

« suspects, les couvens de femmes sont les meilleurs « établissemens de l'Espagne. On les connaît peu, « parce que presque toutes les religieuses sont cloî- « trées. Leur règle, si elle est observée, est plus « sévère et même trop sévère : car une demoiselle « qui y entre, après une année de noviciat, dit un « éternel adieu à sa famille; elle en est séparée pour « toujours. Ses parens ne peuvent lui parler qu'à « certaines heures et à travers une grille. Ils ne « peuvent la voir quand elle est malade, ni même « assister à son enterrement. Ils ne peuvent lui por- « ter aucun secours, et fût-on certain que telles eaux « minérales peuvent lui rétablir la santé, elle ne « pourrait sortir du couvent pour se guérir. Cela « est dur, si ce n'est pas cruel.

« Dans ces couvens, où on ne s'applique qu'à des « devoirs modestes; l'austérité d'une vie uniforme « que rien ne peut varier, éloigne de l'instruction et « de ces vertus brillantes qui, quelquefois, ont rem- « pli le monde de leur éclat pour l'édification des « classes élevées. En Espagne, tout semble dormir; « on n'entend parler ni de vices ni de vertus, et « c'est peut-être bon signe. On sait seulement qu'il « y a des religieuses qui, ayant professé trop jeu- « nes, ou qui ayant été forcées en quelque sorte « par les institutions des majorats d'entrer dans « des couvens, s'y trouvent très malheureuses; « c'est tout ce qu'on sait et tout ce qu'on peut en « savoir, etc., etc. »

Voilà comment s'exprime sur le compte des ministres des autels, et des personnes que renferment les couvens, un homme pénétré de la dignité de son

ministère, du commerce le plus facile, mais incapable de composer avec le vice, et sévère surtout envers ceux qui, chargés de faire respecter la religion, doivent avant tout le bon exemple.

Nous pensons avec lui que les couvens de femmes ne peuvent inspirer que de la pitié. C'est un travers bien déplorable certainement, que des personnes méritantes se séparent du monde, où leur exemple pourrait être si utile, pour s'imposer toute la vie l'obligation de ne manger que des alimens grossiers, de ne porter que des vêtemens de laine, de ne coucher que sur des lits de pénitence, de n'avoir jamais ni feu ni lumière dans leurs cellules ouvertes à tous les vents (il est des ordres qui n'ont jamais de vitres à leurs croisées), de passer une partie des nuits à la tribune de leur église, etc., etc., comme l'ordonne la règle de beaucoup de couvens de femmes. Assurément il n'y a là rien qu'on puisse comparer à la vie des moines et des prêtres, qui sont sans cesse dans le tourbillon du monde, occupés à fomenter des passions et à diriger des intrigues dans leur intérêt, si différent de celui de la religion. On ne peut censurer plus fortement la vie du clergé, qu'en lui comparant l'existence de ces pauvres religieuses, qui font sans hésiter et sans aucune restriction tous les sacrifices que d'autres prêchent sans en faire aucun, qui n'existent plus que pour la loi divine, étrangères qu'elles sont à tous les intérêts de la terre. Aussi, pour être juste, la voix qui tonnerait avec le plus de force contre le coupable relâchement de l'esprit de charité et des mœurs du clergé, devrait-elle leur donner tous les éloges que méritent l'humi-

lité et la vertu constantes dans leurs principes; elle ne pourrait se dispenser de rappeler à ces ames pieuses, qui excèdent les devoirs prescrits, que Dieu ne veut pas de sacrifices au dessus du cœur humain qu'il a formé lui-même; que des services rendus à des proches ou à des malheureux peuvent être plus agréables aux yeux de la Providence, que les souffrances de victimes ensevelies au fond d'un cloître.

Si le véritable esprit de religion animait ceux qui en proclament les maximes, on verrait donc rester dans leurs familles une grande partie de ces religieuses qui remplissent les nombreux couvens de l'Espagne. Mais alors il faudrait que la justice présidât au partage des biens, que la vie de ce monde fût rendue plus supportable à celles qui ne doivent y renoncer qu'au terme marqué par la nature. Il faudrait que le but du gouvernement fût le bonheur et non l'oppression de la nation, oppression qui est plus encore l'ouvrage du clergé, comme je l'ai peut-être déjà suffisamment démontré : il faudrait que ce qui est malheureusement trop bien organisé n'existât pas. Si c'est dans les couvens d'hommes qu'il faut chercher la cause de la permanence des malheurs de la nation espagnole, dont toute l'Europe éclairée appelle de ses vœux la tardive réforme, c'est dans les couvens de femmes qu'il faut venir en voir les déplorables effets. Ennemis déclarés de la religion et des mœurs de l'Orient, qu'ils ont poursuivies chez les Maures jusque dans les replis de leur conscience, les Espagnols se sont montrés leurs imitateurs outrés dans la manière dont ils ont déshérité les femmes.

Est-ce là l'esprit de l'Évangile? La loi sainte qui est venue pour détruire l'esclavage sur la terre peut-elle se concilier avec de telles institutions? Peut-elle se glorifier de la conquête de victimes qu'on a traitées avec tant d'inhumanité dès leur entrée dans la vie, et auxquelles on impose ensuite des obligations si cruellement méritantes jusqu'à la mort?

L'ÉVANGILE DEVENU SUSPECT.

Mais que parlé-je de l'Évangile! Ne sait-on pas qu'il a été à peu près proscrit en Espagne? « L'Écri« ture sainte, ce pain quotidien des ames fidèles, a « été interdite au peuple comme un venin mortel, dit « Jovellanos ; on y a substitué des méditations pué« riles et des histoires fabuleuses. » On a voulu que les maximes et les faits de la religion n'arrivassent au peuple que par la bouche des moines et des prêtres; et si cet auteur reproche à de simples grammairiens de donner chaque jour des versions informes de la sainte Écriture, et de traduire les livres des Hébreux sur des ouvrages français, d'un autre côté on a pris des précautions suffisantes pour que les principes fondamentaux de la religion ne parvinssent jamais en langue vulgaire dans les mains du peuple, ainsi condamné à les ignorer, s'il n'en fait une étude spéciale après celle de la langue latine, autrement dit, s'il ne revêt la soutane et ne se coiffe du chapeau de théologien. Pendant les trois ans qu'a duré la constitution des cortès en Espagne, on avait publié une traduction de l'Écriture sainte en langue du pays : un des premiers soins du clergé, après le rétablis-

sement de l'autorité royale dans la plénitude de ses pouvoirs, a été de faire saisir cet ouvrage mis à l'index. Ainsi l'Évangile est devenu redoutable dans le midi comme dans le nord de l'Europe, en Espagne comme en Russie. Mais tandis qu'en Russie c'est le souverain et la noblesse qui en craindraient la prédication devant un peuple esclave, par un clergé tout-à-fait dépendant et abaissé jusqu'à l'humiliation ; en Espagne c'est le clergé tout-puissant qui redoute que la lettre de l'Évangile ne devienne familière au peuple, pensant, non sans de justes motifs, qu'il pourrait y trouver de quoi condamner ses apôtres, devenus riches, audacieux, effrénés, tout différens des pères de la primitive Église. Malheureux peuple espagnol, qu'on veut toujours rendre plus religieux afin qu'il soit plus soumis, mais qu'on empêche de s'instruire dans la religion, afin d'avoir le mérite de la lui apprendre comme on entend qu'il la sache ! faut-il que je sois conduit à mettre en question si c'est pour ton salut éternel qu'on t'a fait chrétien, ou pour l'avantage terrestre de ceux qui te parlent sans cesse d'une autre vie?

### ZÈLE VIGILANT DU CLERGÉ D'ESPAGNE POUR FAIRE DES ADEPTES.

Constamment occupé à faire des prosélytes et à se recruter, le clergé d'Espagne ne peut manquer d'y réussir, en rendant, comme il fait, toutes les autres carrières extrêmement difficiles, en même temps qu'il aplanit toutes les difficultés à ceux qui veulent suivre celle du sacerdoce. Aujourd'hui que l'état militaire est perdu dans ce royaume, à cause de la détresse des finances et du grand nombre d'officiers

surnuméraires qu'on paie encore moins que ceux qui sont en activité, le sacerdoce, en possession de la considération publique, continue à être largement rétribué; en sorte que pour un homme qui a besoin de se créer une existence, il n'y a pas de comparaison à établir entre ces deux partis. Ainsi, dans un gouvernement ruiné sous tous les rapports, existe un corps puissant, qui assure à ceux qui le servent une honnête aisance, promet la richesse, des honneurs facilement accessibles, et fait briller aux yeux de l'ambition un pouvoir presque égal à celui des princes et des rois, sur les siéges archi-épiscopaux. La jeunesse espagnole ne peut être que facilement décidée par les exhortations des parens souvent embarrassés de son entretien. D'ailleurs la vigilance des ecclésiastiques, et surtout des moines, n'attend pas toujours que la vocation des étudians ou des aspirans se prononce pour les accueillir. Sachant combien des dehors avantageux contribuent à concilier les suffrages du peuple, dès qu'un homme paraît devoir être remarquable par une belle figure, une haute taille, un maintien imposant, ils le circonviennent pour l'enrôler sous leurs bannières, avec plus de soin encore que lorsqu'il montre une intelligence supérieure, car il n'est nullement question de la supériorité intellectuelle, tout-à-fait discréditée en Espagne : on sait bien que l'esprit de corps lui viendra suffisamment pour épouser et défendre les intérêts de la communauté et de l'ordre, qui seront entièrement les siens. Aussi, tandis que dans les villes, dans l'armée, et même parmi les gardes du corps du roi, rien n'est plus rare qu'un homme d'un port

noble et d'une constitution forte, on voit parmi le clergé, et surtout parmi les moines, des hommes si bien choisis, qu'ils ont presque l'air étrangers au milieu de cette nation dégénérée sous le poids des injustices qui l'accablent. Le clergé séculier, libre d'avoir des vêtemens plus recherchés, ne dédaigne pas ce moyen de se rehausser aux yeux d'un peuple naturellement sale. On voit bien que la finesse du grand manteau noir et du grand chapeau n'est pas moins pour eux un objet d'ordonnance que la mise uniforme de nos militaires; car je ne puis citer pour exemple les militaires espagnols, bien moins doués de l'esprit conservateur, que les prêtres qu'ils sont destinés à défendre.

Pour que la jeunesse répugne moins à prendre l'habit de prêtre, on le fait revêtir par tous les étudians des universités sans distinction ; tous portent le manteau noir, et lorsqu'ils viennent en âge de recevoir les grades, il n'y a à changer que leur chapeau retapé, à la place duquel on leur donne un grand chapeau *à la Bazile*. Le zèle pour prévenir les révolutions s'était attaqué dans ces derniers temps jusqu'aux pantalons des jeunes adeptes. Ne pouvant le leur faire réformer, parce qu'ils auraient eu trop froid dans leurs chambres sans feu, on le leur faisait relever sous le manteau, ne laissant paraître que le bas noir, tout-à-fait religieux et monarchique, tandis que le pantalon est reconnu pour séditieux par ceux même qui ne savent d'où en vient l'origine et le nom (57). La richesse des églises, des habits sacerdotaux, la pompe des cérémonies, s'accordent parfaitement en Espagne avec tout ce que nous venons de remarquer

comme capable d'assurer la domination du clergé dans cette malheureuse contrée.

IL PENSE MOINS A ACQUÉRIR ET A PROPAGER LES LUMIÈRES DE LA RELIGION QU'A CONSOLIDER SON POUVOIR.

Ce ne sont pas ses talens qui lui donnent cet avantage, il faut en être bien persuadé. On pourrait en juger par la logique des universités, qui consiste encore en de vains argumens en forme : « Ces sottises « qu'on a effacées des livres élémentaires dans tous « les pays, se trouvent encore en grande vénération « chez les Espagnols, » dit l'abbé déjà cité. Ce n'est donc pas tant à être savans, qu'à être les maîtres, que tendent tous leurs efforts. Habiles à reconnaître, par la justice qu'ils se rendent, que lorsqu'on a vécu hors de leur juridiction, il est difficile de s'y ranger, ils sont aussi indulgens envers les étrangers, surtout lorsqu'ils ne dépendent pas d'eux, comme étaient les officiers des troupes françaises en Espagne, qu'exigeans des Espagnols. *Croyez ou ne croyez pas*, donnent-ils à comprendre à ceux qui viennent résider dans leur patrie, *mais obéissez*. Que vous soyez chrétiens et religieux, peu nous importe ; mais ce qui ne saurait nous être indifférent, c'est que vous vécussiez en Espagne sans avoir l'air de reconnaître notre suprématie. Aussi, vers le temps de Pâques, est-il enjoint, comme je l'ai dit, de s'approcher des sacremens, pour son propre salut, si l'on veut, et pour leur crédit lorsqu'on ne le voudrait pas. C'est de ces messieurs qu'il faut aller apprendre à ne rien céder des prérogatives justes ou révoltantes dont on peut être en possession ; c'est auprès d'eux qu'il faut aller

voir comment on peut se passer d'argumens et de persuasion pour propager une religion sublime, dont la morale est si entraînante dans la bouche des hommes dignes d'en être les ministres.

De la loi d'amour ils ont fait une loi de crainte et de servitude; à la conviction ils ont substitué la terreur; aux bons exemples, difficiles à donner, une coutume générale; à la ferveur religieuse, qui ne peut être l'attribut que d'une raison éclairée et d'une ame avide d'immortalité, ils ont voulu suppléer par des pratiques insignifiantes lorsqu'elles sont machinales, qu'ils ont inculquées si profondément dans l'esprit de la plus tendre enfance, qu'on ne peut plus, dans le reste de la vie, ni en examiner la grandeur, ni en comprendre l'origine céleste, ni en apprécier les bienfaits. L'homme intellectuel leur a paru redoutable au salut de l'homme. Confondant la religion avec leurs intérêts, ils ont cru qu'elle ne pourrait supporter l'examen, parce que leur conduite, ou la manière dont ils la pratiquent, redoute la lumière. Dès lors l'intelligence a été anathématisée lorsqu'elle a voulu franchir les bornes qu'ils lui ont assignées, et c'est pour l'en empêcher qu'ils sont devenus les arbitres de la presse, les censeurs rigides de toutes les productions de l'esprit qui ne seraient pas consacrées à chanter leur mérite ou à célébrer leurs bienfaits, qu'ils sont parvenus à contrôler jusqu'aux derniers replis du cœur humain dans une population de dix millions d'ames.

### ASSERVISSEMENT DE LA PRESSE.

Rien ne peut se comparer aux précautions qui ont

été prises en Espagne contre l'impression des ouvrages qui peuvent encore naître sous un gouvernement si peu favorable au génie, et contre le commerce ou l'introduction des livres étrangers. On ne pourrait comprendre tant de sollicitude, si l'on ne savait qu'un soin de cette importance pour le clergé est tombé entre ses mains, actives à anéantir tout ce que la pensée a de saisissable, comme celles d'Hercule à étouffer des serpens. C'est la *sainte Inquisition* qui s'est chargée depuis long-temps de préserver les ames du venin de la civilisation, et elle devait y réussir, puisqu'elle avait à sa disposition les forces du gouvernement, qu'elle y eût employées tout entières s'il l'eût fallu, sentant bien qu'une interdiction absolue du souffle de l'étranger, et le silence de la mort dans le malheureux pays sur lequel elle voulait régner, étaient absolument nécessaires pour qu'on pût supporter la conduite qu'elle allait tenir. Par la raison que les malfaiteurs recherchent les ténèbres, et que les grands coupables sont inquiets d'entendre la voix publique prononcer leur nom, le clergé d'Espagne, animé des intentions qu'il a si largement manifestées depuis, devait commencer par détruire la faculté d'imprimer, si redoutable à tous ceux qui sont en flagrant délit. Aussi, l'indulgence pour l'introduction des produits de l'industrie étrangère, qui devait suppléer à celle qu'on ne voulait pas souffrir dans l'intérieur du royaume, ne s'est-elle jamais étendue jusqu'à l'importation des livres. Ce péché fut toujours irrémissible. Jamais Harpagon ne fouilla celui qu'il accusait de lui avoir volé son trésor avec des mains plus empressées et un regard plus avide, que les agens

de l'Inquisition ne visitent à la frontière et sur les bâtimens qui arrivent dans les ports d'Espagne les moindres effets des étrangers. Comment apporter assez de soins à y rechercher ce poison subtil qui s'attaque au cœur de la nation espagnole, ou aux principes conservateurs de son état actuel, si précieux pour certaines personnes d'une indifférence reconnue! Les épidémies de Cadix, de Séville, de Barcelonne, etc., produites par la négligence des autorités, étaient des maux passagers, des tempêtes qui n'empêchaient pas le sol de rester bon et de porter un peu plus tard tous les fruits qu'il promet. Mais les œuvres de Voltaire, de Rousseau et de tout ce qui se rattache à ces deux noms trop fameux, qui peut calculer sur le corps social la profondeur de leur action délétère! Quelle contagion fut jamais plus active et plus meurtrière que celle de leurs maximes abominables! Qui sera assez heureux pour empêcher qu'elles n'infectent quelque membre de la grande famille, et pour en retrancher assez tôt celui qui en aura été souillé! Les noms de ces deux écrivains ne sont plus des noms d'hommes en Espagne : ils produisent l'effet de celui des anges révoltés ou des esprits infernaux. *Es un Volterr*, disent les bonnes femmes en parlant d'un enfant qu'on ne peut maîtriser et qui ne veut rien faire, comme on dirait ailleurs qu'il est un démon. Quel meilleur éloge de ces deux philosophes, que de proclamer la haine qu'ils ont inspirée à des personnages si malfaisans par leur nature ou par leur déplorable instinct?

INDEX OU PROHIBITION DES OUVRAGES.

Il serait trop long d'énumérer tous les ouvrages français qui ont été mis à l'index par la prudence sacerdotale de l'Espagne. Le nombre en est si considérable, qu'il est devenu beaucoup plus facile de faire le contraire, ou d'indiquer ceux qui n'y sont pas compris. La tâche s'était encore de beaucoup simplifiée lorsqu'après le retour du roi de Cadix, il fut question de faire disparaître jusqu'aux moindres traces des temps désastreux de la constitution des Cortès : on défendit l'entrée de *toute espèce de livres*, non seulement par le roulage et pour le commerce, mais encore par la poste et pour les Français et les Suisses qui tenaient garnison en Espagne; et il faut rendre à feu notre ambassadeur De Moustier, la justice de dire que cette salutaire précaution ne ressortit jamais aussi bien son plein et entier effet, que pendant le temps trop court pour lui où il représenta la Majesté Chrétienne auprès de la Majesté Catholique. Les livres de prières eux-mêmes furent strictement défendus, et croyez bien que l'exécution de pareils ordres allait encore au delà de leur teneur. Les lettres et *quelques journaux* purent seuls obtenir grâce.

Sur ces entrefaites, il se présenta une question à résoudre qui fut décidée d'une manière bien capable de faire réfléchir sur la justice et les scrupules du magistrat qui en fut chargé. Un jeune médecin espagnol, qui venait d'étudier à Paris (M. P....), arriva à la frontière avec ses effets et ses livres. A l'aide de puissantes protections, ses livres, qui ne traitaient que des sujets de médecine, et qui étaient ses guides

de tous les jours, franchirent la douane de la Bidassoa, puis celle de Vittoria, toujours plus difficile. Ce ne fut pas tout : déposés à la douane de Madrid, où il les avait précédés, ils n'en sortirent que pour aller chez le juge de l'imprimerie, qui devait les remettre à leur propriétaire s'il les trouvait dignes, non pas de circuler, mais d'être tolérés en Espagne. Ce juge, qui était en même temps conseiller de Castille (M. Modet), croyait bien que tous ces ouvrages n'avaient rapport qu'à l'art de guérir. Cette certitude ne lui suffisait pas; il voulait encore qu'ils fussent conçus et écrits de manière à plaire aux médecins espagnols; c'est pour cela qu'il se mit à en distribuer un volume à l'un, un volume à l'autre de ses amis, les priant de les examiner avec soin, pour savoir si les opinions médicales qu'ils contenaient étaient bonnes et utiles, *car toutes ces nouvelles doctrines qui viennent de France sont généralement si dangereuses!....* Cet examen n'avançait pas, comme on l'imagine, de la part de scrutateurs dont plusieurs ne savaient presque pas de français, et les démarches du confrère n'aboutissaient qu'à lui faire découvrir chaque jour de nouvelles difficultés, et presque des motifs de crainte pour une tentative aussi hardie de sa part. Obligé de partir pour les Canaries, au bout de six mois de résidence et de sollicitations à Madrid, il dut abandonner ses livres qui, après lui avoir tant coûté, restèrent entre les mains du juge, dont la conscience n'était pas suffisamment éclairée. Il partit sans intention de revenir et sans espoir de les recouvrer. En les conduisant jusque là, il avait fait une chose alors bien difficile. Ce fait n'a que cela de particulier. Je

le cite parce qu'il s'est passé pendant que j'étais dans cette ville, et qu'il est venu directement à ma connaissance. Il peut servir à faire apprécier les mesures générales. Mais je puis parler de ce qui m'est arrivé à moi-même pendant que les troupes françaises étaient casernées dans la capitale des Espagnes.

La colique de Madrid avait atteint un grand nombre de nos militaires, surtout pendant l'année 1824. Je rédigeai un mémoire sur cette maladie que nous avions tant de fois observée dans notre hôpital; la connaissance des faits qu'il contenait, pouvant devenir utile à Madrid plus qu'ailleurs, je le fis traduire en Espagnol, et témoignai le désir de le faire imprimer à l'imprimerie royale, faveur souvent accordée à des sermons et à des compositions moins importantes; je devais, ce semble, l'obtenir, ne rattachant à ce travail aucune idée de spéculation. Ma demande dut être faite au président du conseil des ministres (Zéa-Bermudez), qui me répondit au bout d'un mois et demi, que, l'*ayant élevée à la connaissance du roi, son auguste maître, Sa Majesté avait daigné m'accorder cette faveur, moyennant la censure préalable*. Conformément à ses instructions, je lui adressai mon manuscrit. Son Excellence le dirigea au juge de l'imprimerie, qui, mystérieusement, l'envoya à la junte supérieure et gouvernative de médecine. Après un très long temps, ce corps suprême rendit un oracle par lequel il décidait qu'on ne devait pas permettre l'impression de ce travail, pour des motifs peu fondés aux yeux de tout homme qui a les moindres notions en médecine, terminant enfin par dire, non sans y mêler des expressions désagréables,

que je calomniais le climat de Madrid, en l'accusant d'être la cause de cette maladie, ce que je crois fermement.

On ne peut se faire idée de l'esprit qui anime les autorités espagnoles. Je voulus voir jusqu'où irait leur curieuse résistance : je me plaignis au premier ministre de cette indigne décision. Soit pour cette cause, ou parce que l'autorité militaire française, qui était alors à Saint-Ildefonse avec la cour, lui avait parlé, Son Éminence me redemanda mon manuscrit, pour le faire examiner de nouveau. Bientôt (au mois de septembre 1825) notre général partit pour France, et le premier ministre, en vrai courtisan, me renvoya mon mémoire, disant que, par suite d'un nouveau rapport qui lui avait été fait sur ce sujet, Sa Majesté avait tenu à bien ne pas en permettre l'impression.

Dans l'hiver de 1826, la traduction de ce dangereux ouvrage, qu'on semblait prendre pour une nouvelle édition de la constitution des Cortès, fut revue. Je voulus m'appuyer du crédit de la nouvelle autorité militaire française, dont je demandai la protection auprès du capitaine-général de la ville et de la province, Caro, frère du défunt marquis de la Romana. Le général français avait ordre de ne se mêler absolument que du service de sa brigade auprès de Sa Majesté catholique: il ne put écrire, mais il parla au capitaine-général, que je fus voir le lendemain, en ayant l'air de tenir beaucoup à ce que je lui demandais. Je le priais d'obtenir du juge de l'imprimerie l'autorisation de publier, à mes frais, ce mémoire, différent du premier à cause des changemens

qui y avaient été faits. Ce fut bien une autre litanie: le capitaine-général voyait la sûreté de l'État menacée par un écrit sur la colique; pesant dans sa sagesse, avec toute la gravité castillanne, les suites d'un si dangereux exemple, il finit par m'indiquer, avec une bonté toute particulière, un expédient qui devait satisfaire mes désirs et ses scrupules; c'était de faire imprimer cette œuvre à Paris. Je lui répondis que, quelque étrange qu'il pût paraître, lorsque j'étais à Madrid, d'envoyer imprimer à Paris, en espagnol, un écrit sur un pareil sujet, je voulais bien suivre son lumineux conseil, s'il voulait, à son tour, me donner l'assurance que cette brochure pût ensuite entrer en Espagne. « Oh! pour cela, me dit-il, je ne puis pas vous le promettre...... »

Qui pourrait dire ce qu'il y a de plus misérable dans tout ce que je viens de raconter de ces nobles et puissans fonctionnaires castillans ! Et les autorités françaises devaient se prêter à des turpitudes de cette nature! Je ne dissimule pas que je fus protégé par le ministre, car, à l'égard de tout autre, il n'y aurait pas mis tant de formalité, il ne l'aurait pas tant écouté...... Toutes ces démarches tendent à prouver que les autorités espagnoles sont d'une grande force, et que les moines qui les ont conduites où elles en sont, peuvent bien aujourd'hui s'en reposer sur leur capacité du soin de vouer leur patrie au ridicule. On pourrait juger l'Espagne sur ce fait, dont je garantis l'exacte vérité.

Dès long-temps on ne publiait déjà plus le seul journal de médecine qui s'imprimait à Madrid. Toutes ces habitudes, *estas extrangerías*, pouvaient

faire ressembler l'Espagne aux pays étrangers, ce qu'il était surtout important d'empêcher.

Un général espagnol, très connu dans la littérature, occupa les loisirs que lui valait le titre d'ex-aide-de-camp du roi Joseph, à traduire en vers espagnols les pseaumes du roi David. La traduction, soumise au juge de l'imprimerie, après l'avoir été amicalement aux lumières de plusieurs ecclésiastiques, obtint partout des éloges. Le roi permit qu'on plaçât son nom en tête de cet ouvrage édifiant; on l'imprima avec pleine licence. Le traducteur ayant fait hommage des trois premiers volumes, qui venaient de paraître, au nonce du pape et à l'archevêque de Tolède, ces prélats répondirent à cette marque de respect par une défense de continuer l'impression. On n'avait rien à articuler contre le livre; mais le juge de l'imprimerie aurait dû en soumettre le manuscrit à ces autorités ecclésiastiques, et non pas à d'autres de la même robe. Le traducteur en porta la peine, ce qu'il méritait bien aux yeux de leurs éminences *sérénissimes* ou *illustrissimes*, pour avoir osé, lui, ancien militaire et *afrancesado*, porter la main sur des ouvrages de religion, quoiqu'il ne l'eût fait que dans les formes convenables. Le nom du roi ne put garantir de l'injustice d'une prohibition, et le quatrième volume ne parut pas. Dès que j'appris que ce brave homme avait affaire à l'archevêque de Tolède et au nonce du pape, je désespérai de son salut : la suite ne prouva que trop que je n'avais pas mal jugé leurs éminences.

Lors donc qu'on veut imprimer quoi que ce soit

à Madrid, il faut commencer par l'adresser au juge de l'imprimerie, qui le soumet à l'examen de qui bon lui semble, et donne ensuite ou refuse l'autorisation. En France, on a eu raison de se récrier contre la censure des journaux, lorsque l'impression de toute espèce d'autres ouvrages restait libre. En Espagne, tout est censuré d'avance, ce qui veut dire qu'on ne censure plus grand'chose, parce qu'entouré de pareilles entraves, l'esprit humain devient bientôt stérile. Au commencement de 1824, j'allai à la bibliothèque royale de Madrid pour consulter l'*Encyclopédie française*. On me répondit qu'on l'avait, mais qu'on ne pouvait me la donner, pour quelque motif qui n'était qu'un prétexte. Cependant, me reconnaissant pour Français, on me laissa lire l'ouvrage de Bourgoing sur l'Espagne, et j'en fus étonné; mais les bibliothécaires s'avisèrent, et l'année suivante je ne pus l'avoir. Je m'adressai pour en continuer la lecture à un cabinet d'ouvrages français, qui était dans la rue de la Montera : on me le donna sans difficultés; mais en le parcourant, je vis bientôt qu'il avait été soumis à la censure espagnole, qui n'y va pas de main morte : au lieu d'y joindre quelque réfutation, elle avait trouvé plus commode de supprimer tous les feuillets qui contenaient quelques passages mal sonnans pour l'Espagne. Que de petitesse! quelle infamie! Que le froc et la soutane me devenaient odieux!... Pendant que, dans la même année, on menaçait de la peine de mort tous ceux qui seraient dénoncés par trois témoins comme francs-maçons, ou faisant partie de quelque société secrète (et on a pu voir, par l'exé-

cution de quatorze francs-maçons pris dans une de leurs réunions, à Grenade, en 1825, que pour cela on tenait parole), des ordres affichés à Madrid et dans toute l'Espagne prescrivaient au nom du roi, à tous les Espagnols, de remettre à leurs curés respectifs, sous les peines les plus sévères, indistinctement tous les livres qu'ils pourraient avoir, avec un état dressé par eux et signé de leur main, s'ils savaient écrire. Ainsi, ceux qui auraient gardé un volume s'exposaient à être dénoncés par un domestique, ou pris en contravention par l'autorité, qui pouvait, à chaque instant, venir faire des recherches dans toutes les maisons. Je sais bien que ces recherches n'ont pas eu lieu à Madrid ; mais en a-t-il été de même dans les provinces ? Et qu'est-ce qu'un pays, grand Dieu ! où l'on ose proclamer de telles ordonnances et faire de pareilles menaces ! Voit-on rien de plus outrageant pour l'espèce humaine à Tunis et à Alger?

### RÉACTION POLITIQUE DIRIGÉE DANS LE MÊME BUT APRÈS LES ÉVÉNEMENS DE 1823.

Tout ce qui avait été imprimé du temps de la constitution, *n'importe sur quel sujet*, fut déclaré devoir être anéanti, sans aucun égard pour les intérêts et l'existence des malheureux libraires dont les magasins pouvaient être pourvus de ces éditions. Haine sacerdotale, qu'il est facile de te reconnaître à de semblables excès ! Il fut défendu, sur le même ton de menace et de proscription, à tous les marchands épiciers et autres, de se servir des journaux imprimés à cette époque pour envelopper quoi que

ce fût. Il fallait que tout ce qui savait lire tremblât et se regardât comme coupable; que tout ce qui avait eu l'habitude de s'entretenir dans la connaissance des affaires publiques et des intérêts du pays y renonçât avec une espèce d'ostentation. Ce fut alors surtout que le détroit de Gibraltar parut se rétrécir pour laisser l'Espagne toucher à l'Afrique, pendant que les Pyrénées, exhaussées par chacun de ces actes du pouvoir absolu, devaient la séparer plus que jamais de l'Europe.

On aurait pu croire que tant de sévérité n'était déployée qu'à raison des circonstances, et que bientôt l'indulgence reparaîtrait, ou, pour mieux dire, *paraîtrait* avec le rétablissement du calme et de l'ordre.

Partout ailleurs, en effet, l'espoir d'une telle succession eût été fondé; mais en Espagne une cause trop puissante, qui ne se trouve pas dans les autres grands États de l'Europe, devait empêcher qu'il en fût ainsi. Cette cause, malheureusement trop forte et trop permanente, c'est le clergé. La révolution avait, dit-on, porté atteinte aux droits de la couronne et diminué ses prérogatives nécessaires : ce qui est bien plus certain, c'est que la révolution menaçait l'existence du clergé, dont l'instinct, à défaut de lumières, lui faisait prévoir sa décadence prochaine, entraînée par la seule répression des grands abus. Dès lors la révolution et les révolutionnaires n'eurent pas de plus redoutable ennemi que le clergé, dont le souverain a dû être le vengeur, puisqu'il n'avait pas la force de le faire taire.

En même temps qu'on bâillonne tout ce qui pour-

rait parler raison en Espagne, ou donner quelque signe de capacité, désormais bien suspecte de sédition, on favorise, on prône tout ce qui est en faveur de la religion, c'est-à-dire du clergé. Fiers à l'égard des productions scientifiques étrangères, que leur pauvreté les oblige pourtant à traduire chaque jour malgré eux, les Espagnols prennent de toutes mains lorsqu'il s'agit de soutenir la cause du sacerdoce. Pour ce but, un exemplaire de chaque apologie trouve toujours moyen d'arriver jusqu'à Madrid, pour être mis en castillan et offert dans tout le royaume avec le plus pompeux éloge. Les discours que son éminence l'évêque d'Hermopolis eut occasion de prononcer aux deux Chambres dans la session de 1825, et dans lesquels, en avouant l'existence des jésuites en France, il vantait les services rendus par le clergé et défendait sa cause, furent aussitôt traduits en esgnol et annoncés par des affiches sur tous les coins de rue de la capitale, où l'on vit, à peu près à la même époque, figurer le prospectus de la version de ses conférences en faveur de la religion chrétienne. Les feuillets insignifians, *los folletos*, qui peuvent détourner l'attention publique des affaires importantes et la fixer sur des niaiseries (59), n'éprouvent aucune difficulté pour voir le jour, et un ouvrage sérieux et utile serait suspect de prime abord et retourné dans tous les sens, comme propre à faire réfléchir directement ou indirectement, ce qu'on ne veut ni de l'une ni de l'autre manière. Les commentaires sur la théologie, la vie et les miracles des saints, que les plus grands admirateurs du pouvoir de la foi ne comprennent eux-mêmes pas toujours,

sont multipliés, répandus avec le plus grand empressement, quoique l'Espagne en soit depuis longtemps gorgée; et je n'ai pu trouver, ni dans les bibliothèques publiques, ni dans toutes les librairies de la capitale, l'ouvrage d'Aréjula sur la fièvre jaune d'Andalousie, qui a aussi son mérite peut-être. Mais Aréjula avait été député aux Cortès; et qu'importe dès lors que la fièvre jaune vienne moissonner des populations entières, que ce travail pourrait concourir à prévenir, pourvu que ce nom, ennemi du trône et de l'autel, soit enseveli dans l'oubli!!! On sent bien que la sainte colère ne s'est pas bornée à poursuivre le livre, et qu'il a fallu que l'auteur, qui ne tenait au sol de l'Espagne que par la langue de terre qui conduit à Cadix, se réfugiât chez l'étranger. Il avait mérité des couronnes civiques par son dévouement dans ces temps de calamités, non moins que par le talent avec lequel il en avait rédigé l'histoire. O gouvernement espagnol! n'était-ce donc pas assez d'avoir, en négligeant ses conseils, laissé périr tant de monde, il fallait encore le proscrire!!! O l'un des bienfaiteurs de ces vastes et belles contrées les plus chers à l'humanité, si cet écrit, consacré à la vérité et à flétrir l'injustice, peut un jour parvenir jusqu'à l'obscure retraite où vous passez dans le malheur le reste de vos jours, puissiez-vous voir, dans le faible hommage offert ici à vos mérites, une preuve de l'intérêt qu'inspirera toujours votre nom aux hommes qui aiment leur patrie!

ACTION DES TRIBUNAUX ECCLÉSIASTIQUES.

Pour faire voir comment on traite ceux qui ne se

conforment pas aux vœux du gouvernement contre les livres réputés dangereux, je vais citer un fait qui m'a été raconté de la même manière par plusieurs personnes, et entre autres par un chanoine de Pampelune qui en était bien instruit.

En 1826, lorsque les troupes françaises occupaient Pampelune depuis près de trois ans, et par conséquent lorsque tout était dans le plus grand calme, le libraire Longas, qui était mon voisin dans cette ville, fut dénoncé comme ayant des livres prohibés. *La justice* se transporta chez lui, et on découvrit, dans le fond poudreux de quelque magasin ou dans son grenier, un paquet parfaitement enveloppé, et cloué même, de livres prohibés, au nombre desquels étaient, à ce que me rapporta ce chanoine, *le Citateur* de Pigault-Lebrun, peut-être l'*Origine des Cultes* de Dupuy, et d'autres qu'il ne sut ou ne voulut pas me nommer. Ce digne ecclésiastique convenait lui-même que ce libraire ne les avait pas mis en vente; il les avait reçus de Valence en 1821, et avait eu le tort de ne pas les remettre entre les mains de l'autorité lorsque la constitution fut renversée par nos glorieux faits d'armes. On prit le sieur Longas, et on le mit en prison pendant tout le temps qu'on lui fit son procès; ce qui dura bien deux ou trois mois. La cause fut poursuivie par devant le *tribunal ecclésiastique* chargé de connaître des affaires de cette nature, et dont toutes les provinces sont pourvues. Longas fut condamné à être exilé pendant quatre mois du royaume de Navarre, à faire des exercices de piété (*ejercicios*) pendant quinze jours dans un couvent, et à payer au fisc

une amende à peu près de quinze cents francs. Après avoir subi sa peine à Tolosa, qui était l'endroit qu'il avait été libre de choisir, il revint à Pampelune, porteur d'un certificat attestant qu'il avait fait une confession générale, amende honorable, etc., etc., dans le couvent où il était entré, et reprit son commerce avec toute la circonspection qu'il devait y mettre. Le chanoine qui me racontait ce fait était bien loin d'y trouver la moindre chose à redire. En le considérant isolément, on pourrait peut-être aussi ne pas trop se récrier sur la disproportion de la peine au délit commis par cet homme, d'avoir caché des livres *qui lui appartenaient;* mais en songeant au plan général dans lequel rentre cette poursuite juridique d'un tribunal de prêtres et de moines, il est bien difficile de ne pas haïr l'arrêt et les juges.

Un médecin français, qui avait depuis la guerre de Napoléon des livres en Espagne, entre les mains d'un chanoine, me chargea de découvrir sa résidence. J'appris qu'ayant quitté Madrid, il demeurait à Tortose. J'en fis part à ce confrère, qui autorisa une maison de commerce de Bayonne, accoutumée à diriger des transports, à faire venir ses livres, en leur faisant remonter l'Èbre et le canal d'Aragon jusqu'à Tudela, d'où ils vinrent par terre jusqu'à Pampelune pour prendre la route de Bayonne. Mais la douane de Pampelune voyant que ces caisses contenaient des livres, en fit sa déclaration à l'autorité compétente, qui vint les examiner, et y trouva un certain nombre d'ouvrages défendus : aussitôt elle mit embargo, et ne parlait de rien moins que de les confisquer, quoiqu'ils appartinssent à un Français au ser-

vice, et que les troupes françaises occupassent Pampelune. Lorsqu'on observait que, dans la supposition où ces livres fussent dangereux, on n'avait pas l'intention de les introduire en Espagne, mais au contraire celle de les en ôter, ce que prouvait assez le chemin qu'ils avaient parcouru, et la direction qu'ils allaient continuer à suivre : « C'est fort « bien ! » disait l'autorité inquisitoriale; « mais qui « me répondra qu'ils sortiront du royaume, et qu'ils « ne seront pas répandus sur son territoire?... » Il était inutile de promettre à qui ne voulait rien écouter : on écrivit de toutes parts, et au bout d'un long temps cette proie fut cependant arrachée des griffes qui s'en étaient saisies.

Je ne sais si les tribunaux ecclésiastiques n'ont pas trouvé de danger jusque dans la publication de la musique, mais la vérité est qu'on n'en grave que très peu en Espagne, et qu'il faut, ou l'y faire venir de l'étranger, ou l'y copier à la main; et cependant messieurs les Espagnols n'ont pas moins de prétentions au génie musical qu'à tous les autres genres de mérite et de composition. *O vanitas vanitatum!*

### LE CLERGÉ FAVORISE LE GOÛT DE LA COURSE AUX TAUREAUX POUR TENIR LA NATION DANS L'ABRUTISSEMENT.

Un des goûts que le clergé entretient avec le plus de soin chez le peuple espagnol, parce qu'il doit le plus puissamment contribuer à le maintenir dans l'état d'abrutissement où nous l'avons vu, c'est celui de *la course aux taureaux*. Peut-être va-t-on se récrier en voyant que je mets sur le compte du clergé ce qu'on dit appartenir entièrement aux mœurs de

la nation et aux autorités supérieures qui ont la prérogative d'organiser et de présider ce genre de fêtes. Il me sera, je crois, facile de répondre à cette objection.

Je sais bien que les courses aux taureaux se font à Madrid au nom du roi, dont le nom est toujours en tête de l'affiche qui les annonce (60), et que c'est toujours un des grands dignitaires qui approchent le plus sa royale personne, qui préside ces importantes *funcions*, honneur dont jouit en province la principale autorité. Mais il est évident qu'en cela comme en tant d'autres choses, le roi ne fait qu'exécuter la volonté du clergé : car un spectacle de cette nature n'est pas plus nécessaire au roi d'Espagne pour régner sur son peuple, qu'aux autres souverains de l'Europe pour gouverner les leurs; mais il est utile au clergé, qui n'est dans aucun autre grand État ce qu'il est et ce qu'il veut rester en Espagne.

Mais en quoi donc, dira-t-on, ce spectacle entre-t-il plus qu'un autre dans les vues du clergé?

Je répondrai que la littérature dramatique suppose une culture de l'esprit de la part des auteurs, et tend à la produire chez les spectateurs; que les auteurs dramatiques puisent sans cesse dans l'histoire, dans les intrigues des cours, pour y chercher des exemples de grandes passions trop souvent suivies de grands crimes, qu'il n'est pas toujours sans danger de mettre sous les yeux d'un peuple gouverné par le pouvoir absolu; que la comédie prend dans les contemporains les ridicules et les vices, dont la fidèle peinture est si propre à faire remarquer les

habitudes et les prétentions de certains personnages avides de témoignages de respect. Tous ces tableaux portant à réfléchir sur le passé et à examiner le présent, on ne doit pas être surpris que le clergé se soit mêlé de leur exposition, et ait voulu choisir les sujets qu'on devait offrir à la curiosité publique; car il en était beaucoup qui pouvaient le contrarier directement. Sous sa tutèle, ou placée immédiatement sous ses regards plus que prudens, la scène espagnole fut, à sa naissance, une espèce de répétition des cérémonies de l'église, et le vieux Caldéron de la Barca fut conduit par degrés, après la mise en scène des Mystères, à composer *la comédie du Saint-Sacrement*, dont la représentation édifiait la ville et la cour (entre autres le faible Charles II) (61). C'est dire assez que par la suite on ne fit que les concessions incontestables à l'esprit du temps, et qu'aujourd'hui ce n'est qu'à regret qu'on souffre deux théâtres à Madrid, dont l'un, il est vrai, est appelé le Théâtre du Prince (*del Príncipe*), et l'autre celui de la Croix (*de la Cruz*). On y tolère le langage de l'amour, même dans les termes les plus libres, parce qu'on a bien vu, après tout, que l'amour n'était pas séditieux; on y a permis du chant, parce que le chant, dans lequel les paroles sont ordinairement perdues, ne menace ni l'autel ni le trône; on y a autorisé la danse, puisqu'on la voit, avec les mêmes castagnettes, aux bords du Manzanarès, le dimanche devant toutes les maisons de Madrid, et que tant qu'on chante et qu'on danse, on ne conspire pas, ou du moins on n'enseigne pas à reconnaître les Tartuffes. Mais tout ce qui, sur la scène, pouvait

offrir des allusions faciles à saisir, ou *donner à penser* sur certains sujets, a été soigneusement défendu. C'est ainsi qu'au théâtre de Madrid, Bazile ne paraîtra jamais avec l'habit de prêtre dans le *Barbier de Séville*, et que *Zaïre* y est représentée sous le titre du *Triomphe de la Religion*, au soutien de laquelle les prêtres espagnols la font concourir à leur manière, bien certainement contre le gré de son auteur, qui n'était guère homme à travailler pour eux. On peut donc dire que si les prêtres n'ont pas besoin et n'attendent rien des spectacles dramatiques, auxquels ils ne peuvent d'ailleurs pas assister, il n'en est pas de même de celui de la course aux taureaux, qui éloigne un homme de tout ce qui pourrait le faire ressembler aux autres Européens, en lui faisant mettre de côté livres, papier, encre, plumes, histoire, géographie, politique, morale, etc., etc., pour lui donner des idées de boucher, un courage féroce, qui n'est pas à dédaigner dans l'état actuel de l'Espagne, exposée à être envahie par les lumières et les constitutions, et entretient l'habitude du poignard, qui a bien son mérite lorsque la religion est menacée. En outre, les prêtres assistent comme les autres à cet innocent plaisir, qui n'a pour but que de corrompre leurs concitoyens; ils y vocifèrent, dépouillés de l'importune soutane, apostrophent le taureau tout aussi bien que le font les Bohémiens (*los Gitanos*). Il n'est donc pas étonnant qu'une aussi belle institution n'obtienne leur suffrage et leurs encouragemens. Je ne voudrais d'autres preuves de l'assentiment qu'ils lui donnent, que la complaisance avec laquelle ils préparent les secours de la religion

pour les *toreros* qui peuvent être blessés : pendant toutes ces importantes horreurs, un prêtre reste constamment avec les saintes huiles et tout ce qui est nécessaire à l'administration des derniers sacremens, dans une pièce adjacente à la loge des taureaux, qu'on irrite pour les faire entrer en fureur, et les disposer à paraître devant *el ilustre público.* Je ne sais si la religion se mêlait aux scènes barbares des gladiateurs de l'ancienne Rome; mais à coup sûr le prêtre de l'Evangile n'a jamais été destiné à figurer dans de pareils plaisirs, et je ne vois pas trop ce qui pourrait l'y contraindre s'il voulait s'y refuser; mais on ne doit pas appréhender qu'il s'y refuse. La course aux taureaux, qui, indépendamment des funestes effets qu'elle produit sur la société, nuit tant à l'agriculture; ce spectacle dégoûtant, qui fait prendre en horreur le peuple féroce qui aime à le contempler, et qui n'existerait pas s'il plaisait à l'autorité religieuse ou à l'autorité royale de dire un seul mot; recherché depuis des siècles en Espagne, cet amusement le sera probablement long-temps encore pour attester la barbarie de ceux qui ont tout pouvoir sur cette contrée de l'Europe. Les récréations honnêtes, et qui peuvent polir les mœurs, y seront strictement défendues; et cette école de bourreaux y sera entretenue avec une sorte de luxe, et au nom du souverain, lorsqu'elle déshonore la nation ! Que répondraient les prêtres si on leur proposait de se tenir, avec les mêmes précautions, dans les coulisses des théâtres, lorsqu'on y donne quelque représentation qui offre du danger pour les acteurs ? Ils diraient, sans doute, que ce

n'est pas là leur place, et qu'ils ne voient pas la nécessité de ces dangereux plaisirs..... Cette réponse naturelle fait voir la part de gloire qui doit revenir de la course aux taureaux au clergé espagnol, non moins scrupuleux que le nôtre à refuser les honneurs de la sépulture à un homme mort les armes à la main pour défendre ce qu'on est convenu d'appeler son honneur.

C'EST DANS LE MÊME BUT QU'IL A ABOLI LE DUEL.

*Oui*, c'est encore sur le compte du clergé ambitieux que je mets l'abolition du duel en Espagne, où il ne figure plus que dans les comédies et dans les romans. Des hommes doués de quelque fermeté, accoutumés à défendre au péril de leur vie leur dignité, leurs discours, leurs opinions, eussent été trop dangereux pour les prêtres et les moines, qui voulaient tout courber sous leur joug insupportable. En France, comme en Espagne, la religion a prêché contre le duel; mais en déplorant les malheurs attachés à cet usage, le pouvoir temporel a senti parmi nous que les lois qu'il avait été obligé de lancer lui-même contre cet excès d'amour-propre ne pouvaient être exécutables, et que, lorsque la loyauté avait présidé au combat singulier, ses victimes devaient exciter nos regrets, mais non contre leurs adversaires une vengeance qu'elles eussent désavouée elles-mêmes. En Espagne, au contraire, où l'on n'a pas voulu que l'homme conservât l'attitude qu'il devait avoir, le souverain a entièrement interdit le duel. Un événement de cette nature, entre militaires espagnols, est aujourd'hui fort rare. Le fait suivant peut

montrer comment le pouvoir en agirait envers ceux qui se rendraient coupables d'un pareil délit.

Au commencement de 1826, un Anglais qui servait dans les gardes du corps du roi d'Espagne, où il n'était pas aimé, sans que je puisse dire s'il y avait de sa faute, eut dispute avec des Français appartenant au même corps. Ceux-ci tirèrent au sort entre eux pour savoir qui se battrait contre lui. La querelle fut vidée dans toutes les formes, tout se passa comme il convient entre gens d'honneur. L'Anglais fut blessé au cou, et guérit après quelques jours de danger. On sut de quelle manière il avait été mis en péril. Aussitôt S. M. C. cassa tous les gardes du corps français qui se trouvaient à son service : ils étaient au nombre de dix-sept; un seul fut excepté, parce qu'il était absent de Madrid (il était, je crois, à *el Pardo*). Cette affaire fit beaucoup de bruit parmi les désœuvrés habitans de la capitale, où on la représentait méchamment sous des couleurs peu favorables aux Français. Ces dix-sept officiers reçurent donc en même temps leur licenciement et leurs feuilles de route pour la France, sans que les démarches de l'ambassadeur pussent d'abord obtenir aucun changement à cette détermination souveraine. On vit bientôt sans doute que la mesure était inutilement trop sévère, et on consentit à garder ces jeunes officiers au service d'Espagne; mais ils ne firent plus partie des gardes du corps, on les dispersa dans les régimens de cavalerie avec le grade d'*alférez*, qui répond à celui de cornette, de porte-étendard, ou de sous-lieutenant.

Qui nous dira l'intérêt que pouvait avoir le roi

d'Espagne à en agir ainsi? Il est inévitable que des hommes que l'on couvre d'armes pendant une partie de leur vie, s'en servent quelquefois à vider leurs différens; et tant que cet usage ne dégénère pas en abus, il semble que le souverain doit y gagner au lieu d'y perdre. Mais le clergé ne pouvait tolérer cette révélation de l'emploi qu'on pouvait faire de son épée. Cet exemple devenait trop dangereux au milieu de Madrid, et il fallait l'employer à produire un résultat tout-à-fait opposé à celui qui pouvait s'ensuivre. La faute avait été généralement connue, il fallait que la punition fût plus éclatante encore, et vînt raffermir dans leurs principes pacifiques ceux qui auraient pu penser à s'en écarter. Le roi, qui a fait aux prêtres abandon de son sceptre, ou, pour mieux dire, qui croit le tenir d'eux, peut bien, dans l'occasion, leur sacrifier l'amour-propre de quelques serviteurs étrangers, sur lesquels pèse d'ailleurs le soupçon d'irréligion, source de tous leurs désordres.

Bientôt après (en 1826), on crut voir le dangereux effet de la contagion : la cour était à Aranjuez pour y passer le printemps; deux gardes du corps de S. M. C. eurent dispute en parlant des processions du jubilé, que l'un disait devoir finir pour une époque, tandis que l'autre n'était pas du même avis. Il y en eut un de tué. Cette nouvelle fit sensation dans Madrid, où on la répétait non sans quelque satisfaction, tout en ayant l'air de blâmer la cause d'un pareil malheur. Mais, lorsqu'on fut aux informations, il se trouva que cet homicide n'était pas un duel, il n'y avait pas eu de témoins. Les deux champions, qui allaient au moment même pour se mesu-

rer, marchaient seuls, lorsque l'un d'eux tomba percé d'un coup d'épée porté par derrière, et mourut. L'autre vint l'avouer lui-même en se constituant prisonnier. On croyait généralement qu'il subirait la peine de mort, quand même toutes les conditions voulues eussent été remplies, à plus forte raison lorsqu'on y avait entièrement manqué. J'appris, au mois de septembre 1827, par une voie certaine, qu'il venait d'être condamné à dix années de travaux forcés aux Iles Philippines, avec rétention (*con retencion*), c'est-à-dire pour ne plus revenir en Europe sans un ordre exprès de Sa Majesté.

Le peuple espagnol ne craint pas la mort; le clergé, qui le domine, ne craint pas sa valeur : il sait bien qu'elle est à ses ordres ; mais il a cru devoir condamner d'avance celles des classes supérieures qui pourraient être tentées de s'en servir comme elles le jugeraient convenable : de là l'excommunication et l'anathème.

## CHAPITRE III.

### L'ESPAGNE SOUS L'AUTORITÉ ADMINISTRATIVE OU TEMPORELLE.

I.

ATTITUDE HOSTILE ET MENAÇANTE DU GOUVERNEMENT.

J'ai fait voir comment les Espagnols, ou trop pauvres ou trop riches, dont les uns ne peuvent rien acquérir parce que les autres ne peuvent presque rien vendre, sont paresseux et irritables dans la

première classe; dégénérés dans l'autre à cause de la fortune, qui, les comblant de ses faveurs aux dépens de leurs parens les plus proches, relègue ceux-ci dans la foule malheureuse, où ils ne sont que trop à leur place par leur dénuement, la disposition de leur caractère, et leur défaut absolu d'éducation. J'ai fait sentir, par le simple exposé de leur situation actuelle, comment tous subissent le joug pesant du clergé, qui a réduit cette nation à n'exister que pour lui, à n'avoir d'autres idées que celles qui sont favorables à l'aristocratie sacerdotale, qui la sépare, pour cela, du reste de l'Europe, la tient dans la misère pour l'empêcher de sentir ses forces et lui ôter le désir de s'en servir. J'ai dû dire que le souverain, seul capable de s'opposer à des empiétemens aussi scandaleux sur l'existence de ses peuples, avait vu dès long-temps ses droits envahis par le même pouvoir qui se dit *céleste*, dont il est presque devenu le premier sujet. Il me reste à examiner comment, docile à la voix des prêtres, il frappe sur ce peuple toujours opprimé, pour remplir les intentions de l'Eglise, concourir à son triomphe, mériter les richesses dont elle le laisse jouir, et obtenir les marques d'approbation et les vœux de ceux qu'il serait si dangereux pour lui de mécontenter. Voyons comment, placé sous la tutelle ou à l'ombre de l'autel, le trône travaille au bonheur public, qui devrait être le but de tous ses efforts.

D'après ce qui a déjà été dit, il est facile de juger que le pouvoir religieux aura su débarrasser l'autorité royale de toutes ces entraves de *lois* et d'*institutions* dont les peuples importuns voudraient l'entou-

rer, et qu'il l'aura faite *absolue, sin telarañas* (sans toiles d'araignée), afin de la manier plus facilement. On devine que le clergé d'Espagne, qui a depuis des siècles secoué le joug du décorum, n'en est pas à craindre de paraître ce qu'il est, ou à redouter qu'on le croie puissant lorsqu'il s'en fait gloire. Ses richesses, il les rapporte à Dieu, au nom ou à la place duquel il les possède; ses trésors ne sont autre chose que des preuves matérielles et irrécusables de la religion du peuple, qui s'estime heureux de les lui offrir en échange de l'éternité que les prêtres lui assurent. Il ne craindra donc pas de figurer dans les conseils des rois pour les sanctifier; et, loin d'en être offusqué, le peuple ne sera tranquille que lorsqu'il l'y verra dominer pour travailler en grand au salut de la nation, comme on travaille en particulier à celui de chacun de ses membres. Le roi, la reine, les infans, les infantes, princes et princesses auront donc, *avant tout*, chacun un *confesseur*, pour donner l'exemple essentiel de faire diriger sa conscience; et si le roi a une ombre de conseil, comme la camarilla et le conseil d'État dont il s'entoura en 1826, les archevêques, les généraux d'ordre (le père Cyrillo de la Méda, général des franciscains), les évêques, y seront installés comme chez eux, et commenceront peut-être les séances, comme celles de l'Académie, *au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit*.

Si l'on modifie ainsi l'autorité royale, à plus forte raison abaissera-t-on les corps accessoires, surtout s'ils ont l'allure un tant soit peu raisonneuse ou opposante. Le conseil de Castille, formant un tribunal suprême comparable à notre Cour de cassation, ou

mieux à notre ancien parlement, n'existera que pour empêcher qu'on dise qu'il est détruit. Ses membres seront révocables à volonté par le roi; et si ce corps veut, quittant les affaires judiciaires, se lancer dans celles de l'État, qui le concernent cependant, ses conseils seront dédaignés, ne fût-ce que par ton ou pour lui faire sentir, non seulement qu'on n'en a aucun besoin, mais qu'il faut qu'il accepte le rôle de l'humiliation, et qu'il le joue de son mieux *coram populo,* s'il veut des marques d'approbation ou de tolérance. Le président de ce corps éminent, qui paraît de loin un personnage élevé, ne sera, vu de près, qu'un homme sans influence politique, quoiqu'il ait, avec quelques uns des premiers membres qui l'entourent, le titre d'*Excellence illustrissime*, et qu'on mette, comme en parlant au roi, *Seigneur* et *Votre Majesté* dans les placets qu'on leur adresse. Le président sera réduit à cette contenance pénible, lors même que par sa capacité et ses qualités personnelles il serait susceptible d'apporter de la dignité dans la discussion des affaires majeures du gouvernement, comme on pouvait le dire de M. de Villela, dernier chef de ce corps directeur de la magistrature (62).

Les ministres, soumis et redoutables comme des visirs, et cachant derrière leur attitude de premiers organes des volontés suprêmes, le défaut d'aptitude réelle aux affaires publiques, seront changés comme les acteurs de la scène la moins sérieuse, pour qu'ils apprennent leur fragilité. Ils ne quitteront jamais le poste qui, seul, dans l'opinion, peut donner l'élévation et les talens, sans les apparences de l'exil, s'ils n'en subissent la réalité, ou même s'ils ne sont

jetés dans les cachots (le général Cruz, ministre de la guerre); car, ainsi qu'ils durent paraître honorés plus qu'ils n'auraient jamais pu le prétendre par la faveur royale, sa perte doit toujours produire *une chute*, importante pour faire apprécier la hauteur où ils étaient placés, dernier service de leur existence politique, calculé dans les intérêts d'un pouvoir machiavélique.

Les capitaines-généraux qui commandent les provinces seront le jouet du même vent de la défaveur ou du mépris pour les hommes érigés en système. Le caprice qui les plaça hier les déplacera demain, avant qu'ils aient pu connaître les besoins du pays dans lequel ils étaient venus faire régner *la Force*, ou peut-être même de peur qu'ils ne parviennent à les connaître et à s'en occuper.

Ainsi, tout sera emporté par un tourbillon aussi inconstant dans sa force que dans sa direction autour du trône immuable, dont l'éclat et la solidité sembleront s'accroître par la comparaison avec l'incertitude de toutes ces existences éphémères. Mais il ne sera pas seul debout au milieu de tous ces renversemens; ceux-ci sont le partage des puissances de la terre, des grandeurs d'un monde où tout est périssable; tandis que *la Religion*, fille du Ciel, doit donner aux colonnes vivantes de son temple une stabilité qui devienne l'image de l'éternité, autant que peut l'être notre faiblesse. Les ministres des autels, les chefs titulaires des siéges épiscopaux, les dignitaires parmi ces chefs, émanations directes du pouvoir des successeurs de saint Pierre, et paisibles émules des branches royales, ne participeront de la

destinée humaine que pour croître et s'élever. Placés dans une autre sphère, ils verront à leurs pieds échouer les orages des passions et les vicissitudes qui agitent sans cesse leurs frères en Jésus-Christ, auxquels ils demeureront étrangers, sans cesser de prier pour eux dans le calme le plus absolu de l'ambition qui tourmente le reste des hommes.

Dans cette position exhaussée par la dépendance, et, au besoin, par le sacrifice de ceux qui l'entourent, toutes les fois que le souverain donnera des ordres, il devra les fonder sur la nécessité de sa propre conservation, à laquelle il faudra sacrifier sans cesse, et dont il sera toujours question dans ses rapports avec un peuple déjà en souffrance. Trouvant plus d'obstacles à s'élever au dessus de cette classe aux yeux de laquelle il faut toujours briller pour que la royauté conserve son prestige, qu'à l'abaisser infiniment, il prendra ce dernier parti d'autant plus volontiers que l'expérience en a déjà consacré la sagesse et la facilité. Les ordonnances, les décrets souverains, les arrêts absolus qui concerneront toute une nation, ne seront presque jamais assez clairs pour qu'elle puisse les comprendre ; car alors elle pourrait *juger* les actions des intermédiaires qui lui donnent si souvent motif de se plaindre et de les regarder comme nuisibles, ce qu'il faut surtout éviter. Dans ces manifestations de la volonté royale, on laissera toujours des doutes à éclaircir, des questions à résoudre, pour faire intervenir les autorités chargées de l'exécution, et auxquelles le peuple devra recourir et se soumettre comme à des interprètes tout-puissans.

Le peuple se trouvera ainsi mis à la discrétion des fonctionnaires subalternes qu'il respectera, puisqu'ils pourront faire son bonheur ou sa ruine. Ainsi sera agrandie l'échelle de la hiérarchie sociale ou administrative, au bas de laquelle se trouvera la classe productive, chargée de tout le poids de la civilisation, et dont la raison étonnée n'osera jamais franchir l'espace immense qui doit la séparer du souverain. Par cette seule position elle sera infailliblement réduite à l'infortune et à la misère; mais s'il le faut pour qu'elle obéisse sans raisonner et sans fatiguer d'observations éternelles ceux qui lui commandent pour leur plaisir autant peut-être que pour son bonheur, s'il le faut pour qu'elle consente à abandonner les biens de la terre à ceux qui doivent lui concilier les faveurs du ciel, qui pourrait donc s'en plaindre ?

Telle est la théorie de toutes les opérations administratives en Espagne. Le peuple y est toujours traité comme un coupable : coupable envers le souverain et surtout coupable envers Dieu, deux torts qui se touchent de si près dans toutes les monarchies absolues. Toutes les transactions qu'on fait avec lui, toutes les charges qu'on lui impose, ne sont que des moyens de lui faire grâce des peines qu'il a méritées : c'est ce qu'il ne faut jamais perdre de vue en examinant :

1° De quelle manière on lève les impôts en Espagne;

2° Comment on y recrute et entretient les armées;

3° Comment on y rend la justice;

4° Comment on y cultive l'intelligence ;

5° Comment on favorise le commerce et l'industrie, suspects l'un et l'autre de sédition dans le pays de la mendicité, dont les diverses provinces sont d'ailleurs séparées l'une de l'autre par des lignes de douanes.

### MANIÈRE DE LEVER LES IMPÔTS EN ESPAGNE.

En Espagne, le royaume de Valence, la Catalogne, les royaumes d'Aragon et de Navarre, la Biscaye, etc., ne paient pas les mêmes impôts que la couronne de Castille. Les lois du centre de la monarchie ne sont pas exécutables dans les provinces. Les poids et mesures y sont différens; la monnaie n'y est pas la même. Nulle part les impôts ne sont établis sur une base claire, large, patente; le sol, dont la superficie n'est nulle part bien déterminée, dont les qualités n'ont jamais été comparativement appréciées, entouré de priviléges, surtout de priviléges ecclésiastiques si propres à garantir des charges de l'État, le sol n'a pu devenir l'objet d'une contribution directe et fondamentale. Toutes les fois qu'il se vend, ainsi que les autres immeubles et les meubles eux-mêmes, le gouvernement perçoit, comme nous l'avons dit au chapitre des majorats, un droit énorme de quatorze pour cent, connu sous le nom d'*alcabala y cientos*. Mais ce qui menace bien plus directement l'existence du peuple, ce sont les *rentes provinciales* établies sur toutes les productions. Tout ce qui se vend ou s'échange en Espagne, comme le blé, le vin, l'huile, les bestiaux, les moutons, les chevaux, les cochons, les poulets, la proie du chasseur elle-même, les légumes, les

herbes, les produits des manufactures, etc., etc., *paie, chaque fois qu'il se vend*, un droit de deux pour cent au gouvernement, droit qui est porté à quatorze pour cent pour les marchandises qui viennent des pays étrangers, et qui se perçoit également toutes les fois qu'elles changent de maître. Cet impôt, non moins favorable aux abus que nuisible à l'agriculture, à l'industrie qu'il entrave, et à la liberté qu'il foule aux pieds, pèse surtout sur la classe la plus pauvre des consommateurs, obligée d'acheter en détail, de la quatrième ou cinquième main, ce qui est indispensable à sa subsistance, et qu'elle ne peut ainsi obtenir que lorsque ces ventes successives en ont fait monter le prix au taux le plus élevé (63). Joignez aux rentes provinciales (que les contrées dont j'ai parlé tout à l'heure paient en bloc à la couronne, sous les noms d'*agragadas y equivalentes*), les droits d'octroi ou d'entrée dans les villes, et vous aurez une idée des difficultés mises à l'existence du bas peuple non agriculteur. Voilà pour sa nourriture, ses habits, ses ustensiles, etc. A force de multiplier les impôts, on est parvenu à en mettre jusque sur les chandelles, sur la neige et la glace qu'on vend l'été (*quinto y millon de nieve*), sur les glands (*yerbas agostaderos y bellotas*), sur les raisins (*un real por cada arroba de pasas, servicios de millones*, 28 *de febrero de* 1650), sur le savon, de peur, sans doute, que la propreté ne rendît vaniteux et indépendant. Le nombre infini d'impôts, dont se composent les rentes provinciales, forme un chaos qui ne pouvait manquer d'être à lui seul une boîte de Pandore pour le peuple espagnol.

Les inconvéniens en sont si dangereux, qu'en 1749 on voulut les remplacer par la *unica contribucion;* mais c'était une entreprise d'ordre en Espagne, elle devait échouer. En 1817, le roi actuel tenta de nouveau d'établir, au lieu de ce dédale, une seule contribution générale et vraiment directe; des bulles obtenues du pape autorisèrent même à imposer une foule de biens ecclésiastiques, qui, jusque là, avaient été libres de droits; car tous les biens acquis par l'Église avant le concordat de 1739, et ceux de première fondation et de patrimoine sacré, sont exempts de charges et contributions civiles. Cette prétention était trop forte; ce décret, semblable à la feuille de l'arbre desséchée sur sa tige, fut emporté par le vent destructeur de la vie en Espagne. Les rentes provinciales ont rapporté chaque année, depuis 1814 jusqu'en 1818, 242,587,018 réaux, ce qui fait 60,646,754 piécettes et demie, ou un peu plus de 63 millions de francs.

N'ayant pu changer cet essaim de contributions qui sont pour l'Espagne une plaie comparable à ce que furent autrefois les sauterelles pour l'Égypte, mais bien autrement funeste, puisqu'elles durent depuis des siècles, on y ajouta, par décret du 16 février 1824, les *contributions réformées* et *établies*. Elles offrent un amalgame de droits anciens ressuscités, et de droits nouveaux qui ne sont qu'au nombre de deux, c'est-à-dire le *subside du commerce et la rente*, ou *impôt de la morue*, qui était de 28 maravédis par livre (4 sous, ou 20 centimes de France). On trouva sans doute que ce dernier droit pouvait contribuer à insurger les peuples, car le roi étant en

Catalogne au mois de janvier 1828 pour apaiser une sédition, le diminua par un ordre contre-signé par le ministre des finances, le 18 du même mois.

Il ne suffisait pas de rendre ainsi d'une cherté excessive ce qu'on est obligé d'acheter pour sa nourriture; il fallait que le propriétaire fût gêné jusque dans l'usage de ce qui lui appartient : il ne peut tuer un veau, un mouton, un agneau, pris dans ses propres troupeaux, sans déclarer et prouver que c'est pour la consommation de sa famille.

Avec la taxe sur les maisons, qui est le tiers du prix qu'on peut les louer, calculé, il est vrai, avec une modération qui réduit ce tiers à un dixième, on a rendu les loyers plus chers à Madrid, où l'on trouve si peu d'agrémens et de sécurité, qu'à Paris. La classe inférieure et la classe moyenne sont donc cernées de toutes parts en Espagne; il faut qu'elles diminuent sans cesse leurs prétentions, autrement dit, qu'elles baissent continuellement sous les poids dont on les a chargées.

Je ne parlerai pas des impôts mis sur les emplois publics, sur les grands, sur le clergé, qui finissent la plupart par retomber sur le peuple, les propriétaires des grands biens ruraux ou *mayorazgos* pouvant seuls faire face par eux-mêmes. Les droits de la couronne sont tellement nombreux, que je dois renoncer même à les énumérer. Je dirai seulement que la manie des *media annatas* (retenue de six mois d'appointemens des emplois accordés) s'est attaquée jusqu'aux infans (cédule du 28 mai 1631), et jusqu'aux chefs de service et premiers domestiques (*criados mayores*) du palais (22 avril et 21 juillet 1650),

comme si l'on eût voulu donner à toutes les autorités de la monarchie l'exemple trop bien suivi de retenir ou de ravir à leurs inférieurs ce qui leur appartient en propre, ou ce qui doit leur revenir de leurs travaux journaliers!

Tous les impôts d'Espagne ont été établis pour la nécessité du moment, et sont restés ensuite, s'accumulant les uns sur les autres. Chaque souverain a créé les siens : l'un (Philippe II) institue les *servicios de millones* (4 d'avril 1590) pour continuer la guerre contre l'Angleterre, et réparer les pertes que souffrit la fameuse escadre détruite par une tempête l'an 1588. Afin de l'aider à soutenir la guerre contre les hérétiques révoltés en Flandre, et à repousser les invasions des Turcs, Pie V accorde à ce roi le droit de percevoir pendant cinq ans l'impôt de l'*escuzado,* qui devint la dîme entière de la plus forte maison de chaque paroisse, et existe encore. Un autre roi de ce pays (Philippe IV) met le droit de *fidèle mesure* (*fiel medidor*), en 1642, pour remonter sa cavalerie qui était en mauvais état. Mais, peu de temps après, ses produits furent destinés à la cassette de Sa Majesté. Un troisième (Philippe V) invente en 1719 la contribution de *paille et ustensiles* (*paja y ustensilios*) pour entretenir aux frais de l'État les troupes, qui, jusqu'alors, avaient été à la charge entière des pays où elles étaient cantonnées, pays qui leur fournissaient en nature tout ce dont elles avaient besoin, et donnaient quelque argent aux officiers. Le même souverain veut continuer la guerre contre la Catalogne et le Portugal, et il ordonne l'impôt des *frutos civiles*, etc., etc. Ce sont toutes

ces improvisations, c'est cet amas incohérent de mesures irréfléchies, comparables aux avanies de la Sublime-Porte, qui constitue encore le système de contributions de l'Espagne, la base de ses finances, les ressources de son administration, la garantie de son bonheur! C'est cette collection de mesures odieuses, d'exactions capables de faire haïr la royauté par les plus chauds royalistes, qu'on rappelle encore au peuple pour lui ravir le nécessaire, dans l'incapacité de résumer même ce qu'on lui demande, ou dans la détermination de ne rien faire qui puisse alléger ses maux! Mais laissons le fisc dans ses ténèbres, infiniment plus obscures en Espagne qu'en aucun autre lieu d'Europe, et considérons-le dans ce qui est à la vue de tout le monde, dans les loteries, par exemple.

LOTERIES.

Quoi! dira-t-on, l'Espagne si tardive à adopter tout ce qui se fait de bien en Europe, connaîtrait cette invention! Elle qui repousse avec tant de soin presque toutes les découvertes utiles, aurait laissé pénétrer celle-là, capable de produire toute espèce de maux dans les États les plus florissans! Oui sans doute, elle a le jeu de la loterie; et comme si son peuple était plus insensible que d'autres à l'appât des chances de la fortune, ou plus amplement doté de richesses superflues, au lieu d'une loterie, elle en a deux. Après ce que nous avons dit, personne ne contestera, j'espère, qu'en la gratifiant de ces industrieuses institutions modernes, on n'ait voulu lui donner le coup de grâce, ou la conduire plus sûre-

ment au précipice en faisant briller à ses yeux l'espérance, si avidement saisie par les malheureux.

La première, ou la loterie primitive, déjà connue depuis long-temps chez beaucoup d'autres nations, fut introduite en Espagne par royal décret du 30 septembre 1763; la seconde, ou la loterie moderne, existant depuis quelques années dans les possessions espagnoles d'Amérique, fut établie dans la métropole à la fin de 1811, pour subvenir aux frais de la guerre que l'Espagne soutenait alors contre Napoléon. Napoléon est mort et enterré, et la loterie moderne, émule vivace des impôts ses frères aînés, va tenir sa place dans la liste des abus de la Péninsule, peut-être pendant des siècles, si la Providence ne vient y porter remède. Limitée d'abord à Cadix, où elle fut formée, elle s'étendit en 1813 à d'autres provinces, et fut en vigueur dans toute la monarchie à la fin de 1814. La loterie primitive avait produit en Espagne, depuis l'époque de sa fondation jusqu'en 1819, un profit pour le trésor de 248,765,409 réaux de vellon, formant 62,191,352 piécettes et un quart, c'est-à-dire à peu près 65,000,000 de francs. La loterie moderne a produit, pendant les cinq années de 1815 à 1819, au profit du gouvernement, 60,354,797 réaux de vellon, formant 15,088,699 piécettes et un quart, ce qui fait plus de trois millions de francs par an; somme énorme pour un état où les frais d'administration sont ordinairement si considérables, où la population n'est que le tiers de celle de la France, où tout est sans vie, sans mouvement, et où la misère est déjà si grande. La base de cette loterie moderne est de prendre pour le gouvernement vingt-cinq pour

cent des mises (si l'on tient parole), et de faire du reste des lots pour les joueurs, lots que le gouvernement peut aussi gagner avec les billets qui lui restent.

Depuis que la loterie primitive existe en France, on y a opéré divers changemens sous le rapport administratif et sous le rapport du produit des numéros gagnans; ces changemens ont été adoptés en Italie, mais non en Espagne. Là, le gain n'est pas aussi fort qu'en France en proportion de la mise. Cette proportion n'est rien moins que claire : tandis qu'en France tout le monde sait que dans tel cas on gagne tant de fois la mise, en Espagne on ne peut le savoir; c'est la routine qui guide : on a fait dans cette échelle de proportion tant de changemens, que, si un joueur voulait s'écarter un peu de cette routine, il lui faudrait, ayant les bases ou tarifs que publie parfois le gouvernement, il lui faudrait, dis-je, faire dix-sept opérations arithmétiques pour savoir ce qu'il peut gagner, opérations que complique beaucoup le système monétaire de l'Espagne; et encore pour aussi bien qu'il fît ses calculs, il arriverait à une somme qui serait le double de celle qu'on lui donnera s'il vient à gagner (64). Cette déduction de moitié, on la lui fait subir en vertu des variations, diminutions et augmentations qu'on a faites certainement avec l'intention de dérouter le joueur; aussi ne sait-il plus aujourd'hui où il en est, et on se gardera bien de le lui dire. Cette manière de compliquer un jeu tenu au nom du roi, comment la qualifierait-on de la part d'un particulier? Elle se rattache parfaitement, comme on voit, au plan que j'ai signalé d'appauvrir le peuple espagnol, de le pressurer de toutes les manières.

Les prêtres, qui devraient l'avertir des conséquences funestes qu'entraîne le jeu, dont l'habitude est classée avec raison parmi les vices, loin de l'en détourner, lui donnent chaque jour l'exemple de se livrer à celui de la loterie. Familiers dans tous les bureaux, ils y apportent leur tribut sans le moindre mystère, on peut même dire avec une espèce d'ostentation : pour peu que la conversation tombe sur ce sujet dans les maisons où ils se trouvent, on les voit tirer de leur poche le précieux billet auquel se rattachent leurs espérances. C'est le cas de répéter avec l'abbé dont j'ai déjà cité les expressions, *qu'il ne leur reste aucun rayon de l'esprit ecclésiastique.* Leurs sentimens sont si obtus, leur ame a si peu de ressort, qu'ils ne sentent pas l'inconvénient d'une pareille conduite, ou que, sachant tout ce qu'elle doit produire de désastreux dans les familles, ils ne continuent pas moins à la tenir. Non, il n'y a rien à attendre de leur zèle; ils ne prêcheront pas plus contre la loterie que contre la course aux taureaux. Ils croiraient faire un acte d'hostilité contre le gouvernement avec lequel ils ont fait pacte. Mais pour autant qu'on veuille accréditer certains mots, ils n'en viendront jamais à faire regarder cette alliance comme sainte par ceux qui ont pu juger l'ensemble et le détail de leurs actions. Il faut le dire pour sa honte, c'est au clergé que l'Espagne est redevable de ses bureaux de loterie, tellement en faveur, que personne n'a jamais pensé à y entrer furtivement ou par des portes secrètes, qui n'existent pas, tant l'impudeur est encouragée!

DROITS SUR LE TABAC.

Rien ne serait plus facile que de cultiver le tabac en Espagne, surtout dans les contrées voisines de la mer et des rivières. Mais alors il faudrait avoir un service de surveillance ou de contrôle bien organisé, pour empêcher les habitans de faire usage de cette plante sans la participation du gouvernement, si tant il veut exercer le monopole. Il a paru plus simple à celui-ci d'en interdire absolument la culture, de le faire venir d'outre-mer, et de l'acheter de l'étranger, pour avoir seul l'avantage de le vendre. L'Espagne tire surtout du Portugal le tabac qu'elle doit fabriquer et mettre en poudre, et ne reçoit de la Havane que le tabac à fumer.

Avant les guerres contre Napoléon, le tabac connu dans le pays sous le nom de *polvillo*, et qu'on mêle en le préparant à une terre rouge et onctueuse (*Almazarron*) prise dans le royaume de Murcie, coûtait au gouvernement deux livres tournois la livre, tous frais payés. Le gouvernement le vendait douze livres dix sous. Le tabac râpé lui coûtait, tous frais payés, trente sous tournois la livre, et il le vendait dix livres dix sous. Le tabac de la Havane, ou tabac à fumer, qui arrive ordinairement tout préparé et roulé en *cigarros*, coûtait au roi dix sous tournois la livre, et il le vendait douze livres dix sous. De cette manière, la fabrique royale de Séville, qui fournit du tabac à presque toute l'Espagne, et pour l'exportation, rapportait alors, chaque année, de profit net au gouvernement, au moins vingt millions de livres tournois.

Ces droits, changés en septembre 1813, furent rétablis par le roi lorsqu'il rentra dans ses états en 1814. Remplacés de nouveau par un droit moindre d'*introduction* ou d'importation, de 1820 à 1823, ils furent de nouveau remis sur l'ancien pied lorsque le roi sortit de Cadix à la fin de 1823.

Dans l'espèce de revue du système général des finances qu'on fit en février 1824, un décret du 16 de ce mois fixa les droits sur le tabac, qui furent mis en harmonie avec les autres branches des revenus publics, et modifiés en décembre 1827, pendant le séjour que le roi fit à Barcelonne.

Mais le désir d'augmenter ses revenus sans augmenter l'industrie générale, sert mal un gouvernement qui n'a jamais su empêcher d'autre introduction que celle des livres qui ne se consomment pas. Ses lignes multipliées de douanes ne sont que des obstacles illusoires à la contrebande qui se fait de toutes parts, et que le prix élevé auquel on tient cette denrée provoque de la part de ceux mêmes qui n'auraient jamais pensé à s'y livrer.

### FINANCES.

A l'aide de tous ses impôts, le gouvernement espagnol se fait un revenu annuel de 175 millions de francs à peu près, qu'on portait à 194 millions avant la révolution française, et auquel s'ajoutait ce qu'il retirait de ses colonies lorsqu'elles étaient encore sous sa dépendance. Mais ces trésors d'Amérique, ces gallions, n'étaient pas, comme on se le figure ordinairement, des sommes incalculables mises à sa disposition; l'entretien des ouvrages pour l'exploita-

tion des mines coûtait beaucoup, et, tous frais payés, le trésor public ne retirait pas plus de 35 millions de francs en temps de guerre, et de 45 millions de fr. en temps de paix, de ses possessions d'outre-mer : car dans beaucoup de circonstances, et à l'époque même où la maison de Bourbon fut appelée à régner sur l'Espagne, les prétendus trésors d'Amérique ne l'avaient pas empêché de tomber dans la détresse. Des avantages bien plus réels étaient attachés à la possession des Amériques. On peut considérer comme tels le débouché que ces contrées offraient aux habitans malheureux ou industrieux de l'Espagne ; l'activité du commerce qui résultait des rapports de ces pays avec la métropole, en droit de fournir à leurs besoins, pour lesquels elle avait recours aux manufactures, aux fabriques, aux arts de presque tous les états de l'Europe, de la France particulièrement ; et surtout l'augmentation du produit de ses douanes.

Obligée de soutenir avec cette dernière puissance la guerre pour l'indépendance des colonies anglaises, puis celle contre l'Angleterre après la paix de Bâle (1795), l'Espagne, presque réduite à ses ressources d'Europe, si précaires à raison de son défaut d'industrie, éprouva de grands embarras dans ses finances. Charles IV, chargé de la dette que Philippe V avait trouvée à son avénement au trône, à laquelle il avait ajouté 225 millions de fr., et que Charles III avait transmise à peu près entière, Charles IV y ajouta à son tour pour 1,800,000,000 de réaux (qui font à peu près 475 millions de francs) en *valès*, ou reconnaissances d'emprunts, qu'on émettait avec la légèreté de débiteurs obérés qui empruntent à tout

prix, incertains de pouvoir jamais rembourser. Une caisse d'amortissement, établie pour consolider et amortir la dette publique, devint le vrai ministère des finances, et fit aussi la banque à Madrid. Pressé par des besoins toujours croissans, et ayant épuisé la ressource des emprunts, le gouvernement espagnol se précipita avec l'imprévoyance la plus aveugle sur cette institution qui avait porté si haut son crédit peu de temps après sa fondation; car *la banque de St.-Charles* avait eu en Europe un succès étonnant, surtout après les malheurs occasionés par le système de Law, auquel on pouvait la comparer sous quelques rapports. Au lieu de chercher à ses maux des remèdes naturels et durables, tels que peuvent en offrir l'agriculture perfectionnée, le commerce encouragé, une plus grande protection accordée aux arts, à l'industrie, l'ordre et l'économie introduits dans les dépenses, le gouvernement se saisit de l'argent partout où il en trouva. En ne respectant pas les capitaux de la banque de St.-Charles ou de la caisse d'amortissement, qui était devenue le pivot de toutes ses opérations financières, il donna la mesure de la confiance qu'on devait lui accorder: le crédit fut détruit.

Après avoir fait ce pas décisif, rien ne lui coûta plus : il fit main-basse sur les fonds destinés à payer les pensions des veuves et des filles des militaires et des employés de l'État, fonds qui provenaient en partie des retenues exercées sur leurs appointemens. *Los gremios*, corporation des marchands de Madrid, qui s'étaient réunis sous la protection du gouvernement pour se livrer à diverses spéculations profita-

bles à l'État comme à eux-mêmes (sur les laines, par exemple), et qui entreprenaient quelquefois l'habillement, l'équipement et la fourniture des armées, se rendaient fermiers des octrois de Madrid, de l'impôt de l'*escuzado*, etc.; *los gremios* avaient des capitaux considérables, grossis des sommes que des particuliers y avaient placées en toute confiance. Le gouvernement s'en empara au mépris des droits les plus sacrés parmi les nations civilisées; et s'étant porté garant de leur valeur et de leurs intérêts, il n'a jamais payé ni l'un ni l'autre : ces fonds ont été perdus pour ceux à qui ils appartenaient. La compagnie des Philippines, fondée par le comte Cabarus, à l'aide de 21 millions de réaux provenant de la banque de St.-Charles, et dans laquelle les plus fortes maisons de commerce, et les *gremios* eux-mêmes, avaient pris un intérêt, cette association importante et non moins nationale fut traitée de la même manière.

Dans beaucoup de maisons espagnoles on avait autrefois fondé des capitaux inaliénables, comme les biens ou majorats eux-mêmes, et qu'on plaçait entre des mains sûres, pour que le titulaire touchât le revenu sans pouvoir jamais disposer du principal (*censos de vinculos o mayorazgos*) : il en était d'autres en faveur du clergé (*censos de capellanias*), deux genres de propriétés ou de valeurs qu'on désignait sous le nom collectif de *censos de rigorosa reimposicion*, cens de rigoureuse réimposition, pour indiquer qu'il fallait que ces capitaux fussent toujours placés, transmis, et jamais dépensés par ceux qui en avaient l'usufruit. Il y avait encore des *censos libres o de particulares*, cens libres ou de particuliers,

provenant de sommes prêtées autrefois à des individus qui avaient fourni hypothèque sur un bien, une maison, ou autre immeuble. Il était convenu que l'emprunteur pouvait se libérer envers le prêteur et lui rendre la somme, mais le prêteur ne pouvait pas exiger la restitution : on lui payait la rente de son capital. En 1804 ou 1805, voulant sans doute relever les *valès* qui perdaient au moins 50 pour 0/0, le gouvernement espagnol publia que tous ceux qui devaient de pareils capitaux eussent à se libérer en les payant à lui, quoiqu'il fût tout-à-fait étranger à ces affaires, et en les lui payant en *valès* : il se chargeait d'en faire la rente à ceux à qui ils appartenaient, et de leur restituer plus tard le capital. Quoiqu'il y eût quelque immoralité à le faire, c'était une trop bonne occasion de s'acquitter, pour que les débiteurs n'en profitassent pas, et le gouvernement ordonnait. Ceux qui n'avaient pas de *valès* s'en procurèrent, payèrent entre les mains du gouvernement qui donna quittance, et ils furent ainsi légalement libérés. Le gouvernement paya la rente pendant un et tout au plus deux ans. Mais au bout de ce temps, il ne donna plus rien, et depuis lors les rentes et les capitaux ont été perdus (65), car on n'a donné qu'un vain titre à la place.

Partout le gouvernement en a agi d'une manière ruineuse pour les particuliers, dépouillant comme l'eût fait l'ennemi le plus avide; et aujourd'hui que de toutes parts s'élèvent les cris de détresse des malheureux qu'il a faits, on ne s'occupe qu'à purifier la nation, à lui chercher des torts, à la classer en catégories, donnant à comprendre que ceux que le gouvernement laisse

tranquilles doivent s'estimer heureux, comme s'il leur faisait grâce de la liberté ou de la vie. Il ne parle que de sa colère, lorsque tout ce qu'il y a de sensé dans le royaume croyait pouvoir parler de ses souffrances, de ses pertes, de son dénuement, et de l'urgence de faire cesser un état de choses aussi déplorable.

La dette de l'Espagne, ne rapportant point intérêt, s'élève à 7,205,792,028 réaux, disait M. de Laborde dans un Mémoire sur les finances d'Espagne, publié en 1823.

La dette rapportant des intérêts, fixés à 5 pour 100 par les cortès, monte à 6,814,080,365.

Total : plus de 14 milliards de réaux.

Mais les deux tiers de cette somme sont dus à des communautés religieuses, dont l'abolition éteindrait la même proportion ou quotité de la dette.

Toutefois, le roi n'a pas reconnu la même dette que les cortès, et n'a pas concédé les intérêts au même taux.

Je vais donner un aperçu de la manière dont on envisage aujourd'hui ce sujet important.

Revenus actuels du gouvernement espagnol, 170 à 175 millions de francs.

DETTE DE L'ESPAGNE.

| | |
|---|---|
| Jusqu'à la fin de 1819, | 3,392,000,000 de fr. |
| Accroissement de la dette pendant la constitution, | 477,000,000 |
| Accroissement de la dette après la constitution (cette dernière somme est due à la France), | 80,000,000 |
| Total, | 3,949,000,000 |

| | |
|---|---|
| Portion de cette dette reconnue (en valès royaux consolidés), et portant intérêt (à 4 p. c.), | 132,500,000 de fr. |
| Plus (dus à la France), les | 80,000,000 |
| Total de ce qui porte intérêt, | 212,500,000 |
| Portion de cette dette reconnue et ne portant pas intérêt, | 2,438,000,000 |
| Portion de cette dette non reconnue, et, à plus forte raison, ne portant pas intérêt, | 1,298,500,000 |
| Total, | 3,949,000,000 de fr. |

Ainsi l'Espagne ne garantit pas la quinzième partie de sa dette, et ne paie pas l'intérêt (à 4 pour cent) de la quinzième partie de ce qu'elle doit.

Plus de la moitié de sa dette est reconnue par elle sans être garantie ou consolidée, et sans qu'elle en paie l'intérêt.

Enfin, un tiers à peu près n'est pas même reconnu par elle.

L'Espagne paie 9,280,000 francs d'intérêt par an pour sa dette, c'est-à-dire, le dix-huitième de ses revenus;

Tandis que la France paie presque le cinquième de ses revenus en intérêts. Cette proportion peut servir à établir le degré de bonne foi comparative des deux gouvernemens.

Quoique ces renseignemens aient été puisés à Madrid à une source authentique, il s'en faut que je les regarde comme certains; car, sous ce rapport, les Espagnols ne savent pas trop où ils en sont.

Toutefois, de grandes vérités ressortent de ce simple exposé, c'est :

1° Que l'Espagne a une dette de quatre milliards de francs.

2° Que ses revenus, ne montant qu'à 170 millions de francs, sont insuffisans pour payer les dépenses du service courant, sans y comprendre aucun intérêt des sommes dues. Ainsi, qu'elle les reconnaisse ou ne les reconnaisse pas, avec ou sans intérêt, avec ou sans garantie, de sa part c'est à peu près indifférent : il est au dessus de ses forces d'en payer la rente ; car le roi ne paie ni les pensions, ni les appointemens des serviteurs en activité, comme je le dirai tout à l'heure.

Il résulte encore de cet exposé, 3° que ces conversions ou émissions de rentes qu'il faut faire sur la place de Paris, ne sont qu'un moyen de se procurer de l'argent à tout prix, car le gouvernement espagnol est aux derniers expédiens pour exister.

4° Que lui prêter dans cette position, c'est presque vouloir tout perdre.

5° Enfin, qu'il ne peut payer qu'en s'emparant des biens du clergé ; et ce gouvernement n'est pas de force à en venir à une pareille mesure. Il en serait capable, qu'on ne le croirait pas, et qu'on n'y aurait aucune confiance, tant il a peu fait pour en mériter.

Ainsi, le gouvernement espagnol ne peut payer que par une révolution ; et si cette révolution s'opère, sera-t-il maintenu? Ce n'est pas probable ; car elle se fera principalement pour le détruire. On peut assurer que si la France reste ce qu'elle est, il ne sera pas lui-même de longue durée ; et si le gouvernement français venait à être renversé, pour le mal-

heur des peuples de l'Europe, les créanciers du gouvernement espagnol peuvent-ils croire que leur sort en deviendrait meilleur? Le gouvernement espagnol doit racheter ou rembourser dans vingt ans les rentes perpétuelles émises par M. Aguado; mais où seront, dans vingt ans, M. Aguado et ses fauteurs?

Le 13 octobre 1815, Sa Majesté sentant bien qu'un état ne pouvait exister sans système de finances, créa, pour succéder à la caisse d'amortissement qu'avait fondée Charles IV, un établissement de *crédit public* auquel il voulut encore donner de la consistance par un décret du 5 août 1818. Après son retour de Cadix, le roi comprit encore qu'au temps où nous vivons il fallait au moins parler au peuple de ses intérêts, surtout lorsqu'on voulait réaliser de nouveaux emprunts; et par décret du 4 février 1824, il établit, sous une dénomination en faveur dans d'autres pays, la *caisse royale d'amortissement*, à laquelle il *promit* de dotation 80 millions de réaux (un peu plus de 21 millions de francs) par an, qu'il augmenta de 20 millions de réaux, pour la porter à 100 par une autre disposition du 8 mars 1824, promesses qui n'avaient pas encore reçu la moindre exécution au mois de juillet 1828. Ces dispositions furent arrêtées d'après l'avis du marquis d'Alménara, beau-père du feu maréchal Duroc, duc de Frioul, l'un des hommes les mieux entendus en finances qu'il y ait en Espagne, mais que l'on tenait à l'écart parce qu'il avait été *afrancesado*, sans cesser pour cela de se servir de ses conseils.

« Les attributions de la caisse d'amortissement

« sont : 1° d'inscrire au grand livre les crédits sur « l'État, reconnus et liquidés par la commission de « liquidation ; 2° d'éteindre les crédits liquidés, en « commençant par ceux qui portent intérêt ; et 3° de « répondre du paiement des intérêts des nouvelles « dettes que, dans les circonstances actuelles, le « trésor pourrait contracter pour subvenir aux be- « soins du service courant. » Voilà le fin mot ; on avait créé une caisse d'amortissement pour trouver à emprunter, on voulait se donner un air ordonné pour inspirer de la confiance ; c'étaient évidemment des mots qu'on mettait en avant et rien de plus, et encore ces mots étaient-ils tellement mal choisis, qu'au lieu de donner une opinion favorable, ils ne pouvaient qu'inspirer la plus grande méfiance à ceux qui avaient la moindre idée de la situation financière de l'Espagne. En effet, établir une caisse d'amortissement qui est pour amortir ou racheter les capitaux qu'on doit, lorsqu'on est hors d'état de solder les intérêts de sa dette, lorsqu'on n'a pas de quoi faire aller le service le plus urgent, lorsqu'on ne peut payer ses domestiques qui manquent de pain, est un stratagème qui ne peut se trouver que dans le gouvernement espagnol. Aussitôt on loua une maison rue de la Montera, la plus fréquentée de Madrid ; on y mit un portier avec quelques pupitres au premier étage, on écrivit au dessus de la porte d'entrée, en grosses lettres d'or : REAL CAJA DE AMORTIZACION (caisse royale d'amortissement), et on se crut aussi avancé que les gouvernemens de Londres et de Paris ! On fit circuler cette dénomination au dessus de quelques chiffres dans les jour-

naux, et on se trouva plus capable que d'autres, puisqu'on venait d'improviser en un instant ce qu'ils avaient mis tant d'années à former! Les capitalistes de Paris et de Londres firent justice de ces prétentions, qui seraient pitoyables, si elles n'étaient révoltantes lorsqu'elles se trouvent jointes à la misère et à la mauvaise foi : ils ne voulurent pas offrir un sou sans garanties, instruits par ce qui était arrivé pour l'emprunt Guébhard. En attendant l'arrivée du roi à Madrid, la régence, pressée par ses besoins journaliers, conclut avec un agent de M. Guébhard, banquier de Paris, un emprunt de 50 millions sur la base d'un remboursement à terme fixe, au taux de 55. Le gouvernement espagnol n'a pu restituer aux époques fixées. Les obligations elles-mêmes ont été vendues presque pour rien pour faire face aux intérêts, ce qui a produit un tel discrédit, que tous les emprunts qu'on a tentés sont devenus impossibles (66).

Par décret du 15 décembre 1824, le roi Ferdinand VII invitait les porteurs des actions de l'emprunt Guébhard à les convertir en une rente perpétuelle (5 pour cent); il offrait une prime à ceux qui consentiraient.

M. Aguado fut chargé à Paris de cette conversion. Lorsque, opérée de bonne foi, elle ne pouvait pas donner lieu à une émission de trois cent mille francs de rentes de 1826 jusqu'en 1829, elle donna lieu à une émission, sur la place de Paris, de 136 millions de francs, dont 50 millions furent pour le roi d'Espagne, et 25 millions pour M. Aguado, car on sent bien que la rente se négociait à bas prix.

Le gouvernement anglais, qui n'avait voulu permettre sur ses places la présentation d'aucun effet espagnol depuis que Ferdinand avait refusé de reconnaître l'emprunt des cortès, réclama et obtint la reconnaissance de 22,680,000 francs, somme à laquelle s'élevait sa part de l'emprunt des cortès, et fut payé aussitôt du premier terme (capital) avec l'argent levé à Paris sur la crédulité publique.

Voilà où en était cette affaire lorsque M. Aguado, en butte à des attaques aussi acerbes que fréquentes de la part des journaux, porta plainte en diffamation devant les tribunaux de Paris, et obtint une satisfaction si peu équivoque.

A la fin de 1830, il a tenu des chiffres tout prêts pour prouver que la totalité de cette valeur amortie jusqu'au 31 décembre se montait à 420,525 francs, qui ont coûté un capital de 4,454,631 fr. 11 c.

On voit qu'il y a loin de là à 136 millions qu'il a émis. Lorsqu'on revient aux motifs d'indigence qui ont fait inventer cette émission, à quelle distance de leur but ou de leurs capitaux ne voit-on pas les trop confians rentiers de Paris? Il eût donc mieux valu, pour la réputation financière du gouvernement espagnol et de ses agens, que ces opérations n'eussent pas eu lieu. J'ajouterai qu'il eût aussi été préférable pour la nation qui doit payer un jour, que son gouvernement, qui prolonge ainsi sa funeste existence, et diffère d'en venir à des mesures efficaces et honorables, n'eût pas trouvé à emprunter. Parce qu'il avait vu celui de France faire un emprunt et se tirer d'une situation pénible, il crut qu'il n'y avait qu'à emprunter pour s'enrichir! Un emprunt est utile à

celui qui a de l'ordre et auquel il ne faut que franchir un mauvais pas, que faire face à une nécessité impérieuse, pour arriver à une situation satisfaisante. Mais dans le désordre où se trouve le gouvernement espagnol, un emprunt de deux ou trois cent millions de francs ne peut l'avancer en rien ; versée dans ses caisses, cette somme y disparaîtrait aussitôt, sans que la marche générale des affaires en fût facilitée en aucune manière. Il lui faudrait faire un emprunt tous les ans, et il n'y a aucun doute qu'il s'en accommoderait, ou qu'il emprunterait tant qu'on voudrait lui prêter, sans aucune inquiétude pour l'avenir, que cette manne tombée du ciel lui ferait même bientôt entièrement oublier. Mais on se souvient qu'après avoir solennellement emprunté comme chef du gouvernement des cortès aux banquiers de Londres et de Paris, le roi, qui avait reçu une partie des sommes qui en provenaient pour ses dépenses personnelles, a, dès qu'il l'a pu, refusé de reconnaître cette dette aussi sacrée que toutes celles qu'un honnête homme souscrit de son nom; et, sans souci de la parole royale, dans laquelle les peuples devraient toujours pouvoir se confier, il a anéanti ces engagemens aussi bien que des promesses et des sermens qui devaient garantir des intérêts bien autrement précieux pour la nation espagnole. Les étrangers se sont étonnés de ce manque de foi d'un nouveau genre; mais il n'a pu surprendre au même degré les habitans de la Péninsule, et ceux qui ont vécu dans son atmosphère.

Les valès ou bons royaux, avec lesquels le gouvernement a payé les services des militaires et des

employés, étant sans valeurs, et ne pouvant servir à l'acquittement des impôts, plusieurs créanciers de l'État crurent avoir une occasion favorable de placer ces capitaux fictifs, en achetant pendant le système constitutionnel les biens de l'église dont le roi avait décrété la vente, et dont ses propres frères donnèrent l'exemple de faire l'acquisition. Lorsque le roi revint de Cadix, toutes ces ventes furent annulées, les biens furent rendus de suite, avec les revenus du temps pendant lequel on les avait possédés; ils furent rendus aux corps religieux auxquels ils appartenaient, sans que les acquéreurs eussent droit à aucune indemnité pour les réparations ou constructions qu'ils pouvaient y avoir faites. Mais le prix donné pour ces propriétés; mais les valès!!!... Vous voyez bien ce qu'ils sont devenus dans cette restauration à l'espagnole... Ils ont été perdus, ils sont restés entre les mains de Sa Majesté Catholique, qui a ainsi amorti d'un trait de plume pour 318 millions de dettes; et encore a-t-il fallu que les acquéreurs dépouillés y missent de la bonne grâce; car, en échange de leurs capitaux, ils reçurent la réputation de *libéraux* ou de *negros*, que la charité des commissions permanentes savait exploiter dans les purifications dont personne n'était à l'abri.

### LES PENSIONS ET LES APPOINTEMENS NE SONT PLUS PAYÉS QUE DE LA MANIÈRE LA PLUS IRRÉGULIÈRE.

Dans ce dénuement absolu des caisses du gouvernement, les récompenses des services les plus importans, les pensions les mieux méritées, les veuvages (*las viudedades* ou *monte-pios*), pensions des

veuves des militaires et des fonctionnaires publics, sont chaque jour entourés de nouvelles difficultés qui les séparent des titulaires, aux prises avec les plus pressans besoins ou même avec la plus affreuse misère. Les officiers de l'armée, la plupart sans autre ressource que leur épée, ne pourraient jamais éviter les peines les plus sévères de la discipline, s'ils servaient aussi irrégulièrement qu'on les paie. Il n'y a guère que la garde royale et la maison militaire du roi (les gardes du corps) qui puissent compter sur des appointemens, susceptibles toutefois de venir deux ou trois mois après l'échéance. Le général Castaños, qui jouit sans contredit de la plus belle réputation militaire qu'il y ait en Espagne, et sur lequel on aurait pu espérer voir placer le chapeau de la grandesse que le roi actuel n'avait donné à aucun de ses défenseurs avant de l'accorder au général de sa garde (comte d'Espagne, qui le reçut en 1826 ou 1827), le général Castaños, dis-je, obligé dans sa vieillesse de parcourir à pied les rues de Madrid, alla à la cour, dans l'été de 1825 ou de 1826, un jour qu'il faisait très chaud. Le roi lui parla du temps, selon la coutume; le général répondit qu'il ne sentait nullement la chaleur; et comme on s'en étonnait, il ajouta qu'il *en était encore au mois de janvier*. On peut juger du point où en étaient les autres. Il n'est pas rare que la solde des hallebardiers, des domestiques de la maison du roi, et de tout ce qui en dépend, soit arriérée de six mois, d'un an et davantage, comme au temps passé. Amelot écrivait en 1709 : « Philippe V n'avait, il y a quatre ans, ni « troupes, ni armées, ni artillerie; ses domestiques

« n'étaient pas payés, ses gardes du corps, mourant « de faim, allaient manger la soupe qu'on distribue « aux portes des couvens. » Les pensions, dont la promesse est insérée dans les journaux, pour faire l'éloge de la munificence royale, ne sont quelquefois nullement payées. Pendant le séjour des troupes françaises à Madrid, on avait étendu les purifications jusqu'aux veuves pensionnaires. J'en ai connu qui avaient plus de soixante-dix ans, que l'on purifiait ainsi, à leur insu, et de la manière la plus indécente : on allait demander secrètement à deux ou trois voisins ou voisines, à la marchande d'herbes, à la blanchisseuse, au marchand de tabac, ce qu'ils pensaient de telle dame, et sur leur rapport on les déclarait ou purifiées et dignes de toucher leur pension, ou impurifiées et inaptes à la recevoir.

Quant aux veuves ou aux filles aînées des militaires qui n'ont ordinairement que leur pension pour moyen d'existence, parce que ces veuves avaient compté sur cette ressource en se mariant à des fonctionnaires dont la plupart n'ont que leur emploi pour vivre, leur situation est des plus malheureuses. L'espoir d'être mieux payées, et le défaut de propriétés, les font s'accumuler à Madrid, où elles assiégeraient chaque jour le trésor, si on n'y avait mis obstacle; mais on leur a nommé par chaque quartier un chargé de pouvoir ( *un apoderado* ), qui doit recevoir pour elles et leur transmettre ce qui leur revient, exerçant une retenue de tant pour cent dont on les a imposées, sans les consulter, pour le paiement de cet agent incommode. On soldait d'abord les veuves tous les trois mois; puis on n'a pu leur

donner que la solde d'un mois à la fois; on en est venu à payer par semaine, ne leur donnant encore que la moitié de ce qu'elles devraient avoir pour cet espace de temps, et quelquefois lorsqu'elles ont attendu pendant trois ou six mois. Dans ces momens d'urgence, l'*apoderado* ou tout autre leur font quelquefois des avances ou des prêts à un taux des plus onéreux.

Beaucoup de pensions ont été réduites d'un quart ou même de moitié, du vivant de celles qui les recevaient. Quelquefois, lorsque l'arriéré est trop considérable, on a recours, pour elles, comme pour d'autres, à un expédient assez simple s'il n'est pas satisfaisant. Après avoir fait long-temps soupirer les pensionnaires, le gouvernement, qui trouve enfin quelque argent à leur donner, leur promet qu'à dater de ce jour on sera régulièrement payé; mais il leur insinue en même temps que, pour mettre de la clarté dans ces affaires, il faut tirer une ligne entre le passé et l'avenir qu'on voudrait bien ne pas voir se ressembler. La ligne est tirée, c'est-à-dire qu'on anéantit tout l'arriéré rejeté aux non-valeurs, et le temps court, à dater du jour où l'on commet cette injustice. Cette manière d'aligner la solde n'est désignée par aucun nom étranger, puisqu'elle est entièrement espagnole; elle se nomme : *hacer una corta de cuentas*, faire une coupure de comptes, et on vous articule ces mots avec autant d'aplomb et d'assurance que s'ils voulaient dire *payer scrupuleusement*. *La corta de cuentas* est certainement une fort belle invention pour celui qui doit; mais pour ces pauvres familles aux abois, pour des gens qui la plupart ne

savent s'aider en rien, y a-t-il jamais eu de grêle comparable?

Le malheur de ce nombre infini de militaires, d'anciens serviteurs, de leurs veuves et de leurs familles, que vous trouvez dans presque toutes les maisons de Madrid et des provinces, est, en partie, l'effet des circonstances, je le sais bien; mais n'a-t-il pas été préparé par le gouvernement qui a accoutumé tant de monde à compter sur lui? L'usage de donner des appointemens et des retraites considérables ne l'a-t-il pas conduit à manquer de parole, et l'habitude une fois prise, n'est-elle pas devenue une seconde nature? Dans le dénuement où s'est trouvé le trésor, à diverses époques de la monarchie, la misère n'a-t-elle pas chaque fois assailli cette nation dont une grande partie ne sait exister que par des emplois (*un empleito*), et qui devait tenir tout du souverain pour relever sa puissance et agir plus fortement en son nom? Car, en Espagne, le gouvernement n'aime pas les gens indépendans de la classe moyenne, qu'on voudrait réduire, s'il était possible, à ceux dont on a absolument besoin. *Mourir de faim* est donc une expression depuis long-temps bien usitée dans la langue espagnole, et trop souvent employée avec fondement, même en parlant de personnes qui tiennent de près aux familles les plus riches. *El pobrecito esta pereciendo de hambre. Le malheureux meurt de faim,* se dit, sans aucune espèce de pudeur, du frère d'un marquis, d'un comte, d'un duc, parce qu'on sait bien qu'il n'y a pas de sa faute ni de celle de son frère aîné, à qui le sort a tout donné, jusqu'à sa rigueur envers les siens, que peu de favoris de la fortune pen-

sent à adoucir. L'espoir qu'on a n'est que dans le roi; les yeux de tant de gens qui ne savent comment faire pour exister, se tournent sans cesse vers le trésor royal, comme si celui-ci leur devait quelque chose : et en effet, s'ils ne peuvent pas se dire que c'est le gouvernement qui les a faits pauvres, sans industrie, qui leur a ôté toutes les occasions de gagner leur vie qu'on trouve facilement dans d'autres pays, ne le sentent-ils pas? Mais ils ne peuvent inventer de pareils moyens d'améliorer leur situation; d'ailleurs, à l'âge où la plupart sont parvenus, ils ne pourraient en profiter, lors même qu'on les leur offrirait. Chercher, solliciter, parler à l'un et à l'autre, perdre des pas, du temps auprès des autorités, et souffrir, voilà ce dont se compose une grande partie de l'existence de beaucoup d'Espagnols. Les ministres et les autres grands personnages sont facilement accessibles, il est vrai, pour ceux qui vont les *supplier*. Mais aussi que résulte-t-il de ce qu'on leur dit dans ces audiences où l'on reçoit tous ceux qui se présentent? le plus souvent rien du tout. Le roi lui-même n'est pas difficile à aborder pour ceux qui veulent se jeter à ses pieds. *Echarse á los pies de Su Majestad* est une ressource dont on peut user sans rencontrer trop d'obstacles. Le roi relève celui qui vient l'implorer, prend le placet qu'on lui remet ordinairement, prononce les mots *bien, bien,* on se retire, et il en advient ce qu'il peut, c'est-à-dire pas même la plus légère sensation; car il y a long-temps que le roi est accoutumé à voir des personnes recourir à lui de cette manière. On peut même dire que, depuis des siècles, le gouvernement d'Espagne est organisé

comme il convient pour produire ce résultat, pour amener un certain nombre de sujets *á los pies de Su Majestad,* lui prouver par leur contenance et par leur situation, qu'il tient aussi dans ses mains l'existence de tout ce qui n'est pas de la dernière classe du peuple ou de la première, sur laquelle il a d'autres moyens d'agir. Ceci n'aurait donc d'inconvénient que dans le cas où la proportion des prosternés serait *trop* forte, et pour cela il faudrait qu'elle le fût beaucoup en Espagne, surtout dans le temps actuel, où tant de gens mal intentionnés ont voulu rompre le lien salutaire qui les attachait au trône. Il peut être nécessaire de retremper, sous ce rapport, une nation qui voulait changer des *traditions anciennes et respectables,* et qui avait eu la hardiesse d'ôter les chaînes qui doivent toujours rester suspendues, comme un signe d'honneur, aux portes des maisons dans lesquelles le roi est entré, ou qu'il a une seule fois honorées de sa présence.

Si, dans les pays industriels, une honte fondée est attachée au désir de vivre de la pitié des autres lorsqu'il y a du travail, dans les contrées où il n'y a aucune industrie et où tout travail pénible est marqué d'une sorte de réprobation, la santé peut, sans scrupule, demander de quoi se nourrir, surtout lorsque des corps religieux respectés n'existent que de ce qu'on leur donne ou de la mendicité, dont ils accréditent ainsi l'usage. *Pedir una limosna* (demander l'aumône) est donc une espèce de *droit de citoyen* dont on peut user, pour peu que les circonstances y obligent. Il faut dire que les Espagnols se résolvent avec une facilité admirable à cette extrémité

dont la concurrence efface la honte, et que l'habitude ou les fréquens revers de fortune ont fini par naturaliser. L'extrême pauvreté, ordinaire dans la classe moyenne par la naissance ou l'éducation, n'est pas le seul motif de cette détermination qui devrait au moins être toujours pénible : le vice y a souvent une trop grande part. J'ai connu des veuves de lieutenans-généraux (qui avaient été capitaines-généraux de province) dont la vie s'était passée dans l'opulence et les plaisirs, ne se privant de rien de ce que leur demandait leur palais délicat pendant que durait le trimestre payé de la pension, et aller mendier à mi-terme, comme elles l'avaient prévu. On se donnait un air de dévotion et de pénitence que les belles années de la vie pouvaient ne pas faire trouver superflues, on allait entendre deux ou trois messes par jour, et, dans l'église, avec l'attitude de la prière, on s'approchait des personnes capables de faire du bien et on leur exposait sa situation, en attendant que les ombres de la nuit, aidées du voile du mystère plutôt que de celui du respect humain, permissent de se placer au coin d'une rue avec décence. Je suis loin de vouloir généraliser des faits de cette nature; mais je puis les citer comme des exceptions capables de faire concevoir ce qu'est la règle ou le cours ordinaire de l'existence en Espagne, dans les circonstances pénibles où l'on s'est accoutumé à vivre, sans rien perdre de ses prétentions. Ce penchant à *pedir una limosna* est le résultat de tout ce qui a été dit jusqu'à présent du gouvernement espagnol, sans qu'on puisse en accuser le peuple, qui est partout ce qu'on le fait, mais qui ne saurait nier ce qui existe.

Les importunités auprès du souverain ne peuvent, dans ce moment-ci, réussir qu'à un bien petit nombre, puisqu'il est lui-même le premier pauvre de l'État, quoiqu'il soit autant que possible entouré d'une magnificence qu'on doit croire impérissable comme la royauté, et venir de Dieu par qui règnent les rois. Il est donc riche en ornemens, et resplendissant d'un éclat presque divin dans son palais; mais il a peu d'argent terrestre, ou du moins de cet argent qui se donne, si ce n'est à des parens déjà fortunés, comme le père et la sœur de la feue reine Amélie de Saxe. Le départ pour les *Sitios* ou résidences royales est parfois empêché, retardé par défaut de moyens; mais ces changemens continuels étant importans au salut de l'État ou de la monarchie, doivent s'opérer à tout prix; on prend le dernier sou du trésor public, on emprunte si l'on trouve à emprunter (67), on fait vendre du mercure des mines d'*Almaden*, etc.; et lorsqu'on est dans les résidences et qu'il s'agit de les quitter, on va faire des visites intéressées aux chapitres des environs, à celui de Tolède, par exemple, pour partir d'Aranjuez, comme je l'ai déjà dit en parlant de la manière de passer les diverses saisons; à celui de Cuença, pour revenir des eaux de Sacédon et aller à Saint-Ildefonse; aux hyéronimites de l'Escurial, pour rentrer au mois de décembre à Madrid. Mais les bons pères de ce dernier couvent, comme les riches particuliers de l'Orient, qui vont manger des olives et du pain noir sur la place publique pour paraître pauvres, dissimulent autant que possible leur avoir, qui n'est plus ce qu'il était autrefois, quoiqu'ils soient beaucoup moins nombreux dans cet

édifice royal. C'est pour ce motif qu'ils négligent d'y faire les réparations les plus urgentes. Voulant que le roi voie par lui-même ce qui souffre et en tire des conséquences à leur avantage, ils avaient laissé en 1825 une cour intérieure se remplir d'un demi-pied d'eau qui filtrait de toutes parts dans les caves et pouvait causer de grands dommages. J'étais à l'Escurial au commencement de novembre, lorsqu'on se mit en devoir de raccommoder la fontaine et les canaux par où elle devait s'écouler : j'ai déjà dit que tout dépérit autour d'eux.

Un régiment qu'il faut chausser, vêtir, ou faire mouvoir, oblige à prendre des fonds après lesquels un nombre infini de malheureux soupiraient, et met aux abois toute la gent pensionnaire, qui, les bras croisés et les pieds appuyés sur le *brazero* pendant l'hiver, lorsqu'elle n'est pas au soleil, songe aux ressources de l'État, souffre, sèche, car si l'on voit un certain embonpoint en Espagne, ce n'est guère chez les pensionnés du gouvernement. Une autre fois on apprend que dans telle ville éloignée, à Séville par exemple, des militaires qu'on ne payait pas depuis long-temps se sont jetés en corps sur des fonds appartenant à la couronne, et les ont pris à compte pour exister, malgré tout ce qu'on a pu leur dire en faveur de l'ordre administratif.

*Es una lastima*, c'est une pitié! disent les Espagnols en soupirant; et là dessus de rappeler le passé, le bon temps des emplois publics, trouvant encore, chemin faisant, occasion de louer la richesse de l'Espagne en lançant des bouffées de fumée, de se fâcher contre le temps actuel, de maudire les employés du

trésor, etc., sans cesser d'être bons royalistes; remarquant plus que nous l'exactitude avec laquelle on nous payait pendant notre séjour en Espagne, et nous faisant nous estimer heureux lorsque nous ne pensions pas l'être : la boutade finissait ordinairement par l'éloge du gouvernement français, qui devait être le meilleur par la solide raison qu'il payait régulièrement tous les premiers du mois. Une pauvre dame qui avait joui autrefois de plus de soixante mille livres de rente, avait été réduite à se réfugier chez une de ses amies, pensionnaire du gouvernement comme elle, mais un peu moins pauvre, et chez laquelle elle mourut quelque temps après. Elle disait un jour dans un moment de ces réflexions pénibles, *que le roi ordonnait qu'on les payât, mais qu'on ne le faisait pas; que si on exécutait les ordres du roi, les affaires iraient bien autrement*. Cette pauvre femme est morte dans la plus affreuse misère, sans croire que le roi d'Espagne pût jamais manquer d'argent, et croyant encore moins qu'il n'eût pas tout ordonné pour le mieux. Cette vicissitude de prospérité et de fin malheureuse, ces longues années passées si mal, sans que l'esprit pût s'élever à apprécier des causes aussi simples, des résultats aussi faciles à concevoir; cette ignorance, qui datait de la fortune et amenait une espèce de résignation dans le malheur; cet amour pour le roi, encore voisin du culte pour la divinité dans beaucoup de cœurs espagnols; toutes ces particularités sont des traits du triste tableau de la vie en Espagne, tableau dont la vue afflige trop souvent l'étranger, parce qu'il voit le mal, le mal général, le mal extrême fait comme exprès dans ce pays, et ses

causes entretenues avec un véritable soin par ceux à qui il serait si facile et si honorable d'opérer le bien. Où donc fut écrite la devise : *Salus populi suprema lex?*

Pour tout ce qui vient d'être dit, lorsqu'on prétend à une pension, on désirerait, si c'était possible, l'obtenir sur le produit des douanes ou sur celui de l'administration des postes (*de los correos,* des courriers). D'après l'avis général, ces dernières sont les meilleures ; mais il est bien difficile d'en avoir.

Après tout ce qui s'est passé de décourageant dans le système des finance de l'Espagne, et avec la dette dont le gouvernement se trouve maintenant chargé, il doit être difficile à ses créanciers d'espérer un paiement qui puisse les satisfaire. Si la franchise, la bonne foi, la capacité, la stabilité réunies inspirent la confiance, on ne peut guère en avoir dans le gouvernement espagnol. Parmi ses plus zélés partisans, il peut se trouver des hommes qui lui feront abandon des sommes qu'il leur doit, ou qui lui offriront des dons gratuits pour l'aider dans ses besoins pressans, quoique de pareilles générosités paraîtraient aujourd'hui bien étranges, à cause de leur insuffisance; mais assurément il n'y a personne en Espagne qui pût *prêter* au gouvernement avec l'espoir d'en être remboursé. S'il fallait se procurer, par le moyen d'un emprunt libre à l'intérieur, des moyens de sauver la monarchie, il est à peu près sûr que la monarchie périrait, à moins que, par un intérêt bien entendu, le clergé ne vînt à son secours lui rendre la vie pour continuer à s'en servir.

Cherchons donc de la régularité dans quelque autre de ses grandes institutions.

RECRUTEMENT ET ENTRETIEN DE L'ARMÉE.

Tout est disposé dans les classes de la société en Espagne pour l'organisation d'une armée : celle des nobles chargée de cadets qui n'ont rien, fournira des officiers en assez grand nombre; mais il en sortira encore de la classe moyenne, parce que le commerce, les arts, l'industrie et l'agriculture éclairée n'existant pas en Espagne, et tout ce qui tient aux arts ou aux travaux mécaniques y étant déconsidéré, il n'y a de facile et de profitable que la prêtrise ou le cloître, et d'agréable

« Que le grand art, l'art affreux de la guerre. »

Tel cadet de famille qui a fini de grandir, ne peut songer qu'à se coiffer du chapeau militaire, à ceindre l'épée, et à aller rôder autour du palais pour tâcher de trouver quelque dédommagement au tort qu'il a éprouvé comme coupable du crime irréparable d'être né le second, etc.

Quant aux soldats, vous en lèverez suffisamment parmi ces philosophes sans le savoir, accoutumés à aller nu-pieds ou à peu près, coiffés toute l'année d'un *pañuelo* (petit mouchoir placé sur le sommet de la tête); et s'ils n'ont pas une grande ardeur pour les nobles travaux et les glorieux dangers de la carrière des armes, du moins vous ne les trouverez pas gâtés par les douceurs de la vie physique ou morale, ni sans disposition à frapper. Le paysan et l'homme du peuple espagnol ne quittent pas grand'chose pour aller sous les drapeaux, et il le faut bien, car ils ne

sauraient y obtenir de grands dédommagemens, le nécessaire s'y faisant beaucoup trop souvent sentir, même dans le temps de la plus profonde paix.

Vous croiriez peut-être, en voyant des troupes n'avoir presque jamais un habillement complet, des officiers de la tenue la plus irrégulière, des chevaux ruinés dans la cavalerie, que ce désordre tient à des circonstances récentes et malheureuses dont on n'a pas eu le temps de réparer les funestes effets ; vous vous tromperiez en cela : une armée espagnole a toujours été et a toujours dû être de la sorte, lorsqu'elle ne quitte pas le territoire : c'est son état naturel ; mieux organisée et plus forte, elle coûterait beaucoup plus, donnerait trop de pouvoir au souverain et pourrait offusquer le clergé, quoiqu'elle soit certainement bien endoctrinée. Il faut en Espagne une ombre d'armée, un noyau autour duquel on puisse grouper au besoin de nouvelles levées, ce qui, avec les milices provinciales ou garde nationale permanente, très bien entretenue à l'aide de fonds spéciaux pris sur l'impôt du sel, porte l'effectif de la force du royaume à un nombre d'hommes assez considérable, mais peu redoutable en proportion, parce que ce qui fait la force d'une armée, c'est surtout l'ordre et la discipline de l'ensemble. Or, tout ce qui est ordre, méthode, est contraire à la nature des espagnols grands et petits. Leur moral mutilé par leur gouvernement ne leur permet de rien finir, de rien achever ; il faut que tout ce qu'ils entreprennent reste imparfait et porte l'empreinte d'une raison malheureuse, opprimée, dont le sceau se voit comme ailleurs dans la formation de leurs rangs et surtout

dans ceux de leur cavalerie. Ces chevaux, ruinés avant l'âge, ce sont les lois qui régissent les hommes qui les ont atteints; c'est sur eux qu'est retombée l'insouciance, et plus souvent encore la colère de ceux à qui on a ôté toute espèce de sentiment de douceur et d'humanité. Le cheval que l'Arabe appelle

« *Son* noble ami, plus léger que les vents, »

le cavalier espagnol, descendant des Maures peut-être, le traite en bête féroce; et pour peu que l'absence de l'œil vigilant d'un chef lui permette de donner cours à son désir naturel de mal faire, il l'excédera de fatigue sans nécessité, comme sans prévoyance du besoin qu'il peut en avoir le lendemain (68). Détruire est le plus grand plaisir de ces hommes toujours courroucés, comme celui du pouvoir qui les régit. Vous aurez à combattre le courage féroce dans leurs partisans (ou leurs *guérillas*); mais pour la froide valeur, pour le courage calme joint à l'intelligence, vous ne les verrez que bien rarement dans leurs rangs, dans leurs masses, dans leurs armées. Aussi une lutte générale n'est-elle pas du tout leur fait; et d'ailleurs des officiers sans expérience et sans barbe, qu'on leur donne trop souvent pour les commander, peuvent-ils inspirer la confiance nécessaire au succès d'entreprises aussi sérieuses que celles de la guerre?

Lorsque de nouveaux soldats sont réunis par des levées, on les voit pendant des six mois, des années, autour des villes, où on les exerce, couverts des habits les plus disparates, avec lesquels ils ont quitté leurs foyers, habits auxquels la misère a fait,

depuis qu'ils sont au service du roi, des brèches irréparables après de nombreuses réparations.

Des hommes de dix-huit à trente-six ans, atteints par la *quinta* (ou levée qui prenait autrefois un homme sur cinq), auxquels on a donné tout au plus un bonnet de police, font sans murmurer, mais aussi sans la moindre disposition joviale, l'exercice pour le service du souverain, en faveur duquel ils pourront avoir quelque enthousiasme, pourvu qu'on leur permette de venger, sur qui que ce soit, la souffrance de leur amour-propre. Si on assiste à leurs repas, que des figures austères annoncent être présidés par une trop rigoureuse tempérance, on voit les pois chiches (*los garbanzos*) assaisonnés de quelques fragmens de vieux lard et rougis de piment incendiaire, en faire les frais à l'exclusion de toute viande, si ce n'est dans la courte saison de l'année où il est permis de vendre les têtes de mouton, seul mets auquel le soldat espagnol puisse prétendre (69). Sa solde égale celle des soldats de nos troupes; mais par cette apathie naturelle à toutes les autorités comme à tous les individus de la nation, personne ne s'occupe, ou ne s'occupe suffisamment, de la dépense du soldat; et s'il est mal vêtu par le gouvernement, il est mal entretenu et mal nourri par la faute de ses officiers, dignes défenseurs d'un pouvoir sans conduite.

Le grand nombre d'officiers qu'il a dû toujours y avoir en Espagne depuis que ce royaume est organisé comme nous le voyons maintenant, s'est accru d'une manière extraordinaire dans ces derniers temps. On en créa beaucoup dans la guerre que les Espa-

gnols firent à la France de 1793 à 1795. Mais ce qui en a fourni le plus, c'est la guerre que les Espagnols appellent de l'*indépendance* (et qui a prouvé plus que toute autre chose, peut-être, leur dépendance du clergé), ou contre Napoléon. Celui qui pouvait réunir trois ou quatre hommes et se mettre à leur tête, était chef de guérillas. Si la troupe grossissait, au lieu d'officier on l'appelait capitaine; au lieu de capitaine, commandant; au lieu de commandant, colonel, etc.; et cette élévation se faisait d'autant plus facilement, que les collaborateurs prenaient les titres que venait de quitter leur guide intrépide; en sorte que, lorsque Ferdinand rentra dans ses États en 1814, il trouva une véritable armée d'officiers et de généraux, auxquels il ne pouvait faire moins que de conserver les grades avec lesquels ils venaient, disaient-ils, d'opérer sa délivrance. Le trésor fut chargé d'acquitter la dette de la reconnaissance en pensions, retraites ou traitemens de disponibilité, presque aussi forts que les traitemens d'activité en Espagne. A ce poids déjà trop considérable, s'est joint celui du produit de la guerre contre le système constitutionnel, et de celle contre les indépendans d'Amérique, d'où grand nombre de défenseurs de la légitimité ont dû refluer en Europe. Quoique la guerre contre la constitution des cortès ait été assez courte et ait fait heureusement couler peu de sang, elle a suffi à quelques militaires pour s'élever aux premiers grades. On m'a fait voir au Prado un homme qui s'y promenait souvent à cheval en grande tenue, et qui, de simple officier, s'était fait et nommé lui-même général,

dans le peu d'événemens qui se sont passés avant notre dernière entrée en Espagne. On était curieux de savoir comment il ferait à l'arrivée du roi, qui ne savait pas grand'chose de sa promotion; il alla hardiment au palais avec son habit brodé, il ne lui en arriva rien, on s'accoutuma à le voir, et il est resté général; tandis que d'autres ont perdu avec la même rapidité ce qu'ils avaient gagné dans la guerre précédente, tels que *l'Empecinado* (sobriquet qui signifie *couvert de poix*, parce que ce chef était d'abord marchand de résine), condamné à mort pour avoir soutenu par des cruautés le système constitutionnel, comme il avait combattu jadis pour celui de l'indépendance; Capapé, forgeron, accusé de conspiration contre Ferdinand en faveur de don Carlos, etc. Devenir *général* est le beau idéal de la nation espagnole, quoique rien ne soit plus répandu que ce titre. A Madrid, il y a des généraux dans toutes les rues, presque dans toutes les maisons. Il n'y a aucune exagération à dire qu'il existe maintenant en Espagne assez d'officiers de toute classe pour commander bien ou mal toutes les armées de l'Europe. Après les habiles évolutions de tactique qui ont dû occuper leur jeunesse, c'est à qui manœuvrera le mieux maintenant pour saisir la pension ou la solde, et trop souvent on y perd sa théorie et sa pratique.

Je dois rapporter ici des actes authentiques qui font connaître en même temps et la manière de lever des troupes, et l'imprévoyance ou l'irréflexion avec laquelle on lance des ordres qui vont décider de l'existence de presque toutes les familles, et le pouvoir illimité du clergé sur le pou-

voir absolu lui-même, et les mesures consenties par ce pouvoir absolu pour augmenter la puissance du clergé, qui lui a déjà depuis long-temps lié les mains. Il deviendra trop évident, par cet examen, que les concessions faites par l'autorité temporelle à l'autorité spirituelle laissent peu d'espoir de voir celle-là remonter par les voies ordinaires au point de supériorité d'où elle n'aurait jamais dû descendre, et par conséquent présageraient la longue durée des malheurs de l'Espagne. Les levées dont il s'agit dans ces décrets furent d'ailleurs ordonnées lorsque l'Espagne faisait des sacrifices et des efforts extraordinaires pour renverser la constitution qui venait de s'établir dans le Portugal, d'où elle menaçait d'envahir toute la Péninsule soulevée au nom de l'autel et du trône. Certaines expressions du préambule nous ont paru devoir être conservées comme propres à faire connaître l'esprit du gouvernement.

*Décret du roi adressé au secrétaire d'Etat du département de la guerre, pour la remise au complet de l'armée.*

« Ayant licencié, en 1823, les troupes qui n'avaient pas servi à rétablir mon autorité souveraine et l'ordre fondamental et légitime de la monarchie, il a nécessairement fallu organiser une nouvelle armée sur les principes de la fidélité et de l'honneur, dans lesquels les cœurs espagnols furent toujours inflexibles, malgré les efforts des révolutionnaires pour bouleverser les lois, corrompre des traditions vénérables, et les anciennes mœurs. A cette fin, j'ordonnai les dispositions convenables pour commencer

l'organisation de la nouvelle armée, au moyen de *la quinta* (levée), que je jugeai devoir décréter le 5 avril de l'année 1824, etc., etc.

« En conséquence de ce que m'ont exposé les inspecteurs et directeurs-généraux, et après avoir entendu mon conseil d'État et celui des ministres, j'ai tenu à bien décréter ce qui suit :

« Article premier. On procédera immédiatement à la levée et tirage au sort de vingt-quatre mille hommes, par le mode que prescrivent respectivement l'ordonnance royale sur les levées, en date du 27 octobre de l'année 1800, son instruction additionnelle du 21 janvier 1819, avec les éclaircissemens postérieurs, et le présent décret.

« Art. 2. Le service militaire durera seulement six ans pour ceux qui tomberont au sort dans cette levée, rabattant, pour cette fois, comme dans la levée de 1824, deux ans des huit ans de service que prescrivent les ordonnances royales.

« Art. 3. En conséquence de cette déduction, les nobles qui tomberont au sort comme soldats, et qui, conformément à la seconde partie du n° 1er, paragraphe 22 de l'article que, dans l'instruction additionnelle du 21 janvier 1819, j'ai mis à la place de l'article 35 de l'ordonnance de 1800, *devaient donner vingt mille réaux de vellon* (cinq mille piécettes ou cinq mille trois cents francs), *pour s'affranchir du sort de soldat*, pourront le faire maintenant en payant seulement en métallique quinze mille réaux.

« Art. 4. Les officiers des volontaires royalistes continueront à jouir de l'exemption de tirage au sort,

conformément à mon décret souverain du 10 septembre 1826, etc., etc.

« Art. 5. La protection des lettres méritant une juste place dans mes sollicitudes souveraines, afin de favoriser les carrières littéraires sans nuire aux autres classes, *j'accorde la faculté de se faire remplacer, sans payer la somme déterminée dans l'article* 8, aux étudians des universités, séminaires ou colléges approuvés, qui prennent leurs grades avec succès dans leurs études et application.

« Art. 6. *Je permets aussi de se faire remplacer, sans payer la somme fixée par l'article* 8, aux officiers et autres employés attachés à l'administration de la rente des courriers et du ministère des finances, et aux individus des bureaux royaux de Madrid, non exempts du service militaire, et dont parle le n° 12 du paragraphe 22 de l'article qui, dans l'instruction additionnelle de 1819, remplace l'article 35 de l'ordonnance de 1800. Cette concession devant s'entendre du cas dans lequel la permanence de ces employés dans les fonctions mentionnées, sera utile et convenable, *ce que certifieront leurs chefs*, accordant, pour les mêmes motifs, à ceux-là la grâce d'une gratification de la troisième partie de la solde qui est concédée par l'article additionnel précité, à ceux qui auront tombé au sort comme soldats.

« Art. 7. Dans le même but d'adoucir l'obligation du service personnel, et de concilier avec la bonne composition de mes troupes le bien des familles, je déclare que lorsque se présenteront les cas d'urgence dont parle le seul paragraphe de l'ar-

ticle 46 de l'ordonnance de 1800, ou autres de préjudice pour le bien public, si continuait à être au service tel qui a tombé au sort parce qu'il est très nécessaire dans un établissement, dans une fabrique, manufacture, ou dans le commerce, *dans de telles circonstances, on admettra la demande de se faire remplacer,* faite devant les commissions établies pour les réclamations dont parle l'article 15, pourvu qu'elle soit présentée dans le délai des quinze jours qui suivront le tirage au sort, terme au delà duquel pareille pétition ne sera pas admise. Sur l'exposé que lesdites commissions et les inspecteurs-généraux expédieront dans le plus bref délai, mon conseil de guerre décidera avec la même promptitude *s'il faut accorder ou refuser la faculté de se faire remplacer,* observant les règles *d'équité* et de *prudence* dans les divers cas qui se présenteront.

« Art. 8. La faculté de se faire remplacer sans donner en outre de l'argent, dans les cas que détermine l'article 7, s'accorde *seulement aux classes nécessiteuses;* car relativement aux plus aisées et qui ont des moyens, *ce que détermineront au temps où elles feront leur rapport ou leur exposé, les commissions de réclamations et les inspecteurs-généraux,* sauf l'approbation de mon susdit conseil de guerre, outre le remplaçant, elles paieront, aussi en métallique, lorsqu'elles le présenteront, la quantité de six mille réaux de vellon. »

L'article 9 et les autres articles sont relatifs aux modes de procéder pour l'exécution des précédens.

Le décret ci-dessus (daté du 8 février 1827, et inséré dans la *Gazette de Madrid* du 15 de ce mois,

ayant été lancé sans prévoyance, quoique les inspecteurs et directeurs-généraux, le conseil d'Etat et celui des ministres eussent été entendus, S. M. écouta après sa publication les observations du conseil suprême de la guerre, et, par une circulaire du 30 mars 1827, insérée dans la *Gazette* du 5 avril, y fit des additions (dont l'une sera indiquée plus tard, pour éviter les répétitions) et des changemens qui ne détruisent en rien ni son esprit, ni ses dispositions fondamentales; elles ne sont relatives qu'au mode de procéder. Cette circulaire termine par dire que, pour éviter la désertion, S. M. « déclare libre « du service le jeune homme qui prendra un déser- « teur ou un réfractaire de la levée antérieure; que « ceux-ci feront double temps dans les corps des îles « Baléares ou de Ceuta (en Afrique); que, s'il est « prouvé qu'un déserteur a résidé huit jours dans un « village, l'alcade ou la justice du lieu paiera une « amende; et que, si ce village est celui de sa nais- « sance, outre l'amende que paiera l'alcade, le vil- « lage devra remplacer le déserteur ou le réfractaire « par un nouveau soldat. Signé, don Diaz de Rivera. » Cette rigueur ne ressemble pas mal, comme on voit, à celle que déployait Napoléon. Mais que de vague et que d'arbitraire ne laisse-t-on pas dans des affaires aussi graves, en les établissant aussi mal dès le principe! Quelle latitude accordée à ceux qui voudront commettre des abus! Que de moyens on donne ainsi aux autorités de *ruiner* ce pauvre peuple espagnol, et de *rançonner* les classes aisées! Mais, je l'ai déjà dit, c'est un plan arrêté; on veut toujours mettre le peuple à la discrétion du premier individu qui vien-

dra parler au nom du roi : il faut que tout tombe à ses pieds, et le regarde comme l'arbitre des destinées.

C'est beaucoup de déclarer tout haut qu'après la publication d'un décret aussi décisif, le conseil suprême de la guerre a trouvé à faire des observations fondées; mais ce n'est pas tout : nous allons voir le vicaire-général de Saint-François ou des franciscains, le père Cyrile, venir se mettre en travers, et obliger la royauté à reculer, entraînant avec elle inspecteurs et directeurs-généraux, conseil d'État, conseil des ministres, et item conseil suprême de la guerre. Toutes ces autorités s'étant bien longuement expliquées, bien compromises, un moine va les obliger à se rétracter, et à le faire avec politesse ou avec un air de soumission qui ne laisse pas que d'être aussi significatif : voici l'acte qui le prouve, signé par le ministre de la guerre.

« *Ordre royal publié par le conseil suprême de la guerre, le* 1er *mai* 1827, *exemptant du sort les novices des ordres religieux.*

« Je dis avec cette date ce qui suit au secrétaire du département de grâce et justice : Le vicaire-général de Saint-François éleva au roi notre seigneur, par la secrétairerie de mon département, une exposition manifestant que, par la modification troisième apportée au royal décret du 8 février dernier, sur le tirage au sort de vingt-quatre mille hommes, Sa Majesté résolut, conformément à l'observation faite par le conseil suprême de la guerre, qu'on exécutât

le paragraphe 3 de l'article 35 de l'ordonnance royale de remplacement de 1800, qui exige six mois accomplis d'épreuve des novices des ordres religieux, par la raison que les circonstances qui donnèrent motif au souverain décret du 26 janvier 1825, ont en partie cessé par le nombre de jeunes moines qu'ont pu recevoir les couvens; que cette modification vient de nouveau affliger les cloîtres, lorsque les jeunes gens appelés par leur vocation à l'état ecclésiastique ont déjà commencé à entrer dans les couvens, parce que les classes de latinité ayant été en grande partie fermées pendant le sinistre (*el ominoso*) système constitutionnel, ou les jeunes gens mal élevés dans celles qui restèrent ouvertes seulement dans les dernières années, il n'est entré dans les ordres réguliers qu'un nombre de jeunes gens encore insuffisant; que les prélats réguliers, fidèles à Sa Majesté, décidés pour la justice du service, amis de l'ordre, ennemis de tout ce qui peut nuire aux classes et aux individus ou membres de la société, ne demanderaient jamais l'exception accordée dans l'ordre royal du 26 janvier 1825, *si le défaut de religieux n'était prouvé, et si la nécessité de les augmenter n'était évidente;* que depuis 1825 jusqu'à ce jour il est mort plus de religieux qu'il n'y a eu de profès dans ces deux années, et que pour cette raison les circonstances qui motivèrent l'exception n'ont pas changé; et enfin, que dans les provinces des Indes il manque beaucoup de religieux; que les autorités de ces pays éloignés réclament des religieux d'Europe, besoins qu'il ne faut pas perdre de vue, non plus que ceux des villages, au milieu

de la rareté de religieux qu'on remarque dans les couvens, surtout dans ceux qui sont hors des grandes villes. Le cœur pieux de Sa Majesté ayant été ému par les considérations ci-dessus exprimées, et Sa Majesté désirant donner aux ordres religieux ce nouveau témoignage solennel de sa souveraine protection pour les biens qu'ils rendent à l'État, a daigné confirmer l'ordre royal du 26 janvier 1825, ordonnant qu'il ressorte son effet dans la levée (*quinta*) décrétée le 8 de février de cette année. Cet ordre royal porte ce qui suit :

« Par ordre royal, du 24 juin de l'année passée, « Sa Majesté daigna accorder exception de tirage au « sort pour le remplacement de l'armée aux novices « de l'observance régulière de la province de Saint-« Michel d'Estramadure, dans lesquels on décou-« vrirait une véritable vocation, et étendit cette fa-« veur à ceux mêmes qui manqueraient de cette « disposition louable, conciliant ces extrêmes au « moyen d'un certificat du prélat et des Pères du « couvent. Le roi notre seigneur, qui travaille sans « cesse à rendre à l'autel cet éclat et cette splendeur « qu'il a malheureusement perdus dans ces dernières « années de guerre et de révolution, a daigné ré-« soudre ou décider que ledit ordre royal, du 24 juin, « soit appliqué *à tous les ordres religieux, cloîtres,* « *dans les mêmes termes et aux mêmes conditions* « *qu'il fut accordé pour les novices de la province* « *mentionnée de Saint-Michel d'Estramadure.*

« Madrid, 22 avril 1827.

« *Signé* ZAMBRANO, *ministre de la guerre.* »

L'intervention d'un moine assez hardi pour croire qu'il peut dénouer ce que le roi vient de nouer à deux fois; le succès de sa demande, qui n'avait rien moins pour but que le contraire de ce qu'on avait proclamé, et qui plus est, de faire dire au roi, à la face de l'Espagne et de l'Europe, que les moines, contre lesquels tout le monde crie, sont cependant encore trop peu nombreux dans la Péninsule, et que Sa Majesté travaille de toutes ses forces à les augmenter pour rendre à la religion l'éclat qu'elle n'aurait jamais dû perdre; cette incertitude dans l'exercice d'un droit, suivie aussitôt d'un acte essentiellement ruineux pour le pays, tout cela forme le tableau le plus vrai de la situation actuelle de l'Espagne; c'est l'Espagne tout entière. O vous, qui, animés du feu sacré de l'amour de la patrie, vous occupez sans cesse de lui rendre quelque prospérité en attendant le retour de la gloire passée, Espagnols dignes de ce nom, évertuez-vous donc à chercher des moyens praticables dans la situation déplorable où elle se trouve! Par un article additionnel à une loi de recrutement, Ferdinand vous apprend que l'armée des moines, la plus redoutable pour votre repos, est encore trop faible, et qu'il va la fortifier autant qu'il dépendra de lui; et vous savez assez que devant un tel projet tous les obstacles seront bientôt aplanis! L'Amérique n'appartient plus à l'Espagne, et celle-ci va remplir tous ses couvens de moines pour les deux pays. On sait bien que l'Amérique ne voudra jamais plus en recevoir d'Europe; mais faisons-en toujours, dit-on; profitons de l'occasion : lorsqu'ils seront faits, il faudra bien

les garder et les nourrir. D'ailleurs, au lieu de nuire, le nombre aide dans la situation où nous sommes.

O malheureux pays! ô malheureux peuple! qu'as-tu donc fait à Dieu, pour permettre qu'on te châtie de la sorte en son nom!

Je n'ai le courage de rien ajouter à ce triste chapitre.

Je ne parlerai pas de la marine espagnole, puisqu'elle n'existe plus.

### ADMINISTRATION DE LA JUSTICE EN ESPAGNE.

Après tout ce qui a été dit jusqu'à présent, je pourrais être dispensé de parler de l'administration de la justice dans le royaume catholique; il n'est que trop démontré que la justice n'y existe pas en grand; y existerait-elle en petit ou en détail? Ce n'est pas probable; et, en effet, on a été conséquent pour la ruine du pays. Si les procès sont partout le tourment, et trop souvent la perte de ceux qui les ont, combien ne devra pas être redoutable l'intervention des tribunaux dans une contrée où tout est calculé pour inspirer au peuple la terreur en place de respect! Les lois, toujours trop nombreuses dans les anciennes monarchies, parceque rien ne doit être difficile en législation comme d'être clair et précis sans être insuffisant, les lois seront, dans une telle société, multipliées, et par cela seul obscures. Ceux qui n'ont pas su simplifier leurs lois de finances, leurs impôts, ou les moyens d'avoir de l'argent, se seront-ils donné la peine d'organiser ce qui pourrait épargner l'argent des autres?

Non, sans doute, et le fatras sera bien autrement considérable contre les particuliers que contre le gouvernement lui-même. Dès que la droiture a été mise de côté dans les affaires majeures, ne la cherchez pas dans celles d'une moindre importance; car partout, lorsqu'on veut s'occuper et être sérieusement utile, on commence toujours par ce qu'il y a de plus pressant. Les lois, qu'il a fallu de tout temps dans l'état de civilisation, se seront donc entassées les unes sur les autres, grâce à l'incurie du pouvoir, abondonnées à cause de leur vétusté lorsqu'elles ne pourront plus servir, et remplacées par de nouvelles conceptions pour le besoin du moment. Romaines, gothiques, arabes, espagnoles, autrichiennes, françaises, elles seront toutes réunies, et l'on criera à la richesse, tandis que l'homme sensé ne verra dans ces restes de l'antiquité, conservés avec la plus grande importance, ou réunis en des amas indigestes, qu'une preuve de la misère du présent, qui n'a pas su disposer ces matériaux, et les faire entrer dans la construction d'un édifice moderne devenu nécessaire.

Elevés à l'école des formalités, trop souvent contraires à la raison, les juges, dont la rectitude d'esprit aura été plus ou moins altérée par ce qu'ils ont vu toute leur vie, sacrifieront tout à la lettre, parce qu'on leur en fera un devoir, et qu'ils n'auront pas d'autre moyen de se mettre à l'abri des reproches. Perdus au milieu des grandeurs factices de la monarchie, leur grandeur ou leur importance naturelle, que la comparaison tend à abaisser, s'attachera à des étiquettes, à des usages vaniteux qui puissent la retenir à une certaine hauteur,

où ses dehors de satisfaction affectée feront précisément connaître son état de souffrance. Jamais les juges de l'aréopage n'eurent une attitude plus imposante que celle que veulent prendre ceux qui siégent à Madrid. Les huissiers, toujours nombreux et debout à la distance la plus respectueuse, s'inclinent devant ce sanctuaire, à peu près comme des prêtres devant l'autel. Les avocats y ont un ton réservé qui laisse toujours percer la crainte lorsqu'ils ne devraient déployer que des talens. Attiré par ses intérêts ou la curiosité à ces audiences souvent désertes, le public ne peut ni s'appuyer sur la balustrade qui le sépare du lieu où siége le tribunal exhaussé, ni même la toucher; il faut qu'il respecte jusqu'aux pièces de bois qu'on lui met pour barrière. A ces vaines prétentions, si différentes de la dignité, il est facile de reconnaître des autorités espagnoles, toujours occupées de leur importance, lorsqu'on n'a besoin que de leur équité; aussi, que font-elles ordinairement dans ces audiences solennelles? elles ne savent qu'éterniser les procès, ne daignant presque jamais conclure. Des criminels attendent pendant des années l'instruction de la cause la plus simple, et dans des affaires civiles, le fils soutient quelquefois inutilement pendant toute sa vie le droit contesté dont il a hérité de son père. Fonctionnaires trop lents, même avec des lois expéditives, ils ne font qu'ajouter aux obstacles des lois informes et surannées dont ils sont les interprètes arbitraires; hors d'état de trouver une issue dont la brièveté serait à elle seule un avantage, ils se perdent dans ce dédale, et ne savent en sortir que lorsqu'on leur fait des ponts

d'or. Cependant ils prétendent à la renommée des grandes capacités, parce que tout dort autour d'eux, et composent leur maintien sur cette comparaison tacite; ils croient surtout avoir du patriotisme, et soutiennent l'Espagne dans les moindres discussions sur les intérêts politiques, lorsqu'ils ruinent chaque jour les Espagnols en trompant, moins qu'ils ne croient peut-être, la confiance du roi. J'ai vu en Espagne les deux abus extrêmes de la procédure; le roi, *législateur suprême*, anéantir un jugement qui avait été confirmé par le conseil de Castille, cour de cassation du royaume d'Espagne, et des juges mettre cinq mois et toutes les grandes formalités d'avocat, de procureur, d'alguazil, à décider une affaire de soixante francs, la plus simple, qu'un juge de paix eût terminée en quatre jours, ou en un instant en France, et sans qu'il en coutât rien aux parties, obligées de payer légalement le jugement espagnol.

On sait qu'en Espagne les malfaiteurs qui ont de l'argent s'échappent presque toujours des prisons, s'ils veulent en donner suffisamment, ou y sont retenus jusqu'à ce qu'ils l'aient dépensé. Ils ne sont ordinairement jugés que lorsqu'ils n'ont plus rien; ce qui n'exclut pas une certaine précipitation à condamner dans quelques circonstances où les passions civiles et politiques sont mises en jeu. Comme il faut, d'ailleurs, que les personnes qui dénoncent un délit ou accusent se portent partie civile, et courent la chance de payer les frais du procès dont elles doivent faire les avances, on se garde autant que possible de demander justice ou de porter plainte. On laisse volontiers échapper les voleurs qu'on pourrait

prendre, ce qui ne contribue pas peu à en multiplier le nombre. Je sais positivement que cette loi existe aux deux extrémités de la monarchie, à Grenade et dans tout le royaume de Navarre : je suis fondé à penser qu'il en est de même dans tout le reste ou au moins dans une très grande partie de l'Espagne.

Notez, en outre, que beaucoup de villes et villages ont le droit de *juridiction*, c'est-à-dire administrent la justice sur leur territoire. Comme les procès s'instruisent à leurs frais, concurremment avec les accusateurs, s'il y en a, il est naturel qu'on cherche à en diminuer le nombre. La chaîne des galériens, qui partit de Pampelune au commencement de 1827, s'arrêta à Caparroso, qui en est à neuf lieues : les galériens tuèrent un d'entre eux dans la prison; on fit une enquête pour constater le délit; et, quoique ces malfaiteurs n'eussent fait que passer par cette ville, elle supporta les frais qui en résultèrent.

Pour les lieux en petit nombre qui n'ont pas de juridiction, les frais de justice se prennent sur la caisse où sont versées les amendes ordonnées par jugement, dont le produit appartiendrait, sans cela, à la couronne. S'il se commet un délit dans ces lieux, on en informe les cours ou tribunaux voisins, (*dan parte*); des magistrats se transportent pour constater les faits, et la cause s'instruit.

« Le droit naturel, dit Jovellanos (*Pan y toros Madrid* 1793 *á* 1794), est réputé, en Espagne, inutile « ou même nuisible. Le droit du pays s'étudie dans « la législation d'un peuple qui n'existe plus depuis « long-temps..........................................

« Athènes croyait qu'un jurisconsulte ne pouvait

« se former sans le secours de toutes les sciences, « sans une connaissance parfaite du cœur humain, et « sans l'observation infatigable de la loi naturelle. « L'Espagne voit les siens s'élever avec quelques mi- « sérables principes de logique, avec une étude su- « perficielle du Vinius (*del Vinio*), et avec quelques « années d'instruction dans les erreurs du barreau « et dans les iniquités de la chicane....................

« J'ai vu, dit cet auteur, l'Espagne, vieille et gron- « deuse, faire des lois pour toutes les conjonctures; « le corps d'un maudit droit engendré dans le temps « le plus corrompu de l'empire romain, pour servir « à la monarchie la plus despotique et la plus remplie « de confusion que les siècles aient connue. Le code « de Justinien, fait de morceaux et de caprices des « jurisconsultes, et la compilation de Gracian, pleine « de décrétales fausses et de canons apocryphes, don- « nèrent le jour à nos *partidas*, et ouvrirent les « portes aux plus ridicules sophismes des légistes. « Notre *récopilacion*, nos *ordonnances revues*, nos « modes d'instruire la procédure, tout a pris de là « son origine. La législation castillane reconnaît pour « berceau le siècle le plus ignorant et le plus turbu- « lent : siècle dans lequel l'épée et la lance étaient la « loi suprême, et dans lequel l'homme qui n'avait « pas assez de vigueur pour en transpercer trois « ou quatre d'une seule estocade, passait pour un « infame, un vilain et presque une bête : siècle « dans lequel les évêques commandaient les armées, « et au lieu de brebis, dirigeaient des loups et des « léopards : siècle dans lequel les sifflemens ou les « sons de la flûte du pasteur étaient convertis en

« hurlemens de tigres, et dans lequel l'étincelle d'une
« excommunication enflammait le brasier dévorant
« d'une guerre civile et sanguinaire : siècle dans le-
« quel la mode du droit féodal faisait passer les vas-
« saux de main en main comme une balle de paume,
« et introduisait entre les hommes les mêmes diffé-
« rences de *race* qu'entre les chevaux et les chiens :
« siècle, enfin, qui ne connaissait d'autre droit
« que la force, ni d'autre autorité que le pouvoir.
« Dans ce malheureux berceau, notre législation
« s'endormit ; elle fut vacillante dans les règnes les
« plus calamiteux et les plus violens, jusqu'à ce que
« le grand Philippe II, fondateur de l'Escurial, l'ôta
« du maillot, lui mit des lisières, dont elle ne se dé-
« barrassera jamais. Notre législation doit au grand
« Philippe la parure despotique dont elle est revê-
« tue : elle lui doit les robustes boulevards de tant de
« tribunaux, où elle change plus de formes que Pro-
« tée, sans crainte que personne l'en empêche ; elle
« lui doit tant de sources inépuisables qui, de jour
« en jour, l'ont enrichie de plus de juges que de lois, et
« de plus de lois que d'actions humaines ; elle lui doit
« l'avantage que les diverses branches du gouverne-
« ment et la justice se dirigent par une seule main,
« comme les mules d'un carrosse; elle lui doit la très
« forte phalange des avocats, qui, armés de leurs plu-
« mes et couverts de leurs éternelles perruques, vain-
« quent tout, mettent tout en déroute ; elle lui doit
« que les délires d'un testateur fou et avare soient
« respectés avec une religion superstitieuse, et que
« les fondemens constitutionnels d'une société soient
« méprisés sans scrupule de conscience ; elle lui doit

« qu'une nouvelle loi soit forgée dans un instant (ou « dans un *santi amen*), et que l'observance d'une « loi ancienne coûte un procès d'un siècle; elle lui « doit le tact extraordinaire des tribunaux, qui font « pendre vingt citoyens dans un jour, et discourent « pendant vingt ans pour ôter les mules d'un car- « rosse; et elle lui doit que l'éloquence du barreau « soit montée à la hauteur où nous la voyons, quoi- « qu'on la verrait bien plus élevée encore, s'il eût « placé les tribunaux (*los consejos*) sur le pic de Té- « nériffe. »

Ce passage, comme tout l'ouvrage dont il est extrait, prête infiniment aux recherches et aux réflexions. On y trouvera d'autant plus de vérité qu'on connaîtra mieux l'Espagne. L'auteur, Don Gaspard Melchior de Jovellanos, fut enfermé dans une Chartreuse de l'île de Mayorque où il était en 1805, pour avoir plaidé (d'abord avec les plus grands ménagemens) la cause de la raison contre l'ignorance et l'injustice.

### DE LA CULTURE DE L'INTELLIGENCE, OU DE LA PROPAGATION DES LUMIÈRES EN ESPAGNE.

L'état d'asservissement dans lequel on tient la presse en Espagne, peut faire juger du zèle que les mêmes autorités doivent apporter à éclairer les esprits ou à répandre l'instruction. L'intelligence dans les nations étant sans contredit ce qu'il y a de plus redoutable pour les gouvernemens qui veulent les conduire en aveugles, c'est à en prévenir le développement que ceux-ci, pour être conséquens, doivent tendre de tous leurs efforts. Dans tout ce que nous

avons examiné jusqu'à présent, nous avons vu l'Espagne assez bien organisée pour atteindre ce but : le plan d'enseignement établi dans la monarchie est loin de s'y opposer ; et s'il a fallu quelque instruction pour traiter les affaires ordinaires de la vie, et guérir les maux auxquels nous sommes sujets, c'est bien à regret qu'on a permis de l'acquérir, car on sait qu'en apprenant à raisonner sur une chose, on apprend à raisonner sur d'autres. En faisant cette concession à la nécessité, les prudentes autorités ont eu du moins l'intention et l'espérance d'éviter autant que possible les inconvéniens attachés à l'avantage d'étudier, et de contenir dans leurs attributions respectives des esprits inquiets, toujours travaillés du désir de connaître les vérités défendues : *ruimur in vetitum.*

On a donc commencé par jeter une défaveur sur le savoir, afin de refroidir l'enthousiasme de ceux qui auraient pu le rechercher comme moyen de prospérité ou d'existence. En Espagne on ne parvient presqu'à rien par les talens, mais on peut arriver à tout par les services qu'on rend, non pas au pays ou à la nation, mais au gouvernement qui a des intérêts bien distincts. Aussi, si l'on accorde protection à quelques habiletés dont on a besoin, cette protection ne s'adressera jamais qu'à des individus dans chaque genre, tandis que les corps auxquels ils appartiennent seront laissés ou poussés dans la boue.

Le désir de passer pour protecteur des connaissances humaines en même temps qu'on les déprime, a fait établir à Madrid quelques écoles d'*enseignement mutuel,* pour l'instruction primaire, qui est

assez répandue en Espagne : les gens du peuple y savent lire presque autant qu'ailleurs : et en ne leur donnant à lire que ce qui convient, on est sûr qu'il ne doit en résulter aucun inconvénient; au contraire, ils pourront apprendre ainsi des prières et les éloges du clergé qui se trouvent partout. J'ai dit ce qu'était dans ce pays l'éducation grammaticale et littéraire. Quoique bien imparfaite, elle est à peu près la seule. On avait prescrit dans ces derniers temps aux moines de l'ordre de St.-Dominique d'apprendre le grec; il ne s'est trouvé personne pour le leur enseigner. Il n'y a certainement pas hors des bibliothèques publiques douze Homères dans tout Madrid, ni peut-être dans toute l'Espagne, à l'usage des hommes faits, car j'ai déjà dit que les jésuites, qui l'enseignent pour la forme ainsi que l'hébreu, à San-Issidro, ont été rétablis par le roi actuel. Les Espagnols riches n'apprennent presque jamais les langues étrangères : quoiqu'ils soient à notre porte et qu'ils aient tous les jours besoin de nous, ils savent bien moins le français que les Suédois, les Polonais et les Russes. Mais si le français est la langue de l'Europe, on ne doit être surpris que jusqu'à un certain point qu'elle leur soit étrangère, puisqu'ils sont et veulent demeurer Africains en même temps que catholiques.

La géographie n'est connue que des Espagnols qui ont navigué. Au temps où nous vivons, le reste de la nation néglige ce genre d'étude, au point de ne pouvoir acquérir aucune idée saine en politique, et le gouvernement n'ignore pas que c'est un moyen de l'en distraire. Ceux qui n'ont pas voyagé, savent que la France est de l'autre côté des Pyrénées ; et comme

le vent du nord est d'autant plus froid en Espagne qu'il passe sur des montagnes ordinairement couvertes de neige, ils croient que la France, et à plus forte raison les Etats éloignés, sont des pays excessivement froids, tandis qu'on s'y passe du manteau qui leur est nécessaire. Les Pyrénées sont pour eux un rideau derrière lequel se voient comme sur une scène des choses toutes nouvelles, et qu'ils sont bien loin de se représenter comme agréables.

A Madrid, il n'y a pas d'établissement public où l'on enseigne la physique; peut-être en donne-t-on quelques leçons au couvent des jésuites à San-Issidro, mais cet établissement n'est fréquenté que par des enfans qui vont y faire leurs classes. Pendant la durée du gouvernement constitutionnel, il se faisait dans la rue des Remèdes (*calle de los Remedios*), un cours public de physique expérimentale, dans un cabinet pourvu des instrumens nécessaires qu'on avait récemment fait venir de France. Le professeur était Suisse, et le conservateur, ou assistant, Espagnol. J'ai connu cet établissement parce qu'il me fallut y aller chercher quelques disques de cuivre et de zinc que je ne pus trouver ailleurs dans tout Madrid, pour faire une pile galvanique. A l'époque où la constitution fut renversée par notre entrée en Espagne, les leçons cessèrent, le cabinet fut fermé. Avec de la persévérance je parvins à le découvrir au fond d'un sombre bâtiment qui appartient au couvent de la Merced. Le conservateur vint m'ouvrir, et à son aspect on pouvait juger de l'état de la physique en Espagne....... Un manteau qui tombait en lambeaux, auquel on eût pu attacher tous les instru-

mens de la physique moderne, couvrait des habits avec lesquels des cheveux hérissés et une figure noire de misère n'étaient que trop en harmonie. Tout était enseveli dans le silence, la poussière et la tristesse, dans cette enceinte odieuse au pouvoir. Pour achever ce tableau espagnol, j'ajouterai que lorsque le lendemain cet artiste vint m'apporter les disques en question, qu'on me prêta pour quelques jours, il refusa deux pièces d'argent que je voulus lui donner en preuve de ma reconnaissance. Je pouvais rencontrer quelque instruction sous ces haillons, mais j'étais bien loin de m'attendre à y trouver de la fierté.

Au mépris de la physique ou de la foudre, impuissante contre l'audace espagnole, il n'y a de paratonnerres sur aucun des grands édifices de la capitale. Je n'en ai vu que sur la maison Santa-Cruz, qui est en face du palais, et sur un magasin à poudre, qui est hors la porte d'Alcala, auprès du cirque de la course aux taureaux.

La géologie, coupable d'hérésie, en allant parfois contre les traditions de la Genèse, est exclue de la terre classique des saines doctrines.

La minéralogie y est enseignée pour tirer parti des richesses qu'on possédait dans les deux mondes, et dont on voit dans le cabinet de Madrid de si beaux échantillons (il y a le morceau d'or le plus considérable, sans doute, qu'il existe en Europe); mais avec ces précieux objets d'instruction, on n'a pas un ouvrage classique sur la minéralogie, on ne possède pas un seul livre qui puisse servir à l'étude de cette science : on n'a pas même encore traduit ceux de l'étranger.

Le médiocre cabinet d'histoire naturelle, qui se trouve rue d'Alcala, dans le même édifice que l'académie des beaux-arts, qui, par parenthèse, est au loyer, est disposé selon la *classification du célèbre Cuvier*, comme le dit une inscription placée au-dessus d'une de ses portes. On y voit un squelette entier du Mammouth ou grand mastodonte.

La chimie n'est enseignée qu'à l'école de pharmacie, pour satisfaire aux prescriptions médicales. Les Espagnols ne savent jamais voir dans un chimiste qu'un apothicaire. C'est ainsi qu'ils envisagent le jeune professeur don Antonio Moreno, qui, après avoir étudié cette science à Paris, l'enseigne dans cet établissement avec une facilité d'élocution qui serait remarquable partout. Moyennant une rétribution de trois ou quatre mille francs par an, à laquelle le défaut de toute espèce d'entreprises commerciales ou industrielles réduit son existence, ils lui font faire deux ou trois cours par an, et l'excèdent ainsi de travail, comme pour le faire descendre au niveau des autres. Ce n'est pas parce que la chimie est méprisée des grands qu'on n'y fait aucun progrès en Espagne : la chimie exige une attention soutenue, et ne peut être apprise ou perfectionnée que par une suite d'expériences délicates, et des travaux conduits avec une précision extraordinaire ; or, j'ai déjà dit suffisamment que tout ce qui était soin, exactitude, précision et propreté en quoi que ce soit, était contraire et répugnait au naturel des Espagnols. Le désordre physique et moral est leur élément essentiel : c'est là et là seulement qu'ils se plaisent. La méthode, la régularité est pour eux quelque chose

de contre nature que leur raison ne peut leur faire aimer, car cette raison n'a jamais été satisfaite lorsqu'ils ont voulu s'en servir. Ils l'ont toujours vue contrariée, heurtée de front, brisée : ils n'ont jamais réussi dans ce qu'elle leur a dicté, et ont fini par ne rien croire de ce qu'elle leur dit. Ainsi, à Madrid, il y a des pharmaciens, mais on n'y prépare pas même les remèdes les plus importans, tels que l'ammoniaque, les éthers, l'émétique, le sulfate de quinine, etc. Ils tirent tout de l'étranger, et ils n'ont pas tort, puisque ceux qui ont voulu en préparer (du sulfate de quinine spécialement) ont perdu leur temps, leurs peines et leur argent. Cette ville de Paris est dans leur arrière-pensée un recours pour tout ce dont ils peuvent avoir besoin; à les entendre, il semblerait que ce ne sont pas des hommes qui font à Paris tout ce qu'ils en font venir. A Pampelune, capitale du royaume de Navarre, on ne trouve ni une cornue pour faire la moindre distillation, ni le réactif le plus ordinaire pour procéder à la plus simple analyse; on ne peut se faire idée d'une telle pauvreté, d'une ignorance aussi crasse.

Les mathématiques conviendraient mieux aux intelligences du royaume catholique, puisqu'elles sont trouvées et qu'il n'y a qu'à les concevoir. On ne les souffre guère que chez les militaires qui se destinent à l'artillerie ou au génie, et, à vrai dire, on n'a pas besoin de les défendre aux autres. A quoi les mathématiques peuvent-elles conduire en Espagne? peut-être à se faire persécuter..... Pour l'étude de l'art de la guerre, c'est encore l'intelligence française qui en fait les frais, ou en offre les

moyens. « Le marquis de Santa-Cruz, leur Follard, « a écrit très polixement sur tout ce qu'on devine par « l'expérience de la guerre; il n'a pas écrit ce qu'il « faudrait apprendre. » (Le général Foy, tom. II, pag. 225.) Lorsque, passant avec l'armée, nous allâmes visiter le château-fort ou l'Alcazar de Ségovie, où venait d'être l'École militaire, nous trouvâmes la bibliothèque presque uniquement composée d'ouvrages français; il y avait jusqu'aux journaux scientifiques, sans lesquels on n'aurait rien appris de ce qui se passait dans le monde savant. Assurément les Français sont loin de mettre autant à contribution les ouvrages espagnols. (70)

La botanique exige beaucoup moins de travaux que la chimie et les autres sciences naturelles, puisqu'il n'y a, pour ainsi dire, qu'à reconnaître les plantes qui existent, sans leur faire subir aucune préparation; elle est donc beaucoup plus accessible aux Espagnols, et ils ont eu des hommes qui s'y sont distingués, comme Cavanillas, mort à Paris en 1804, Ruiz et Pavon; mais pour cela il a fallu que ces deux derniers passassent la mer, car dans la vieille et aride Espagne, les botanistes ne trouvent guère à moissonner. Il est bien entendu que M. Pavon, célèbre par sa *Flore du Pérou,* devait être compris au nombre des hommes redoutables à la monarchie, et qu'il devait subir la peine méritée par ses talens. Il traîne à Madrid une existence malheureuse due au titre de *libéral,* dont on a cru devoir le qualifier pour avoir occasion de le persécuter. O barbares! ô infernales sectes!

La médecine fait pitié en Espagne, et il ne fallait

pas moins, pour qu'elle ne portât pas ombrage au clergé, avec lequel elle se trouve dans les familles et auprès du lit des mourans. La médecine étant considérée comme solidiste ou matérialiste par sa nature, il était de l'intérêt de la religion ou de ses ministres de la soumettre; c'est ce qu'ils ont fait. En Espagne, les médecins et les chirurgiens sont en général de pauvres diables, des hommes sans consistance, sans fortune, qui font des visites pour une piécette (un franc) et au dessous. Aussi, lorsque quelqu'un reste trop peu dans une maison où il était venu passer quelques momens, lui demande-t-on, en le voyant partir, *s'il veut une piécette*, pour dire qu'il fait une visite de médecin. Les Espagnols ont introduit et conservé dans ce corps une hiérarchie qui n'a laissé parvenir au niveau des gens du monde qu'un très petit nombre d'individus, et a fait descendre les autres par gradation jusqu'au niveau des barbiers. Dans toute l'Espagne, on lit sur l'enseigne qui soutient le plat à barbe, les mots : *Cirujano y comadron*, chirurgien et accoucheur. Pour obtenir ce grade il faut commencer par faire le service d'infirmier (*practicantes*) dans les hôpitaux, suivre des cours, subir des examens et payer une licence (*de trente douros en Navarre*). On appelle ces chirurgiens *romancistas*, parce qu'ils étudient dans la langue du pays, appelée *romance*, et qu'on n'exige pas qu'ils sachent le latin. Beaucoup de jeunes gens destinés à cette carrière, qui ne peuvent ou ne veulent se mettre dans des boutiques de barbiers, se placent comme domestiques dans des maisons, où ils se réservent une heure par jour pour aller suivre leurs cours.

J'ai été servi par deux de ces aspirans, qui sont généralement d'assez bons valets de chambre (*Figaro*). Autour du bureau de la poste aux lettres à Madrid, il y a toujours un grand nombre d'affiches dans lesquelles ils s'offrent pour remplir ces fonctions, ce que publie également *le journal* (*el Diario*). De cette classe sortent des hommes qui acquièrent quelquefois une certaine habitude des opérations et se rapprochent davantage de ce que doit être un chirurgien. Ils demeurent surbordonnés aux docteurs en médecine, dont ils doivent exécuter les prescriptions sans pouvoir consulter avec eux.

Enfin, il existe en Espagne des docteurs dans ces deux branches (en médecine et en chirurgie) qui sont aptes à opérer dans l'occasion, comme à traiter les maladies internes, et à occuper les places importantes et les chaires de l'enseignement.

Il n'y a pas un homme en Espagne qui se soit fait une réputation comme anatomiste. Loin d'avoir hâté les progrès de cette branche importante de la science, on peut dire qu'il n'y en a pas un qui soit, sous ce rapport, à la hauteur des connaissances du jour. On ne voit à Madrid aucune belle préparation anatomique, comme on en trouve dans tous les cabinets de l'Europe. Leur collection du collége de San-Carlos, qu'ils citent comme une réunion merveilleuse de pièces modelées en cire, est moins que médiocre; toutes sont du travail le plus commun et le plus grossier. Lorsqu'on est pauvre, il semble qu'il faudrait être modeste : dans leur dénuement, il n'y a rien de pire que d'entendre encore les Espagnols se vanter et se croire les premiers de l'Europe.

Dire qu'ils ne sont pas anatomistes (et personne ne le contestera, j'espère), c'est dire assez qu'ils ne sont par eux-mêmes ni physiologistes ni chirurgiens ; ils ne le deviennent qu'à l'aide des ouvrages français et en cherchant à se rapprocher de ce qu'on y expose. Dans un temps où la physiologie vient d'être agrandie par les travaux de tous les savans de l'Europe, et surtout par l'impulsion qu'avait communiquée notre immortel Bichat, en quoi les médecins et les naturalistes espagnols ont-ils contribué à ses progrès? Si on s'était engagé dans des doctrines erronées, il serait injuste de leur en faire des reproches, car ils sont bien loin d'avoir contribué aux innovations. En cela, comme en tant d'autres choses, ils sont restés paisibles spectateurs. Lorsque les bornes de la chirurgie ont été portées si loin, depuis Dessault et depuis la révolution française, quel est le procédé opératoire qui a reçu le moindre perfectionnement en Espagne? Qu'ont ajouté les chirurgiens espagnols à ce qu'on savait il y a quarante ans ? Ils ont si bien instrumenté, que du seul rapprochement de ces deux mots *chirurgien* et *espagnol*, résulte l'expression d'une espèce de ridicule beaucoup trop fondé.

Ils se vantent d'avoir illustré la médecine légale, puisque le docteur O..... est Espagnol. Le docteur O..... est né en Espagne, il est vrai, et voilà tout ce qu'il a de ce pays. Mais il a été élevé en France, où il a acquis toutes les connaissances qu'il possède, où il est devenu tout ce qu'il est. S'il fût resté en Espagne, il serait Espagnol, arriéré et sans émulation, comme les autres. L'élévation de ce médecin servirait à prouver, si c'était nécessaire, la honte

d'un gouvernement sous lequel rien de ce qu'il y a de louable ne peut se développer, et que le talent doit fuir de bonne heure, s'il veut croître et obtenir les honneurs et les récompenses qui lui sont dus.

L'art des accouchemens a été importé comme le reste dans ce pays. Il n'est sur ce vaste sujet aucun traité remarquable d'origine espagnole, aucun travail qui en offre l'ensemble et mérite le nom de didactique. Lorsque des ouvrages de cette nature se sont multipliés à l'infini chez leurs voisins, les Espagnols ont cru faire un grand effort en les traduisant dans leur langue. C'est ainsi qu'ils se sont procurés les œuvres de Baudelocque, celles de MM. Gardien, Maygrier, Capuron, etc., etc., qui sont dans leurs bibliothèques publiques, et que les élèves, dépourvus de livres, sont obligés d'aller y consulter tous les jours. Cette nécessité d'aller chercher au loin l'explication de ce qui se passe continuellement parmi eux, de faire venir des livres de Paris pour apprendre à secourir les dames de Madrid dans leurs couches, a dû finir, au bout d'un certain temps, par étouffer chez eux le génie, par éteindre la réflexion, comme l'introduction démesurée des produits étrangers tue l'industrie dans les pays où elle n'est pas protégée. Ils voient toujours des auteurs étrangers entre eux et les cas difficiles qui se présentent. Au lieu de juger les faits par eux-mêmes, ils sont tout occupés à se rappeler ce que d'autres en ont dit, ce qu'ils ont conseillé pour y remédier, faisant ainsi et uniquement des frais de mémoire, lorsqu'il serait si essentiel de se servir de son propre jugement.

Tout ce que nous venons d'examiner tombe sous les sens, et peut être *touché du bout du doigt*, comme on le dit ordinairement : dans tout ce qui est évident et facile à démontrer, les Espagnols sont donc en défaut et pris au dépourvu. Leur amour-propre a dû se réfugier dans ce qu'ils croyaient moins susceptible de démonstration, et ils ont choisi *la médecine* proprement dite, ne s'attendant pas que la même activité ou la même évidence les y poursuivrait.

Élevés, comme leurs théologiens, dans une assez mauvaise logique, les médecins ont cru pouvoir réussir à construire avec perfection le sommet ou la voûte de l'édifice, lorsqu'ils n'avaient pas su en poser les fondemens. Ils se sont trompés : la médecine ne pouvait faire de solides progrès qu'à l'aide de l'anatomie pathologique, ou que par l'examen scrupuleux des traces que les maladies laissent sur les cadavres après la mort ; or, cette branche essentielle des connaissances médicales fixait depuis longtemps l'attention des plus grands médecins de l'Europe, que MM. les Espagnols n'avaient pas encore pensé à s'en occuper : en sorte qu'on n'a pas vu éclore en Espagne un seul ouvrage d'anatomie pathologique, ni même de médecine pratique appuyée sur des ouvertures de cadavres. Quoique l'ouvrage du docteur Aréjula, sur la fièvre jaune, ne contienne pas un grand nombre d'autopsies cadavériques, les faits qui y sont consignés et les vérités importantes qu'il a contribué à faire connaître sur des épidémies pendant lesquelles le danger rendait le dévouement si noble, méritent une exception bien

honorable pour cet auteur, puisqu'il s'est montré par là supérieur à son pays.

Malgré que la capitale soit le centre des lumières, si lumières il y a, la colique de Madrid, produite évidemment par le climat de cette ville et de ses environs, n'avait été qu'imparfaitement décrite avant Luzuriaga. Mais si la description qu'il en a donnée est digne d'éloges, il n'en est pas de même de la théorie des causes qu'il a exposée. Luzuriaga avait beaucoup étudié la chimie : se laissant entraîner par Fourcroy, auquel il ne pouvait résister faute de connaissances solides en médecine pratique, il voulut trouver la cause de cette affection dans les oxides métalliques qu'on avalait, selon lui, avec les alimens et les boissons : en cela il commit une erreur grave qui devait en entraîner d'autres dans le traitement : en sorte que son travail nous a paru à refaire, lorsque nous avons eu occasion d'observer cette maladie.

La science a donc dû marcher sans le secours des Espagnols, comme tout ce qui se rattache à la perfectibilité de l'homme.

Plus pauvres encore comme savans que sous tous les autres rapports, les Espagnols ont pris chez leurs voisins, en se vantant, les idées toutes faites, qu'ils ont prétendu choisir, ce qu'ils ont fait d'une main bien malheureuse; et encore ne parlé-je ici que des plus actifs parmi leurs médecins, car, sans tenir compte des traces d'inflammation qu'on trouve dans les trois cavités et surtout dans l'appareil digestif après le plus grand nombre des maladies qui ont amené la mort, la plupart sont restés

fidèles au système de Brown, et n'ont cessé, comme je l'ai dit, de prodiguer des remèdes incendiaires, plus nuisibles qu'ailleurs sous leur ciel embrasé et dans leur atmosphère irritante.

Traduire est donc le mérite auquel aspirent les plus distingués, et ce n'est pas d'aujourd'hui : le premier médecin du roi actuel, qui était en même temps président de la junte supérieure et gouvernative de médecine du royaume, le docteur P......, âgé de quatre-vingts ans au moins lorsque nous étions à Madrid, n'était devenu le premier parmi ses confrères que parce qu'il avait traduit tout Cullen. Il le traduisit du français avec les notes de Bosquillon, qui lui parurent également mériter les honneurs de la version. Cet exemple aurait pu avoir des inconvéniens partout ailleurs en encourageant l'imitation servile ; mais en Espagne, traduire était une perfection, puisqu'on ne devait pouvoir s'élever jusqu'à réfléchir. On avait traduit en espagnol, il y a cinquante ans, l'Encyclopédie française, les œuvres de Linnée, celles de Buffon : les médecins de ce pays viennent de traduire le grand Dictionnaire des sciences médicales, et ont cru se placer au moins à la hauteur de ceux qui l'ont écrit, en abrégeant quelques articles qu'ils n'ont pas même su refondre ; mais le roi a pendant long-temps suspendu l'entreprise et différé les jouissances de la gloire, en déclarant séditieux ce livre scientifique, qu'il a fallu habiller à l'espagnole pour qu'il pût circuler dans le pays !

Leur *Gazette de Madrid* et les affiches mises au coin des rues de la capitale n'annoncent donc, en

fait de livres de médecine, que des traductions d'ouvrages français : lorsque les médecins espagnols publient quelque chose de leur composition, ce ne sont ordinairement que des œuvres éphémères, des brochures de trente à quarante pages, fruits avortés d'un génie sans vigueur, et dont le fond se compose beaucoup moins d'observations intéressantes recueillies au lit des malades, que de commentaires et de considérations générales qu'on peut faire auprès de son *brazero*. L'Espagne n'est sous ce rapport qu'un département bien arriéré de la France.

Dans cette obscure situation, les médecins de Madrid se distinguent encore entre leurs concitoyens par leur fierté, surtout envers les médecins étrangers. On les prend tous les jours la main dans le sac, toujours à piller leurs voisins; et lorsqu'il s'agit de talent, ils le veulent tout pour eux. Dans la moindre consultation avec des médecins qui n'ont pas l'honneur d'être espagnols, on voit leur amour-propre s'agiter, jusqu'à perdre le maintien de la bienséance qui doit toujours régner entre confrères. C'est sans doute parce qu'accoutumés à souffrir de la part de leurs compatriotes de la classe nobiliaire, et se sentant peu fournis en vérités, ils craignent qu'une comparaison ne soit toujours à leur désavantage : il est difficile qu'une consultation, avec ces Messieurs, ne devienne de suite une affaire d'amour-propre : c'est fatigant autant que pitoyable.

A l'exemple de ce qu'on avait fait en France après la restauration, Sa Majesté Catholique avait cru devoir foudroyer la faculté, soupçonnée d'être imbue

*de mauvaises doctrines.* En 1824, ce corps, ou le collége de San-Carlos, fut dissous, les professeurs furent destitués en masse *pour leur conduite morale et politique,* lorsqu'on ne savait rien articuler contre chacun deux en particulier, et lorsqu'on ne pouvait se passer du professeur Castello, qu'on retenait dans les résidences royales comme accoucheur. En 1826, le collége de San-Carlos fut rétabli, et composé des mêmes professeurs qu'on avait sans doute trouvés purs et sans reproches sous les rapports moral et politique. Mais l'Académie de médecine qui avait été frappée d'anathème à la même époque, ne put se relever, et reste dispersée, comme coupable d'avoir provoqué . . . . . la réflexion sur les maladies qui existent en Espagne : il semblerait cependant, en voyant de quelle manière la fièvre jaune moissonne dans les ports de ce royaume, qu'il n'y a pas eu entière exécution ou consommation du délit. Pourrai-je trouver ici des expressions assez fortes pour peindre le mépris que doivent inspirer des autorités qui, avec des renseignemens positifs fournis par le corps des médecins (qui envisagent généralement la fièvre jaune d'une manière rationnelle en la considérant comme contagieuse), et avec des lois sanitaires bien conçues, ne savent pas préserver leurs concitoyens de cet épouvantable fléau, et ne le sauront pas mieux à l'avenir, quoique les Français viennent de leur en donner l'exemple à Cadix pendant quatre ou cinq ans ! Le motif de réfléchir serait pourtant suffisant. Lorsqu'il y va de la vie de tant de monde, il vaudrait la peine, ce semble, de faire trève à cette funeste paresse, à ce cou-

pable abandon à la volonté du sort, si commode pour la nullité; mais le *doux rien faire*, et l'esprit de rapine, empêcheront long-temps encore de sévir contre les contrebandiers, et de tenir la main à l'exécution des lois sanitaires; tant il est vrai que le despotisme doit traîner à sa suite toute espèce de maux, et surtout ceux qui menacent le plus directement l'existence des peuples!

Ce qui contribue principalement à tenir les autorités espagnoles dans cet état d'inaction, c'est, je ne saurais trop le répéter, le défaut de confiance dans l'intelligence : elles ne croyent pas qu'avec de l'intelligence on puisse faire quoi que ce soit de bon et d'utile; leur conduite indolente pour tout ce qui se rapporte à ces épouvantables épidémies le prouve de reste. L'instinct de la conservation ne peut les obliger à agir, à faire ce qu'elles ont décidé ellesmêmes, ce qu'elles ont déclaré nécessaire. Leur paresse, sinon leur rapacité, recule devant les conséquences qui résultent d'une telle déclaration. Pour être d'accord avec soi-même, il faudrait exécuter, agir, car les pensées ne peuvent seules empêcher les bâtimens infectés d'entrer dans les ports, ni tenir isolées les personnes malades, dont l'approche est dangereuse; mais c'est là que leur force vient échouer. Alors on revient sur les principes, des doutes s'élèvent dans l'esprit : on se demande s'il est bien vrai que ce qu'on a résolu soit exact et fondé. La fumée de tabac produit des nuages dans la pensée comme devant les yeux; le temps se passe, le mal augmente, devient irrémédiable : alors tout est inutile, et on finit par croire qu'on a eu raison, qu'on a bien

fait de tenir la conduite qu'on a tenue, qu'il n'y avait aucune mesure à prendre.

D'ailleurs, tout est organisé pour donner aux maladies contagieuses le temps de se développer et d'acquérir une force de résistance difficile à vaincre. Lorsqu'elles se déclarent dans un port d'Espagne, il faut un certain temps pour que les tardives autorités soient convaincues de la réalité de leur existence. Lorsqu'elles ne savent pas le prendre, elles n'ont pas *le droit* de déclarer qu'il existe une maladie contagieuse, et que l'interruption des communications avec les personnes, les maisons, les établissemens, les quartiers suspects, devient indispensable. Il faut qu'elles réunissent les médecins chargés par le gouvernement et par la ville de veiller à la salubrité publique, pour que ceux-ci donnent une déclaration à ce sujet. Cette déclaration est envoyée à la junte supérieure des épidémies du royaume, qui réside à Madrid, auprès de l'autorité absolue, parce que, dans le pays où règne un pouvoir despotique, il ne doit y avoir de capacités qu'auprès de lui. Il faut du temps pour réunir les membres qui composent ce corps, il en faut pour les faire délibérer, et surtout pour les faire conclure. Leur décision, transmise par qui de droit, arrive toujours trop tard. Elle dit bien que ce qui est ne peut être nié, qu'une maladie qui enlève tant de monde en si peu de temps est une maladie dangereuse, et qu'il faut tâcher d'en borner les ravages, puisqu'elle semble susceptible d'être arrêtée par l'emploi rigoureux des mesures sanitaires en usage contre les maladies pestilentielles; mais il arrive ce qui arriverait si on envoyait à Ma-

drid demander la permission d'éteindre le feu qui vient de prendre à une maison : lorsque la permission viendrait, la maison serait détruite, la rue et le quartier plus ou moins endommagés. Mais l'autorité souveraine est satisfaite, puisqu'on n'a pas osé se sauver sans son assentiment; elle a fait sentir son pouvoir dans cette occasion; elle croit y avoir gagné : il lui suffit.

Cette négligence dans des cas importans se voit toute l'année, toute la vie dans les hôpitaux, et en accuse bien gravement l'administration. L'hôpital général de Madrid mérite d'être cité comme modèle d'hôpital espagnol, à cause du désordre et de la saleté qui y règnent. La partie affectée aux militaires fait horreur. Elle était séparée par une simple porte de celle qu'occupaient nos soldats malades, et que dirigeait une administration française. MM. les Espagnols pouvaient y voir l'ordre, la propreté, la bonne tenue, la distribution d'alimens sains, l'observation des prescriptions médicales, les heureux résultats de la méthode antiphlogistique chez de jeunes sujets, surtout dans la saison des chaleurs. Ce voisinage ne leur a servi de rien; s'ils ont fait quelquefois la moindre comparaison, ce n'a été que pour s'applaudir. Ils ont continué à suivre la pente de leurs habitudes relâchées, à se laisser encombrer d'ordures, à agir contre la raison, et à voir leur salle des morts sans cesse garnie. Des médecins vont tous les jours prescrire aux malades le régime et les médicamens qui leur conviennent, et, dès qu'ils sont sortis, le public entre, et apporte ce qu'il veut, pain, vin, viande, légumes, fruits; chacun va ali-

menter son parent ou son ami comme il lui plaît. N'est-ce pas un des plus funestes contre-sens qu'on puisse commettre et tolérer ?

L'université de médecine n'est pas plus à Madrid que celle de droit. Dans la capitale cependant il y a des hôpitaux et des tribunaux où les jeunes médecins et les jeunes avocats pourraient trouver à s'instruire : qu'importe ! on a placé les deux universités dans la petite ville d'Alcala de Hénarez, où il n'y a ni l'un ni l'autre. C'est là qu'il faut aller étudier et prendre les grades de *docteur*. Cette noble coutume de placer l'enseignement loin des grandes villes, dans des lieux où l'on manque des principaux moyens d'instruction, tient au plan que j'ai fait connaître, d'empêcher les hommes de se développer : le gouvernement espagnol n'en veut pas même de médiocres. L'aspect des grandes villes ouvre l'intelligence, agrandit les idées, aide à juger les puissances de la terre qui perdent tant quelquefois à être vues de près, et les actes des gouvernemens par la communication réciproque des opinions : c'en était assez pour en exiler les hommes qui doivent cultiver et exercer leur intelligence. On a jugé à propos de les reléguer loin de ces tableaux, dangereux lorsqu'ils sont contemplés par des yeux que le fanatisme et le pouvoir réunis n'ont pas autant fascinés que ceux du reste de la nation. Le corps des étudians est donc à Alcala de Hénarez, d'où il en vient quelquefois à Madrid, avec des manteaux noirs qui tombent en lambeaux, nu-pieds, couverts de haillons et de tout ce que la misère a de dégoûtant. Dans les universités, une grande partie de ces malheureux vont manger la soupe à la porte des couvens, *estu-*

*diantes á la sopa*, et demander l'aumône lorsqu'ils ne peuvent se placer comme domestiques. Lorsqu'on dit qu'ils demandent l'aumône, il ne faut pas imaginer qu'ils le fassent secrètement; ils le font dans les résidences comme dans les villes par où ils passent, aussi ouvertement que possible; ils commencent dans une rue par une porte, et les suivent toutes, s'arrêtant devant celle du savetier, comme devant le magasin du marchand, pour demander *una limosna para un pobre estudiante*. Mais cette démarche de l'indigence sans ressource, ils la font avec une fierté des plus cyniques : leur amour-propre a pris son parti, et a voulu se faire honneur de ce qui humilie les hommes dans tous les autres pays; ils ont abjuré toute pudeur, et fait ainsi de leur misère un commencement de démoralisation : car la propreté des vêtemens fut toujours l'indice d'un respect pour soi-même qu'on apprécie lors même qu'on ne sait le définir, et c'est avec bien de la pénétration qu'on a dit que si l'honneur plaît tant aux hommes libres, c'est parce qu'il est une parure de plus.

Mais ce n'était pas assez de leur insouciance sur ce qui les touche de si près : les étudians ont accrédité leur presque nudité, et sont parvenus à la faire triompher à leur manière. Il n'y a pas d'école de droit dans le royaume de Navarre; une des plus voisines est à Oñate, village pauvre, de trois cents maisons, situé auprès de Mondragon, qui est sur la route de Bayonne à Vittoria. C'est là que vont étudier beaucoup de jeunes gens de Pampelune qui se destinent au barreau. Plusieurs m'ont assuré qu'à Oñate, pour vivre en paix parmi ses condisciples, il fallait avoir

le manteau tout déchiré dont ils ont accrédité la mode. Les pauvres en sont devenus fiers ; un manteau ordinaire ne serait pas souffert parmi eux. Des étudians voyageurs ou voisins de Pampelune y vinrent à la foire, qui a lieu pour la Saint-Firmin (au commencement de juillet), comme les aveugles et les estropiés, pour demander l'aumône. *Si les plus pauvres sont les meilleurs* (71), comme le croyent beaucoup d'Espagnols, ceux-là devaient au moins être des bons. Lorsque les autorités firent leur digne entrée dans le cirque de la course aux taureaux, précédées de tous les mendians qui savent faire du bruit avec un fifre, une guitare, un tambour, etc., les cyniques étudians étaient avec une guitare dans ce groupe de discordante et pénible mémoire, à étaler effrontément leur misère devant *el illustre publico*, accouru de toutes parts pour voir assassiner, et quelquefois à la manière des cannibales, des animaux utiles qu'on élève pour leur plaisir. Jamais ce spectacle ne m'avait fait autant d'horreur qu'à Pampelune : lorsque les magistrats eurent fait cette ridicule parade, on vit défiler à son tour à leur suite le bourreau, portant sur son cou l'instrument avec lequel on assujétit les incarcérés rebelles, pour signifier au peuple religieux et monarchique, que, s'il y donnait lieu, on saurait bien le mettre à la raison. En agirait-on autrement à l'égard d'une assemblée de forçats dans le bagne de Toulon?

Revenons aux étudians. C'est ainsi que le gouvernement espagnol flétrit, dès le commencement de leur carrière, des hommes destinés à être l'élite des nations civilisées : des chirurgiens il fait des barbiers; des étudians qui doivent être un jour avocats ou

prêtres, il fait des domestiques et des mendians ! Sa main de plomb meurtrit de préférence tout ce qui veut s'élever ; comme ces harpies dont parle le poète, il souille, il corrompt tout ce qu'il touche. Il aurait gâté jusqu'à la religion, si la religion ne se fût gâtée et avilie elle-même dans la personne de ses ministres. O démoralisation profonde d'un peuple conduit par le mensonge et la menace ! Quelle délicatesse, quelle dignité pourront apporter dans l'exercice de leurs fonctions ceux qui y préludent de cette manière !

Les académies de Madrid, dues à Philippe V, sont fort loin aujourd'hui de suffire à la culture des diverses branches des connaissances humaines. Il y en a une *de la langue espagnole*, établie sur le modèle de l'Académie française, une d'histoire et une des beaux-arts, pour la peinture et l'architecture. Les académies des sciences physiques et mathématiques, et des sciences physiques et naturelles qui sont devenues si importantes depuis cinquante ans, n'existent pas dans ce royaume, ennemi des sciences et des arts. Si la peinture a été autrefois cultivée avec succès en Espagne, on pourrait peut-être dire que ce n'est que parce que, loin de contrarier le parti dominant, elle le favorise en concourant à l'ornement des temples et des palais, sans concourir en proportion à l'ornement des esprits. Mais aujourd'hui, on y est si pauvre en sujets dans cet art muet, que le gouvernement a été obligé de faire venir de France, pendant notre séjour à Madrid, quelques jeunes artistes pour copier des paysages et faire quelques lithographies (je les ai connus à Madrid). A l'exposition des tableaux qui a lieu tous les ans au mois de septembre,

époque de la foire, je n'ai vu que trois ou quatre mauvaises croûtes, dignes de servir d'enseigne. O génie de Murillo et de Vélasquez, qu'êtes-vous devenus? — Il y aurait de l'injustice à ne pas convenir que les Espagnols réussissent assez dans le peu de gravures qu'ils font, et qui sont presque toutes consacrées à multiplier des tableaux religieux. Quant à la sculpture, elle s'est à peu près éteinte dans la personne de don José Alvarez, premier sculpteur de la chambre du roi, mort à Madrid le 20 novembre 1827 dans un état de nullité, sinon de misère, bien accablant pour un artiste qui avait consacré sa vie à acquérir de la gloire.

DÉFAVEUR DANS LAQUELLE SONT LE COMMERCE ET L'INDUSTRIE EN ESPAGNE.

Les Espagnols sont si peu industrieux, qu'avec un sol aussi fertile, il leur manque tous les ans un million de fanègues de blé pour leur consommation (72), si l'on en croit ce que dit le comte de Cabarrus dans ses lettres à Jovellanos (page 124). Bourgoing estime ce déficit annuel à deux millions de fanègues. Avant la révolution de France, ils tiraient chaque année de ce pays vingt mille mules, dont le secours est pour eux de première nécessité, puisqu'ils n'ont ni navigation intérieure, ni roulage, et que leur emportement rend indispensables les animaux les plus capables de résister à la fois aux fatigues et aux mauvais traitemens. Il n'est pas probable que cette introduction ait diminué depuis cette époque. Il n'y a, autour de Madrid, ni un moulin à eau, ni un moulin à vent, quoique l'air y soit presque toujours agité.

On ne dira pas que les moulins y étaient inutiles, car au bout du Prado, près la porte d'Atocha, la ville possède des moulins tournés par des chevaux (*tahonas*), qui sont sans cesse occupés. La farine qui en provient est ordinairement de mauvaise qualité, et mêlée d'une grande quantité de sable, puisqu'il faut piquer les meules plusieurs fois par jour, à cause de leur défaut de dureté. Le déchet est considérable, le procédé lent et coûteux, un cheval ne pouvant travailler qu'une partie de la journée, et un homme ne pouvant veiller qu'à une meule. Malgré toutes ces raisons, et lorsque les moulins les plus proches sont à dix lieues, on n'a pas construit un seul moulin à vent autour de Madrid. J'en ai quelquefois témoigné mon étonnement à des capitalistes; ils me répondaient qu'ils se garderaient bien de tenter une innovation de cette nature.

J'ai déjà dit qu'en Espagne on ne savait ni faire l'huile, ni soigner le vin, et que tout ce qui servait à habiller les personnes au dessus de la classe du peuple venait de France et d'Angleterre, aussi bien que les meubles. A la fin de 1824, un colonel de milices de Laredo fut envoyé à Paris pour y acheter tout ce qui était nécessaire à l'habillement de son régiment; tout y fut confectionné et introduit en Espagne avec autorisation du gouvernement, et à ses frais; car le temps de pareilles largesses de la part du gouvernement français était déjà passé. Quel pays que celui dont les troupes doivent être habillées à deux cents lieues des frontières! Il n'y a pas un horloger à Madrid qui sache, non seulement faire, mais même raccommoder une montre ou une pen-

dule. L'école que Charles III avait fondée pour cette branche d'industrie n'a pu produire aucun sujet distingué, et aujourd'hui qui se douterait qu'il y ait jamais eu un établissement de cette nature dans cette capitale? Je demandai un jour, dans une boutique de parfumerie, où je venais d'acheter autre chose, un paquet de cure-dents; on me dit qu'on n'en avait pas; mais qu'on en attendait incessamment un envoi qui était à la douane de Vittoria : on faisait venir les cure-dents de Paris! L'eau de fleur d'orange vient également de France; les Espagnols ne savent pas la distiller. La ville de Madrid est éclairée par des réverbères qu'on croirait construits pour donner le moins de lumière possible; les vitres en sont essuyées tous les jours, et le soir, lorsqu'on veut les allumer, on y introduit une torche grosse comme le bras, qui les remplit d'une épaisse fumée, et commence par les obscurcir tous l'un après l'autre. Le gaz hydrogène pourra prodiguer ses gerbes lumineuses à toutes les capitales de l'Europe, que celle des Espagnes saura repousser noblement cette invention de la révolution, si contraire à l'esprit religieux qui la domine et fait sa gloire. Les numéros des maisons, dans les rues, semblent plutôt faits pour induire en erreur que pour aider celui qui cherche; il y a quelquefois trois ou quatre numéros 1, numéros 2, numéros 3. Dans un pays où il y a tant et de si belles laines, on ne sait pas faire le drap nécessaire à sa consommation. La fabrique de Guadalaxara, fondée en 1718, le fut par deux étrangers, le cardinal Alberoni et Riperda : après plusieurs interruptions de ses travaux, qui n'aboutissaient qu'à

faire des draps médiocres et très chers, elle fut cédée en privilége en 1823 à des Français (au prince de Croï, entre autres), qui ont inutilement entrepris de la relever : après de grandes pertes, ils ont dû y renoncer dès la fin de 1826.

L'existence de nombreuses lignes de douanes dans l'intérieur suffirait pour arrêter dans son essor l'industrie la plus active ; que ne doit-il pas en résulter, chez un peuple aussi mal organisé, pour tirer parti de ses moyens de prospérité! « Le fisc prélève des « droits aux frontières des royaumes de Navarre, d'A-« ragon, de Castille, de Valence, de Grenade, au cours « de l'Èbre, autour des seigneuries de Catalogne et de « Biscaye, vers les frontières de Portugal; d'où la « cherté des denrées ou marchandises, et les avan-« tages de la contrebande. On estime à vingt mille hom-« mes l'armée des contrebandiers en Espagne.. » (Mortonval, le comte de Villamayor.) Elle est, comme on le conçoit facilement, la pépinière des voleurs qui infestent les grandes routes, et qui ne laissent pas de contribuer à tenir les diverses provinces de la monarchie isolées les unes des autres, dans l'inaction et la misère (73). Une voiture étrangère qui arrive à la douane de la vieille Castille à Vittoria, doit être cautionnée pour le dixième de sa valeur. Si elle ne ressort pendant le temps déterminé, ce cautionnement est perdu, et, malgré cet encouragement, on ne sait pas faire les voitures en Espagne. Combien ne faut-il pas que ce peuple soit enseveli dans le sommeil et la paresse! Un violon qui arrive à la même frontière, doit payer 22 piécettes et demie (c'est-à-dire à peu près 24 francs) d'entrée, quelle

que soit sa valeur : néanmoins on ne sait pas fabriquer ces instrumens en Espagne, où on n'entend que le son de la monotone guitare, mêlé au chant le moins propre à exalter l'ame.

Le malaise que la nation éprouve dans cette situation déplorable, dont il serait trop long d'indiquer toutes les particularités, a quelquefois provoqué chez les propriétaires des pensées généreuses; mais elles n'ont pu être salutaires : nulle part peut-être il n'existe autant de sociétés *patriotiques* pour l'encouragement de l'agriculture, de l'industrie et du commerce, qu'en Espagne ( on en comptait 44 à la fin de 1788, et 63 en 1804 ). C'est que nulle part des encouragemens de cette nature ne sont aussi nécessaires. Mais que peuvent des sociétés , des académies , des argumentations contre des causes aussi puissantes et aussi permanentes que celles que j'ai eu occasion de signaler ? Rien absolument. Aussi, la plupart de ces sociétés n'existent-elles plus aujourd'hui que de nom, et il faut convenir que dans l'état d'oppression où sont les Espagnols , il est sage de leur part de s'abstenir de tous ces colloques qui ne peuvent aboutir qu'à leur faire sentir davantage leur malheur et l'impossibilité d'y remédier tant que le gouvernement sera ce qu'il est.

Après avoir organisé l'Espagne comme l'eût fait le génie du mal, n'y a-t-il pas de l'ironie de sa part à venir parler d'y fomenter la richesse ? Qui le croirait ! il existe à Madrid une *junta de fomento de la riqueza del reyno* ( conseil ou junte pour l'accroissement de la richesse du royaume ) ! N'est-ce pas se jouer impudemment de ceux dont on a assuré le mal-

heur, et leur dire qu'on les croit assez sots pour n'avoir aucune idée sur ce qui doit les intéresser le plus ? Lorsqu'on tient un pareil langage à la nation espagnole, elle me produit l'effet d'un homme à qui on commencerait par couper les deux jambes et qu'on voudrait ensuite enseigner à danser (74). Qui n'a également apprécié ces décrets et ordonnances publiés au commencement de 1827, pour qu'il y eût une exposition des produits de l'industrie, à dater du jour de St.-Ferdinand, dans le but de mettre en évidence les hommes distingués dans les arts, *que los ha habido siempre en España* (qu'il y a toujours en Espagne), disait avec jactance l'ordre suprême. N'était-ce pas évidemment l'effet de la peur produite par la présence d'une constitution et des troupes anglaises en Portugal, et un résultat du besoin tardif de se populariser, en faisant voir que tout ce que promettait un gouvernement *constitutionnel* et *perturbateur*, on l'obtenait sans mélange d'aucun danger du pouvoir absolu, seul légitime? Que devient un pareil étalage de sentimens patriotiques, lorsqu'on le rapproche de l'ordonnance concernant le paiement de la dîme, du décret sur la levée des troupes et de ses suites, publiés en même temps, et de tant d'autres mesures ruineuses qu'on met chaque jour en vigueur ? N'est-ce pas insulter à la fois à la misère publique et au caractère de la nation? L'exposition dont il s'agit eut lieu à dater du 1er juillet 1827. Le journal de Madrid (*la Gazetta*) du 24 de ce mois, qui en rendit compte, parlait tout d'abord du *noble orgueil national* que la vue de tant de chefs-d'œuvre de l'art avait réveillé dans les cœurs espagnols, et de la nouvelle gloire du monarque

éclairé, à la protection duquel « l'industrie doit aujourd'hui son existence, et devra demain ses progrès, » disait le rédacteur officieux *non moins qu'officiel.* Peu de jours après, les journaux français répétèrent le fragment d'une lettre d'un Anglais conçue en ces termes :

« Tout est affaire de parti dans ce pays (Espagne, « Madrid), et les partisans du système actuel s'efforcent de faire croire que les manufactures de « toute espèce de produits sont maintenant parvenues « en Espagne à un haut degré de perfection. M'étant « trouvé avec plusieurs personnes de cette opinion, « je croyais donc que l'exposition des produits de « l'industrie espagnole m'offrirait quelques preuves « de ces progrès et de cette prospérité; mais, en « conscience, et parlant sans la moindre prévention, « je puis dire que les articles exposés, qui peut-être « eussent fixé l'attention du public vers le milieu du « seizième siècle, sont les plus misérables du monde: « il n'y a véritablement pas de farce comparable à « cette exposition (*no greather farce can be imagined* « *than this exposition*); et cependant, le croirait-on ! « on s'extasie ici sur ces chefs-d'œuvre; on parle « dans les termes les plus pompeux de ce qu'on appelle la supériorité de la nation espagnole sur toutes « les autres; enfin, l'on prend en pitié l'industrie « parisienne. » (*Journal du Commerce et des Débats.*)

Combien les louanges des journaux espagnols, dégoûtantes si elles venaient de l'ignorance, paraissent méprisables lorsqu'on sait qu'elles viennent du désir de tromper la nation, et de la tenir dans l'état

d'avilissement où elle est! On avait l'air de vouloir favoriser l'industrie, mais en dessous main on aura bien su détruire le peu d'émulation que ce spectacle aura pu produire chez un peuple auquel on ne laisse que de la jactance. Est-il possible qu'on s'obstine en Europe, au dix-neuvième siècle, dans un aussi vil charlatanisme!

Cependant il se fait à Madrid un *cours d'économie politique*, dans un établissement public. Quant à cette chaire, ce n'est pas par ostentation que le gouvernement l'a établie; aucune affiche, aucune publication n'annonce des leçons sur un sujet aussi important; il faut apprendre des initiés qu'on professe cette matière, et ces initiés sont à peu près tous des auditeurs obligés, en leur qualité d'aspirans au titre d'avocat, de candidats aux places de secrétaires dans les bureaux des ministères de Madrid, ou dans les ambassades; les autres jeunes habitans de la capitale ne pouvant apprécier l'utilité de ce genre d'instruction. Mais comme tout ce que fait le gouvernement espagnol doit rappeler la barbarie, ou qu'il existe de grandes difficultés pour opérer le bien, on a placé la chaire d'économie politique dans la rue du Turc (*calle del Turco*), à l'établissement des Sourds-Muets, où s'est faite aussi la mémorable exposition des produits de l'industrie espagnole. Un cours d'*économie politique à Madrid* est de la fable ou de la mythologie : les jeunes adeptes ne peuvent y comprendre que par abstraction, ou qu'en s'isolant de tout ce qu'ils ont vu, lorsqu'ils n'ont pas quitté l'Espagne. Le meilleur et le plus court moyen de les instruire dans cette science toute nouvelle, même

dans les États les plus policés, serait de les faire sortir d'un royaume où on ne peut en rencontrer les élémens, et où l'on voit au contraire tout ce qui peut être opposé à la prospérité publique qu'elle a pour but.

Je ne veux plus citer qu'un exemple pour faire juger de la protection que le gouvernement accorde aux lettres, aux arts, à l'industrie, à la civilisation, qu'un genre de talent représente jusqu'à un certain point : la première actrice comique, ou la demoiselle Mars de Madrid, que l'application a mise au dessus de ses modèles du pays, empruntait un *douro* (cent sous) à la servante d'un de mes amis pour acheter du pain. Je ne crains pas de le dire, parce que cet état de malheur et de misère était aussi honorable pour cette jeune et brave personne que honteux pour le gouvernement. Au théâtre désigné sous le nom pompeux de Théâtre du Prince (*Teatro del Príncipe*), elle ne recevait que trente réaux par jour (à peu près huit francs), ce qui devait fournir à son entretien et à l'achat de tous les costumes nécessaires; et remarquez que pendant le carême, temps où la religion prescrit de fermer les théâtres, les acteurs n'ont aucun traitement, et qu'ils n'en obtinrent pas davantage à l'époque du jubilé de 1826, qui fit suspendre ce genre de plaisir depuis Pâques jusqu'au mois de juin.

J'ajouterai, pour ne pas revenir sur ce sujet, que, malgré que les Espagnols soient peu difficiles sur le mérite des compositions dramatiques (dont la représentation est toujours imparfaite chez eux à cause de la paresse des acteurs, qui, ne sachant jamais leur

rôle, obligent le souffleur à le lire tout haut, etc.), on ne voit presque plus, parmi eux, de productions de cette nature, et que, s'ils sont traducteurs par misère ou par nécessité, c'est surtout des œuvres de théâtre, qu'ils ont laissées dans l'enfance par leur incurie et à cause de leur mauvais goût. Nos mélodrames et quelques comédies sont ce qu'ils nous empruntent le plus volontiers; car il y aurait trop de peine à traduire en vers une tragédie, qui exige un langage élevé sans bouffissure. Cependant on voit encore affichée parfois *la Andromaca* de *moussieu Racine*, que le public peut croire encore vivant.

Je ne pousserai pas plus loin cet examen des institutions sociales d'une nation maltraitée dans tout ce qui est essentiel pour elle. Ce que j'en ai dit pourra paraître exagéré, mais je suis sûr que les personnes qui ont vu l'Espagne trouveront, au contraire, que je suis resté bien au dessous de la vérité. Si je m'arrête ici, c'est de lassitude et de dégoût, mais non, malheureusement, faute de trouver matière à censurer avec fondement. Cet aperçu pourra, du moins, servir de renseignement et de point de départ au lecteur, dont l'imagination, en suivant la ligne du mal, ne saurait aller au delà de ce qui existe dans ce royaume, sur la frontière duquel on pourrait écrire, comme sur la porte de l'Enfer du Dante : *Vous qui entrez, laissez l'espérance.*

# LIVRE III.

## CARACTÈRE ET MOEURS DES ESPAGNOLS.

On s'accorde avec raison à dire que les Espagnols sont paresseux, ignorans, sales, et surtout fiers jusque dans la misère; dévots et voleurs dans la classe du peuple; irritables et cruels autant que faibles; irréfléchis quoique graves; sans soucis pour l'avenir; peu chauds mais sûrs en amitié; discrets et réservés dans les rapports intimes; délicats envers leurs compatriotes plus qu'avec les étrangers, ce qui les distingue de beaucoup d'autres peuples; fidèles à leur parole lorsqu'ils ne remplissent pas de fonctions publiques; patriotes, attachés à leur souverain comme à leurs idées ou opinions superstitieuses; dédaigneux de ce qu'on raconte d'extraordinaire des autres nations, mais crédules de tout ce qu'on peut dire en faveur des Espagnols; pleins d'espoir en eux-mêmes et dans leur pays; n'en voyant pas le mal réel qu'ils ont sous les yeux, mais en saisissant avec avidité les nuances de gloire les plus légères et les plus fugitives; travaillés du désir de la supériorité et de la grandeur, peut-être parce qu'ils s'en sentent plus éloignés; moins jaloux dans la société que rudes maris dans la classe du peuple; pères peu tendres, parens isolés, voisins indifférens; peu curieux, et, sous ce rap-

port, bien différens des Français et des anciens Gaulois, d'où l'on voit bien par là qu'ils ne descendent pas directement comme nous; inhabiles aux sciences d'observation, au commerce, à l'industrie, aux travaux mécaniques délicats; plus aptes aux mathématiques, aux beaux-arts, et surtout à la peinture, dans laquelle ils ont excellé; amis de la poésie, mais relâchés et sans sévérité dans leurs compositions; sans dispositions naturelles pour la musique, comme le prouve leur chant national, qui n'en est pas un, et leur mesure à contre-temps qui embarrasse jusqu'à la marche de leurs troupes; paresseux même dans leur danse, qui n'est, au reste, que le tableau quelquefois indécent de l'amour le moins délicat; militaires par désœuvrement, par leur constance à supporter les privations; pompeux et outrés dans leurs expressions; peu rapides dans leurs discours, en partie à cause de leur langage propre aux passions plutôt qu'à l'intelligence qu'il ralentit; doués de sens, d'esprit naturel pour concevoir, du nerf pour agir dans les passions, mais peu de volonté froide par défaut d'habitude; incapables d'exigence raisonnable, parce qu'ils le sont de commander; aptes à devenir un grand peuple par l'amour-propre national sous un chef qui saurait le flatter, le faire croître, le diriger; mais bien loin, dans ce moment, de ce qu'ils pourraient être, et, qui pis est, bien loin de la route qui peut les y conduire. Les femmes ont de l'avantage sous ce rapport, comme dans tous les pays où le gouvernement foule aux pieds les droits de l'homme. Les Espagnols sont bien moins romanesques qu'on ne le croit; mais c'est surtout chez les femmes que

se remarque l'absence des sentimens tendres et exaltés qui peuvent donner de l'éclat aux aventures amoureuses. On ne voit pas une seule Espagnole mélancolique : leurs fautes, assez fréquentes, peuvent leur être à peu près toutes reprochées; car elles sont volontaires et consenties à la demande des sens; c'est en les comparant aux Allemandes qu'on peut les trouver loin de la perfection, si, comme l'a dit madame de Staël, la mélancolie s'en rapproche. On peut dire généralement que le peuple espagnol, non moins épris de la course aux taureaux que les Maures, ses anciens dominateurs, est, avec un fond de méchanceté trop réelle, apathique pour le bien, et saisit avec avidité toutes les occasions de faire le mal: de là, son penchant à se former en guérillas sur le moindre prétexte, comme l'avait déjà remarqué, il y a près de deux mille ans, Diodore de Sicile, qui écrivait, comme on sait, sous Jules-César et sous Auguste. Mais cette disposition au brigandage, favorisée par les localités, n'exclut pas une certaine bonne foi dans les rapports ordinaires de la vie chez les personnes aisées, qui, là plus qu'ailleurs, sont exemptes d'ambition, en sorte que les fourberies sont plus rares en Espagne que les vols de grand chemin. Les Espagnols sont sans crainte de la mort lorsqu'elle est inévitable, par l'habitude d'une espèce de résignation politique et religieuse, non moins que par défaut de sentiment des agrémens de la vie et du charme des liaisons sociales : il est sûr que chez aucun peuple d'Europe les criminels ne vont au supplice avec aussi peu d'émotion.

Mais il ne faut pas perdre de vue, en jugeant cette

nation, que dans tous les actes des individus qui la composent se découvre l'influence pernicieuse d'un gouvernement oppresseur, qui, par un aveuglement inconcevable, si on ne l'expliquait par sa faiblesse à l'égard du clergé, ne tend à rien qu'à faire dégénérer les hommes pour les conduire, croyant qu'il ne pourrait y parvenir en cultivant leur raison, sans doute parce que la raison le condamne. J'ai déjà dit que ce n'était malheureusement pas d'aujourd'hui que ce plan a été mis à exécution; depuis que l'Espagne, libre des guerres intérieures qui l'ont si longtemps déchirée, a vu, en même temps que toutes ses provinces se rangeaient sous un seul sceptre, un nouveau monde s'offrir à son ambition; depuis cette époque qui devait être celle de l'origine d'une gloire immortelle et d'une incomparable prospérité, ce malheureux pays a vu l'autorité s'acharner à tourmenter les peuples sous de frivoles prétextes de chisme ou d'irréligion, et travailler avec une constance sans exemple dans l'histoire de la chrétienté, à éteindre la pensée ou la réflexion, les sciences, les arts, l'industrie, le commerce, enfin tout ce qui fait la gloire et la grandeur des nations. Faisons la part à ces causes d'avilissement, qui ont pesé pendant trois siècles sur cette contrée dépeuplée par leur action, et nous serons peut-être moins prompts à condamner ses habitans pour les vices qu'on leur a donnés, qu'à les louer des traces de vertu qu'ils ont su conserver en dépit de tout. Alors nous retirerons de cette contemplation pénible tout le fruit qu'elle doit porter dans les ames honnêtes.

Avec ces traits principaux, l'Espagnol offre des

différences lorsqu'on le compare à lui-même dans les diverses provinces du royaume, où le sol, le climat et certaines lois ont quelquefois si peu d'analogie.

Le Biscayen et le Navarrois, laborieux, actifs, ne voient que leur liberté dans les priviléges, *fueros*, dont ils jouissent; aussi pensent-ils moins à s'en servir contre les autres, qu'à les conserver pour eux-mêmes, espèce d'indépendance qui est à elle seule un commencement de vertu. L'Asturien et le Galicien rachètent la grossièreté de leur fibre et le défaut de culture de leur intelligence par deux qualités bien précieuses, c'est-à-dire la douceur comparative du caractère et la fidélité ou le respect pour le bien d'autrui; ce sont les Auvergnats de l'Espagne, dans laquelle ils se répandent pour exercer leurs travaux pénibles, emportant avec eux leurs titres de noblesse, dont sont pourvus à peu près tous les Asturiens. A Madrid les porte-faix du coin des rues sont généralement tous Galiciens, *Gallegos*, et les porteurs d'eau presque tous Asturiens; tandis que dans les provinces de l'Espagne presque tous les marchands de vin sont des Asturies. Toutes ces qualifications industrielles deviennent bien singulières par leur vérité, lorsqu'il faut les réunir au *don* qui pare les prénoms des classes distinguées. L'Aragonais est sérieux et vindicatif; le Catalan franc, rude, indomptable, est l'Espagnol qui tient le plus du sauvage; le Castillan, plus agile d'esprit et de corps, a des formes moins acerbes sans avoir moins de caractère; la conception est chez lui plus facile; ce serait l'Espagnol dont on pourrait faire le plus promptement l'homme civilisé avec le moins de vices; le criard Manchego a du don Quichotte

dans la figure, *en el rostro*, et le moral; l'Estrémègne est triste et grossier; l'Andalous, rival irréconciliable de l'habitant de la Manche, qu'il dédaigne, est le Gascon de l'Espagne; le Grenadin serait voleur si on en croyait le proverbe accrédité : *Granadino ladron fino* (75). C'est dans le royaume de Murcie, à Orihuela, que se trouve la capitale de la paresse espagnole. Le Valencien est léger, frivole, danseur et traître; à Valence, dit un vieux proverbe, la viande est de l'herbe, l'herbe est de l'eau, les hommes sont des femmes, et les femmes ne sont rien.

*En Valencia la carne es yerba, la yerba agua,*
*Los hombres mujeres, y las mujeres nada.*

Quoique ce pays soit le plus riche et le mieux cultivé de l'Espagne (76), c'est celui où il se commet le plus d'assassinats : il y a long-temps que le roi d'Espagne n'a pas cru devoir user, en faveur d'un Valencien, du droit qu'il a de faire grâce aux criminels condamnés à la peine capitale. Les habitans des côtes d'Espagne ont généralement plus de rapport entre eux et avec les étrangers, qu'avec leurs compatriotes de l'intérieur.

DÉVELOPPEMENS.

Il me serait facile de prouver tout ce que je viens de dire sur les Espagnols; mais il est inutile, après les détails dans lesquels je suis entré depuis le commencement de ces observations, de m'arrêter également sur toutes les particularités de leur manière d'être. Leur réputation d'ignorance est faite depuis

long-temps et dans bien des contrées; ils sont très ignorans, même en matière de religion.

Leur paresse a inventé le *cigarro* pour tuer le temps et se dispenser même de parler, puisqu'on a toujours assez d'esprit quand on fume (77). Un *cigarro* les aide à vivre pendant une heure. *Para picar, hacer y fumarlo, una hora,* me disait une dame andalouse, qui fumait avec toute la grâce du jeune âge : A le couper, le faire et le fumer, il faut savoir employer une heure. Fumer le *cigarro* est une si grande affaire, que le premier homme du peuple arrêtera le plus grand seigneur pour allumer le sien, sans crainte d'être jamais refusé. Au Prado, un grand nombre d'enfans portent, pour la commodité du public, des mèches allumées, qu'ils annoncent par des cris continuels, *caballerito, candela,* (du feu, jeune chevalier.)

La saleté des Espagnols a fait de leurs maisons un foyer d'impureté et de corruption, source principale de l'*odeur espagnole,* que des personnes délicates disent sentir partout après avoir franchi la frontière. Les lieux d'aisance sont de fondation à la cuisine.

La fierté du peuple semble presque en raison directe de sa misère. « Beaucoup de ces hommes, dont les « classes éminentes dédaignent l'humble existence, « dit M. Salvandy, ont une sorte d'orgueil souffrant « qui les élève au dessus de leur destinée. C'est là « un des traits les plus fortement prononcés du carac- « tère espagnol. Le peuple parmi nous (c'est don « Carlos qui parle, *Alonzo,* livre V) ne se révolte « pas contre les décrets de la Providence; il se rési- « gne à ce que Dieu a fait; mais *il se résigne*, et

« cette soumission religieuse exerce sur ses habi-
« tudes, ses goûts, ses travaux, la même influence
« que le dogme de la fatalité chez les nations orien-
« tales. Elle rend aussi la mort indifférente, la ci-
« vilisation stationnaire, et le peuple immobile.
« Une teinte de tristesse, répandue sur les traits de
« l'homme des classes inférieures, révèle l'impression
« pénible qu'il a éprouvée dès l'enfance. Cette estime
« de soi, si vive et si précoce, donne à tout son air
« ce caractère de dignité qui ne se rencontre dans
« aucun pays. On ne trouve pas dans nos campagnes
« la gaucherie villageoise des autres contrées, etc. »
C'est parfaitement vrai; mais on n'y trouve pas non plus la *bonhomie*, bien appréciable pour le voyageur dans les chemins détournés.

Pour se dédommager autant que possible de ce partage inégal des biens de la terre et de la considération, le peuple en a pris tout ce qu'il pouvait en prendre, le langage élevé, les expressions avantageuses, les qualifications honorables. L'*usted* (qui signifie votre grâce, *uessa merced*) se donne à tout le monde; en parlant au moindre porte-faix, on lui demande si *sa grâce* veut venir faire un voyage, *quiere usted!* etc. En Andalousie, où tout est encore outré comme dans la Manche au temps où se rapportent les aventures de don Quichotte, on dit souvent sans abréviation *sa grâce* (*su merced*). Un enfant vint un jour me demander l'aumône à la promenade de *las Délicias* de Madrid, en me disant que sa mère était à l'hôpital. Je lui demandai depuis quand elle y était : il me répondit que *sa grâce* y était entrée la veille *(su merced y entro ayer)*. De préférence on emploie le

prénom ou le nom de baptême pour désigner les personnes, et souvent avec le *don*, qui indique la noblesse, ce qu'on fait surtout lorsqu'on veut donner une preuve de considération à des inférieurs. *Don Juan*, *don Pedro*, se dit à des hommes qu'il faudrait appeler *Juan* ou *Pedro*, si on n'avait égard qu'à leur condition (78). Cet usage des appellations, qui suppose une connaissance particulière des personnes, est une manière de leur dire qu'elles sont distinguées, connues de tout le monde, et voisines de la célébrité. En Russie, il faut, sous peine d'être taxé d'impolitesse, appeler les nobles non seulement par leur prénom, mais encore par celui de leur père. Ainsi on dit Vladimir, fils de Jean, *Vladimir Ivanovitch;* Serge, fils de Basyle, *Sergiey Vassilevitch;* Basyle, fils de Pierre, *Vassile Petrovitch*, etc., sans jamais prononcer le nom de famille, et ces deux prénoms sont répétés à chaque instant dans la conversation, et par les domestiques ou les inférieurs, même envers les plus petits enfans qu'on leur confie. Ce moyen de flatter l'amour-propre est si naturel et si sûr, qu'on le retrouve dans les temps les plus reculés. Dans l'Iliade, il est toujours question du fils d'Atride, du fils d'Achille, du fils d'Oïlée, etc., en parlant des héros; et lorsqu'on veut élever le soldat à ses propres yeux, on se sert avec lui de la même locution. Lorsque le camp des Grecs est menacé d'être envahi par les Troyens, le roi des rois, en proie aux sérieuses réflexions que doit faire naître la perspective d'un pareil revers, confie la nuit ses soucis à Ménélas, l'envoie parcourir le camp, visiter les postes, ranimer les esprits.

« Parle aux soldats, lui dit-il, flatte-les, appelle-les « par le nom de leur père. »

L'usage du prénom parmi les Espagnols est donc un trait de leur caractère, ami des distinctions, sans doute parce qu'ils voient que les grandes distinctions de naissance ou de la noblesse conduisent à toute espèce d'avantages et d'honneurs dans leur pays, pour ne pas dire leur patrie. Ce doit être une situation bien pénible, que celle d'un peuple qui se voit condamné à la misère et à l'obscurité, c'est-à-dire au mépris, quelle chose qu'il fasse, ou pour lequel tous les avantages sociaux sont à peu près inaccessibles. Il serait peut-être heureux pour lui de perdre le sentiment importun de la liberté, et de devenir *serf*, puisque dans cette dernière condition on n'a plus l'idée de ses droits, et qu'on ne se compare plus à ses maîtres dont on sent bien qu'on est tout différent. Il est probable que si le gouvernement Espagnol, faisant un pas de plus dans le pouvoir, parvenait à ravir la liberté au peuple, qu'il a presque entièrement privé du droit de propriété, les figures changeraient de caractère, et prendraient entièrement l'expression de la stupidité qu'elles sont si loin d'avoir; comme aussi elles deviendraient moins austères et plus épanouies, si, par un changement désirable, le gouvernement Espagnol organisait la monarchie pour rendre heureux le plus grand nombre possible de citoyens. Le peuple anglais, éclairé et laborieux, ne doit qu'à ces deux qualités l'espèce de bonheur qu'il possède; car, avec la liberté dont il jouit et dont il est avec raison si jaloux, la présence d'une aristocratie toute-puissante et

maîtresse de presque tous les biens territoriaux, lui eût rendu l'existence si pénible, qu'il aurait probablement tout compromis pour la changer. Dans la situation où il est, il ne lui faut pas moins, pour le satisfaire, que la faculté de manifester ses opinions et ses volontés comme il le fait quelquefois. Ce désir de dire tout haut dans les occasions le mécontentement qu'il éprouve, cette tendance presque naturelle aux attroupemens, cette disposition constante à user de sa force, qui l'a fait surnommer *Jean le Taureau* (John Bull), c'est la vue de l'aristocratie qui les produit en lui; c'est la comparaison de la richesse et du bonheur du voisin, avec sa misère et son infortune. Si l'on songe aux élémens d'intérêt personnel dont se compose le cœur humain, on verra que, pour que le pauvre consente à rester dans l'indigence à côté du riche, il ne faut rien moins que le secours de la force prête à rétablir l'inégalité, que l'instinct naturel tendra toujours à détruire lorsqu'il aura pu acquérir un certain développement.

Afin de prévenir ces luttes destructrices de la société, il est nécessaire que la partie lésée, s'il y en a, soit tenue dans l'ignorance, ou que, maîtrisée et subjuguée par la religion, elle croie obéir à Dieu en se soumettant à l'injustice des hommes, et mériter par là pour l'avenir plus qu'on ne lui fait perdre dans le présent. A défaut de ces deux auxiliaires, il est indispensable qu'on lui oppose une force irrésistible, contre laquelle il lui devient démontré qu'il est inutile de lutter. Tels sont les moyens, quelquefois réunis, qu'on emploie dans les pays où règne le pouvoir absolu, pour maîtriser l'amour-propre plus

ou moins souffrant du peuple humilié et appauvri.

Dans ceux où les puissances de la terre laissent le peuple pauvre et en même temps libre et éclairé, il faut que son intelligence puisse voir que c'est par la justice que l'inégalité s'est établie et se maintient, et que, placé maintenant au degré le plus bas de l'échelle sociale, il peut s'élever au plus hant, si ses facultés et les circonstances le permettent, sans que personne ait le droit de l'en empêcher. Alors cette possibilité ou *ces droits* deviennent toute son espérance, ou son patrimoine le plus cher. L'intelligence remplace la haine sur ses traits, dont l'expression devient sérieuse et calme; et le caractère s'améliore d'autant plus, que les désirs se trouvent plus satisfaits, ou que le bonheur dont on jouit se rapproche davantage du bonheur qu'on peut comprendre ou qu'on aime à se représenter. Ne nous étonnons pas que le bas peuple espagnol soit si loin de paraître satisfait; il se sent frustré, et malgré toutes les précautions qu'on prend pour l'empêcher de réfléchir et le rendre résigné à la volonté de Dieu, il est doué de trop de sens et d'esprit naturel, pour ne pas s'apercevoir qu'il lui manque des motifs importans de contentement, ou qu'il pourrait être mieux. En lui ôtant l'essentiel, on a cru devoir lui concéder l'accessoire: il est des provinces où la plupart des paysans sont nobles ( un vingtième de la population est noble en Espagne ); mais ces titres qui flattent leur vanité ne peuvent suffire à leur raison: séparés de la fortune et des emplois publics, ils ne font quelquefois que rendre plus vif le sentiment de la déchéance, et ceux qui les portent, plus susceptibles d'éprouver la

tristesse trop réelle qui remplit leur cœur, lors même qu'ils ne peuvent définir ce qui s'y passe.

La religion n'a pu tempérer chez les Espagnols ces passions trop humaines, et leur substituer le calme céleste qu'elle donne à ceux que son esprit anime réellement... La religion!!... combien ce mot provoque de réfléxions pénibles chez ceux qui ont pu voir le sens qu'on lui donne en Espagne! La religion, comme on l'entend en politique, n'est qu'une arme que tous les pouvoirs cherchent à saisir pour s'en servir à leur avantage, et trop souvent contre les hommes qu'ils dirigent. Toutes les puissances aiment à parler au nom du Ciel, sans doute parce que les peuples sont plus disposés à croire à la supériorité du Dieu qui y réside, qu'à la sagesse de ceux qui prétendent le représenter ici-bas. Si chacun doit répondre de ses propres actions au jour du jugement, l'intérêt que les chefs des gouvernemens prennent au salut de leurs subordonnés partirait d'une philantropie bien pure. Mais alors, pourquoi cette philantropie ne se manifesterait-elle pas d'abord dans les affaires de ce monde qu'on a tous les jours occasion de traiter, et dont les actes religieux ne sont que le complément pour élever l'homme au dessus de sa sphère? Il faut le dire, puisque telle est la vérité, les pays où l'on parle sans cesse de religion, sont toujours ceux où l'on commet le plus d'injustices : on dirait qu'on ne recherche la réputation de religieux que pour se dispenser de mériter celle d'honnête homme. Si c'est une erreur, elle est bien grande; et si c'est un abus, ou si c'est avec connaissance de cause et pour faire le mal plus commodément, qu'on

veut emprunter les dehors de la piété qui en impose au jugement des hommes, il faut avouer, avec la même franchise, qu'un pareil système de conduite vient d'une démoralisation qui laisse bien peu de ressources. La religion ou les rapports des hommes avec Dieu, doivent se faire deviner par leur manière d'être envers leurs semblables. Je ne puis pas juger ce qui se passe entre Dieu et vous, mais je puis apprécier ce qui se passera entre vous et moi. Avant d'aborder la religion, pourquoi ne parlerions-nous pas un peu de morale, car je ne sais s'il peut y avoir de morale sans religion; mais je sais bien qu'il ne peut pas y avoir de religion sans morale.

Ce sont, sans doute, des objections de cette nature qui ont fait inventer le commode précepte: *Faites ce que je dis, ne faites pas ce que je fais*, très bon pour ceux qui veulent le suivre, mais aussi bien facile à réfuter, lorsqu'on a des raisons de se méfier de ceux qui le prêchent. S'il n'appartient qu'à des hommes sans reproches de prendre Dieu à témoin, ou d'invoquer la religion, ce que le gouvernement espagnol aurait de mieux à faire, serait de ne pas en parler. A ceux qui abusent des choses humaines, on peut encore supposer quelque pudeur, quelque respect pour les choses divines; mais lorsque, pratiquant sans cesse l'iniquité, on veut le faire à la face du ciel ou en son nom, on prouve seulement qu'on ne respecte pas plus le ciel que la terre.

Si on eût attendu que la religion se fût développée spontanément, et par la seule force de l'exemple, chez le peuple espagnol, ce développement eût pu

être bien tardif et bien insuffisant aux vues du clergé et du gouvernement. On a voulu dès lors que ce peuple fût religieux avant d'être raisonnable, ou le rendre religieux avant même qu'il fût en âge de comprendre ce qu'était la religion. Les préceptes de douceur, de bienfaisance et de charité, devaient avoir peu d'ascendant sur le naturel d'un peuple sans cesse irrité par les causes que j'ai mentionnées; on a eu recours au grand argument de l'*enfer*, qui sert aux dévots pour répondre éloquemment à tous les doutes, comme l'a dit Gibbon. C'est surtout pour le peuple espagnol que la religion est une menace, comme le disait Napoléon de la religion chrétienne, tandis qu'il appelait le mahométisme une promesse.

Les préceptes religieux qu'on a inculqués à la nation espagnole dans l'enfance, ont été enfoncés si profondément dans son moral par l'activité des prêtres, qu'il ne peut jamais plus, pendant le reste de la vie, se débarrasser de ce qu'ils ont d'outré et d'excessif : ces maximes se sont, pour ainsi dire, combinées ou identifiées avec son être, et ont tellement pris la place de la raison, que par la suite la raison ne peut jamais se développer assez pour les juger, les apprécier, ou comprendre ce qu'elles peuvent avoir de sublime; aussi, voyez-vous quelquefois des Espagnols, que l'éducation semble avoir élevés au dessus de certains préjugés, raisonner assez juste sur les sujets les plus importans, et se montrer tout aussi superstitieux que le bas peuple en matière de religion.

Loin donc de remédier à l'imperfection morale que les injustices continuelles du gouvernement pro-

duisent chez les Espagnols, la religion, qui n'est vraiment à leurs yeux que la menace de l'enfer (évitable par le secours des saints et par des pratiques), la religion ne fait peut-être qu'y ajouter. Imaginez-vous ce que doivent être des hommes placés entre de pareilles réalités et une telle perspective! Dans l'occasion, vous les trouverez méchans plus que ne le comporte, ce semble, l'humaine faiblesse; et c'est encore bien peu que leur méchanceté, en comparaison de ce qu'ils souffrent toute la vie et des tourmens qu'on leur promet pour toute une éternité.

La religion n'est pas pour eux ce qu'elle est pour d'autres, fondée sur la bienfaisance, l'amour du prochain, la reconnaissance envers Dieu. Ces sentimens n'entrent que bien rarement dans leur cœur, et on peut en dire de même des sentimens tendres et affectueux, même envers les êtres qui les touchent de plus près. « La vieille constance espagnole est si « vieille (dit don Carlos dans l'ouvrage de M. Sal- « vandy, déjà cité), qu'elle n'est plus de ce monde. « L'amour a disparu du milieu de nous avec la reli- « gion, la liberté, le génie, tout ce qui fit la gloire « de nos aïeux. La religion et l'amour se touchent « de très près; aussi ne reste-t-il plus de l'une et de « l'autre que leur partie grossière; tous deux, à peu « près chassés du cœur, se sont réfugiés dans les pra- « tiques » (*Alonzo*, livre xxv, chapitre iv). Et c'est, il ne faut pas se le dissimuler, sous la double influence du despotisme religieux et politique, que s'est opérée cette transformation de la nature humaine, altérée dans ce qu'elle a de plus intime. La religion suppose le libre arbitre, une volonté éclairée, un choix, un

élan de l'ame : or, voyez si la manière dont on s'y prend pour la propager est propre à faire naître cette disposition spontanée. En Espagne, on vous fait religieux malgré vous, ce qui est presque une manière d'empêcher de l'être ceux qui étaient disposés à le devenir : on ne vous laisse pas le temps de vous reconnaître, on vous subjugue au nom de celui qui n'a voulu qu'éclairer et convaincre. Mais si vous aviez pu en douter d'abord, vous pouvez bientôt vous apercevoir que ce n'est pas pour vous qu'on vous fait dévot; ceux qui se donnent tant de peine pour vous enrôler et vous maintenir sous leur bannière, le font évidemment pour eux. L'envisageant de cette manière, vous concevrez plus facilement un zèle qui vous paraissait d'abord s'écarter des autres actions humaines, dans lesquelles entre toujours plus ou moins d'intérêt personnel. Dans la situation où les prêtres d'Espagne se sont placés, ils savent que si vous n'êtes pas pour eux, vous serez contre eux; ils veulent vous avoir, ne fût-ce que pour l'exemple.

Ce que je viens de dire des sentimens religieux des Espagnols, tout-à-fait dépourvus de bienveillance, de charité, je dirai même d'amour de Dieu, est entièrement applicable au reste de leur moral, que le despotisme politique concourt si puissamment à étouffer. Tous les goûts qui annoncent la douceur des mœurs et du caractère leur sont entièrement étrangers. Ils sont dénaturés à tel point, que les plaisirs de la campagne leur sont inconnus. La vie est pour eux un chemin aride sur lequel ils ne rencontrent et ne jettent aucune fleur, et que n'éclairent jamais ni le flambeau du génie, ni celui de la gloire.

Un gouvernement qui les traite toujours en ennemis, qui lance toujours la foudre sur ses sujets; des prêtres et des moines qui les dirigent et les espionnent, et auxquels il faut plaire; des autorités absurdes, toujours prêtes à les ruiner et à les perdre; voilà ce que les Espagnols voient au dessus et autour d'eux. Jamais ils ne peuvent y apercevoir rien qui leur donne l'exemple de la douceur, de la franchise, de la bienveillance, de la générosité. *Craindre et dissimuler,* tels sont les deux sentimens dans lesquels ils ont été élevés, et auxquels vont aboutir tous les autres, quels que soient leur rang et leur fortune; tout les conduit, tout les pousse à se renfermer en eux-mêmes, et à laisser le champ libre aux agens du despotisme et aux moines, qui se sont depuis longtemps concertés pour donner la loi. Cette loi despotique et religieuse, il faut l'accepter, s'y soumettre; il faut se résoudre à se tenir à l'écart, tranquille, sans se faire remarquer même par des qualités brillantes et honorables, car c'est *un tort,* puisque ces avantages semblent devoir éloigner du joug. Voilà ce qu'est le sentiment de la vie en Espagne : échapper si l'on peut au danger présent et toujours imminent; promener son désœuvrement sur la place publique et autour de la triste enceinte de la cité délabrée, ou inhabitable à cause des persécutions qu'on y exerce; payer de sa personne aux cérémonies religieuses, et paraître content du double joug religieux et monarchique dont on est accablé; voilà le cercle dans lequel roule l'existence, étrangère qu'elle est à la gloire de l'esprit humain, à la dignité de l'homme, au passé, à l'avenir, à ce qu'il y a hors de cet aride

et malheureux pays, et d'autant plus rapprochée de celle des brutes. Quel attrait peut-elle offrir à des êtres portés à se respecter? Aussi les Espagnols la quittent-ils presque sans éprouver et sans inspirer de regrets. En Espagne surtout, rien n'est si tôt oublié que les morts; l'ame desséchée des vivans souscrit froidement au coup du sort qui enlève l'objet de leur affection. La séparation est entière, subite; on dirait qu'elle a lieu autant par la retraite de ceux qui restent, que par l'éloignement de ceux qui sont emportés. Rarement observez-vous le retour de ces souvenirs d'amitié qu'on peut appeler le charme de la douleur, et dont le cœur humain a tant besoin dans ces momens suprêmes. Les Espagnols n'ont de touchant, en parlant des proches qu'ils ont perdus, qu'une phrase qui les représente jouissant de la gloire céleste. *Mi padre, mi madre,* etc., *que esta en la gloria* (mon père, ma mère, etc., qui est dans la gloire), est sans contredit une des plus heureuses expressions que la religion ait pu fournir à leur deuil : mais ils la répètent avec indifférence, comme si elle appartenait à une langue qui leur est étrangère, comme ils font tout ce qui tient à leurs devoirs de chrétien.

Ne nous étonnons donc pas que la religion s'allie chez eux avec des sentimens et des mœurs qui semblent incompatibles avec ses préceptes. Puisque ces contrastes existent, je dois les réunir ici, quelque pénible que soit la sensation d'un tel rapprochement.

Il n'y a certainement pas de pays en Europe où il y ait autant de voleurs qu'en Espagne, et soyez bien

assuré que ces voleurs font leurs pâques, ou s'approchent des sacremens avec autant d'exactitude que les autres fidèles; ils savent que la confession efface les fautes et les péchés; ils calculent d'avance qu'ils les expieront de cette manière, et ils vont les commettre. Je me souviendrai toujours que le chef des voleurs qui me dévalisèrent le 28 octobre 1823, auprès de *las Cabezas*, en Andalousie, ne parlait que de *Maria santísima.*

Le penchant au vol est général en Andalousie; les voleurs y sont en si grand nombre, et la force publique y a si peu de vigueur, que ceux qui les connaissent se gardent avec soin de tout ce qui pourrait les compromettre. A Madrid, on est obligé d'ôter tous les soirs, pendant l'été, les rideaux qu'on mèt à l'extérieur des balcons pour garantir des rayons du soleil, car il est prouvé qu'on les vole jusqu'au troisième étage. Une dame que je connaissais à Madrid, cassa un carreau à une de ses croisées, et se proposait de le faire mettre le lendemain. Cette ouverture n'exista que pendant une nuit; l'appartement était au premier étage; n'importe, on vint lui enlever le rideau *intérieur* correspondant; en sorte que, par la suite, elle ôtait tous les soirs, avant de se coucher, même les rideaux intérieurs des croisées. Au rez-de-chaussée d'une maison où je logeais, dans une des plus grandes rues, on volait les carreaux de vitre, malgré les *serenos,* qui annoncent les heures, l'état de l'atmosphère, et veillent la nuit à la sûreté publique. Combien de fois n'ai-je pas entendu dire, dans des maisons où j'allais habituellement, qu'on avait volé la petite lanterne ou la lampe

qui en éclairait l'entrée ou l'escalier. Le peuple trouve ces manières si naturelles, que, si un voleur s'échappe ou est poursuivi, tout le monde s'empresse de le cacher pour le soustraire à l'autorité, comme à charge de revanche : c'est une espèce de convention tacite que leur intérêt, bien plus que l'humanité, les engage à remplir. *El pobrecito!* (le pauvre!) *el infeliz!* (le malheureux!) sont des exclamations que la commisération ne manque presque jamais de leur accorder. *Qui sait ce que nous ferons demain?* disait une servante à sa dame en pareille occasion : quelle réflexion rassurante de la part d'un domestique! Ils ont l'air de dire qu'il n'y a pas de leur faute, et que de semblables actions ne dépendent pas d'eux. Cependant, les lois contre le vol sont sévères en Espagne; un vol domestique de quatre sous, *un real*, est puni de la peine de mort, et les autres le sont en proportion. (Voyez les pages 141, 257, etc.)

La religion retient encore bien moins ce peuple dans la pureté des mœurs. Le nombre des mendians et des voleurs en Espagne pourrait faire juger de celui des femmes de mauvaise vie qu'il doit y avoir; mais elles sont dans une bien plus forte proportion; l'oisiveté des deux sexes, le défaut d'éducation, qui leur ôte les moyens de passer leur temps d'une manière honorable, le climat, et la possibilité d'annuler toutes les fautes passées dans de fréquentes confessions, y ajoutent beaucoup. Il n'est pas rare que l'obligation d'assister à des exercices de piété serve de prétexte à des projets formés par le vice.

Il n'est pas, il faut en convenir, aussi déhonté, autant à découvert en Espagne qu'en France; mais il

est plus général, et la corruption y est plus avancée. Il n'y a pas autant de mauvais lieux connus pour tels; mais les mauvais lieux sont partout. Certaines femmes ont, sur les promenades publiques, un maintien plus décent; mais aussi la décence extérieure ne prouve plus rien dans aucune classe; et comme l'habitude de braver la religion ou le regard de Dieu doit ôter toute pudeur, beaucoup de filles, qui veulent mener une mauvaise vie, ne se donnent pas la peine de se séparer de leurs mères, qui deviennent les complices de leurs déréglemens. Cette habitude, qui prouve une si grande démoralisation, n'est certainement aussi commune dans aucun pays de l'Europe qu'en Espagne. Du reste, à la manière dont un grand nombre de personnes du sexe traînent les pieds, on peut juger que ces dames font bien des chutes. Ce qu'on peut dire à la louange des habitans de la Péninsule, c'est qu'on ne trouve pas chez eux ce vice hideux qui outrage la nature, et dont la propagation accuse si hautement les mœurs de plusieurs nations civilisées.

Cependant il y aurait de l'injustice à ne pas reconnaître chez beaucoup d'Espagnols un fond d'honneur et de probité, que de funestes institutions n'ont jamais pu leur faire perdre. Leurs vices appartiennent incontestablement à leur gouvernement, leurs vertus sont à eux. Leur simplicité de mœurs, leur défaut d'ambition, quelles qu'en soient les causes, ont souvent toutes les conséquences honorables qu'elles doivent avoir. Plusieurs ont dans l'étranger qu'ils n'ont jamais vu une confiance qui suppose à elle seule bien de la droiture. Leur hospitalité n'est pas

attentive et recherchée, mais elle est souvent très franche; et si l'Espagnol fait peu pour vous donner bonne opinion de lui, c'est qu'il compte réellement que votre justice y suppléera, et que vos sentimens et votre honneur comprendront les siens. Ces hommes pleins de loyauté ont résisté à l'influence pernicieuse que les circonstances dans lesquelles ils ont passé leur vie devaient produire sur eux. Malgré les fautes ruineuses d'un gouvernement oppresseur, ils ont continué à aimer *le roi*, ce qui est presque une vertu dans une telle monarchie : au milieu du scandale avec lequel on abuse de la crédulité publique, ils n'ont vu dans la religion que ce qu'elle avait de bon, de consolant, de supérieur aux faiblesses humaines. Heureuse organisation que celle qui fait choisir le bien parmi tant de maux, et conserve dans la droite voie de modestes citoyens dépourvus d'instruction, que l'iniquité entoure de toutes parts et sous toutes les formes! Qu'elle serait grande cette nation, si elle était conduite selon la justice! Y a-t-il un étranger qui n'ait eu occasion de faire cette douloureuse réflexion sous l'humble toit où la guerre l'avait récemment conduit? Ces fiers enfans de Pélage, toujours prêts à se lever pour une patrie ingrate, restèrent calmes devant les légions françaises qui venaient combattre pour leur *roi* et leur *religion*, dont ils attendent encore tous les biens, quoique leurs espérances aient été si souvent trompées. Indifférens autant qu'on peut l'être aux affaires d'État, ils pénétrèrent à l'instant les motifs de cette guerre expliqués par les prêtres. Pourquoi faut-il qu'elle ait servi si peu leurs inté-

rêts? Une constance si honorable est-elle donc destinée à céder avant l'injustice?

Les habitudes religieuses de ce peuple lui font rattacher tout à des souvenirs chrétiens. C'est pour la Toussaint (*por todos santos*) qu'on étend les estères ou les tapis de sparth dans les maisons; c'est pour *la San Issidro,* patron de la capitale, ou *por el Corpus* (la Fête-Dieu), qu'on les ôte à Madrid. C'est pour la *Santo Thomas* que les jours sont les plus courts; c'est pour la *San Juan* qu'ils sont les plus longs. Des généraux vous parlant de batailles, indiquent le jour où elles furent livrées, par le nom du saint dont c'était la fête. A l'époque du lavage des laines après la tonte des moutons, les morceaux les plus grossiers des toisons sont mis à part et vendus pour le compte des ames du purgatoire. Des Français m'ont assuré avoir assisté à Grenade, en 1823, ou au commencement de 1824, à un spectacle donné *au bénéfice des ames du purgatoire.* Tous les acteurs et actrices, en Espagne, sont sous la protection de la Vierge Marie. Ils ont en commun une caisse de secours dont ils reçoivent selon leurs droits : lorsqu'ils donnent une représentation à leur bénéfice commun, ou pour en verser le produit dans cette caisse, ils l'affichent *au bénéfice de la Vierge Marie :* nous l'avons vu à Pampelune. Lorsqu'à l'entrée de la nuit les domestiques allument ou apportent la lumière dans les appartemens, il est beaucoup de maisons dans lesquelles ils ne manquent jamais de dire : *Alavado sea el santísimo sacramento del altar* (que le très saint sacrement de l'autel soit loué), et on répond : *Sea siempre alavado y*

*bendito* (qu'il soit toujours loué et béni), etc., etc. Ces idées seraient bien satisfaisantes à contempler, si on pouvait les croire naturelles et développées chez ceux qui les ont par suite d'une disposition spontanée au culte de la divinité. Je faisais cette réflexion un jour que je vis venir dans un magasin de cierges à Pampelune, un pauvre paysan qui éprouvait un grand embarras. On l'avait chargé dans son village de venir attacher un *ex voto*, et d'offrir un cierge à la chapelle de Notre-Dame des Douleurs pour une personne qui venait d'être malade. Ce commissionnaire plein de zèle avait oublié en route quel avait été le siége de la maladie, et ne savait plus si c'était une jambe, une poitrine, ou une tête de cire qu'il devait offrir à *Nuestra Señora*, car on vendait séparément ces diverses pièces. Auprès de l'hôpital civil de la même ville, dans un passage voûté, est une image de Notre-Dame de la Solitude (*Nuestra Señora de la Soledad*), entourée d'ex-votos qu'y ont attachés la foi et la reconnaissance des fidèles. Je dus y remarquer un grand nombre de longues tresses de cheveux, comme les portent toutes les femmes du peuple en Navarre. Pendant que j'étais arrêté devant ces marques de dévotion exposées aux regards des passans, deux ou trois personnes qui me reconnurent pour étranger, vinrent m'expliquer pourquoi elles avaient été placées auprès de cette image miraculeuse (*muy milagrosa*). Ces offrandes de l'espérance ou du scrupule à accomplir une promesse eussent été bien précieuses de la part de ceux qui étaient venus les y déposer, si on eût pu penser que nulle influence étran-

gère ne les avait poussées à cet acte de dévotion, mais en songeant à la manière dont on leur impose la religion au lieu de la leur *offrir*, ou de la leur prêcher d'exemple, on ne pouvait s'arrêter à cette impression agréable. Ainsi, les actes les plus religieux par eux-mêmes perdent tout leur mérite lorsqu'ils ne partent pas d'une volonté parfaitement libre. On ne saurait trop le répéter : il ne peut y avoir de religion sans liberté, puisque la religion est la volonté constante du bien. Privé du libre arbitre, l'homme est dépouillé de sa plus belle prérogative, de ce qui fait l'excellence de sa nature et le distingue essentiellement des animaux. Dans cet état de déchéance, il ne peut presque mériter l'approbation, ni encourir le blâme : il n'est plus lui-même. Il y aurait donc de l'injustice à le juger d'après ce qu'il doit être.

Le calme, si voisin de l'espérance dans la vie, est aussi un mérite chez beaucoup d'Espagnols, constamment placés si près du malheur. Il en est un grand nombre qui ne peuvent savoir ce que sera leur sort par la suite ; néanmoins, ils ont une contenance également éloignée de la présomption et de la faiblesse, qui est une sorte de dignité. Le souvenir de leur naissance les aide beaucoup à rester au niveau de ce qu'ils doivent être, et ils s'y tiennent quelquefois lorsque tout ce qui les entoure, tout ce qui leur est arrivé, semblerait devoir les en faire descendre. La fille du gentilhomme pauvre aura souvent un maintien de dame (*de señora*), qui la distinguera des classes inférieures ; et, dans les occasions, la connaissance de la gêne de sa famille, qu'elle sentira vivement, ne l'empêchera pas de se

livrer à la gaîté dans des réunions où elle aura l'aisance et la grâce que son rang comporte. C'est avec une grande ressource de caractère qu'elle fera preuve de cette délicatesse de goût que la fortune semble seule pouvoir donner; car, généralement, il faut être riche et vivre dans le monde pour avoir une finesse de tact à laquelle rien ne peut suppléer. Destinée par les lois inflexibles de l'aristocratie à se séparer de la fortune que ses parens peuvent posséder, la jeune Espagnole en fait gaîment l'abandon, et lorsqu'elle s'unit à un homme aussi peu favorisé du sort, elle n'en apporte pas moins à la célébration de ses noces toute la disposition morale de la prospérité. Les cadeaux que lui font ses parens et ses amies constituent toute sa dot, et comme ce sont toujours des vêtemens et des parures, elle les étale avec gaîté dans une pièce de sa demeure, où tous ceux qui s'intéressent à son sort vont les admirer, et où les jeunes compagnes en font l'examen le plus attentif et le plus bienveillant, comme il est facile de s'en convaincre par leurs récits. On vous raconte avec le plus vif intérêt le dessin des voiles, des mantilles, des éventails, des bas, etc., provisions légères avec lesquelles on s'embarque pour le pénible voyage de la vie conjugale, dont on a du moins le bon esprit d'égayer le commencement. Cette contenance s'est quelquefois justifiée en attirant et fixant les avantages dont on se montrait digne, c'est-à-dire des places ou des emplois publics.

Le culte est exempt de tout mélange de sectes en Espagne. Sa marche rapide et décidée entraîne tout le monde dans le même sens, ce qu'avait préparé de

reste l'action redoutable des tribunaux de l'inquisition. Les juifs y sont haïs cordialement, non à cause de leurs imperfections morales, puisque les Espagnols qui n'ont pas quitté le royaume n'en ont jamais vu ; mais parce qu'ils ont fait mourir Jésus-Christ. La plus grande injure qu'on puisse dire à quelqu'un, en Espagne, est donc de l'appeler *juif*. Le plus honnête Israélite qui s'enfoncerait dans ce pays courrait grand risque d'y perdre la vie s'il était reconnu. Tel Espagnol qui passe pour modéré, pourrait se faire un devoir de lui rendre ce que les siens ont fait endurer au Sauveur du monde. Des personnes au dessus du peuple croient que les juifs ont une queue comme les animaux (*un rabo*). De longtemps ils ne comprendront (les Espagnols) que les catholiques et les protestans puissent vivre en paix dans les mêmes villages, et célébrer leurs cérémonies religieuses dans le même temple, comme on le voit en Suisse et dans quelques contrées de l'Alsace. Lorsqu'on leur cite de ces exemples de tolérance, ils veulent vous faire convenir avec la meilleure foi qu'en France il n'y a pas de religion. C'est le cas de répéter que celle des péninsulaires renferme une bien grande proportion de haine ou de préjugés.

On leur a si souvent répété que ne pas aller régulièrement à la messe, etc., était un grand crime, qu'ils ne peuvent pas s'empêcher de regarder comme coupable celui qui ne remplit pas ce devoir, le premier de tous à leurs yeux. Quelque bonne opinion qu'ils en aient d'ailleurs, ils en rabattront infiniment s'ils lui connaissent ce tort. Les femmes susceptibles d'avoir des faiblesses croiront leurs fautes beau-

coup moins graves si elles ont des liaisons avec un homme assidu aux offices, puisqu'il est moins désagréable à Dieu, en sorte que le sanctuaire est le chemin le plus sûr de leur cœur. Étrange abus des coutumes! ce qui devrait le plus retenir devient ce qui encourage!

Le *mérite personnel* n'existe pas en Espagne. Les grands eux-mêmes et les riches n'y jouent aucun rôle important aux yeux du peuple. Il n'y a de remarquable pour lui que les personnes actuellement revêtues de la confiance ou d'une portion de l'autorité royale. Dès que les militaires perdent leurs fonctions ou leur commandement, ils perdent toute espèce de prestige, et ne sont plus que des êtres déchus. Cette opinion tacite vient de ce que le gouvernement est parvenu à faire sentir que tout n'existait que par lui, sous la protection du clergé, auquel tout doit être soumis. Un homme sans fonctions, sans autorité départie par le roi, quels que soient d'ailleurs son rang et sa fortune, sera pour la multitude et les gens du monde inférieur au général parvenu qui aura le bâton du commandement. Avec des talens, de l'esprit, de la capacité, pour être placé haut, il faut que le roi vous élève, car il n'est pas admis qu'on puisse s'élever soi-même, et que les personnes puissent avoir diverses valeurs intrinsèques. Il est vrai qu'on pourrait faire, à ce sujet, la réflexion de Montesquieu en parlant de la vertu des moines : « Qu'est-ce, en effet, qu'une vertu « d'où il ne résulte rien? » Ce qu'il y a d'urgent en Espagne n'est donc pas d'avoir du mérite pour obtenir des places, mais d'obtenir des places avec lesquelles on a toujours assez de mérite. La faveur

royale est la vie dans ce pays, la défaveur est la mort. J'ai vu à Madrid des hommes riches qui avaient perdu, par les circonstances politiques, leur crédit, leur accès à la cour, leurs emplois. En France, avec les moyens d'existence qu'ils possédaient, on s'en serait facilement consolé dans une vie remplie d'agrémens : à Madrid, ces personnes n'existaient pas; elles étaient hors de rang pour toutes les notabilités; en perdant leurs fonctions et la faveur, elles avaient perdu leurs amis et tous leurs rapports dans la société, car la vile espèce des courtisans, renforcée auprès du pouvoir absolu, renchérit sur les répugnances comme sur les affections du maître, et prodigue la froideur, le blâme et les airs de mépris avec aussi peu de conscience qu'elle donne des témoignages d'affection et des démonstrations d'estime à ceux que le pouvoir stupide désigne à son vil empressement. C'est ainsi qu'à Madrid on est parvenu à éteindre à la fois la réflexion et les sentimens élevés. Il n'y a pas d'opinion publique dans cette ville; ses habitans sont, sous ce rapport, un véritable troupeau (*un ganado*). La conduite d'un homme qui aura rempli des fonctions importantes n'y est jamais jugée par la justice ou par la pensée libre de ses concitoyens, mais appréciée selon la manière dont le gouvernement ou la cour l'envisage. Pour aussi indigne et coupable qu'il soit, si le roi l'accueille, tout ce qu'il y a de distingué le recherchera, le serrera dans ses bras selon la coutume du pays (*dara abrazos*), et l'insensé public en aura la meilleure idée; si, au contraire, il est mal en cour ou avec le gouvernement, pour aussi honnête et méritant qu'il soit d'ailleurs,

quelque glorieuses que soient les actions qui lui auront valu les honneurs d'une disgrace, tout l'abandonnera, tout le fuira, l'insultera même à l'envi : au lieu du courage et de la chaleur de l'amitié, il ne trouvera autour de lui que les tristes preuves d'un lâche abandon. On sait bien qu'une conduite aussi misérable est naturelle aux courtisans; mais, partout ailleurs, l'opinion publique en fait justice. A Madrid, je le répète, cette opinion n'a aucune réalité. J'étais dans cette ville lorsqu'on y apprit la mort du général Foy : cent mille ames avaient été à son enterrement. Si le général Foy fût mort dans la capitale des Espagnes après avoir, non pas tenu tête au gouvernement à la tribune, puisqu'il n'y en a plus, mais fait quoi que ce soit d'honorable contre le vœu de l'autorité, il serait allé seul ou à peu près au Campo-Santo. Voilà la différence qu'il y a entre les hommes qui peuvent avoir des droits et de la noblesse dans le caractère, et ceux qu'on dépouille de l'un et de l'autre.

Cette déférence pour le pouvoir, et un orgueil national qui ne peut venir que de l'ignorance et de l'irritation chez un peuple ainsi subjugué, sont probablement les causes qui donnent à la nation espagnole cet enthousiasme pour ses troupes qu'on aurait tant de peine à imaginer, en connaissant ceux qui l'inspirent et ceux qui l'éprouvent. Le moindre groupe de soldats espagnols ne peut passer dans une rue sans fixer toute l'attention des habitans, qui les suivent ou les précèdent en nombre comme des enfans, pour jouir plus long-temps du plaisir de les voir, sans attendre celui de les vanter. Cette nation, toujours maltraitée par l'autel et le trône, semble

éprouver la plus agréable surprise, lorsqu'on lui montre qu'on peut élever un certain nombre de citoyens à la dignité de défenseurs du trône et de l'autel. Telle est, je crois, l'explication qu'on peut donner de son enthousiasme pour l'habit militaire, qui devient un abri contre l'oppression dans tous les états despotiques. Philippe, roi de Macédoine, s'avançant vers les Thermopyles, Nausiclès, général athénien, s'en empara pour le prévenir. Cet événement excita des transports de joie chez les Athéniens dégénérés et près de leur ruine. « Misé« rable ville, s'écrie Apollodore dans Anacharsis, « où s'emparer sans obstacle d'un poste est un « acte de bravoure, et n'être pas vaincu un sujet de « triomphe ! »

Malheureux peuple ! pourrait-on s'écrier en Espagne, où la vue d'un habit toujours incomplet de soldat cause tant de jubilation aux concitoyens ruinés de celui qui le porte !

C'est lorsque la cour part pour les *Sitios* ou en revient, qu'il faut voir l'empressement avec lequel tout le monde, indistinctement, va se placer, depuis l'extérieur de la ville jusqu'au palais, dans les rues par où doit passer le cortége ! Quoique cette cérémonie se renouvelle plusieurs fois par an, avec la solennité qu'on pourrait mettre à une entrée triomphale, on ne se lasse ni d'admirer *la tropa*, ni de voir l'importance qu'on donne à des voyages qui concourent si puissamment à l'infortune publique. Il n'y a presque pas de sujets capables de se demander d'où vient Sa Majesté ? que vient-elle de faire à Aranjuez ? que va-t-elle faire à Saint-Ildefonse ? Ces

changemens ont toujours eu lieu aux mêmes saisons, et on les célèbre, on les accueille comme l'apparition de quelque signe du zodiaque.

La disposition à prendre les armes, naturelle aux Espagnols, et fomentée par la mauvaise humeur qu'ils éprouvent sans cesse, on a pu la voir surtout dans les événemens politiques qui nous ont attirés dans leur pays et long-temps après. Il en était bien peu d'entre eux qui gémissent sur les malheurs de leur patrie; presque tous ne parlaient que de se venger de ceux qui leur avaient déplu. *Matar* (tuer), expression la plus usitée de la langue espagnole, selon la remarque d'un observateur moderne, fut alors répétée plus que jamais pour proclamer le besoin le plus urgent. Faire couler le sang (*derramar ó hacer correr la sangre*) leur paraissait le seul et unique moyen de rétablir la paix et la prospérité dans la monarchie. Il n'y en avait presque pas qui pussent s'élever à des sentimens magnanimes, si nécessaires dans ces malheureuses circonstances, pour en diminuer les funestes effets; presque pas qui fussent disposés à faire le sacrifice de leurs passions au bien de l'État, dont le peuple comprend infiniment moins le mécanisme en Espagne qu'ailleurs.

Sa cruauté a admis des locutions qu'il est bien difficile à un étranger d'entendre sans éprouver quelque horreur, quoique les gens du pays les prononcent sans y penser. Il existe à Séville un hôpital qu'on appelle l'Hôpital du Sang (*el Hospital de la Sangre*), dénomination si opposée aux devoirs de bienfaisance et d'humanité qu'on y remplit tous les jours! En entrant dans les cafés de la capitale pour

se rafraîchir, il n'est rien de plus ordinaire que d'entendre demander *una sangria* (une saignée, limonade vineuse de couleur rouge). Quel peuple que celui chez lequel on demande avec indifférence *du sang* pour se désaltérer, et chez lequel l'asile de la douleur et de l'infortune devient l'*Hôpital du Sang!* Quel génie féroce! quelle imagination une pareille invention de mots ne décèle-t-elle pas! C'est sous l'inspiration de ce malheureux instinct, que les Espagnols du parti triomphant par notre arrivée eussent agi, si le général français ne se fût opposé à toute réaction populaire. C'est dans cette disposition déplorable qu'ils sont restés jusqu'à ce jour, sans autre intention que celle de se satisfaire, d'assouvir les passions haineuses dont ils sont animés. Combien l'ignorance des nations ne favorise-t-elle pas leur cruauté! Ceux qui s'abandonnent à ces fureurs aveugles ne savent pas reconnaître que c'est l'indigence qui les produit en eux dans toutes les classes! Que répondraient-ils dans leur empressement destructeur, si on leur demandait quel est leur but? Ils ne savent pas qu'ils n'ont pas de plus grand ennemi que la misère, et que celui-là ne peut pas se tuer à coups de fusils!

Mais au lieu de calmer les passions populaires, on les exalte sans cesse pour s'en servir ou les exploiter. On vante un parti contre l'autre, comme on vante la nation en masse lorsqu'on la compare aux étrangers.

La louange la plus exagérée ne paraît alors avoir rien de trop fort pour l'oreille blasée et l'amour-propre avide des fiers Castillans. Supérieurs, par conviction,

à tout ce qui les entoure et peut se mesurer avec eux, ils aiment encore à se l'entendre dire dans les occasions par ceux qui les tiennent sous le joug. Cette fumée d'encens, en achevant de les aveugler, porte dans leurs sens la seule ivresse de bonheur qu'ils puissent goûter. Et comment pourrait-on assez louer une nation dont chaque ville a mérité les qualifications pompeuses de *très noble, très courageuse, très héroïque* (Madrid), *sept fois couronnée* (Murcie), etc., par sa résistance contre les ennemis de Dieu et du nom espagnol, Romains, Carthaginois, Maures, Français? Ces titres fameux, les autorités les répètent dans toutes leurs adresses aux souverains, morceaux d'éloquence où l'on peut admirer si constamment la dépravation des fonctionnaires publics appliqués à tromper leur pays (79), et la fécondité d'un peuple occupé à chanter sa gloire en oubliant sa misère.

Ce n'est pas seulement dans les journaux et dans les discours d'apparat, que se trouvent ces marques ridicules de vanité nationale : elles se sont glissées jusque dans les ouvrages les plus sérieux. Il n'est presque pas de géographie castillane dans laquelle on ne lise à chaque instant l'éloge le plus splendide de la Péninsule et de ses habitans. Cette jactance continuelle m'avait fait vivement désirer de connaître une histoire critique de ce pays (par Masdeu), que beaucoup d'auteurs indigènes citent comme un ouvrage très impartial. Masdeu était d'origine italienne (il a écrit en italien, mais il a été traduit en espagnol) et avait habité la Catalogne. Cette particularité pouvait faire espérer une manière de voir plus libre de

préventions favorables. Mais il est bientôt facile de se convaincre que l'auteur s'était très bien naturalisé : depuis la première page jusqu'à la dernière, ce n'est qu'un éloge continuel. En ouvrant le livre au hasard, on est toujours sûr de tomber sur l'apologie la plus exagérée du pays et de la nation.

Cette envie de racheter par des paroles de si tristes réalités, ne peut devenir honorable pour les Espagnols, qu'en la considérant comme un sentiment du malaise que leur donne l'humiliation dans laquelle ils sont depuis des siècles, et que leur amour-propre les empêche d'avouer ou les porte à déguiser : avec le temps, cette contenance pénible est devenue un trait de caractère qu'on retrouve partout. Toute leur littérature, privée de fonds, de naturel, de simplicité, offre sans cesse le clinquant, la bouffissure, l'exagération, ou le mélange disparate de la faiblesse des idées avec le style le plus ambitieux, le plus ampoulé. Cette manie de se mettre toujours au dessus des autres, née de leur infériorité et de leur misère en tout genre, ne les quittera que lorsqu'ils deviendront plus heureux, lorsqu'il se sera opéré dans leur pays une révolution qui rétablisse l'homme dans ses droits, dont la jouissance seule peut lui donner la vraie dignité. Hâtons de tous nos vœux ce moment désirable dans les intérêts de ce peuple et de tous ceux qui l'entourent, car aujourd'hui les existences politiques sont solidaires en Europe : les nations arriérées retenant chaque jour celles qui voudraient s'avancer dans la carrière de la civilisation, l'Espagne est sous ce rapport un fardeau bien accablant pour les autres. Sans force réparatrice, sans principe de vie au dedans,

elle reste honteusement étrangère à tout ce qui se fait de grand au dehors. Barbare, cruelle envers ses enfans qu'elle opprime ou qu'elle exile, elle n'a su réparer encore ni les maux de la guerre contre Napoléon, ni ceux qu'ils souffrirent, il y a plus d'un siècle, pendant la longue guerre de la succession (80). Lorsque toute l'Europe venait au secours des Grecs, trop justement armés contre les Turcs, l'Espagne est restée sourde aux cris des chrétiens égorgés par les mahométans; rendue à ses traditions superstitieuses et au joug qu'elle avait un moment secoué, elle a presque applaudi aux cruautés des sectateurs de Mahomet, en refusant de mêler sa voix et de pieuses offrandes à la voix et aux offrandes du reste de l'Europe. Le seul pays où on lève un impôt pour faire la guerre aux ennemis de la religion, (*la bula de la Cruzada*), a été précisément le seul qui n'ait pas offert le sacrifice de propitiation. O honte d'une nation qui se dit éminemment chrétienne! qui pourra te laver aux yeux de l'occident! Qui pourra effacer cette tache de l'histoire d'un peuple catholique, jaloux de son culte! Que diront ses descendans, lorsque, fouillant un jour dans les annales de l'Europe civilisée, ils trouveront chez l'étranger ces preuves de magnanimité qui l'absolvent des graves accusations dirigées contre les gouvernemens? Sans doute leur amour-propre, excité par des actions qui réveillent toujours de si fortes sympathies dans les grandes ames, ira chercher dans les monumens littéraires de leur patrie le témoignage satisfaisant de la générosité de leurs ancêtres. Qu'y trouveront-ils? quelques bruits lointains répétés par les tristes échos de l'indigne Ibérie,

et le silence des efforts honorables, des dons précieux que la pauvreté elle-même fit partout ailleurs avec enthousiasme pour l'affranchissement de la malheureuse Grèce ! Que diront alors les héritiers de noms fastueux, attachés à toutes les entreprises que l'ambition conçut et dirigea? Ils diront que dans ces temps solennels, autant que décisifs, leurs ancêtres n'ont pas compris la gloire; que repoussés de la grande famille de la civilisation par l'opinion, juste appréciatrice de leurs institutions surannées et calamiteuses, ils se sont relégués eux-mêmes volontairement parmi les barbares, en se séparant du sentier de l'honneur que suivent à l'envi toutes les autres nations de l'Europe; que l'Espagne, couverte de prêtres et dominée par leur funeste ascendant, en a pris les mœurs stupides, et en a adopté la conduite en se montrant insensible, égoïste et sans dignité; que, pour sortir de cet ignominieux isolement et prendre rang sur la scène du monde éclairé, fait pour sentir des émotions honorables, il faut rompre avec un passé qui n'a été fécond qu'en misères de tout genre, et se retremper à la source des sentimens naturels et généreux, qui ne peut jaillir qu'aux pieds de la statue de la liberté.

Quant à nous, nous dirons dès à présent, avec la plus triste conviction, que tout tend au pire dans ce royaume, si toutefois il est une situation plus malheureuse que celle où il se trouve placé sans être sous la loi d'un vainqueur; que ce n'est même plus un royaume que cette triste contrée, mais une étable, une étable d'Augias, et que malheureusement Ferdinand n'est pas un Hercule.

Qui viendra placer l'Espagne parmi les nations du

midi de l'Europe, et la rendre capable de concourir à la défense commune contre les invasions dont nous menacent par leur seul accroissement les peuples infortunés du Nord (81)?

# LIVRE IV.

## CHANGEMENS A OPÉRER EN ESPAGNE.

La patience et l'aveuglement des peuples ont leur terme. Lorsqu'ils sont arrivés au point de ne pouvoir se contenter de ce qui leur avait suffi jusqu'alors, lorsque l'esprit public ou l'esprit du temps, qu'il faut savoir consulter dans les grandes affaires politiques, ne permettent plus aux gouvernemens de continuer à tenir le même langage, d'avoir le même système d'actions, s'obstiner à parler et à agir comme par le passé, est un travers déplorable, puisqu'il annonce qu'on méconnaît l'empire de la nécessité contre laquelle rien ne doit prévaloir. C'est établir inutilement, entre ce qui doit agir et ce qui peut résister, une lutte qui a pour résultat immédiat des malheurs trop capables d'éloigner de la route du bien. J'avais vu dans le nord de l'Europe les seigneurs russes posséder en propriété des milliers d'hommes qu'ils vendent avec la glèbe à laquelle ils sont attachés, etc.; mais en Russie, on conçoit la nécessité de ne pas délier brusquement de la soumission aux seigneurs des paysans sans discernement, empressés à confondre la liberté avec la licence, tandis qu'il n'y a rien de semblable en Espagne : rien n'oblige à y maltraiter, comme on le

fait, une population de dix millions d'ames, si ce n'est l'égoïsme du clergé, toujours prêt à insurger le bas peuple ignorant contre ceux qui voudraient établir l'ordre dans les affaires publiques : il n'y a que ce corps qui puisse vouloir perpétuer ces maux. Si l'on a pu proclamer que la constitution des cortès, trop démocratique, menaçait l'existence des rois, et que tous les souverains étaient intéressés à ce qu'elle fût modifiée, les nations ont bien plus le droit de dire à leur tour que la manière dont on gouverne aujourd'hui l'Espagne est un exemple dangereux pour la liberté des peuples, et que tous sont fondés à demander qu'on mette fin à une tyrannie qui rappelle d'une manière trop affligeante les calamités de la Grèce sous l'empire du Croissant. O abus des choses saintes, que ne présagez-vous pas aux nations! Malheureuse Espagne! dans quel abîme t'a conduit le sacerdoce! D'où sont venus tous les fléaux qui t'affligent, les vices élevés qui t'ont fait rougir, les invasions qui ont accablé tes peuples, les guerres civiles qui t'ont déchirée? les passions aveugles et cruelles qui soufflent encore la destruction, et promettent de nouveaux désastres? Tant d'infortunes ont pris leur source dans la religion, méconnue par ceux qui devaient la faire respecter et chérir; dans l'égoïsme et l'ambition, mis à la place de l'humilité et de l'indifférence pour les biens de la terre. Pourquoi le pays où l'on voit le plus de temples et de prêtres du Dieu tout-puissant, n'est-il pas celui où l'on trouve le plus de bonheur (82)!

Les partis y sont en présence, et chacun prépare ses armes : d'un côté les libéraux, affaiblis par leurs

revers depuis 1823, par le temps et surtout par la crainte, car nulle part ils ne furent après la défaite aussi maltraités qu'en Espagne, comptent dans leurs rangs les personnes éclairées de toutes les classes, auxquelles se joindront encore une partie des curés qui voient leurs paroissiens dépouillés pour satisfaire des ambitions supérieures; de l'autre, sont les moines, le haut clergé, le gouvernement, toutes ses créatures, et la masse de la nation, que son ignorance rend enthousiaste pour la défense de l'autel et du trône. Il semble que la prudence doit long-temps encore faire éviter le combat ou la lutte à ceux qui sont si inférieurs en nombre, mais ils sont en outre faibles ou peu affermis dans leurs opinions : ils n'ont pas cette conviction que donne la supériorité des lumières, et qui augmente à son tour les forces physiques. Beaucoup d'Espagnols du parti libéral savent que tout est en souffrance dans leur pays; mais à peine instruits des causes du mal, ils ne savent que fort imparfaitement ce qu'il faudrait faire pour le détruire, et n'apporteraient que la tiédeur de l'irrésolution là où il faudrait la volonté la plus forte. On a pu leur reconnaître ce défaut de courage politique en 1823. Lorsqu'ils entendirent le roi de France annoncer du haut de la tribune que cent mille Français allaient marcher contre eux, ils ne furent plus sûrs d'avoir raison, et peut-être les scrupules religieux vinrent-ils se joindre à la crainte des peines de ce monde dans leur raison timorée, lorsque les prêtres et les moines, enhardis par les menaces du démon, élevèrent la voix contre eux; il est positif qu'ils s'abandonnèrent eux-mêmes, et qu'ils sont aujour-

d'hui moins forts que dans ces temps de douloureuse mémoire.

Sous l'autre étendard sont réunies des forces en apparence considérables ; mais leur conscience dit aux chefs qu'ils sont armés contre les droits des peuples, contre la justice, la loyauté, l'honneur, et que leur conduite, hostile envers leur pays, peut leur attirer les châtimens réservés aux grands coupables. Cette voix intérieure, que les succès peuvent faire taire, se ranime à la moindre apparence de revers, les décourage, et les affaiblirait plus promptement encore que la crainte ne démoraliserait leurs adversaires.

Dans cette situation, le voisinage de la France ne peut tarder à produire son effet. Sa prospérité doit raffermir les uns, et accuser les autres, en les éclairant tous. Avant peu cette influence salutaire pourra porter son fruit. Ne nous dissimulons pas que, si l'on voulait anticiper sur la marche naturelle des événemens, la lutte pourrait être beaucoup plus terrible, et le sol de la Péninsule plus ensanglanté. Les opinions religieuses s'y confondant avec les opinions politiques, combien une guerre civile ne peut-elle pas devenir désastreuse! Que de victimes l'aveugle fureur ne peut-elle pas immoler, avant que la raison ne vienne rappeler que c'est pour défendre la dignité de l'homme qu'on a pris les armes !

Peut-être cette perspective fera-t-elle recourir à des idées de modération et de justice, dont la tardive adoption devient tous les jours si nécessaire à la Péninsule. Il est temps que l'autel permette au trône de

prendre une attitude de force et de stabilité, sans lesquelles il n'y a ni sécurité, ni bonheur, ni liberté, ni avenir pour les nations; et que le trône permette aux peuples de jouir de tous leurs droits, qu'ils sauraient conquérir au besoin. Il est temps que l'autorité spirituelle rentre dans ses attributions d'où elle n'aurait jamais dû sortir; qu'elle restitue ces richesses dont elle s'est emparée en prêchant le mépris des biens de la terre. N'est-il pas scandaleux de voir des chefs spirituels avoir des trésors pour subvenir à leurs besoins limités, et les ministres d'un roi, chargés de faire respecter sa puissance souveraine, recevoir pour toute existence un modique traitement que la nécessité les obligera peut-être de grossir aux dépens du trésor public et de leur conscience! Les apôtres de l'humilité habitent des palais, et les premiers dépositaires des volontés du monarque, logés quelquefois à un troisième étage, ne peuvent recevoir chez eux le moindre ambassadeur étranger, de peur de le rendre témoin de leur misère. Quand sera donc réglée cette différence choquante? Diplomates, ministres et administrateurs espagnols, ne voyez-vous pas que vous êtes le jouet de ceux dont la candeur et la simplicité de mœurs doivent faire le principal mérite? Militaires de tout grade, ne voyez-vous pas que la misère est votre partage, et que la richesse et l'opulence sont le leur? Ne voyez-vous pas qu'ils sont possesseurs à perpétuité de leur fortune, et que rien n'est plus ordinaire pour vous que les disgraces et les interruptions de fonctions et de solde? La nécessité d'établir la liberté sur des bases solides avait été si vivement sentie par la nation espagnole, il y a

trois siècles, que presque toutes les communes du royaume de Castille avaient été entraînées à s'unir dans une *sainte ligue*, pour obtenir de Charles-Quint, par la force des armes, la réforme des abus dans l'administration de l'État et dans l'exercice de l'autorité sacerdotale. Don Juan de Padilla, fils aîné du commandeur de Castille, devenu chef de cette légitime révolte, mourut dans les supplices en héros de la liberté (en avril 1522), lorsque sa noble cause succomba sous les efforts des armées royalistes. Sa veuve, doña Maria Pacheco, éprise du même enthousiasme, se défendit dans les murs de Tolède avec une valeur et une constance qui la placent au niveau des femmes les plus célèbres que puisse offrir l'histoire à l'admiration des peuples; digne manière de venger un époux qu'elle remplaçait dans l'opinion de ses concitoyens.

Depuis ces événemens mémorables, trois cents ans ont été perdus pour cette malheureuse Espagne, plus animée du sentiment de son droit et plus près d'en jouir à l'avénement de Charles-Quint qu'elle ne l'est aujourd'hui! Triste sujet de réflexions sur les difficultés que trouvent les peuples à concourir à la confection de leurs lois, à la construction de leur édifice social, à la liberté et au bonheur de leur patrie!... C'était vers cette époque, que, poussé hors des bornes de la patience humaine par les exactions et les scandales de la cour de Rome et de ses agens corrompus, un moine de l'ordre de St-Augustin (Luther) entreprit la réforme religieuse qui fit le bonheur d'une grande partie de l'Europe, en la ramenant au texte primitif des livres saints...; et depuis trois cents ans, l'Espagne a vu s'accumuler sans cesse

les abus, les prétentions et les richesses du clergé de l'église romaine, dont elle est devenue la proie!... Il y a trois cents ans que l'Espagne ne pouvait souffrir le poids d'un pouvoir monarchique, insupportable par sa faute; et depuis trois cents ans le sceptre de la royauté n'a cessé de devenir toujours plus pesant sur cette malheureuse contrée!.... Il y a trois cents ans que l'Espagne était, pour ses libertés et ses franchises, plus avancée d'un siècle que l'Angleterre...; et aujourd'hui..., que résulte-t-il de la comparaison de ces deux États!... Mais enfin nous touchons à une époque décisive. Si la liberté ne se donne pas, elle se prend. Non, il ne faudra pas des siècles pour que ce qui est bon et louable en France ne soit plus proscrit comme funeste en Espagne. Des différences aussi arbitraires, des préjugés aussi dérisoires, ne peuvent plus être entretenus sans crime par ceux qui sont chargés de veiller au bonheur des nations; et la justice des hommes saurait faire briller son glaive, si la justice divine, bien souvent incompréhensible dans ses délais aux yeux de notre faiblesse opprimée, dédaignait de mettre un terme à tant de calamités.

FIN.

# NOTES.

(1) *Page* 6.

« On peut assurer qu'un tiers des terres incultes de l'Espa-
« gne, et la poussière des chemins des provinces orientales
« et méridionales de ce royaume, pourraient fournir de nitre
« le monde entier, si la volonté de Dieu l'anéantissait dans
« tout le reste du globe. »

(MIÑANO, *Dictionnaire géographique et statistique de l'Espagne et du Portugal.* Madrid, 1826).

(2) *Page* 6.

L'école des aveugles de Barcelonne est tenue par un particulier.

(3) *Page* 10.

Abdérame Ier commença la grande mosquée de Cordoue vers l'an 760 du Christ (142 de l'hégyre). Son fils Haccham la finit. « On dit que les Espagnols n'en ont conservé que la
« moitié. Cependant elle a 600 pieds de long sur 250 de large.
« On compte 29 nefs dans sa longueur et 19 dans sa largeur.
« Plus de 300 colonnes d'albâtre, de jaspe, de marbre, sou-
« tiennent cet édifice; on y entrait autrefois par 24 portes de
« bronze, couvertes de sculptures d'or, et 4,700 lampes éclai-
« raient toutes les nuits ce temple magnifique. » (FLORIAN.)

La mosaïque dont il est question fut découverte il n'y a pas plus de six ans, c'est-à-dire vers 1820.

Si on ne voit pas à Cordoue les ruines d'une ville capable de contenir un million d'habitans, il existe à une lieue et demie (au sud-ouest), entre la rive droite du Guadalquivir et le

pied des montagnes, des restes de mosaïques qu'on dit avoir appartenues aux *bains de la reine maure*, et qui firent probablement partie de cette ville merveilleuse par sa construction, appelée *Zehra*, du nom de la favorite d'Abdérame III.

Le jeu de mots des *cicerone* de Cordoue est loin de suppléer d'une manière satisfaisante à leur défaut d'érudition. Ils demandent aux étrangers s'ils veulent voir *le point d'honneur* ou *le point* de Cordoue, *el punto de Cordova;* et sur la réponse affirmative, ils leur montrent attachée à la voûte une grande corne (ou une défense) qu'on dit être une corne du bœuf qui traîna les premiers matériaux destinés à la construction de cet étonnant édifice, voulant dire en même temps que tout l'honneur des habitans de Cordoue se trouve là, et qu'il ne faut pas en chercher ailleurs .......... Cette expression vient peut-être aussi de ce que cette corne se trouve suspendue dans une partie de l'église correspondante à cinq autels où l'on dit des messes à heure fixe, *las missas en punto, ó las missas á horas en punto*.

(4) *Page* 13.

Voyez les observations météorologiques qui se trouvent à la tête de l'ouvrage d'Aréjula, sur la fièvre jaune, observée en Andalousie pendant les années 1800, 1801 et 1804.

(5) *Page* 14.

J'ai présenté dans ces derniers temps, à l'Académie de Médecine de Paris, un mémoire sur l'importation et la transmission de la fièvre jaune en Europe, qui pourra être un jour imprimé. Voyez Bourgoing, *Tableau de l'Espagne moderne*, tome II, Paris, 1803. Par Cédule royale de la fin de 1791, le gouvernement espagnol permit aux nationaux et aux étrangers, et pour l'espace de six ans, d'aller acheter des Nègres partout où ils pourraient en trouver, et de les débarquer dans la plupart de ses ports et de ses colonies d'Amérique. C'est de cette époque, qui coïncida avec celle des guerres de Saint-Domingue, que datent les plus grandes épidémies de fièvre jaune qui aient désolé les colonies, le continent d'Amérique et le midi de l'Europe.

(6) *Page* 16.

A huit lieues de Grenade se trouve le fameux marbre de Loxa, blanc comme l'albâtre. A trois ou quatre lieues de cette ville sont les carrières de marbre vert également renommé. A une lieue de Tortose, dans la Catalogne, s'exploitent celles du marbre connu sous le nom de jaspe de Tortose, non moins estimé.

(7) *Page* 18.

La Sierra Nebada, qui paraît si rapprochée de Grenade, quoiqu'elle en soit à une lieue et demie.

Le Pico de Veleta, qui fait partie de ces montagnes, est élevé de 1781 toises 16 centièmes au dessus du niveau de la mer; le Mulahacen, de 1824 toises 47 centièmes. Aucune montagne des Pyrénées n'atteint cette hauteur; car le Mont-Perdu, la cime la plus élevée des Pyrénées espagnoles, n'a que 1763 toises; et la cime la plus élevée des Pyrénées françaises n'a que 1722 toises. Le pic Mulahacen, dans la Sierra Nebada de Grenade, n'a que 76 toises de moins que le pic de Ténériffe (Laborde et Humboldt) : de ces hauteurs on distingue la Sierra Moréna, qui est à trente lieues au nord, et les côtes d'Afrique, qui sont à quarante-cinq lieues.

(8) *Page* 19.

Il y a à Grenade des cordonniers et des *escribanos* (espèce d'huissiers) qui portent ces noms.

(9) *Page* 19.

Je tiens ces détails d'un homme éclairé, élevé par ce Montézuma, mort il y a peu d'années dans un âge très avancé. Ils étaient parens.

Voici ce qu'il m'écrivit lorsque je lui demandai des détails qui ne laissassent aucun doute :

« Le dernier descendant des Montézuma est mort en 1817, « à Ronda, où il était né et où il avait passé sa vie, jouissant d'un « majorat considérable et d'une *pension de la couronne* de mille

« douros par an (cinq mille trois cents francs), qu'il touchait « *solennellement* à la trésorerie royale du Mexique, d'après un « *acte de reconnaissance de l'abdication faite par l'Empereur* « *son aïeul.* »

Ces données ne sont pas sans intérêt dans la situation où se trouve actuellement le Mexique.

Ce Montézuma serait-il le même que celui qui était alcade mayor à Madrid, lorsque le roi Ferdinand y revint en 1814? Un écrivain anglais a dit récemment dans le *Backwood's magazine* :

« L'alcade mayor de Madrid Montézuma, descendant des « Incas, embrassa le parti du roi (en mai 1814), et la ville « resta livrée à une populace frénétique et à une soldatesque « furieuse. »

Voyez la *Revue britannique* de juillet 1830.

(10) *Page* 19.

Le lecteur me saura gré, sans doute, de citer ici le tableau de ce voyage politique, crayonné par un homme si capable de bien faire connaître l'Espagne, s'il eût voulu donner à l'ouvrage qu'il a écrit sur ce pays une autre forme que celle d'un roman dont l'intrigue devient bientôt trop compliquée. Voici comment il fait parler le père *Pablo,* moine *afrancesado*, et amoureux, dans ce moment, autant qu'il m'en souvienne :

« Les Français se mirent en marche pour Séville. Je les « suivis comme un captif enchaîné à leurs succès : nous des« cendions les rives enchantées du Guadalquivir, ces provinces « qu'ont tour à tour illustrées les Carthaginois, les Romains, « les Maures, et qu'il était réservé aux Vandales de nommer. « L'Andalousie, riche de tous les présens du ciel, couverte de « monumens et de souvenirs, après avoir donné aux fils de « Sidon et de Carthage l'argent et l'or; à la gloire de Rome, « les immortels écrits de Lucain et de Sénèque; au monde, le « règne des Trajan, des Adrien, des Théodose; à la haute « civilisation des Arabes, un climat qui semble propre à faire « éclore le génie des hommes, comme les dons de la nature; la « riche et belle Andalousie, dont un printemps précoce déve« loppait la magnificence, ne ranimait pas mon imagination

« flétrie. Seul dans le magnifique cortége de notre nouveau souverain, je voyais sans émotion l'aigle française planer triomphante aux lieux où l'aigle de Tyr s'était assise il y a trois mille ans. Ces contrées, sur lesquelles un gouvernement déplorable a eu plus d'empire encore pour détruire que leur soleil pour féconder, devaient recevoir du nouveau règne cette impulsion généreuse qui aurait ramené les beaux jours des Arabes. On aurait vu enfin, sous la loi chrétienne, ces royaumes briller de l'éclat dont ils resplendirent sous la loi de Mahomet. La population semblait comprendre ces grandes destinées. Les habitans des campagnes, les curés à leur tête, accouraient aux baise-mains de Joseph : les *maestranzas*, associations chevaleresques que forme la noblesse des villes, se pressaient autour de son char, et se disputaient l'honneur de le garder. Andujar, Jaën, Cordoue, Grenade, dressaient sur sa route des arcs de triomphe, et les jeunes filles semaient de fleurs le sol que foulaient ses pas. » (*Alonzo*, ou l'*Espagne*, par Salvandy, livre XXII, chapitre V.)

(11) *Page* 19.

Au printemps de 1826, deux officiers d'infanterie de la garde royale, âgés de seize à dix-huit ans, en garnison à Alcala de Hénarès, se disposaient à partir pour la chasse. L'un deux croyant que son fusil n'était pas chargé, ajusta son camarade, le coup partit et le tua. C'était un des derniers Incas. (*Inca Youpanghi*, ou *Youpanguy*.)

(12) *Page* 22.

Les bords du Manzanarès se couvrent de leur riche dépouille qu'on lave avec peine dans ses eaux sablonneuses. Aussi, pour voir les principales opérations qui doivent suivre *la tonte*, se faire avec l'ensemble de précautions nécessaires, faut-il se transporter aux lavoirs disséminés aux environs de Ségovie, à Iturviaca et dans le reste de la Castille, surtout à celui d'Ortijosa situé à trois lieues de Saint-Ildephonse. C'est de ces divers points que partent les laines qui doivent, par Burgos, être exportées en France, et celles qui alimentent les fabriques de draps établies à Ségovie et à Guadalaxara.

Au commencement et à la fin de la révolution française, on comptait en Espagne cinq millions de moutons voyageurs et huit millions de moutons permanens, (total, treize millions). A cette époque, il sortait par les ports de Bilbao et de Saint-Ander environ quatre millions de livres de laine (il en passait peu par celui de Séville), dont la France recevait la moitié, pour une somme de douze ou treize millions de francs; ce qui rapportait au gouvernement espagnol sept millions de francs ou vingt-huit millions de réaux de droits d'exportation. Mais aujourd'hui tout est bien changé dans cette branche du commerce d'Espagne. Les guerres, dans un pays où les couvens seuls se réparent, ont de beaucoup diminué le nombre des troupeaux, (qui ne s'élèvent plus aujourd'hui qu'à huit millions de têtes), sans que l'agriculture, à laquelle ils nuisent, se soit améliorée en proportion; et l'exportation des laines est d'autant moindre, que la France, l'Angleterre, la Saxe, le Dannemarck, etc., se sont pourvus des mêmes races de mérinos, dont le soin a rendu la laine égale à celle d'Espagne; car celle de Saxe est cotée à un prix plus élevé sur les marchés de l'Europe. Ainsi ont été perdus pour la Péninsule tous les avantages qu'elle retirait encore au commencement de ce siècle, de ses mœurs pastorales, non moins factices que sa barbare civilisation. La France, qui exporte tant de draps, n'achète plus chaque année que pour dix millions de laines, en tout, à l'étranger.

(13) *Page* 22.

A l'époque où j'étais chargé du service médical de l'hôpital de Madrid, j'ai rédigé, sur cette maladie, un mémoire que je me propose de publier et qu'on pourra consulter.

(14) *Page* 23.

Les œufs y viennent quelquefois de la frontière et même de l'intérieur de la France. Jovellanos en convient dans son *Mémoire sur le perfectionnement de l'Agriculture*, etc. Madrid, 1795.

(15) *Page* 23.

Racine qui croît dans le royaume de Valence, et avec la-

quelle on prépare cette sorte d'émulsion : *Cyperus esculentus*, famille des souchets.

(16) *Page* 24.

Il existe une fabrique de ces vases à Ocaña, près d'Aranjuez, une autre à Andujar, une troisième à Xèrez de la Frontéra, et sans doute dans beaucoup d'autres villes d'Espagne que je n'ai pas eu occasion de voir.

(17) *Page* 25.

Le *gaspatcho* est un mélange fait à froid de piment rouge, d'ognon ou d'ail, de sel, broyés ensemble, auquel on ajoute du vinaigre, de l'huile, et de l'eau en assez grande quantité, pour que cette boisson n'ait pas trop de force.

(18) *Page* 25.

Il serait impossible, je crois, à des sauterelles de traverser la distance qui sépare l'Espagne de l'Afrique, même à l'endroit où le détroit a le moins de largeur. On ne peut concevoir cette espèce de phénomène, qu'en admettant qu'elles ont été enlevées par quelque tourbillon ou quelque trombe qui les a transportées en Europe.

(19) *Page* 28.

La *mesta* est une espèce de société ou de corporation formée par les possesseurs de troupeaux en Espagne, auxquels le roi a accordé de grands priviléges qui ne sont pas sans inconvéniens pour l'agriculture. Tels sont, entre autres, ceux de faire paître les troupeaux voyageurs dans un espace de quarante toises de chaque côté de la route qu'ils suivent; de les faire paître dans les pâturages qui appartiennent aux villages ou aux communes, et de les faire hiverner dans des terres qui leur conviennent, moyennant une légère rétribution qu'il ne dépend point des propriétaires d'augmenter.

(20) *Page* 29.

J'oublierais un usage des plus importans parmi les Espagnols, si je ne mentionnais ici l'habitude où ils sont de com-

poser des tableaux de la naissance du Christ avec des personnages quelquefois de grandeur naturelle (*poner un nacimiento*). On en fait un ordinairement à l'école militaire de Ségovie, et peut-être dans les casernes de la garde royale, à Madrid. Dans cette capitale, ce spectacle religieux a été offert au public, de mon temps, dans la salle de concert de la rue des Jardins.

(21) *Page* 31.

On a découvert une mine de charbon de terre auprès de Séville, à portée du Guadalquivir. Mais on ne l'exploite pas, peut-être, parce qu'elle contient beaucoup de souffre. Il en existe un grand nombre d'autres dans la Catalogne, dont une des plus riches est à Montanola, dans le duché de Vique; mais leur exploitation, quelquefois proposée, a toujours trouvé des difficultés. On en compte jusqu'à dix-huit en Aragon, et principalement dans les vallées qui appartiennent aux Pyrénées.

(22) *Page* 32.

Il fait rarement plus de 5 à 6 degrés de froid à Madrid (thermomètre de Réaumur); on ne voit jamais l'étang du Retiro assez gelé pour qu'on puisse patiner dessus. Mais la vivacité de l'air rend le froid très pénétrant et le manteau nécessaire.

(23) *Page* 34.

« Ce fut au milieu des processions du temps pascal que j'ar-
« rivai à Valence. Je ne vous peindrai pas ces étranges scènes;
« des peintures dégoûtantes de barbarie et quelquefois d'obscé-
« nités; des *pasos*, espèces de brancards sur lesquels sont pro-
« menées les représentations grossières de tous les tableaux de
« l'Évangile; un Christ tout vivant qui révolte la pudeur, des
« géans ridicules, une multitude de pénitens jaunes, gris,
« blancs, noirs ou verts; les fous de l'hôpital en livrées bi-
« zarres, des enfans ensevelis sous d'énormes perruques, des
« mascarades, des chants joyeux, la Trinité avec un costume
« gravement insensé; un tel spectacle outrage également la
« religion, le goût, les arts: on croirait assister en même

« temps aux danses d'un peuple sauvage et aux fêtes impures « de la déesse de Syrie. »

Tel est le tableau que fait M. Salvandy des fêtes religieuses de Valence à l'époque où Ferdinand VII y rentra en 1814 (*Alonzo*, livre XXIII, chap. 4). C'est dans l'ouvrage, de M. de Laborde sur l'Espagne qu'il faut voir la description des principales cérémonies de cette province, pour juger de la direction qu'on a donnée à l'imagination du peuple espagnol lorsqu'on n'a pu l'étouffer entièrement. Ces détails inspirent le plus vif intérêt pour ce peuple, en prouvant ce qu'il aurait pu devenir sous un meilleur gouvernement. Pourquoi faut-il que les regrets se mêlent toujours aux sentimens agréables que fait naître la vue de ce pays !

Le jeudi saint (1827) quelques pénitens, groupés au nombre de trois, parcouraient les rues de Pampelune nu-pieds, couverts d'une espèce de domino en grosse toile verte, le corps entouré d'un bout de corde au lieu de cordon ou de ceinture : c'est ainsi qu'ils allaient faire leurs stations dans les églises. Le premier portait sur ses épaules une grande croix, le second avait les mains jointes, et le troisième tenait un christ.

Le lendemain à cinq heures du soir, des pénitens vêtus de la même manière sortirent en grand nombre du couvent de la Merced (de la Merci), et allèrent avec leurs *pasos* à la cathédrale se réunir au reste du cortége. Les autorités de la ville ouvraient la marche, précédées de deux trompettes que l'on avait assourdies en signe de deuil. Les magistrats, les prêtres, les moines et les pénitens, de gros cierges à la main (*achones*), marchaient en ordre sur deux lignes, entre lesquelles se trouvaient à distance quatre brancards ou *pasos*. Sur le premier était Jésus-Christ en présence de sa mère; sur le second, un crucifix de grandeur naturelle, couvert de grandes branches de laurier; le troisième représentait le tombeau avec la Madelaine, des anges, etc.; et le quatrième, la Vierge devant une croix drapée de blanc. Les pénitens portaient ces lourds brancards sur leurs épaules, suivis des trois qui avaient parcouru la ville le jour précédent, et dont l'un tenait une tête de mort. Cette procession différait de celle de Valence par l'absence des géans, du Christ vivant, des fous, de la Trinité, etc.;

mais elle avait encore assez de ressemblance avec cette pompe chrétienne, pour qu'on pût y reconnaître le même peuple et le même génie.

(24) *Page* 34.

Des personnes d'un certain âge, auxquelles j'ai demandé des renseignemens sur cette coutume, pendant mon séjour à Pampelune, m'ont dit l'avoir vue elles-mêmes dans cette ville : la procession se faisait alors vers huit heures du soir, et durait jusqu'à dix ; mais l'évêque Érigoyen ne voulut plus qu'il y eût de flagellans à la procession, qu'on fit dès lors pendant le jour.

A celle *del Corpus* (du saint-sacrement), et à d'autres qui ont lieu pour les fêtes locales, ou le jour du saint reconnu pour patron de chaque ville, on porte en tête *los gigantes* ou *los reyes*, espèces de mannequins d'une hauteur colossale, représentant des Maures ou des formes grotesques, que chaque cité entretient pour les faire sortir dans les grandes occasions. Le jour de saint Firmin, patron de Pampelune, *los reyes* vont ainsi prendre la municipalité (*l'ayuntamiento*), la précèdent vers l'église, où ils restent à la porte jusqu'à la sortie des autorités. Loin d'être l'objet de sentimens de dévotion, ces géans ne sont que pour exciter la gaîté de la populace, à laquelle des goûts grossiers et barbares assimilent une si grande partie des riches et des nobles espagnols.

(25) *Page* 35.

Depuis que j'étais à Pampelune, je savais que dans la semaine sainte on se réunissait le soir à l'église du couvent de *San-Francisco*, et qu'après les prières que comporte ce temps, on se donnait la discipline. J'attendais cette époque avec impatience, lorsque, le 5 avril, jeudi de la semaine de la Passion, j'appris que cette cérémonie avait déjà lieu. J'allai le lendemain pour la voir, et je fus assez heureux pour réussir.

A l'entrée de la nuit, une clochette tinta dans la rue, à la porte du couvent, et une foule d'hommes du peuple et de la classe au dessus, entrèrent avec un grand nombre de jeunes

garçons dans cette église retirée, à peine éclairée par deux ou trois lampes et quelques cierges qui brûlaient dans la chapelle de Notre-Dame des Douleurs. Un moine vint, et les prières commencèrent.

Alors un homme, au milieu de l'église, auprès du banc sur lequel nous étions assis, s'agenouilla, baisa la terre et le pied d'un poteau qu'on y avait placé pour figurer la colonne à laquelle fut lié le fils de Dieu. Il se releva, baisa la corde qui tenait au haut du poteau, se la passa autour du cou, et y resta appuyé des deux mains, la tête inclinée.

A six pas derrière lui, un jeune étudiant en robe noire, reçut, des mains d'un prêtre ou d'un assistant, un collier ou une corde, la baisa, la mit sur son cou, prit une couronne d'épines, la baisa, la plaça sur sa tête, reçut une baguette qu'il tint dans ses mains, après l'avoir portée à sa bouche, et s'assit sur un petit banc, pour représenter sans doute l'*Ecce Homo*.

A la même distance de celui-ci, un autre étudiant prit une grande croix de bois sur ses épaules, s'agenouilla, et se releva bientôt pour faire lentement le tour de l'église, avec une couronne d'épines sur la tête, rappelant les souffrances du Christ portant sa croix.

Enfin, sur la même ligne, une quatrième personne se plaça devant une grande croix dressée au milieu de l'église, étendit ses bras, et fut l'image vivante du Christ mourant. Chacun de ces dévoués chrétiens fut relevé dix ou douze fois dans le courant de cette longue cérémonie. On vint ensuite nous présenter une tête de mort à baiser, puis un crucifix.

Aucune femme n'était restée dans l'église pendant cet office; une grande partie des hommes et les enfans qui y assistaient, sortirent lorsqu'il fut fini; il n'y resta que ceux qui voulaient se donner la discipline. En me voyant immobile, on jugea que j'étais du nombre. Les cierges furent éteints. Il était nuit close; après un moment de silence, le moine battit des mains pour faire emporter la seule bougie qui restât allumée, et au départ de laquelle je le vis quitter son manteau. Nous fûmes dans une obscurité d'autant plus profonde, qu'on tira les rideaux devant les vitreaux pour garantir de la clarté de la lune, qui était alors près du terme de son accroissement, comme elle

l'est toujours aux approches de Pâques. On entendit dépouiller les manteaux, les habits, et le *Miserere* fut entonné. Pendant tout le temps qu'il dura, c'est-à-dire pendant plus d'un quart d'heure, les coups ne cessèrent de retentir dans l'église; il n'y avait pas le plus petit intervalle entre leur bruit, comparable à celui de la grêle. A la fin, un moment de silence et de recueillement donna le temps de se r'habiller et de reprendre le maintien qui convient au saint lieu. Le même signal qui l'avait éloignée, rappela la lumière, et la foule s'écoula en silence par la petite porte de l'église, édifiée de ces démonstrations bien capables de faire impression. La semaine suivante, et surtout le vendredi saint, ramena dans cette église un plus grand concours de fidèles pour les mêmes exercices expiatoires. Mes occupations m'empêchèrent d'y assister.

Depuis le milieu de la semaine sainte jusqu'au jour de Pâques, toute l'infanterie espagnole porte le fusil renversé, la crosse en haut et en avant, et le bout du canon en bas et en arrière, tenu par la main gauche passée derrière le dos.

(26) *Page* 38.

Le château de Saint-Ildefonse est placé à cinq cent quatre-vingt-treize toises au dessus du niveau de la mer, c'est-à-dire plus haut que le bord actuel du cratère du Vésuve. Aucun monarque en Europe n'a un palais à cette hauteur, car c'est à cinq cent cinquante ou six cents toises que se trouvent dans nos contrées les gros nuages en été. En Amérique, c'est bien différent; les plaines du Mexique sont à deux mille toises au dessus du niveau de la mer. (Humboldt et de Laborde.)

(27) *Page* 38.

Ces religieux, qui étaient à l'Escurial au nombre de deux cents avec sept cent mille livres de rentes, sont de l'ordre des Hiéronymites. Philippe II donna à cet ordre le couvent de *San-Lorenzo*, en souvenir de l'habit sous lequel l'empereur son père, las du fardeau de la pourpre, avait fini ses jours à Saint-Just. Ces bons pères ne parlent jamais de ce souverain sans lui donner le nom de saint (*nuestro santo fundador*). Il avait seulement ordonné le massacre des protestans dans les Pays-Bas,

fait brûler les hérétiques en sa présence, à Valladolid, trente-deux dans un auto-da-fé, et fait périr son fils.

« Charles-Quint à Saint-Just, ne désira bientôt plus d'autre « société que celle des moines, et passait presque tout son « temps à chanter avec eux les hymnes du Missel. Pour expier « ses péchés, il se donnait en secret la discipline avec une ri- « gueur si excessive, qu'après sa mort on trouva le fouet de « corde dont il se servait, teint de son sang. Ce n'était pas « encore assez de ces actes de mortification, qui, quoique sé- « vères, n'étaient pas sans exemple : l'inquiétude, la défiance « et la crainte, qui accompagnent toujours la superstition, trou- « blaient de plus en plus son esprit, et, diminuant à ses yeux « le mérite de ce qu'il avait fait, le portaient à chercher quel- « que acte de piété extraordinaire et nouveau, qui pût signaler « son zèle et obtenir sur lui la faveur du Ciel. L'idée à laquelle « il s'arrêta, est une des plus bizarres et des plus étranges que « la superstition ait jamais enfantées dans une imagination « faible et déréglée. Il résolut de célébrer ses propres obsèques « avant sa mort ; en conséquence, il se fit élever un tombeau « dans la chapelle du couvent. Ses domestiques y allèrent en « procession funéraire, tenant des cierges noirs dans leurs « mains, et lui-même il suivait, enveloppé d'un linceul. On l'é- « tendit dans un cercueil avec beaucoup de solennité ; on « chanta l'office des morts ; Charles joignait sa voix aux prières « qu'on récitait pour le repos de son ame, et mêlait ses larmes « avec celles que répandaient ses assistans, comme s'ils avaient « célébré de véritables funérailles. La cérémonie se termina « par jeter, suivant l'usage, de l'eau bénite sur le cercueil, et « tout le monde s'étant retiré, les portes de la chapelle furent « fermées. Charles sortit alors du cercueil et se retira dans son « appartement, plein des idées lugubres que cette solennité « ne pouvait manquer d'inspirer. Soit que la longueur de la « cérémonie l'eût fatigué, soit que cette image de mort eût « fait sur son esprit une impression trop forte, il fut saisi « de la fièvre le lendemain. Son corps exténué ne put résister « à la violence de l'accès, et il expira, le 21 septembre 1558, « âgé de cinquante-huit ans, six mois et vingt-cinq jours. » (Robertson, *Histoire de Charles-Quint,* dernier volume.)

Ce n'était pas seulement parce qu'il était las du fardeau de la pourpre, que Charles-Quint se retira à Saint-Just, mais surtout parce qu'il souffrait beaucoup de la goutte, qui l'empêchait de continuer à s'occuper des affaires publiqnes. La cérémonie qu'il se fit à lui-même, on l'avait faite souvent aux lépreux; mais elle est bien encore aujourd'hui conforme au génie espagnol. Philippe II son fils, Charles II et Philippe V étaient bien hommes à en faire autant.

(28) *Page* 38.

Philippe V est enterré à Saint-Ildefonse; Ferdinand VI et la reine Barbe, son épouse, sont enterrés à Madrid, dans l'église de *las Salessas*, superbe couvent qu'ils ont fait bâtir.

(29) *Page* 39.

Lorsque Philippe V voulut bâtir le palais actuel de Madrid, le modèle en bois qu'on lui présenta coûta seul sept millions de réaux, c'est-à-dire un million sept cent cinquante mille francs. On peut encore le voir dans une des salles du Musée des Arts et de l'Artillerie; c'eût été un palais de fées. On sent bien que le plan qui fut adopté était un peu plus modeste; mais il aurait dû l'être encore davantage, car le palais, tel qu'il existe, n'est que le tiers d'un édifice régulier. Et qui le finira?

(30) *Page* 45.

Les tombeaux des Scipions sont peut-être sur la même plage, trois lieues au delà de Tarragone, dans la tour qui porte leur nom et qui se trouve elle-même à peu de distance d'un arc de triomphe qui remonte, dit-on, au règne de Trajan. A Tarragone, colonie des Scipions, qui fut pendant long-temps le siége du gouvernement romain, « se voient aussi les restes d'un « cirque, ceux d'un amphithéâtre, les ruines d'un palais de « l'empereur Auguste, une foule d'inscriptions romaines, et « surtout les vestiges d'un aquéduc de six à sept lieues de « cours, qu'il fut question de rétablir en 1782. » (BOURGOING.)

(31) *Page* 45.

Bourgoing dit que c'est peut-être dans la vieille Castille, à Guisando, que se passa cet événement.

(32) *Page* 50.

La famille du duc de San-Carlos mérite bien la même exception.

(33) *Page* 51.

Obligé de m'arrêter en novembre 1823 dans le village de la Manche, où Cervantes raconte que don Quichotte fut armé chevalier, on me servit comme à lui de la morue sèche. L'auberge où dut avoir lieu la cérémonie a été détruite dans la guerre de Napoléon. Il ne reste que le puits auprès duquel il fit la veillée des armes. A chaque pas on trouve dans ce pays des preuves de la vérité des tableaux de Cervantes.

(34) *Page* 52.

Excepté en Catalogne, on distille peu d'eau-de-vie, parce que les vins de liqueur en tiennent lieu jusqu'à un certain point, et que l'alcool employé dans les arts est sous ce rapport inutile en Espagne. Cependant on ne peut disconvenir qu'il y aurait de grands avantages à se livrer à la distillation dans beaucoup de provinces intérieures de ce pays, où le vin, difficile à loger, à transporter et à vendre à cause de son abondance, tourne facilement à l'aigre.

(35) *Page* 55.

Les mécomptes de cette nature sont plus communs qu'on ne l'imaginerait. Je cite ce fait parce qu'il s'est présenté de lui-même à ma connaissance, M. R. vivant dans la maison où j'étais logé. Tel qui voudrait recueillir les exemples de ces sortes de revers pourrait former en peu de temps un tableau bien affligeant.

En 1819, M. G., italien, fixé à Barcelonne depuis très longtemps, voulut établir une verrerie à *Arenz de Mar*, qui en est à

onze lieues. On le fit beaucoup attendre avant de lui accorder la permission ; et lorsque tout fut prêt, on lui signifia que, pour commencer, il fallait donner trente mille francs au gouvernement. Il fut obligé d'en passer par là.

(36) *Page* 57.

Les droits qu'on paie aux barrières qui sont sur les routes (*cadenas*) et à l'entrée des provinces et des villes (*portazgos*), ajoutent beaucoup aux frais des voyages.

(37) *Page* 74.

Je suis en droit de penser que tout ce qui se rattache à la conservation des troupeaux n'est pas parfaitement connu en Espagne, car lorsque j'allai à l'école vétérinaire de Madrid demander quel était le meilleur ouvrage sur leurs maladies, on ne sut m'indiquer que les œuvres de Buffon. Il existe entre autres un livre dont le titre semblerait cependant promettre des notions utiles : c'est le *Tratado de las enfermedades endemicas, epidémicas, y contagiosas de toda especie de ganados*, etc., *por don Juan Antonio Montes; Madrid, imprenta real, 1789, in cuarto.* Je n'ai pu me le procurer ni à la Bibliothèque royale, ni ailleurs. Si j'avais voulu en place des commentateurs et des casuistes, ils m'en auraient fourni par centaines.

(38) *Page* 76.

Ce ne sont pas seulement les êtres vivans qui se ressentent de l'influence du climat de Madrid : des substances inertes en éprouvent l'action d'une manière marquée. Les vins de la Manche, qu'on boit ordinairement dans cette ville, ont beaucoup de peine à s'y conserver plus d'un an : les vins de la vieille Castille et du royaume de Léon, fort bons dans les pays où on les récolte, se gâtent dès qu'on leur fait passer les montagnes de la Guadarama, en sorte qu'à Madrid on a dû pour cette raison renoncer à leur usage. Le vin de Bordeaux se décompose également lorsqu'on le transporte dans ce lieu élevé. Qu'on ne pense pas que ce soit parce qu'on le falsifie : je me suis plusieurs fois assuré que le climat seul est la cause de cette altéra-

tion. Des draps très fins apportés de France deviennent rudes au toucher lorsqu'ils sont à Madrid, surtout pendant le règne des vents aigres dont j'ai parlé. C'est tellement vrai, que beaucoup de marchands tendent dans leurs magasins, au devant de leurs rayons, des linges mouillés pour empêcher leurs étoffes de perdre le moelleux qui appartient aux qualités supérieures. Enfin il est prouvé que le fer lui-même subit d'une manière marquée cette modification de certains corps placés dans cette région. Tous les ouvriers s'accordent à dire que le même fer se travaille beaucoup mieux à Madrid que dans les autres villes d'Espagne, et que l'eau n'est pas la cause de cette différence. Ce fait m'a été assuré par un chef d'atelier de l'*Armería real* (Muséum des armures antiques). Doit-on s'étonner ensuite que cette atmosphère éprouve les poitrines faibles, agisse sur les viscères abdominaux des étrangers, sur les yeux, les nerfs, etc., des personnes délicates, donne des douleurs rhumatismales opiniâtres, et entretienne les cicatrices dans un état de sensibilité habituelle?

(39) *Page* 83.

Des écrivains du premier mérite évaluent les mains-mortes de l'état civil et religieux aux trois quarts du sol de l'Espagne. (Le général Foy, *Guerre de la Péninsule*, tom. II, page 139.)

« On distingue cinq classes ou espèces de *mayorazgos* : la première est de *agnacion rigorosa* ou d'agnation rigoureuse; elle appelle rigoureusement et à perpétuité les descendans mâles en ligne directe, à l'exclusion absolue des femelles. La seconde est de *agnacion artificiosa* ou d'agnation feinte ; elle appelle toujours les descendans mâles en ligne directe, et à leur défaut, les mâles les plus proches en degré dans la descendance féminine. La troisième est de *agnacion de masculinidad* ou d'agnation mâle; elle appelle toujours la ligne masculine par hommes ou par femmes. La quatrième est la *régulière;* elle appelle à la fois les hommes et les femmes, les premiers de préférence aux dernières; mais cette différence est bornée à chaque degré, de sorte que les enfans succèdent, d'abord les mâles, les femmes s'il n'y a point de mâles, sans que les mâles collatéraux aient aucun droit, à moins d'extinction des uns et des

autres : celle-ci est la plus fréquente et la plus multipliée La cinquième est de *saltuario*; elle appelle ceux qui réunissent les qualités et les conditions exigées par le fondateur du mayorazgo, sans s'attacher à aucune descendance précise.

« Presque tous les mayorazgos sont en faveur des premiers nés; cependant il y en a quelques uns, quoiqu'en petit nombre, en faveur des seconds enfans.

« Il y a encore dans beaucoup de familles des mayorazgos *principaux* et des mayorazgos *secondaires*. Les premiers appartiennent toujours aux premiers nés, les derniers ne peuvent se trouver réunis sur la même tête avec les précédens; ils passent au second enfant. Si celui-ci vient à succéder au mayorazgo principal, il doit abandonner le secondaire qui passe à un autre.

« Les possesseurs des mayorazgos ne peuvent rien aliéner, ils ne peuvent rien distraire de la masse des biens qui y sont compris, ni en faveur de leurs épouses, ni en faveur de ceux de leurs enfans qui ne sont pas appelés. Cependant il est d'usage d'adjuger une *viudedad*, c'est-à-dire un *veuvage* ou un *douaire*, aux femmes veuves de possesseurs de mayorazgos, et aux hommes veufs de femmes dont la fortune consiste aussi en mayorazgos: c'est une espèce de pension alimentaire prise sur ces biens; elle est fixée ordinairement au sixième de leur revenu; on la perd en se remariant. C'est souvent l'origine de procès longs et dispendieux dont le demandeur ne voit pas quelquefois la fin. Il est plus prudent de faire déterminer cet objet pendant la vie des deux époux; il suffit du consentement de celui des deux qui est possesseur du mayorazgo, d'après lequel le conseil de Castille donne un décret qui homologue ou sanctionne la cession.

« Il arrive quelquefois qu'il y a deux ou trois *veuvages* établis sur un seul mayorazgo, eu égard au plus ou moins de veufs ou de veuves de possesseurs du même mayorazgo; par exemple, une femme ayant un mayorazgo meurt: son mari aura un *veuvage;* le mayorazgo passe au parent qui est appelé. Celui-ci meurt également sans enfans: son veuf ou sa veuve aura un second *veuvage;* alors le premier jouit du sixième du revenu entier, et les suivans du sixième du revenu qui reste après avoir

prélevé les pensions des précédens ; de manière que trois *veuvages* emportent les cinq douzièmes du revenu. Si le premier meurt ou se remarie, le second entre en possession du revenu entier.

« L'usage est différent dans le royaume d'Aragon ; le veuf ou la veuve du possesseur du mayorazgo en conserve l'usufruit en entier pendant sa vie, à moins qu'il ne se remarie.

« Les mayorazgos se sont très multipliés en Espagne ; on y trouve peu de familles où il n'y en ait, et peu de terres qui ne soient tenues en mayorazgo. Leur origine dérive du désir que quelques grandes maisons eurent de perpétuer leur nom et de le conserver dans un état proportionné à leur grandeur ; toutes les maisons illustres les imitèrent, leur exemple devint contagieux. Les petits, imitateurs serviles des grands, crurent leur amour-propre intéressé à perpétuer leur nom, quoique inconnu hors du cercle étroit de quelques individus ; ils imposèrent les mêmes liens et les mêmes conditions à leurs biens et à leurs héritiers ; ils devinrent à leur tour les fondateurs de nouveaux mayorazgos. Ce fut pendant long-temps une fureur en Espagne ; l'homme qui venait d'acquérir une fortune voulait avoir des mayorazgos dans sa famille. » (ALEXANDRE DE LABORDE, *Itinéraire descriptif de l'Espagne*, tom. V.)

Je devais tenir à citer, pour faire connaître une disposition fondamentale qui fait la ruine de l'Espagne, un écrivain qui est loin de se montrer censeur de ses institutions.

J'ajouterai que lorsqu'une dame est veuve d'un mari qui a été marié deux fois, s'il y a un fils du premier lit et un du second, le fils du premier lit hérite du majorat ou des majorats du père, fait une pension à la veuve du second lit, et une autre à son fils comme héritier présomptif du majorat, jusqu'à ce qu'il ait lui-même un enfant mâle. Alors le fils de la seconde veuve ne pouvant plus hériter, celui de la première cesse de lui faire une rente.

Quelle suite de spoliations bizarres ! avec quelle assurance on sacrifie l'existence de ses proches à un sot et coupable amour-propre ! que de pauvres on fait pour élever un être qui, malgré tout cet échafaudage, n'aura probablement jamais d'élévation !

Les biens disponibles se donnent par contrat, se transmettent par testament, ou se vendent, à peu près comme dans d'autres pays, mais en payant un quatorzième de leur valeur pour droit de l'*alcabala*, ou droit de vente. Quel encouragement aux transactions.

Maintenant, pour donner une idée de la manière dont les provinces d'Espagne se trouvent arrangées par ce système, je vais dire un mot de celle d'Avila, qui est à peu près centrale.

« Dans les 283 villages dont elle est composée, il y en a 74 « dont les habitans ne possèdent pas un pouce de terre : joignez « à cela que le laboureur n'est pas même sûr de jouir du « fruit de son travail, à cause de la hausse des rentes ou « impôts, et des exactions arbitraires auxquelles il est ex- « posé....... En réunissant dans cette province les terres cul- « tivées qui appartiennent aux majorats, au clergé, aux cou- « vens, il en résulte que les terres de labeur d'amortisation ou « de main-morte civile et ecclésiastique, sont 239,591 fanè- « gues; si on les compare à celles des laboureurs, nous trou- « vons que les mains-mortes possèdent six fois et demie plus « que la classe productive. Si nous représentons comme moyens « d'existence les propriétés territoriales, nous trouverons que « 1592 individus seulement (737 du clergé et de leurs assis- « tans, 544 de religieux, religieuses et de leurs serviteurs, « et 311 possesseurs de majorats), absorbent six fois et un tiers « plus de substance que les 74,929 restans que cette province « a de population, après en avoir déduit les 4,874 employés à « l'industrie qui est censée les nourrir. »

Aussi combien est faible cette population pour un territoire de 175 lieues carrées (de 20 au degré)! elle est à peine de 465 habitans par lieue carrée! (Miñano, *Dictionnaire géographique et statistique de l'Espagne et du Portugal*, article *Avila*. Madrid, 1826 et 1827.)

(40) *Page* 84.

Cette pension n'est, d'après la loi, que de 150 francs par an, quelle que soit la fortune de la maison.

(41) *Page* 87.

« Toute fille, dès l'âge de 12 ans, peut forcer un jeune « homme à l'épouser, pourvu qu'il en ait au moins quatorze, « et dès qu'elle peut prouver qu'il a anticipé près d'elle sur les « droits du mariage, ou qu'il lui a promis sa main, ou même « qu'il lui a donné à entendre d'une manière quelconque qu'il « voulait s'unir à elle. C'est devant le vicaire général du diocèse « qu'elle administre ses preuves. Celui-ci fait *enfermer* le pré- « venu, et prononce *s'il y a ou s'il n'y a pas lieu à mariage.*

« Si un jeune homme aime une jeune fille qui soit sous la « puissance de parens obstinés à la lui refuser, quoiqu'elle le « paie de retour, il va trouver le vicaire général, lui confie le « vœu commun, et lui indique la maison dans laquelle il désire « que sa future soit recueillie jusqu'à la célébration du mariage. « Le vicaire, après avoir avéré que le consentement est mutuel, « envoie un commissaire pour retirer la jeune personne de la « maison paternelle, *saccar por el vicario*; et lorsque la cause « est instruite, on va la chercher dans la maison où elle a été « déposée, pour lui donner la bénédiction nuptiale. » (BOURGOING, tom. III, pages 11 et 12).

Ce pouvoir contre les jeunes garçons et contre les parens en faveur des filles, c'est encore aux mains des prêtres qu'on l'a remis.

(42) *Page* 96.

Lorsqu'il fallut envoyer un ambassadeur extraordinaire au sacre de l'ex-roi de France Charles X, le roi d'Espagne, longtemps incertain, jeta enfin les yeux sur le duc de l'Infantado, à qui la proposition fut faite de se charger de ce devoir. Les fiers Castillans de toutes les classes jugeaient que le noble duc devait accepter, parce qu'étant à la tête d'une grande fortune et sans enfans, il pouvait mieux que personne faire les dépenses qu'exigeait l'honneur national dans cette réunion européenne. Devenu peut-être insensible aux vanités de ce monde et au plaisir de voyager, le duc refusa, non sans irriter l'amour-propre de la plupart de ses concitoyens, incapables d'apprécier un acte de liberté de la part d'un particulier vis-à-vis d'un sou-

verain. Le temps se passait. On fit choix du duc de Villa-Hermosa qui était alors ambassadeur à Lisbonne ; on n'osait espérer qu'il pût réaliser ce qu'il lui fallait, venir à Madrid prendre des instructions du roi, et se rendre à Paris assez tôt. On prétend qu'il vendit des immeubles ou des revenus pour deux cent mille réaux (cinquante mille francs). Le dix-huit mai, autant qu'il m'en souvienne, il arriva de Lisbonne à Madrid ; il alla de suite à Aranjuez, et repassa le lendemain ou le surlendemain, se rendant à Paris. Il était convenable qu'il fût présenté au roi avant le départ pour Rheims, qui eut lieu le 26 ou le 27. Ce n'était pas tout : il fallait un équipage brillant pour figurer dans le cortége. Le duc de San Carlos qui, depuis nombre d'années, vivait à Paris, sans vouloir retourner en Espagne quoiqu'il eût été précepteur de Ferdinand VII et encore en faveur, y mit du sien, et fit préparer un équipage à tout venant. Le duc de Villa-Hermosa arriva à Paris avant le départ de la cour, et, grâce à la prévoyance généreuse du duc de San Carlos, les convenances furent sauvées, *pudieron alcanzar.*

Quelque temps après, on vit revenir à Madrid le comte de la P. qui était alors ambassadeur auprès de la cour de France; on trouva ce retour naturel, le duc de Villa-Hermosa devant y rester après le sacre. Mais la comtesse n'était pas arrivée avec son mari ; on crut qu'il s'agissait d'une mission importante, surtout lorsqu'on vit le comte repartir pour la France. On sut bientôt que la comtesse et sa maison étaient restés à Rheims, et que le comte de la P., qui n'était pas riche, était venu à Madrid demander au roi de quoi payer les dettes qu'il avait dû faire, ne recevant aucun traitement du trésor. Il obtint, et ramena madame son épouse.

Au printemps suivant, un secrétaire d'ambassade du duc de Villa-Hermosa arriva à Madrid où il est fort connu. Le voyant au Prado, on se creusait la tête pour trouver le grand motif diplomatique de ce voyage. Le roi lui avait donné, disait-on, une fort longue audience, et accordé toutes ses demandes (*el rey lo quiere mucho*). Quelle faveur! il avait demandé ses appointemens et ceux de son patron....

La mort de l'empereur Alexandre nécessita semblable dé-

marche de la part du roi d'Espagne auprès de son successeur; le duc de San Carlos alla de Paris à Pétersbourg complimenter le Czar sur son avénement au trône. Le couronnement devait avoir lieu à Moscou l'été suivant; le duc de San Carlos jugea ne pas devoir y assister, et s'en retourna directement à Paris. Les journaux annoncèrent que ce retour prématuré avait été occasioné par le mauvais état des finances de l'ambassadeur : tous ceux qui connaissent l'Espagne crurent facilement à la réalité dece motif.

Au printemps de 1826, le comte ou duc de la Alcudia partit pour Londres en qualité d'ambassadeur. J'appris que l'ambassadeur ou le chargé d'affaires qui quittait Londres était un homme habitué à vivre à Paris assez modestement. On lui avait proposé cette mission pour l'Angleterre; il ne l'avait acceptée qu'à condition qu'on lui paierait régulièrement ses appointemens, promettant bien de s'en retourner si on lui manquait de parole. Il était allé à Londres, y était resté trois ou six mois, avait plusieurs fois écrit pour demander son traitement sans pouvoir l'obtenir, et avait fini par donner avis à la secrétairerie d'état qu'il partait tel jour pour s'en retourner à Paris, ce qu'il effectua. On venait de nommer à son remplacement; il fut ensuite envoyé à Pétersbourg.

Si j'avais voulu connaître d'autres faits de cette nature, je crois bien qu'on eût pu m'en citer un certain nombre sans remonter à une époque bien éloignée.

(43) *Page* 96.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que l'autorité royale s'est appesantie sur eux. Au quatorzième siècle, Alphonse XI commença à la leur faire sentir; Ferdinand V marcha sur ses traces dans le siècle suivant, et au seizième siècle Charles-Quint, que les Espagnols nomment Charles Ier, acheva de les soumettre.

(44) *Page* 98.

*Media-annata* signifie demi-année, ou moitié du revenu d'un an. C'est ce qu'on retient ordinairement des places importantes, des bénéfices, des pensions que le roi accorde. Mais

pour les titres et qualités qui ne donnent aucune rente, c'est une somme déterminée qu'on paie dans les circonstances que je viens d'indiquer, et calculées probablement sur le bien que ces titres supposent.

Les *lanzas* rappellent une force militaire odinairement composée de lanciers que les grands seigneurs devaient autrefois entretenir à leurs frais, en reconnaissance des priviléges dont ils jouissaient. Ces soldats participaient aux expéditions guerrières ou formaient la garnison des chateaux-forts et des places. Par la suite, et surtout depuis l'établissement régulier des armées, le souverain s'est chargé de l'entretien des troupes, et les hommes titrés ont été dispensés de maintenir les *lanzas*, pour lesquelles ils paient un impôt de ce nom. Tout cela paraît aujourd'hui bien gothique.

(45) *Page* 103.

L'apôtre saint Jacques étant venu l'an 37 de l'ère chrétienne prêcher en Espagne, y apporta une statue de la Vierge-Marie (qui était encore vivante) faite par Nicodème, et coloriée ou peinte par saint Lucas. Il la plaça, à Madrid, dans l'église appelée aujourd'hui de la Almudena, puis il passa à Saragosse. Là, la Vierge Marie lui apparut et lui ordonna de faire adorer son image sur le pilier (*pylar*) miraculeux apporté du ciel par les anges : en sorte que l'Espagne fut le premier pays du monde où l'on consacra un temple à Marie. La dévotion pour Nuestra Señora del Pylar (de Saragosse) est générale en Espagne. Saint Jacques n'en est pas moins l'objet, comme patron du royaume.

(46) *Page* 105.

A la fin du carême de 1827, je demandai un jour à la petite fille qui servait notre table à Pampelune, si elle avait été se faire examiner sur le catéchisme et sur la doctrine. Elle me répondit qu'elle était allée l'avant-veille pour cela à la cathédrale, et qu'on lui avait fait les trois questions suivantes :

1° Qu'est-ce que l'hostie ? — Elle répondit : « C'est un peu « de pâte sans levain ; mais après les paroles de la consécration « elle devient le corps et le sang de Jésus-Christ aussi vérita-

« bles qu'ils sont dans le ciel. » 2° Que contient le calice ?
« — Réponse : « Un peu d'eau et de vin ; mais après les pa-
« roles de la consécration ce mélange devient le corps et le
« sang de J.-C. aussi véritables qu'ils sont dans le ciel. » La troisième question fut relative aux conditions nécessaires pour faire une bonne confession.

Lorsqu'elle y eut répondu, on lui donna le billet d'examen (ou la *cedula*), qu'elle nous montra, et avec lequel elle devait aller à confesse. Je n'avais pas besoin de le voir pour être fixé sur ce point ; j'en avais déjà vu assez d'autres.

(47) *Page* 105.

Autrefois, lorsqu'on était excommunié, si l'on n'expiait la faute qui avait attiré ce châtiment, si l'on ne rachetait ses péchés par la pénitence ; autrement dit, si l'on ne se faisait *absoudre*, ou relever des censures ecclésiastiques, la mort civile, et surtout la confiscation des biens, suivaient l'excommunication (LLORENTE). Je ne conseillerais à personne d'essayer s'il en serait de même aujourd'hui.

(48) *Page* 108.

Pour qu'elle soit plus juste, il faut dire que, jusqu'au règne de Charles IV (et peut-être jusqu'au temps présent), les curés à leurs prônes et les moines dans tous les couvens, devaient, au temps pascal, rappeler aux fidèles l'indispensable nécessité de déclarer au confessionnal tout ce qu'ils avaient entendu de contraire aux intérêts de *la Santa*, c'est-à-dire de l'Inquisition. L'obligation de révéler les discours offensans contre le Saint-Office en général, ou contre les inquisiteurs en particulier, de dénoncer les propos philosophiques et anti-religieux, ou la possession des livres défendus, était rigoureuse à tel point, que la moindre négligence sous ce rapport entraînait la damnation éternelle, ou était envisagée comme un horrible sacrilége ; et tandis qu'à peu près tous les autres péchés peuvent se racheter en Espagne, celui-là était irrémissible. On conçoit dès lors la réserve qui devait régner dans les liaisons les plus intimes, et jusque entre les époux, lorsqu'il s'agissait de parler de

l'Inquisition, et l'effrayante multitude de lâches trahisons qui se commettaient, dans le temps de la pénitence, contre les frères, les amis, les parens, contre ce qu'on avait de plus cher, dans la persuasion de faire ainsi des œuvres chrétiennes, ou de concourir au salut des ames. Cet usage a été général. Si l'Inquisition, circonscrite par Charles III dans les attributions d'un tribunal de police religieuse et politique, n'existe plus aujourd'hui sous le même nom, en existe-t-elle moins par le fait? On ne peut le croire; il est bien permis de penser qu'on n'aura fait grâce aux fidèles d'aucune condition pour leur accorder l'absolution ou leur assurer le salut éternel.

Qui s'étonnera ensuite que les prêtres et leurs adhérens soient si contraires à la liberté de la presse!

(49) *Page* 111.

Le bref du pape est du mois de juillet 1824, et la prorogation vendue ou donnée par lui, n'a commencé que le 1er janvier 1826. Les papes se renouvelant souvent, puisqu'on ne les prend que très vieux, on a dû prévoir que la mort d'un pape pouvait entraver ou retarder la dispensation des grâces et leur influence sur le trésor royal, inconvénient grave qu'il fallait chercher à prévenir. Notez aussi que la bulle de 1826 a été délivrée à Madrid par le commissaire-général de la *Cruzada*, le 18 janvier 1825, c'est-à-dire un an d'avance; il est facile de comprendre que comme c'est une permission de manger de la viande, des œufs, du lait, qu'on autorise à acquérir, il ne fallait pas que l'autorisation arrivât ou fût expédiée lorsque la viande, les œufs, le lait, sont déjà mangés. On pourrait dire que, de cette manière, on signe *nominativement* la faculté de gagner les indulgences à un certain nombre de chrétiens qui n'en ont pas encore besoin, puisqu'ils n'ont que six ans, et qu'on n'est apte à s'en servir qu'à sept. — Il est moins irrégulier, ce semble, de vendre dès à présent le privilége de tirer du purgatoire l'*ame de quelqu'un qui n'est pas encore mort*, car il peut mourir, et son ame aller directement au purgatoire, comme ce n'est que trop la coutume.... Est-il possible de voir de pareils abus encore en vigueur?

(50) *Page* 113.

Lorsqu'on va conduire un mort en terre, on met sur sa poitrine, dans le cercueil découvert, la bulle de la Croisade, qu'on rapporte ensuite à la maison, pour la conserver.

(51) *Page* 125.

« La conquête de Grenade ayant débarrassé les chevaliers de « Saint-Jacques des ennemis contre lesquels leur institution « même dirigeait leur zèle (les Maures), la superstition leur « offrit un nouvel objet pour la défense duquel ils s'engagèrent « à déployer tout leur courage. Ils ajoutèrent à leur serment « accoutumé, la clause suivante :

« *Nous jurons croire, maintenir et soutenir, en public et en « particulier, que la Vierge Marie, mère de Dieu, et Notre « Dame, a été conçue sans la tache du péché originel.* Cette « addition singulière fut imaginée vers le milieu du 17e siècle. » (ZURITA, *Annales de Aragon*, tom. II, page 263, et ROBERTSON, *Introduction à l'Histoire de Charles-Quint*, n° 35.)

Cela n'a pas empêché la dispute qui existe entre les franciscains et les dominicains sur l'immaculée conception de la Vierge, comparable à celle qui divise les jansénistes et les jésuites sur les opérations de la grâce.

(52) *Page* 126.

J'ajouterai que cette voiture était tirée par deux mules, dont une avait été achetée, par un marchand de fer de Pampelune (Balda), sept cent dix piécettes à l'évêque lui-même. Dans les derniers temps du règne de la constitution, cette mule et cinq ou six autres qui allaient souvent à Sarragosse furent prises par des bandes de royalistes qui rôdaient autour de Pampelune. Lorsque les Français furent entrés dans cette place (en septembre 1823), la mule provenant du pillage fut vendue et rachetée par le *mayordomo* de l'évêque, qui lui connaissait des qualités; et lorsque le maître se présenta pour la réclamer, on convint qu'elle lui avait appartenu, mais on lui dit qu'il avait pu à son tour la vendre à d'autres, et qu'on l'avait bien

payée, sans dire combien. Il dut en rester là; il était connu pour libéral.

L'évêque de Pampelune était un digne vieillard incapable certainement de faire du tort ou du mal à qui que ce soit; mais son maître-d'hôtel croyait pouvoir, sans doute à son insu, se permettre des acquisitions de cette nature. Cette licence donne une idée de l'esprit du temps et de ce que devaient faire des personnes en position d'être moins scrupuleuses.

(53) *Page* 127.

Lorsque la junte supérieure ou administrative du royaume de Navarre est convoquée, ce qui n'a lieu qu'à des intervalles indéterminés de trois, quatre, six, dix ans, selon le besoin des circonstances, c'est l'évêque de Pampelune qui est le président né de cette assemblée, qui a le nom de *cortès* de Navarre. Lorsque leur session est finie et que les membres se séparent, une commission permanente est nommée pour veiller à l'exécution de ce qui a été décidé, et à celle des lois fondamentales du royaume. Le présideut de cette commission doit toujours être un supérieur des couvens royaux du royaume (*un abbad*). Ces couvens ont reçu la qualification de *royaux*, comme un privilége. Ils sont au nombre de sept ou huit en Navarre, pas davantage; aucun n'est placé dans la capitale, comme aucun n'appartient aux ordres mendians. Cet *abbad* reste président jusqu'à ce que la *junta* soit convoquée en *cortès*, ce qui peut ne pas arriver de plusieurs années, comme je viens de le dire. La distance où ils sont de la capitale fait qu'ils se font ordinairement remplacer par un des membres qui y résident, se contentant d'apposer leur signature sur les actes, pour les régulariser. Cet usage remonte jusqu'à l'époque où la Navarre actuelle fut réunie à l'Espagne. Il avait été aboli du temps de la constitution (de 1820 à 1823), toutes les provinces étant alors gouvernées uniformément. Le vice-roi commande les troupes, veille à la sûreté publique, aux grands intérêts, etc.

(54) *Page* 129.

*Gazette de Madrid*, du mardi 26 décembre 1826, article officiel. — Circulaire du conseil royal qui, en vertu d'un ordre

du roi, renferme les lois en vigueur sur le paiement des dîmes. (Ne pouvant rapporter ici cette pièce tout au long, je vais en citer les passages les plus remarquables). On n'est pas parvenu à éviter la fraude qui maintenant est devenue scandaleuse par l'effet de la démoralisation générale produite par la liberté et l'impudeur avec laquelle, dans les deux dernières époques de la révolution, on avait répandu des doctrines erronées et contraires à l'église et au trône. Pour porter remède à de tels abus, les impétrans ont demandé qu'on fît publier de nouveau les lois indiquées relatives à la dîme. . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . Également convaincu que le peu de délicatesse qu'on apporte généralement dans la répartition de la dîme, depuis le commencement du siècle, provient des désordres publics qui ont eu lieu dans ce royaume, désordres dont la réparation, ainsi que celle d'autres maux dans lesquels ils l'ont plongé, n'est pas l'ouvrage d'un moment, persuadé cependant qu'on pourra les diminuer, en améliorant la morale et en détruisant les mauvaises doctrines, le roi a daigné ordonner qu'on fît circuler de nouveau les lois susdites, avec recommandation particulière aux autorités civiles de veiller à leur maintien ponctuel, et de porter secours et assistance, si cela était nécessaire, à l'autorité ecclésiastique; exhortation à celle-ci d'y contribuer par le moyen de la prédication et des manœuvres de ses ministres, inculquant principalement aux fidèles la nécessité de réformer leurs mœurs, d'obéir aux lois du souverain, pour se rendre dignes des fruits de la terre et des bénédictions du ciel. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

*Loi deuxième.* Considérant que Notre-Seigneur, en signe de souveraineté universelle s'est attribué la dîme, et n'a pas voulu que personne pût s'exempter de la payer; considérant que le produit est destiné à l'entretien des églises, des prélats et ministres qui les desservent, et à leur décoration, ainsi qu'à des aumônes aux pauvres en temps de famine, et au service des rois, pour l'amélioration de leur pays et le bien être particulier, si cela était nécessaire; considérant que, à celui qui paie bien et

de bon gré, Dieu prodigue ses biens temporels, lui donne grande abondance de tous fruits et le salut pour son ame; par les présentes, mandons et ordonnons pour toujours et à jamais que tous les habitans de notre royaume paient leur dîme directement et avec exactitude à Notre-Seigneur, de pain, vin, troupeaux, et de toutes les autres choses qui se doivent donner directement comme le veut notre mère la sainte Eglise; et ce mandons pour nous comme pour ceux qui règneront après nous, pour les riches hommes, les chevaliers et les autres pays et dépendances; que tous payons la dîme de tous les biens que Dieu nous a donnés, comme le veut la loi; . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . et quiconque ira contre ces ordres paiera double, moitié pour le roi, et l'autre moitié pour l'évêque, sans préjudice des sentences d'excommunication que lanceront les prélats contre tous ceux qui ne paieront pas comme ils le doivent, ou iront d'une manière quelconque contre la loi; voulons que ces sentences d'excommunication soient bien exécutées par nous et par eux, de manière que le pouvoir temporel et spirituel, qui émanent tous deux de Dieu, agissent ensemble et concourent au même but; cy mandons que les sentences que rendront les prélats sur cette matière soient bien observées, jusqu'à ce que réparation soit faite, après quoi l'interdit sera levé. . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Toute personne qui fera, ordonnera, ou consentira qu'on fasse tel mélange que ce soit des choses sus-mentionnées (paille, balle, sable, pierre, vesce), pour ce fait, perde ce qu'il aura donné en paiement, et le paie une autre fois avec une amende de sept fois la valeur de l'objet, savoir : quatre portions pour celui qui devait le recevoir, et les autres trois portions partagées entre les habitans du lieu où se découvrira la fraude, entre celui qui l'aura fait connaître ou dénoncée, et entre le juge qui aura rendu la sentence; et de plus que le coupable soit exilé de l'endroit pour six mois. Le fauteur ou complice de celui qui aura commis cette fraude, ou y aura pris part, paiera une amende de soixante *maravédis* à raison de chaque fanègue (la fanègue pèse 90 livres de 16 onces) de blé

qu'il aura ainsi altéré, applicables par septièmes; savoir, quatre à celui qui a reçu ou devait recevoir ledit grain, et les trois autres partagés entre les habitans du lieu, celui qui aura fait connaître ou dénoncé la fraude, et le juge qui aura prononcé la condamnation; de plus, que le coupable soit exilé de son pays pour six mois. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Si le coupable n'a point de biens libres qui aient assez de valeur pour mettre l'arrêt à exécution, ou s'il n'a point voulu les donner à la justice, sur sa demande, qu'on l'appréhende au corps; et si trois jours après son arrestation il ne paie pas l'amende à laquelle il a été condamné, qu'on lui fasse donner cinquante coups de bâton publiquement, sur les places, marchés, et lieux accoutumés de la ville, bourg ou village où le fait a eu lieu, ou de la ville ou bourg, chef-lieu de la juridiction de la contrée, et qu'il soit exilé de son pays pour six mois.

Je vous le fais connaître par ordre du conseil, etc.

Madrid, le 14 décembre 1826.

*Signé*, DON VALENTIN DE PINILLA.

Lorsqu'on songe, en lisant cet acte, à l'époque où il a été publié, ce qu'il contient devient bien plus étonnant.

(55) *Page* 132.

Voyez entre autres productions celle de Fontanes, intitulée *Le jour des morts dans un cimetière de campagne*. Les quatre vers que j'ai cités en sont extraits.

(56) *Page* 137.

La cour de Rome reçoit de l'Espagne quinze cent mille francs par an pour des dispenses de mariage. Il est probable que le clergé espagnol qui transmet ces fonds, a perçu ses droits, qui ne sont certainement pas moindres.

(57) *Page* 167.

Des Vénitiens, ou de la république de Venise, dont les armes étaient un lion, qu'elle a planté si loin de ses murs au temps

de sa gloire : d'où est venu *pianta-leone*, *pianta-leon*, *pianta-lon*, *panta-lon*, *pantalon*, qui a pu signifier *bon républicain*.

(58) *Page* 171.

Par ordonnance du 29 février 1824, S. M. Ferdinand VII, avait mandé que les artistes vétérinaires et les maréchaux ferrans fissent renouveler ou revalider par le comité supérieur de l'art vétérinaire, les titres qui leur avaient été délivrés pendant le prétendu système constitutionnel : peu d'entre eux ayant rempli cette formalité nécessaire, on en renouvela l'avis dans la *Gazette* du 19 avril 1827, menaçant d'interdiction et de punitions sévères. N'était-il donc pas tenu de s'occuper de choses utiles et de déposer toutes ces fureurs !

(59) *Page* 181.

Tels que la *Centinela contra francmasones*, Sentinelle contre les francs-maçons, ou discours sur leur origine, leur institution, leur secret et leur serment, avec une gravure qui indique les chiffres à l'aide desquels ils s'écrivent, et les actions, signes et paroles qui les font se reconnaître, traduit de l'italien en espagnol par un individu qui n'a pas oublié d'y mettre son nom, comme ayant bien mérité de la patrie. Quel important service il venait de rendre à l'Espagne ! O sottise cultivée par l'hypocrisie, qui pourra t'arracher de ce malheureux pays !

(60) *Page* 186.

*El Rey nuestro Señor (que Dios guarde), se ha servido*
Le Roi notre Seigneur (que Dieu garde), a daigné
*señalar tal dia para la tercera ó cuarta corrida de to-*
fixer tel jour pour la troisième ou quatrième course de tau-
*ros, etc., etc.*
reaux, etc., etc.

Ainsi, c'est le roi, qui n'est presque jamais à Madrid, qui s'occupe dans ses résidences de fixer les jours de course aux taureaux !

« On a prononcé l'abolition de ces spectacles barbares, aux-

« quels la nation espagnole tenait avec une sorte de frénésie, « malgré les réclamations de la raison et les préjudices qu'ils « portaient à l'agriculture. » Voilà ce que disait Bourgoing, en 1806, de la course aux taureaux, dans une note additionnelle à son ouvrage sur l'Espagne, dont il publiait la quatrième édition. Nous répondrons aujourd'hui que ces spectacles barbares, prohibés aussi du temps du système constitutionnel, ne sont point du tout abolis; ils se sont au contraire ranimés avec plus de fureur que jamais, favorisés par les autorités dont la prudence sait si bien en calculer les effets. Quel fut le sentiment honorable qui dicta cette résurrection? Il serait bien difficile de le nommer; mais on pourrait dire avec bien plus de certitude les basses et flétrissantes passions qui la sollicitèrent. En 1830, les papiers publics nous entretenaient encore d'une école de *Toromaquia,* ou de l'art de courir le taureau, récemment fondée à Séville par le gouvernement. Croit-il donc n'avoir pas poussé assez loin et n'avoir pas assez proclamé les preuves de sa haute sagesse et de sa profonde perspicacité?

(61) *Page* 187.

« On a proscrit sans retour ces *autos sacramentales*, où les « anges, les saints, les vertus personnifiées, jouaient leur rôle au « scandale de la religion et de la raison; compositions bizarres « dans lesquelles Calderon surtout avait déployé toute la ca- « pricieuse fécondité de son imagination. On a aussi interdit « la représentation de plusieurs autres pièces telles que *los Zelos* « *de san Jose* (la Jalousie de saint Joseph), » et surtout le *Diable prédicateur* (BOURGOING, tome II, page 407). Mais dans ces derniers temps on donnait encore à Madrid, au théâtre de la Cruz, *l'Arche de Noé,* que j'ai vu à Pampelume, le 12 février 1828.

Ce spectacle, dans le sens apostolique, a été imaginé pour tenir lieu de ces autres pièces à changemens de décorations qu'on donne en Espagne aux jours de carnaval. En effet, l'entrée des animaux et des oiseaux dans l'arche, et leur sortie, si elles étaient bien exécutées, pourraient offrir un coup-d'œil très varié. Dans les premiers actes, Noé fait part de sa vision à ses trois fils Sem, Cham et Japhet, et à leurs familles. Il leur

dit qu'un ange ou un messager de Dieu lui a révélé l'intention où était l'Éternel de perdre l'espèce humaine par un déluge universel, et qu'il l'a averti de construire une arche pour s'y renfermer avec sa famille, destinée à repeupler le monde. Ses trois fils sont dociles, et obéissent. Mais Enoch et ses descendans se moquent du culte de Noé, de ses visions et de ses craintes. Qu'arrive-t-il? le déluge vient, Noé s'embarque avec les siens, l'arche part élevée par les flots, au milieu desquels on voit les incrédules s'agiter inutilement et disparaître.

Au dernier acte, je crois, l'arche revient. On voit alors la terre après le déluge jonchée de squelettes humains, de bras, de têtes, de jambes, qui ne laissent pas de faire impression sur la multitude, car tout cela est parfaitement éclairé afin qu'on ne s'y méprenne : ce sont les coulisses d'un sermon. Plus tard, Noé, qui a déjà cultivé la vigne dont le théâtre est couvert (car on sait que messieurs les auteurs dramatiques espagnols ne sont pas esclaves des trois unités d'Aristote), s'enivre, s'endort tout nu, et en se réveillant couvert des vêtemens que ses fils lui ont jetés, il compare le vin au péché qui trompe avec douceur, *que engaña con dulzura*. Lorsqu'il sent sa fin approcher, deux anges descendent pour l'enlever au ciel.

Ces prêtres ne dédaignent aucun moyen de faire peur au peuple espagnol pour le conduire à leurs fins.

(62) *Page* 196.

A ce que rapportait la chronique scandaleuse, M. de Villela avait le tort de se laisser, sinon conduire, du moins trop influencer par doña Inès, sa gouvernante, qui trafiquait des places. Le roi le savait comme la cour et la ville. Un jour que M. de Villela vint, dans ses attributions, lui présenter un placet pour faire obtenir un emploi ou une charge à quelqu'un, le roi mit au bas ces deux vers pour toute réponse :

*Perdona, Inés,*
*No se puede por esta vez.*

(Pardonne, Inès, ce n'est pas possible pour cette fois.)

M. de Villela, étant mort à l'âge de quatre-vingts ans, au mois d'avril 1827, appartient à l'histoire.

(63) *Page* 201.

« Il est des denrées qui ont payé ce droit, dix, douze, « quinze fois avant d'être consommées. Beaucoup le paient « plusieurs fois par cela seul qu'elles sont dénaturées. La « graisse trois fois : d'abord sur le prix des animaux qui la « fournissent, ensuite comme graisse, enfin convertie en chan- « delle. Les bœufs, les moutons, les veaux, les agneaux, les « cochons, deux fois : d'abord lorsqu'ils sont vendus par tête, « ensuite sur la viande vendue en détail ; et les trois premiers, « une troisième fois sur les peaux lorsqu'elles sont préparées ; « les raisins trois fois, comme raisins, convertis en vin et « convertis en vinaigre ; l'huile trois fois, d'abord comme « huile, ensuite réduite en savon, enfin convertie en pein- « ture ; la laine et la soie deux fois, d'abord en nature, ensuite « converties en draps et en taffetas. » M. DE LABORDE, t. IV, pag. 493.

(64) *Page* 207.

Voyez MIÑANO, *Dictionnaire géographique et statistique de l'Espagne et de Portugal.* Madrid, 1826 et 1827. (*En espagnol.*)

(65) *Page* 214.

J'ai été logé chez une dame à Madrid, à laquelle le gouvernement avait pris de cette manière 4 ou 500,000 francs.

(66) *Page* 220.

*Mémoires de M. Ouvrard*, tom. II.

(67) *Page* 231.

« J'arrivai à Madrid en septembre 1804... Je n'eus que trop « lieu de reconnaître qu'en conservant tout l'appareil de l'an- « tique monarchie, l'Espagne en avait aussi conservé toutes « les misères. Les caisses étaient vides : on ne trouvait pas « 500,000 fr. pour les dépenses du déplacement de la cour et « des voyages annuels dans ses diverses résidences. Je jugeai

« utile au succès de ma mission d'avancer cette somme, et je « me rendis à l'Escurial auprès du prince de la Paix, qui avait « pris sur la reine un ascendant sans bornes. » (*Mémoires de M. Ouvrard*, tom. Ier, pag. 84.)

(68) *Page* 237.

En allant faire ma visite à l'hôpital de Madrid, je passais tous les jours devant la caserne des gendarmes à l'heure où ils étrillaient leurs chevaux. Ils les avaient si bien domptés, que la plupart n'avaient pas besoin d'être attachés pour subir cette opération; on les plaçait devant la maison avec la longe sur le cou; ils ne bougeaient pas, tant ils étaient faibles : qu'on ne croie pas que ce soit sur un aussi petit nombre que j'aie fondé mon opinion.

(69) *Page* 238.

Au mois de mai 1825, le bruit se répandit tout à coup dans Madrid que les libéraux venaient d'empoisonner les volontaires royalistes qui étaient de service. Plusieurs tambours, après avoir mangé la soupe qu'ils avaient faite au corps-de-garde, avaient été pris de vomissemens considérables. On disait que plusieurs étaient déjà morts, et qu'un grand nombre d'autres étaient expirans. Les femmes du peuple, *las manolas*, couraient les rues en vociférant contre *les noirs*, qu'il leur paraissait urgent de tuer (*mueran los negros*). Des soldats de la garde royale avaient éprouvé le même accident dans une de leurs casernes à Madrid, et on sut le lendemain que la même chose avait eu lieu parmi les soldats espagnols, à Aranjuez, où était la cour. Tous les volontaires royalistes prirent les armes, occupèrent les places et les carrefours, leur cavalerie parcourut les rues, leur artillerie sortit avec la mèche allumée; les boutiques se fermèrent : on était près de voir des malheurs. Les jours suivans on apprit que personne n'était mort, et que tant de bruit avait été produit par une cause fort simple. Des moutons étaient morts de maladie aux bords du Manzanarès. Les têtes en avaient été frauduleusement apportées au marché et vendues à bas prix. Les soldats espagnols avaient voulu profiter de l'occasion et s'étaient rendus malades.

(70) *Page* 264.

Qui croirait qu'en Angleterre le corps du génie (*corps of royal engineers*) tire aussi son instruction de France! « Le « corps du génie anglais est composé de deux à trois cents of- « ficiers, inférieurs en théorie et en pratique à ceux qui exer- « cent ailleurs la même profession. L'instruction de l'école de « Woolwich (la seule de ce genre qu'il y ait en Angleterre) « est prise dans les livres français, et jusqu'à ces dernières an- « nées, *pas un* auteur national n'avait écrit *ex professo* sur les « parties savantes de la guerre. » (*Histoire de la guerre de la Péninsule*, par le général Foy, tom. Ier, page 301.)

Ne nous serait-il pas permis, autant qu'à MM. les Espagnols, d'éprouver quelque sentiment de satisfaction en nous comparant à nos voisins?

(71) *Page* 279.

Les Espagnols semblent vouloir persuader que le temps que ces malheureux jeunes gens passent à mendier, leur sert beaucoup pour l'intelligence des classiques ou la solution des problèmes. Quel défaut de réflexion! Quel désir de se tromper soi-même!

(72) *Page* 281.

La fanègue pèse, poids moyen, quatre-vingt-dix livres de seize onces.

(73) *Page* 284.

Des deux côtés des grandes routes d'Espagne, et surtout en Andalousie, le voyageur voit, et quelquefois à très peu de distance l'une de l'autre, de petites croix de bois sur lesquelles on a placé de petits cailloux. Quelques unes portent l'inscription : *Aqui mataron a un hombre de bien* (ici on tua un honnête homme), dont le nom est parfois indiqué. Les cailloux représentent le nombre de *Pater noster* qu'on a dits pour le salut de son ame, à laquelle le passant est invité d'accorder le même tribut religieux. Il vaudrait bien mieux ne pas avoir à faire de cette manière l'éloge d'*un hombre de bien*.

(74) *Page* 286.

Pendant les trois ou quatre premiers mois de 1827, on ne vit presque, dans la *Gazette de Madrid*, que l'exposé de vastes règlemens pour l'exploitation des mines. On voulait prouver qu'on s'occupait de tirer parti du sol, et au lieu de parler de l'agriculture sur laquelle il y avait tant à dire, et pour laquelle il y aurait tant à faire, on parlait des mines dont on ne peut rien attendre. C'est ainsi que, lorsqu'il s'agit d'utilité publique, le gouvernement espagnol se tient toujours à côté de la question. Si c'était par ignorance, on pourrait espérer qu'il y viendrait quelque jour, ne fût-ce que par hasard; mais malheureusement c'est exprès qu'on donne dans le travers : c'est avec connaissance de cause qu'on agit mal pour que le bien ne puisse pas s'opérer. Qu'ils sont à plaindre les hommes qui ne peuvent vivre que d'injustices!

(75) *Page* 296.

On a eu assez peu de courtoisie pour vouloir s'en servir, avec très peu de changemens, à exprimer les qualités du sexe (*granadina p..a fina*).

(76) *Page* 296.

« A l'aide des arrosemens la végétation est si active à Va-
« lence, que l'on dépouille les mûriers jusqu'à trois fois, que
« les prairies de trèfle et de luzerne sont fauchées huit et même
« dix fois par an. » Bourgoing, tom. III, pag. 279.

(77) *Page* 297.

On ne peut attribuer qu'à la paresse l'habitude dans laquelle sont les Espagnols de transporter les mots et les expressions de notre langue dans la leur, sans se donner la peine de les traduire. Ainsi, ils disent, *guardia de cos*, pour garde du corps, qui devrait être en espagnol, *guardia del cuerpo*; *edecan*, pour aide-de-camp, qui serait dans leur langue, *ayudante de campo*; *el tren de artillerie*, pour le train d'artillerie; *un cupé* (l'*u* est *ou* en espagnol), pour un coupé (voiture);

*vestido de peti-metre*, pour un homme, et *vestida de peti-metra*, pour une femme, mis en petit-maître ou en petite-maîtresse; *vestido* ou *vestida de negligé*, pour en négligé; *el corsé*, pour le corset, etc. *Recluta*, pour recrue; *la vanguardia*, pour l'avant-garde. Il n'y a vraiment d'autre motif de cette adoption facile des mots, que la paresse d'esprit. C'est pour ne les avoir pas approfondis, que, dans la conversation, les dames espagnoles emploient, sans hésiter, des expressions que la réserve interdirait en France.

(78) *Page* 299.

Le mot *señor* (seigneur ou monsieur), est également d'un usage très familier entre les gens du peuple, et même entre leurs enfans : ils se traitent réciproquement de seigneur, comme s'ils étaient des hommes de la plus grande importance; mais il est des situations où l'emploi de cette expression peut paraître bien étrange. Au printemps de 1827, on pendit un homme de la basse classe, à Pampelune. On m'a raconté qu'au dernier moment le prêtre lui dit de demander pardon au public pour le scandale qu'il avait donné. Il le fit avec cette voix calme et forte que les Espagnols conservent presque tous en pareil cas. *Me pardonnez-vous*, demanda-t-il après avoir parlé un moment pour se recommander aux prières de tous les spectateurs. Tout le monde lui répondit : *Si señor, oui seigneur*, ou *oui monsieur*. On l'appelait ainsi lorsqu'il avait déjà la corde au cou et les jambes du bourreau sur les épaules.

(79) *Page* 325.

Au milieu de beaucoup d'actes capables de prouver l'état d'abaissement où languit la nation espagnole, je choisirai une adresse qui fut faite au roi à l'occasion du voyage qu'il fit en Catalogne, à la fin de 1827, pour apaiser la révolte des *aggraviados*, soudoyés par les membres les plus exaltés d'un clergé audacieux. Les expressions et les pensées en sont également remarquables pour un étranger; mais elles ont bien pu passer inaperçues sous les yeux des Espagnols, auxquels on les avait pourtant présentées comme modèle dans la *Gazette* de Madrid du 25 décembre 1827.

Sire,

« La députation de vos très fidèles royaumes, prosternée aux « pieds royaux de votre majesté, s'enorgueillit, pleine du plus « cordial et du plus respectueux attachement, et félicite son « roi et seigneur pour la générosité avec laquelle votre ma- « jesté oublie ses propres fatigues pour le bien de ses vas- « saux, s'expose à tous les dangers et se transporte au milieu « d'une province où brûle le feu d'une insurrection, dont les « instrumens aveugles ne laissent pas d'être nombreux, si l'ex- « périence a prouvé que les principaux moteurs étaient en petit « nombre. Une détermination, Seigneur, si noble et si énergi- « que, fixa aussitôt l'attention de tous les fidèles et loyaux vas- « saux de votre majesté, et plus particulièrement de ceux qui, « comme députés généraux de vos royaumes, savent qu'on y a « constamment suivi la maxime *que le roi se sauve quoique tout* « *se perde* (*salvese el rey aunque todo se pierda*). Votre ma- « jesté, Sire, n'a vu, malgré toutes les fatigues et tout les dan- « gers, que le bien de la monarchie, faisant ainsi un sacrifice « sans égal, puisque les peuples, quoiqu'ils se perdissent et « souffrissent toute espèce de privations, avaient, si le sou- « verain restait libre, des espérances fondées de remédier à « leur maux; tandis que votre majesté, exposant sa dignité et « sa vie qui est une, et qu'on ne peut retrouver après avoir eu « le malheur de la perdre, ne pouvait avoir le même espoir que « ses peuples. Par cette action, elle se montra supérieure à la « nature humaine et dépassa les limites de l'héroïsme. Dans le « devoir qu'elle remplit auprès de vous, Sire, la députation « désirerait avoir l'éloquence nécessaire pour exprimer à votre « majesté combien elle connaît à fond l'amour paternel qui « anime son cœur royal pour ses vassaux, puisqu'il l'a obligée à « entreprendre un voyage des plus dangereux, pour les délivrer « du nombre infini de maux auxquels ils étaient plongés. La « députation ne peut qu'admirer et célébrer une et mille fois la « résolution magnanime d'un roi si bon et si plein d'amour, et « supplier le Créateur suprême qu'il daigne nous accorder « comme un des biens infinis qu'il répand sur cette nation, la « conservation de la très importante vie de votre majesté pour

« notre bonheur, pendant les nombreuses années que le dési-
« rent tous ceux qui s'enorgueillissent d'être les adorateurs de
« leur roi et seigneur naturel, et les fidèles observateurs de
« ses préceptes. »

« Madrid, le 20 novembre 1827.

« *Signés*, LE MARQUIS DE QUINTANER, DON MANUEL MALO
« DE MOLINA, DON VINCENTE FAGÈS, DON SANTIAGO LOPEZ
« REGAÑON, DON VICENTE DIAS DE LA QUINTANA. »

Voilà comment les nations sont enfoncées dans la fange par ceux-là mêmes qui devraient les en retirer!... Non, le roi d'Espagne ne s'est pas plus montré supérieur à la nature humaine qu'il n'a dépassé les limites de l'héroïsme si difficiles à atteindre. Mais vous, vous pouvez vous vanter d'avoir fait un prodige d'avilissement en rédigeant et signant une pareille adresse. Et les peuples hésitent à faire justice des misérables qui profèrent en leur nom des paroles si dégradantes!!!

Quant à ces dénominations de *muy leal*, *muy noble*, *muy heroïca*, qu'on donne aux villes, il est des *contrées* qui en ont obtenu l'honneur. Auprès de Bilbao, par exemple, est la vallée de Mena, qui jouit de cet avantage (*el muy noble, y muy leal valle de Mena*), et qui confine à la *noble tierra de Ayala*.

Pour être admis comme habitant naturalisé de cette vallée, il faut prouver en forme qu'on est noble ou *hidalgo*. Cette noblesse des habitans de la vallée de Mena est, dit-on, de la meilleure qualité (*la mas pura y de calidad mas esquisita*), pour être la plus rance ou la plus ancienne, et parce qu'on ne peut découvrir son origine dans les titres ou documens dont chacun se sert pour accréditer la sienne. (MIÑANO, *Dictionnaire*.)

(80) *Page* 327.

En allant de Burgos à Valladolid, on voit beaucoup de villages en partie détruits dans la guerre contre Napoléon, qui ne sont nullement réparés. « Pas un des villages d'Espagne, à la « lisière du Portugal, que la guerre de la succession avait dé- « truits, ne s'est rétabli. » (Le général FOY, tom. II, pag. 164.)

(81) *Page* 329.

Après avoir examiné ce que sont maintenant la situation financière et le caractère de la nation espagnole, voyons ce qu'étaient l'un et l'autre à l'avénement de la maison de Bourbon sur le trône de Charles II. Nous trouverons ainsi quelques traits d'ingratitude qui se rapprocheront assez de ceux de l'époque actuelle.

Il n'est pas nécessaire de dire qu'alors, comme aujourd'hui, les prêtres étaient maîtres, et se trouvaient sur toutes les voies où il y avait de la fortune, de la puissance et des honneurs à acquérir.

Le marquis de Louville écrivait d'Espagne, en 1700 ou 1701, au marquis de Torcy, ministre de Louis XIV :

« Souvenez-vous bien que vous aurez deux prêtres proposés « pour la présidence de Castille. Nous avons déjà un prêtre « gouverneur du Mexique, et un autre âgé de soixante-dix « ans qui dirige notre commerce à Séville avec le succès que « vous savez. A mesure que les présidences des conseils de- « viendront vacantes, on proposera des prêtres pour les rem- « plir, et je ne désespère point de voir des nominations sembla- « bles pour les commandemens des armées et des escadres..... « quand nous en aurons. » (*Mémoires de Noailles*, tome II, p. 130, cités par Coxe, dans *L'Espagne sous les Bourbons*, t. I^er^, p. 142.)

Le même écrivait à peu près à la même époque « que quand même un ange descendrait du ciel pour prendre les rênes du gouvernement, on se trouverait désappointé dans les espérances que l'on s'était forgées, vu l'état présent de l'Espagne, qui était gangrenée d'un bout à l'autre. » (*Mémoires de Noailles*, t. II, p. 35 ; Coxe, t. I^er^, p. 145.)

Aujourd'hui cette gangrène se réduit à de l'asservissement et de la misère ; mais l'un et l'autre sont bien réels. On pourrait se passer d'un ange pour gouverner comme on l'entend aujourd'hui ; mais il faudrait, pour tirer l'Espagne du chaos où elle est plongée, un homme dont le caractère et le bras eussent bien de la force, ou un gouvernement qui en tînt lieu.

Le marquis de Louville, franc, loyal, initié aux affaires les

plus secrètes de Philippe V, pouvait à peine se contenir.

« Quel spectacle, (dit-il dans ses Mémoires secrets) pour un « prince de 17 ans qui sortait d'un royaume gouverné par « Louis XIV, long-temps administré par Colbert, et maintenu « par des corporations sages et puissantes; quel spectacle, « dis-je, et quel fardeau, que l'héritage de Charles-Quint en « 1700 ! Point d'armée ni d'argent, point de justice, point « de police, point de liberté et point de frein....... véritable « oligarchie, composée de gens unis par l'orgueil, divisés par « l'ambition, et endormis par la paresse : voilà pour le gouver- « nement. Un palais silencieux, asservi au nom de l'étiquette « par des commensaux et par la reine qui le remplissaient de « leurs intrigues : voilà pour la cour. Enfin un épiscopat trop « riche et trop dépendant de Rome, une inquisition redou- « table, toujours en guerre au dehors avec le pape, au dedans « avec les sujets, et des milliers de moines, souvent hommes « de talent et de mérite, mais la plupart opposés entre eux d'un « ordre à l'autre, ou même de couvent à couvent : tel était en « peu de mots l'ensemble de l'Espagne sur la fin du règne de « Charles II.

Plus loin :

Louville à Torcy, Madrid, 19 avril 1701.

« Savez-vous aussi bien que moi, de Versailles, comme les « choses se passent ici? Le roi n'a pas un sou. Je suis un habile « homme, parce que j'ai trouvé de quoi faire mettre une porte « neuve à la cave et acheter des serviettes. On était à la veille, « pour cet usage, de se servir des chemises des marmitons. « Les valets de pied espagnols qui sont sous le *mayordome* « *mayor*, demandent l'aumône et sont tout nus. Le sort des « chevaux est encore bien pis avec le *caballerizo mayor*, car « ils ne peuvent point demander l'aumône. Je soutiens la mai- « son française du mieux que je puis; mais, malgré mes soins, « nos gens sont si malheureux, qu'ils désertent journellement. »

On ne dira pas que c'était la guerre de la succession qui avait mis la monarchie dans un tel état, elle n'était pas encore commencée.

Enfin, cette guerre commença, et Philippe V passa bientôt

en Italie. On tirait tout de France : caparaçons, vaisselle, tentes, armes, voitures, habits, armée, vaisseaux, tout était fourni par Louis XIV, à son petit-fils, assis déjà sur le trône d'Espagne, dont les ressources étaient à sa disposition. Madame de Beauvilliers (femme du ministre), écrivait à Louville (2, 11, et 29 mai 1702): « Hervé m'a envoyé un échan-« tillon de perruque blonde pour le roi. Il dit qu'il y aura pour « 800 francs de cheveux. Ces messieurs sont bien effrontés; je « ne me mêlerai pas de cela. Tâchez que le roi soit en tête « naissante pendant la campagne, en attendant que ses che-« veux soient revenus. Cela sied beaucoup mieux. »

« Nous sommes (écrivait Louville à Beauvilliers, les 22 juil-« let et 15 septembre 1702), nous sommes environ soixante-« deux mille hommes, y compris le corps de M. de Vaude-« mont, savoir : soixante mille Français ou Piémontais, et « deux mille Espagnols » (le tout sous les ordres du duc de Vendôme en Italie). On va voir les prétentions espagnoles se manifester.

« Nos grands qui ne sont de la partie que pour une douzaine « d'entre eux et cinq ou six régimens, prétendent tout mener « ici comme à Madrid, *parce que*, disent-ils, *c'est pour eux* « *qu'on se bat*, et les conseils qu'ils donnent sont d'une len-« teur et d'une timidité très propres à perpétuer la guerre. »

Nous avons dit (ajoute le rédacteur des Mémoires), que la division s'était mise dans l'armée du roi catholique. Ce fait peut paraître inconcevable après ce que nous venons d'avancer du petit nombre des Espagnols. Le mot de cette énigme est encore dans l'orgueil des grands officiers qui avaient suivi Philippe V en Italie: « L'armée, pour eux, ne consistait que « dans leurs deux mille hommes. (Louville à Torcy, 8 août « 1702.) Peu s'en fallait qu'ils ne prissent les autres corps pour « des bandes aventurières que l'on pouvait traiter comme une « troupe de serviteurs à gages. Dans les campemens, point de « difficultés, la droite leur appartenait; mais ce n'est rien en-« core. On ne devait, à les entendre, songer aux officiers de « France qu'après avoir satisfait leur dernier tambour; de cor-« vées, ils n'en voulaient point; de détachemens pour recon-« naître l'ennemi, encore moins; garder le camp, cela ne les

« regardait pas, et ainsi de suite. En revanche, il ne fallait « écouter qu'eux dans le conseil ; à ce prix seulement ils ac- « cordaient à M. de Vendôme l'entrée du *despacho* et le titre « d'*altesse* qui ne lui était point dû. Du reste, on ne devait « attendre d'eux nulle complaisance, nul égard. Ils se refusaient « même à mélanger de blanc leur cocarde rouge, tandis que « toute l'armée française avait voulu porter une cocarde rouge « avec la sienne. »

C'est absolument comme ce qui s'est passé dans la campagne de 1823. Lorsqu'on est entré dans Pampelune à la fin de septembre, après quatre ou cinq mois de blocus et de siége, les Espagnols ont publié dans leurs journaux que *l'armée de la foi* ou royaliste était entrée triomphante dans Pampelune, accompagnée de ses alliés (les Français). Il avait fallu tout fournir à ces bandes indisciplinées, et les nourrir sous les murs de cette place où on ne pouvait les compter pour rien. Si elles eussent été seules, on ne peut pas dire qu'elles y seraient encore (décembre 1827), parce qu'on les en aurait chassées; mais certainement la garnison eût été fort tranquille à l'égard des assiégeans.

Poursuivons : « Bientôt cette morgue insultante, qui était « un vice, n'étant pas réprimée, parut un droit à ceux qui s'en « trouvaient bien, et se communiqua de la maison au troupes « du roi catholique. On vit alors journellement des scènes fort « extravagantes. Par exemple, une fois le régiment de Lom- « bardie, que le prince Pio commandait en chef, et Louville en « second avec le titre d'adjudant mestre-de-camp, s'avisa « spontanément de charger les gardes du marquis de Créqui, « et de blesser même dans la mêlée un officier du régiment « d'Anjou. Il n'en fut que cela.

« A quelques jours de là, Louville pensa être victime d'une « scène plus grave. » Une querelle s'engagea à propos de fourrages ; il fut obligé d'intervenir et de jeter à terre le chapeau d'un capitaine qui semblait le méconnaître.

Et nous aussi nous avons trouvé ces traits remarquables de leur caractère, ou ces résultats de leur existence malheureuse.

Louville écrivait de Madrid à Beauvilliers, en octobre 1703:

« Nous sommes ici dans le lieu *ubi nullus ordo et sempiternus* « *horror inhabitat*. »

Plus loin, le rédacteur des Mémoires dit, en parlant de l'état de l'Espagne, de 1705 à 1716 :

« Il fallait entendre discourir ces illustres frondeurs (les « grands). S'agissait-il de troupes ? l'Espagne avait besoin de « soldats, sans doute ; mais c'était à la France à en fournir, à « condition que les généraux seraient espagnols. De l'argent ? « la France en retirait assez de son commerce avec l'Espagne, « pour payer les trois quarts des dépenses de la guerre, ce qui « ne devait pas empêcher que les Indes ne fussent absolument « fermées aux vaisseaux français, et ainsi du reste. Avec cela, « une indolence, une incurie pour les premiers intérêts de « cette patrie dont on se montrait si jaloux, que les esprits les « plus prévenus pour la grandeur castillane ne pouvaient que « gémir à ce spectacle, ou s'indigner. La perte de Gibraltar « fut un effet de cette orgueilleuse paresse ; Gibraltar, la clef « des deux mers, ce redoutable rempart qui faisait respecter « l'Espagne des deux mondes, n'était pas gardé par cent « hommes. Le duc de Grammont sut que les Anglais en mé- « ditaient l'attaque ; il en prévint le conseil de Madrid, qui ne « tint compte de l'avertissement, et Gibraltar tomba le 4 août « 1704. »

Plus loin : « La frontière d'Estramadure venait d'être insul- « tée par l'ennemi, il n'y avait pas un sou dans les coffres du « roi catholique pour cammencer la compagne ; le roi de « France, quoique aux expédiens lui-même, avançait deux mil- « lions aux Espagnols; certes, la jalousie devait alors ou jamais « céder le pas à la reconnaissance et à la nécessité. Il arriva le « contraire ; une partie des grands se mit à gronder, et l'autre « à conspirer. »

Ce que je viens de rapporter, prouve du reste que, malgré ses immenses possessions, ce pays a toujours été sujet à la misère, et que, malgré sa misère, il a toujours été sujet à l'orgueil.

(82) *Page* 331.

J'ai vu, jusque dans les démonstrations de la joie publique en Espagne, les preuves de l'affreux despotisme qui pèse sur ce malheureux pays. Quoique ce soit incontestablement le plus infortuné de l'Europe, parce que nulle part l'esprit de parti n'est autant exaspéré aux dépens de la raison, il n'y en a pas où l'on ordonne autant de réjouissances générales. Pour la fête ou le jour de la naissance de chaque prince, de chaque princesse, de leurs enfans, etc., il faut illuminer la façade de sa maison, et malheur à qui y manquerait! Au signal donné (qui est ordinairement un coup de cloche), les flambeaux sortent de toutes les croisées, portés par leurs habitans attentifs, et en un instant tout Madrid est illuminé jusque dans ses recoins. Espagnols façonnés au joug, venez encore nous vanter la prestesse que vous avez acquise dans ce servile exercice! Venez nous dire que nulle part on ne s'acquitte aussi ponctuellement de ce que vous appelez un devoir! Ces torches ardentes, preuves multipliées de la terreur qui préside à vos fêtes, n'éclairent que votre asservissement et votre infortune. Combien y en aurait-il dans chaque rue, si on n'en mettait qu'aux maisons qui renferment des familles heureuses? Éclairez les saturnales de vos libertés, et soyez surpris le lendemain de n'être pas plus avancés que la veille!

FIN DES NOTES.

# TABLE DES MATIÈRES

## CONTENUES DANS CET OUVRAGE.

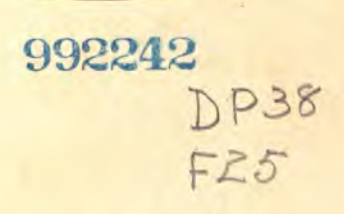
## LIVRE III.



## LIVRE IV.



IMPRIMERIE ET FONDERIE DE J. PINARD,
RUE D'ANJOU-DAUPHINE, N° 8, A PARIS.


992242
DP38
F25
THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY

